00100379

BOMBAY BRANCH
OF THE
ROYAL ASIATIC SOCIETY.
TOWN HALL, BOMBAY.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 25 June, 2016

OEUVRES

POSTHUMES

DE

FRÉDERIC II,

ROI DE PRUSSE.

100379
ac

TOME XII.

00-7.1

A BERLIN.
Et se trouve à LONDRES
CHEZ G. G. J. & J. ROBINSON.
1789.

TABLE DES MATIÈRES.

TOME XII.

LETTRES du Roi de Pruſſe & de M. d'Alembert - 1

Lettres du Roi de Pruſſe & de M. de Condorcet - - 327

Lettres du Roi de Pruſſe à M. Grimm - - - 355

Lettres du Roi de Pruſſe & de M. Darget - - - 365

LETTRES DU ROI DE PRUSSE ET DE M. D'ALEMBERT.

LETTRE CXXXIII.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 13 Août, 1775.

Mr de Voltaire vient de m'écrire, pénétré de reconnoissance des bontés de V. M. pour Mr d'Etallonde Morival, & de la grâce que vous venez d'accorder à ce jeune homme, si cruellement & si bêtement persécuté par les fanatiques du pays des Welches. La protection, Sire, que vous accordez à Mr d'Etallonde est digne du génie & de l'ame de V. M., & sera la honte éternelle des barbares absurdes qui n'ont pas rougi de le condamner à perdre la tête, pour n'avoir pas salué une procession de capucins. Mr de Voltaire, & tous ceux qui ont vu ce jeune homme à

Ferney, aſſurent qu'il eſt bien digne des bontés de V. M. par la nobleſſe de ſes ſentimens, par la douceur de ſon caractère & de ſes mœurs, & par ſon application à s'inſtruire. J'eſpère que Mr d'Etallonde, par l'uſage qu'il fera de ſes connoiſſances & de ſes talens au ſervice de V. M., répondra aux bontés & à la protection dont elle l'honore. Je prends la liberté de lui en demander la continuation pour ce jeune homme, innocente victime de la plus atroce & de la plus abſurde ſuperſtition. C'eſt à Céſar à réparer les ſottiſes des druides & de leurs agens, & c'eſt à lui à donner tout à la fois à ſon ſiècle des leçons de guerre, de paix, de philoſophie, d'humanité & de juſtice. Recevez donc, Sire, par ma foible voix, les très-humbles remercîmens de tous les hommes honnêtes & éclairés pour ce que vous voulez bien faire en faveur de ce jeune homme, & pour l'opprobre dont vous couvrez en ce moment la ſuperſtition & le fanatiſme.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, la plus vive admiration, & la plus ſincère reconnoiſſance, &c.

LETTRE CXXXIV.

DU ROI.

Le 9 Septembre, 1775.

LA religion n'eſt donc pas la ſeule qui ait ſes martyrs, & la philoſophie aura également les ſiens. *Divus Etallondus* va dans peu arriver ici, & protégé par vous & Voltaire; je tâcherai de lui faire un ſort dans ce monde juſqu'au temps où il fera des miracles après ſa mort. On dit que vous autres François commencez à prononcer ſans horreur le mot de tolérance: vous vous en aviſez un peu tard. Du temps de Louis XIV ce mot n'étoit pas admis dans le dictionnaire théologique de ſon confeſſeur. Les Maleſherbes & les Turgot vont donc faire des merveilles; ce feront les apôtres de la vérité, qui terraſſeront facilement l'erreur, mais qui trouveront de grands obſtacles à vaincre, les préjugés de l'éducation. Vous ſavez que lorſqu'on eſt très-chrétien, il eſt difficile d'être en même temps très-raiſonnable. J'abandonne ce problème à vos équations algébriques, qui ſans doute pourront le réſoudre.

Deux de vos jeunes François ont été en Siléſie, Mr de Laval Montmorency & Mr de Clermont Gallerande; je les ai chargés tous deux de vous faire mille complimens de ma part. Ce ſont des gens aimables. Clermont a de l'eſprit, & je crois

même quelques connoiſſances ; par diſcrétion je n'ai pas voulu ſonder ſes profondeurs. Mais, mon cher d'Alembert, ſi vous n'avez pas pu venir chez nous cette année, cela ne ſe pourra-t-il pas dans la prochaine ? Savez-vous bien que je ſuis vieux, & que ſi je ne vous revois pas dans ce monde-ci, je vous donnerai rendez-vous à pure perte dans la vallée de Joſophat ? Croyez-moi, il n'y a pas de temps à perdre ; faiſons ce que nous voulons exécuter tant que nous en ſommes les maîtres, ou cela ne ſe fera jamais. Je ne puis point aller en France ; mais avec un congé vous pouvez vous rendre ici, ſans que vos académies ayent à s'en plaindre. Combien de ſecrétaires perpétuels ont fait des abſences ? & je crois l'air de ce pays très-convenable à votre ſanté. Que je vous voie avant de mourir, & que je puiſſe encore vous aſſurer de mon eſtime, voilà mes ſouhaits. Sur ce, &c.

LETTRE CXXXV.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 15 Septembre, 1775.

J'AI eu l'honneur d'écrire il y a quelque temps à V. M. une lettre particulière en faveur de Mr d'Etallonde Morival, pour remercier V. M. au nom de l'humanité & de la juſtice, de ce qu'elle veut bien faire pour ce jeune homme, qui en eſt vraiment

digne par ſon honnêteté, ſa douceur, ſon application, & ſon zèle pour votre ſervice. Tous ceux qui ont vu cet officier n'ont qu'une voix ſur ſon éloge, & regardent comme une des plus belles actions de V. M. la protection qu'elle veut bien accorder en cette occaſion à l'innocence & à la raiſon, perſécutée par l'abſurde & atroce fanatiſme. Ce ſera un nouveau trait à ajouter à votre hiſtoire, qui en a déjà de ſi glorieux & de ſi grands.

Je ſuis pénétré de reconnoiſſance de la bonté avec laquelle vous avez bien voulu, Sire, accueillir Milord Dalrymple, dont le nom eſt preſque auſſi difficile à écrire qu'à prononcer, mais qui ne m'a point trompé dans l'idée qu'il vous a laiſſée de lui. Il joint à l'amabilité à laquelle nos François prétendent à tort ou à droit, une maturité de raiſon à laquelle malheureuſement ils ne prétendent pas. Je lui envie bien ſincèrement le bonheur qu'il a eu d'approcher de V. M., & je déſirerois bien de jouir de ce bonheur au moins encore une fois, avant de rendre mon corps aux élémens qui ne tarderont pas à me le redemander. Mais je ſuis ſi peu ſûr de ma ſanté, & une maladie en voyage me rendroit ſi malheureux, que je n'oſe pas même m'expoſer à des courſes beaucoup moindres que celle de Paris à Berlin, par exemple à celle de Hollande, que j'aurois pourtant grande envie de faire, & que je n'oſe entreprendre. Cependant je ſuis en général un peu moins mécontent de mon individu; & dès que je croirai pouvoir m'y fier, je me traîne-

rai encore, s'il m'eſt poſſible, aux pieds de V. M., pour y mettre les dernières & les plus vives expreſſions des ſentimens que je lui ai voués à ſi juſte titre.

Notre jeune Roi continue à aimer les honnêtes gens, à leur donner ſa confiance, & à faire le bien tant par lui-même que par ſes miniſtres. Il n'y a point de jour où l'on ne faſſe ceſſer quelque vexation ou quelque abus ; mais la pelote étoit ſi énorme, qu'à peine paroît-elle encore dégroſſie. Ce ſera l'ouvrage du temps ; auſſi faiſons-nous tous des vœux pour la conſervation de ce jeune prince. On dit pourtant que les prêtres ont juré d'empêcher tout le bien qu'ils pourront, & qu'ils propoſent aux parlemens de ſe joindre à eux pour cette belle œuvre. Grâce aux magiſtrats vertueux qui ſont dans le conſeil, ce projet d'iniquité ne s'accomplira pas.

V. M. a très-bien jugé le Kain, au moins ſi j'en crois mon petit ſens & ma ſévérité géométrique. Cet acteur a des momens de vérité, mais dans tout le reſte il eſt d'une lenteur qui rend ſon jeu fatigant & monotone. Je voudrois que V. M. eût vu jouer Mlle Clairon. Elle n'avoit pas ce défaut, & je ſuis preſque aſſuré, Sire, qu'elle vous auroit plu bien davantage.

J'ai fait mettre il y a quelques jours au carroſſe de Straſbourg un exemplaire deſtiné à V. M. du catalogue de feu Mr Mariette, amateur très-curieux & très-éclairé, qui avoit la plus ſuperbe collection de deſſeins & d'eſtampes. La vente commencera

dans deux mois; & peut-être V. M. voudra-t-elle y faire quelques acquisitions. C'est ce qui a engagé les héritiers à me prier de vous faire parvenir cet ample & curieux catalogue.

Mr Tassart doit être à présent en pleine fonction au service de V. M., & je me flatte qu'elle sera contente de son travail & de sa conduite.

Il ne me reste, Sire, en finissant cette lettre, qu'à renouveler mes vœux pour la conservation de V. M., pour son bonheur & pour sa gloire; qu'à souhaiter qu'elle puisse faire goûter à ses peuples, & par contrecoup à l'Europe, les fruits d'une paix douce & durable; qu'elle continue long-temps à protéger les sciences, les arts, les lettres & la philosophie, & qu'elle contribue toujours elle-même à leurs progrès par des écrits pleins de lumière, de grâce & de force. Ne pouvant plus, Sire, vous suivre même de loin dans cette carrière, je vous suivrai du moins des yeux, & j'applaudirai à vôs brillant succès.

Je suis avec le plus profond respect & la plus vive reconnoissance, &c.

LETTRE CXXXVI.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 3 Octobre, 1775.

IL n'y a que très-peu de temps que j'ai eu l'honneur d'écrire à V. M.; & ce que je crains le plus, c'est de l'importuner par des lettres trop fréquentes qui lui déroberoient un temps si précieux pour elle. Mais la lettre pleine de bonté que je viens d'en recevoir, exige de ma part, Sire, de nouvelles expressions de toute la reconnoissance & de toute la vénération que je vous dois à tant de titres. V. M., en honorant de ses bienfaits le malheureux & intéressant d'Etallonde, va donc venger d'une manière éclatante & digne d'elle l'innocence opprimée par le fanatisme des prêtres, & l'atrocité des parlemens! Ils ne valent pas mieux, Sire, les uns que les autres; & ce qui le prouvera bien à V. M., c'est que ces mêmes hommes qui se sont déchirés avec tant de fureur pour des sottises sous le règne du feu Roi, font actuellement entr'eux une ligue offensive & défensive, qu'ils ont l'insolence d'annoncer publiquement, pour s'opposer à l'autorité royale, qui sans doute ne le souffrira pas; & pour empêcher, s'ils le peuvent, le bien que des ministres éclairés & vertueux voudroient faire. Je disois l'autre jour à quelqu'un, & je crains bien d'avoir raison, qu'en chassant le parlement nouveau pour reprendre l'an-

cien, nous n'avions fait que changer notre bête puante en une bête venimeuse. Quant aux prêtres, qui sont actuellement assemblés, comme ils le sont par malheur tous les cinq ans, & qui dans cette assemblée se dévorent & se déchirent entr'eux, ils partent de là pour aller à Versailles conjurer le Roi de renouveler les édits atroces & absurdes qui ordonnent la persécution des protestans. Voilà ce qu'ils ont fait jurer à ce prince dans la cérémonie de son sacre. Je ne sais si V. M. a reçu l'ouvrage imprimé qui a pour titre : *Formules & Cérémonies pour le Sacre de S. M. Louis XVI.* Je voudrois, Sire, que vos occupations, à la vérité trop importantes pour que des sottises les interrompent, vous permissent de jeter les yeux sur ce livre, qui a indigné tous les bons & fidèles sujets de notre jeune & vertueux monarque ; vous y verriez à la page 60 que les prêtres recommandent à Dieu le nouveau Roi, que nous *élisons*, disent-ils, pour souverain de ce royaume. Comment souffre-t-on cette insulte impudente au monarque & à la nation ? Comment souffre-t-on que dans cette ridicule & révoltante cérémonie, il ne soit jamais question que des prêtres, de leurs priviléges, de leurs biens, de leurs prétentions, et point du tout des droits du Roi et du peuple ? Il ne reste plus aux patriotes éclairés et fidèles qu'une consolation, c'est d'espérer que pendant le règne de Louis XVI, dont nous souhaitons tout le bonheur et la durée, les lumières feront assez de progrès pour que cette cérémonie bizarre et absurde, dont la religion n'est que le prétexte et nullement l'objet,

ſoit enfin abolie ſans retour. Le premier miniſtre du Roi de Naples, Mr le Marquis Tanucci, homme très-éclairé, qui connoiſſoit apparemment en détail tout ce qu'il y a d'odieux et d'inſolent dans les formules ſacerdotales pour le ſacre des Rois, a empêché que le Roi de Naples d'aujourd'hui ne ſe ſoumît à cette eſpèce d'humiliation; puiſſions-nous en faire de même à l'avenir!

L'indignation contre les prêtres m'a emporté ſi loin, Sire, qu'à peine me laiſſe-t-elle de la place pour des objets plus intéreſſans. Mr Marggraff, très-habile chimiſte de votre académie, Sire, eſt, dit-on, près de ſa fin, et auroit beſoin d'un ſucceſſeur. Si V. M. n'avoit perſonne en vue pour le remplacer, et qu'elle voulût bien me témoigner ſur ce ſujet la même confiance qu'elle a bien voulu déjà me marquer en d'autres occaſions, je trouverois peut-être quelqu'un qui pourroit lui convenir, et j'aurois peut-être le bonheur de réuſſir dans ce choix, comme dans quelques autres qui ont eu l'agrément de V. M. J'ai appris auſſi la mort de Mr Heinius, directeur de la claſſe de philoſophie. Je crois que Mr Béguelin ſeroit très-digne de cette place par ſon honnêteté, ſes travaux & ſes lumières; & je prends la liberté de le recommander aux bontés de V. M. Que ne puis je, Sire, aller vous dire moi-même tout ce que je ſuis forcé de ne vous dire que par lettres? V. M. a la bonté de me faire à ce ſujet des invitations nouvelles, et qui me pénètrent de tendreſſe et de reconnoiſſance. Que ne ſuis-je en état d'y répondre! Ma place de ſecrétaire ne m'empêcheroit

pas d'aller paſſer encore quelque temps auprès de V. M. et de mettre à ſes pieds, avant que de mourir, tous les ſentimens qui ſont depuis ſi long-temps dans mon cœur. Mais, Sire, une ſanté très-foible, et qui craint de ne pouvoir réſiſter à la fatigue, des amis malades à qui je ſuis cher, et qui ont beſoin de moi, ne me permettent pas de former ſur ce ſujet des projets arrêtés. Je ne déſeſpère pourtant pas tout-à-fait de remplir mes vœux à ce ſujet, et de pouvoir renouveler à V. M. les témoignages de la tendre vénération avec laquelle je ſerai toute ma vie.

LETTRE CXXXVII.

DU ROI.

Le 23 Octobre, 1775.

QUOI qu'en diſe Poſidonius, la goutte eſt un mal phyſique très-réel. Cette maudite goutte m'a tenu quatre ſemaines tous les membres garrottés & m'a empêché de vous répondre. Votre dernière lettre m'a fait bien du plaiſir, parce qu'elle me fait eſpérer de voir & d'entendre encore le ſage Anaxagoras avant de boire du fleuve Léthé. Croyez-moi, jouiſſons de la liberté de nous voir tant que nous le pouvons. Dès que je ſaurai la route que vous aurez choiſie, je prendrai le contre pied des prêtres qui ſèment la route du paradis d'épines & de ronces, pour ſemer la vôtre de roſes & d'œillets. A la vérité vous ne ſerez pas chez nous dans le paradis, mais dans une

contrée bien ſablonneuſe, où cependant les vrais philoſophes ſont plus eſtimés que chez les Juifs les chérubins & les ſéraphins.

Je vous félicite du miniſtère philoſophique dont le XVIème des Louis a fait choix. Je ſouhaite qu'il ſe maintienne long-temps ce miniſtère, dans un pays où l'on veut ſans ceſſe des nouveautés & où la ſcène eſt toujours mobile; garc que leur règne ne ſoit de courte durée. *Divus Etallondus* vient d'arriver. Nous lui préparons une niche comme martyr de la philoſophie & du bon ſens, & nous eſpérons qu'il opérera inceſſamment des miracles; par exemple, qu'il rendra complètement fous ſes perſécuteurs, qu'il fera mettre les fanatiques aux petites maiſons, qu'il reſſuſcitera la Barre & Calas, enfin qu'il décorera dignement la tête de tous vos ſorbonniqueurs. Si vous voyez là-bas quelque commencement de pareils miracles, ne manquez pas de m'en avertir, pour qu'on les note dans la légende du ſaint.

Quant à ce que vous me propoſez touchant notre académie, je crois que la place a été donnée avant l'arrivée de votre lettre; cela n'empêche pas qu'à la première occaſion je ne puiſſe y déférer. Enfin venez vous-même, comme vous me le faites eſpérer, pour rendre la vie à cette académie, dont vous êtes l'ame, quoiqu'abſent, & recueillez ici les approbations ſincères & les marques d'amitié d'un peuple obotrite qui vous rend plus de juſtice que vos compatriotes. Sur ce, &c.

LETTRE CXXXVIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 15 Décembre, 1775,
Anniverſaire de la Bataille de Keſſ

JE ſuis abſolument de l'avis de V. M., & nullement de celui du charlatan Poſidonius; je penſe que la goutte eſt un grand mal, non ſeulement pour ceux qui la ſouffrent, mais même pour ceux qui s'intéreſſent aux ſouffrans. Celle dont V. M. a été ſi cruellement attaquée, m'a cauſé les plus vives alarmes, même depuis la dernière lettre que j'ai eu l'honneur de recevoir d'elle; il a couru les plus mauvais bruits à ce ſujet, & ce n'a été qu'à force d'informations que je ſuis parvenu à calmer un peu mes inquiétudes. Cependant, Sire, je n'en ſerai entièrement délivré, que quand V. M. aura bien voulu me faire donner des nouvelles de ſon état (car je n'oſe lui en demander à elle-même), & ne me laiſſer plus aucun doute ſur le rétabliſſement d'une ſanté auſſi précieuſe à mon cœur.

J'ai reçu une lettre de *divus Etallondus*, comme V. M. l'appelle; il me paroît pénétré de reconnoiſſance des bontés de V. M., & bien réſolu de ne rien négliger pour s'en rendre digne. J'eſpère que ſon application, ſa conduite & ſes mœurs, prouveront à V. M. ou plutôt aux fanatiques abſurdes & atroces à qui vous avez arraché cette malheureuſe victime, qu'on peut être digne des bienfaits & de

l'eſtime d'un grand Roi, quoiqu'on ait paſſé à 18 ans devant une proceſſion de capucins en temps de pluie, ſans avoir l'honneur de ſaluer.

Sur l'eſpérance que V. M. veut bien me donner, d'avoir égard dans une autre circonſtance à la requête que j'ai eu l'honneur de lui préſenter en faveur de Mr Béguelin, je prends la liberté de recommander de nouveau à ſes bontés cet homme eſtimable, que j'en crois digne par la ſageſſe de ſa conduite, & par ſon aſſiduité au travail. J'avois eu l'honneur auſſi d'offrir à V. M. de lui chercher quelqu'un pour ſuccéder à Mr Marggraff, dans le cas où l'académie viendroit à perdre cet habile chimiſte. Comme je ne fais acception de perſonne, quand il eſt queſtion de ſervir V. M., & de faire le bien de ſon académie, j'ai appris il y a peu de temps qu'il y avoit à Stockholm un très-habile chimiſte, nommé Mr Schéele, membre de l'académie des ſciences de cette ville, & qui, ſans m'être d'ailleurs connu, me paroît fort eſtimé par les plus habiles chimiſtes de la France. V. M. pourroit faire prendre à ce ſujet des informations, & faire l'acquiſition de ce ſavant, qui peut-être ne ſeroit pas difficile. On m'a dit auſſi que Mr Michaelis de Gœttingue, avec lequel je n'ai d'ailleurs aucune relation, mais qui eſt un ſavant très-diſtingué, & que V. M. déſiroit il y a douze ans d'attirer à Berlin, ſeroit aujourd'hui plus diſpoſé à cette tranſplantation, par quelques dégoûts qui diminuent ſon attachement pour le pays de Hanovre. C'eſt encore un avis que mon zèle ſeul me dicte, & dont

V. M. fera l'ufage qu'elle jugera à propos, fuivant fa fageffe & fes lumières.

Je reçus il y a quelques jours, Sire, une lettre de Madame la Marquife d'Argens, qui me paroît pénétrée de douleur du mécontentement que lui a, dit-elle, marqué V. M. de ce que le maufolée de fon mari eft à Aix, & non pas à Toulon. Elle me mande que l'évêque de Toulon n'a pas voulu que ce monument fût érigé dans fon diocèfe, quoique la manière dont eft mort le Marquis, muni des facremens de l'Eglife romaine, ait dû calmer les fcrupules des ames les plus timorées. Sa veuve n'auroit pu, ce me femble, oppofer de réfiftance à cette vexation, fans avoir contr'elle toute la horde des pénitens bleus, blancs, rouges, &c. dont ce malheureux pays eft inondé, & fans compromettre en quelque forte V. M. vis-à-vis des prêtres provençaux, qui ne valent pas mieux que les autres, & qui, grâce à leur foleil, font encore plus près de la folie & des fottifes.

Nos évêques viennent de demander au Roi que les enfans des proteftans foient déclarés bâtards, & que les vœux monaftiques puiffent fe faire à feize ans. Voilà des demandes bien dignes de nos évêques. Le Roi y a répondu avec fageffe, & toute la nation efpère que ce prince fe rendra fur ces deux points aux vœux que tous les bons citoyens font depuis long-temps, qu'on accorde à tous les François fans diftinction l'*état civil*, & qu'on ne puiffe pas

difpofer de fa liberté à un âge où on ne peut pas difpofer de fon bien.

On nous annonce de grandes réformes dans l'état militaire, & furtout dans la maifon du Roi, qui étoit jufqu'ici un objet de grande dépenfe fans aucune utilité. Les intéreffés, qui font en grand nombre, jettent déjà les hauts cris, mais la nation bénit le prince & fon miniftre.

Reçevez, Sire, avec votre bonté ordinaire, les vœux que je fais pour V. M. dans l'année qui va commencer. Puiffe-t-elle y en ajouter encore beaucoup d'autres, & recevoir long-temps l'hommage des fentimens de refpect, de reconnoiffance & d'admiration avec lefquels je fuis, &c.

LETTRE CXXXIX.

DU ROI.

Le 30 Décembre, 1775.

JE vous avoue que je ne fuis pas auffi grand ftoïcien que Pofidonius. Si Zénon d'Elée avoit eu comme moi quatorze accès confécutifs de goutte, je ne fais s'il n'auroit pas confeffé que la goutte eft un mal très-réel. Que le corps foit l'étui de l'ame, ou qu'il en conftitue la machine organique, il n'en eft pas moins certain que la matière influe prodigieufement fur la penfée, & que fes fouffrances à la longue attriftent & abattent l'efprit. La nature nous a faits des

des êtres ſenſibles, & le portique par des raiſonnemens alembiqués ne ſauroit nous rendre impaſſibles, à moins que de ſubſtituer d'autres êtres en notre place. J'ai eu des douleurs très-vives ; & quoique mon mal n'ait pas été dangereux, ſa durée a fait croire que j'enfilerois la route qui aboutit au gouffre du néant ; mais mon heure n'étoit pas arrivée, & je reſpire encore pour honorer les lettres & pour applaudir à ceux qui comme un certain Anaxagoras s'y diſtinguent par leur éclat. Si ce ſage vient ici, ſa préſence achevera de me débarraſſer des reſtes de mes infirmités, & nous nous entretiendrons enſemble de votre Roi, de ſes bonnes qualités, du gouvernement des philoſophes & des belles eſpérances qu'en conçoit le royaume des Welches.

On dit que Voltaire eſt devenu Marquis, & en même tems Intendant du pays de Gex ; mais j'aimerois mieux qu'il n'eût point ces diſtinctions, & qu'il n'eût pas en même temps à craindre une rechute d'apoplexie. Si l'Europe perd ce beau génie, c'en ſera fait de la littérature. Des auteurs médiocres voudront le remplacer, le public leur applaudira faute de mieux, & le bon goût ſe perdra tout à fait : on peut prévoir cette marche ſans être voyant. Pour moi qui aime vraiment les lettres, j'enviſage leur décadence avec douleur. Il faudra des ſiècles avant que la nature produiſe un Voltaire, & qui ſait encore dans quel climat elle en ſémera le germe ? peut-être en Ruſſie, peut-être ſur les bords de la mer Caſpienne ; nous deux ne le verrons pas. Il

faut me contenter des grands hommes que j'ai connus; leur eſpèce à été rare dans tous les pays & dans tous les ſiècles; je rends du moins grâces à mon heureux deſtin qui m'a fait naître ſur la fin du grand ſiècle de Louis XIV.

Je vous donnerai pleine ſatisfaction ſur le ſujet de Mr Weguelin. Marggraf vit encore, & je ne crois pas qu'il ait envie d'aller ſitôt travailler au laboratoire de l'aûtre monde. Morival eſt un bon garçon, ç'auroit été une cruauté de barbare que de le griller pour l'omiſſion d'une petite révérence. Ah ! mon cher d'Alembert, votre * * * eſt un étrange créature, qui a cauſé bien des maux au genre humain. Vos prêtres Welches ſont plus fanatiques que ceux du ſaint empire romain de Germanie. La ſuperſtition diminue à vue d'œil dans les pays catholiques; pour peu que cela continue, les moines retourneront de leurs cellules dans le ſiècle, les préjugés du peuple ne feront plus entretenus & nourris, & la raiſon pourra paroître en plein jour, ſans craindre la perſécution ni les bûchers. L'enthouſiaſme du zèle s'eſt perdu; tant de bons livres qui ont dévoilé l'abſurdité des fables que le public regardoit comme ſacrées, ont abattu les cataractes qui aveugloient les yeux des principaux miniſtres; ils rougiſſent de leur culte inſenſé, & travaillent ſourdement à la chute de la ſuperſtition. Que le Ciel les béniſſe ! En revanche, un évêque de Toulon réduit le tombeau du Marquis d'Argens à un cénotaphe, que l'on eſt obligé d'ériger à quelques lieues de l'en-

droit où repoſe le corps de ce pauvre philoſophe : il ne manquoit plus, pour rendre la choſe complète, que de voir ce moine barbare faire déterrer le Marquis pour le jeter à la voirie. Et lorſque de telles indignités s'exercent, on aura encore l'effronterie d'appeler ce XVIII^{eme} ſiècle le ſiècle des philoſophes? Non, tant que les ſouverains porteront des chaînes théologiques, tant que ceux qui ne ſont payés que pour prier pour le peuple, lui commanderont, la vérité opprimée par ces tyrans des eſprits n'éclairera jamais les peuples, les ſages ne penſeront qu'en ſilence, & la plus abſurde des ſuperſtitions dominera dans l'empire des Welches. J'eſpère que nous diſcuterons enſemble toutes ces matières, & que je pourrai vous aſſurer de vive voix de toute mon eſtime & de mon amitié. Sur ce, &c.

LETTRE CXL.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 23 Février, 1775.

JE ne ſais s'il y a quelque ſympathie phyſique entre V. M. & moi ſon ſerviteur indigne, qui lui ſuis d'ailleurs ſi attaché par la ſympathie morale; mais les 14 accès de goutte de V. M. ont été ſuivis chez moi d'un long accès de rhumatiſme, que j'ai eu ſucceſſivement dans toutes les parties de mon foible corps, & qui a totalement détruit le peu d'a-

mélioration que je commençois à éprouver dans ma frêle machine. Il eſt vrai que nous avons éprouvé, pendant plus de trois ſemaines, un hiver affreux, tel que nous n'en avons point eu ici de mémoire d'homme ; celui de 1709 a été moindre d'un degré, du moins ſi on s'en rapporte aux obſervations qui paroiſſent les plus exactes ; heureuſement il ne réſultera pas la même calamité du froid de 1716, parce que la terre étoit couverte de neige, & que nous n'avons point eu cette année, comme en 1709, un faux dégel qui ait tout perdu. Mais il y a eu des malheureux qui ſont morts de froid & de faim. Notre jeune Roi, qui eſt la bienfaiſance & la juſtice même, a ſauvé de la mort tous ceux qu'il a pu connoître, & n'a point mis de borne à ſa charité. On nous aſſure que le froid a été à proportion auſſi vif dans le nord. Je crains bien que s'il a été tel à Berlin, V. M. n'en ait cruellement reſſenti les effets. Je la ſupplie de vouloir bien me raſſurer elle-même ſur ſa ſanté, quoique toutes les nouvelles que j'en apprends ſoient très-conſolantes pour moi.

Il eſt faux que Voltaire ſoit devenu Marquis, & Intendant du pays de Gex, comme on l'a dit à V. M. Il n'eſt pas plus Marquis & Intendant qu'auparavant. Mais il a profité de la circonſtance d'un Contrôleur général vertueux & zélé pour le bien, pour demander que le pays de Gex où il habite ne ſoit plus dévoré par les financiers ; & il a obtenu cette grâce, qui fait en même temps l'avantage du Roi & celui du peuple. Du reſte, il ſe porte

bien, & j'efpère que malgré fon âge de 82 ans, les lettres & l'humanité le conferveront encore. Quelle perte, Sire, comme l'obferve très-bien V. M., quand nous aurons le malheur de la faire! J'en détourne ma penfée & quand je dis tous les matins, comme je le dis depuis deux ans, *Domine, falvum fac Regem*, j'y ajoute un mot de prière pour autre Roi, que je vous laiffe, Sire, à deviner, & un petit *oremus* pour le philofophe de Ferney.

Puifque V. M. veut bien avoir quelque égard à la recommandation que j'ai pris la liberté de lui faire pour Mr Béguelin, je prends celle de lui demander de nouveau fes bontés pour cet homme de mérite, lorfqu'elle trouvera occafion de les lui faire éprouver.

Je lui demande auffi les mêmes bontés pour Mr d'Etallonde, & avec d'autant plus de confiance, que je fais combien V. M. y eft difpofée, & combien ce jeune homme le mérite. V. M. a bien raifon; on ne peut penfer à l'affaire malheureufe de ce jeune homme, fans être indigné contre les tigres en foutane & en longue robe dont le fanatifme imbécille & barbare a caufé fon malheur. Voilà nos Midas du parlement qui recommencent leurs fottifes; les voilà qui font de belles remontrances contre les édits les plus juftes, les plus faits pour foulager le peuple. Les voilà qui font brûler de plats ouvrages, oubliés depuis fix ans, & à qui ils donnent de la vie par leur condamnation. Les voilà qui pourfuivent un malheureux auteur, parce que fon libraire

n'a pas voulu donner pour rien, à un ſot janſéniſte du parlement, toute l'edition d'un livre ignoré, mais qui déplaît à ce plat janſéniſte, quoique revêtu d'une approbation. Enfin les voilà qui commencent à nous faire regretter les faquins, du moins paiſibles, à la place deſquels on les a mis; car nous aimons encore mieux les crapauds que les aſpics.

Il me ſemble que les affaires des Anglois vont mal en Amérique. Quoiqu'une guerre à deux mille lieues m'intéreſſe moins que celle de 1756, j'ai toujours peur que cette tache d'huile ne s'étende, & ne nous arrive. J'ai beſoin d'être raſſuré par V. M. ſur ce fléau.

Notre littérature, toujours aſſez pauvre, l'eſt beaucoup en ce moment-ci. Il ne paroît rien qui mérite même la critique; & nous rempliſſons, comme nous pouvons, les places vacantes à l'académie françoiſe, de la même manière que le feſtin du père de famille dans l'évangile, par les eſtropiés & les boiteux de la littérature. Mais elle doit ſe conſoler, tant que Frédéric & Voltaire vivront.

Recevez, Sire, avec votre bonté ordinaire l'aſſurance de tous les ſentimens qui ſont depuis ſi long-temps dans mon cœur pour V. M; de l'admiration profonde, de la reconnoiſſance éternelle, & de la tendre vénération avec laquelle je ſerai toute ma vie, &c.

LETTRE CXLI.

DU ROI.

Le 17 Mars, 1776.

DEPUIS la dernière fois que je vous ai écrit, j'ai encore essuyé accès de goutte. Cela est un peu dur; cependant à présent j'ai fait divorce avec cette vilaine maladie, dont je me crois entièrement délivré. Je suis fâché d'apprendre que vous soyez incommodé du rhumatisme; mais notre frèle machine va en baissant avec l'âge, & c'est en dépérissant insensiblement qu'elle se prépare à sa destruction totale. Cependant ma goutte salue votre rhumatisme. Je souhaite & j'espère que vous en serez bientôt délivré.

L'hiver dernier a été violent. Le baromètre est monté les jours où le froid étoit excessif, à 18 degrés, à deux de plus que l'année 1740; mais il n'y a eu que trois jours de cette force, ni les blés ni les arbres fruitiers n'ont souffert, & le dégel qui est survenu le 20 de Février, n'a point endommagé les digues du Rhin, de l'Oder, ni de la Vistule, ce qui arrive d'ailleurs assez souvent & cause des pertes considérables. Je n'attribue pas cependant ma maladie à l'intempérie de la saison; lorsque l'on est jeune, ni les froids de la zone glaciale, ni les chaleurs de la zone torride n'altèrent un corps robuste & vigoureux. J'ai été curieux de savoir combien de

temps les horloges de fer qui sont aux clochers peuvent durer : les experts m'ont assuré que tout au plus cela alloit à vingt ans. N'est-il donc pas étonnant que notre espèce, dont les organes sont de filigrane & les chairs composées de boue & de fange, résistent plus de temps & parviennent à une durée plus que triplée de celle de ces horloges composées de la matière la plus dure que nous connoissions? La différence des horloges à nous, est que nous souffrons, & qu'elles n'éprouvent aucune sensation douloureuse en se détraquant : en revanche nous avons goûté des plaisirs dans notre jeunesse, & malgré l'âge il en reste encore dont les personnes raisonnables peuvent jouir.

Je suis persuadé que les bonnes actions de votre jeune Roi vous font plaisir & que vous ne m'avez pas écrit avec indifférence sur son sujet. Si Messieurs les robins intervertissent ses bons desseins, c'est la faute de ceux qui les ont rappelés; il faudroit les borner à l'objet de leur destination : ils sont payés pour juger les procès & non pas pour tenir leurs souverains sous tutelle. Vous verrez que peut-être la cour sera réduite à les exiler une seconde fois. Vous m'avertissez un peu tard que Voltaire n'est ni Marquis ni Intendant; je l'en avois déjà félicité; il n'y a pas de mal, il s'appercevra facilement que mon ignorance est involontaire. Si l'on ment d'une chambre à une autre, on peut débiter de même bien des mensonges à Potsdam de ce qui se fait à Paris.

Vous vous plaignez de la difficulté de remplir de

bons ſujets votre académie; ceſt la faute du ſiècle. Nous avons beaucoup plus de gens médiocres qu'il n'y en avoit dans le ſiècle paſſé; mais il nous ſurpaſſoit en génies; il ſemble que le moule en ſoit caſſé. Lorſque la France aura perdu le patriarche de Ferney & un certain Anaxagoras, il ne lui reſtera plus perſonne. Pour Mr Weguelin, dont je connois le mérite, je ne négligerai pas en temps & lieu d'avoir égard à votre recommandation; il ſeroit peut-être un Monteſquieu, ſi ſon ſtyle répondoit à la force de ſes penſées.

Je vous raſſurerai facilement ſur l'appréhenſion que vous cauſent les Anglois animés des fureurs du Dieu Mars; s'ils ont la fièvre chaude, il n'y a pas d'apparence que l'épidémie franchiſſe les mers, pour ſe communiquer au continent; leurs guinées l'ont fait paſſer à quelques *principi di Germania biſognoſi di ſcudi.* Sans doute cela s'arrêtera-là, & la guerre de l'Amérique ſera pour les Européens ce qu'étoient pour les anciens romains les combats des gladiateurs.

Je fais des vœux pour que vous ſoyez promptement délivré de votre ſciatique. Je ne renonce pas encore à la conſolation de vous revoir dans ce monde-ci, aſſuré que nous ne nous reverrons plus dans un autre: vous ne devez pas y trouver à redire. Quand on a fait votre connoiſſance, on voudroit jouir de votre préſence plus ſouvent & toujours davantage. En attendant je prie Dieu, &c.

LETTRE CXLII.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 26 Avril, 1776.

QUOIQUE les dernières nouvelles que V. M. a bien voulu me donner elle-même de sa santé & de son état ayent calmé mes inquiétudes, cependant il n'a pas tenu au public, & surtout au public de ce pays-ci, que je n'en eusse encore d'assez sérieuses; mais j'ai mieux aimé en croire V. M. que le public, & je m'en suis d'autant mieux trouvé, que le public a fini par où il auroit dû commencer, c'est à dire par se taire. Jouissez, Sire, de votre santé & de votre gloire, & jouissez-en-long-temps encore pour la consolation de votre fidèle Anaxagoras. Il en a plus que jamais besoin dans ce moment, ayant sous ses yeux le spectacle d'une ancienne amie, avec laquelle il demeure depuis douze ans, & qui dépérit d'une maladie de langueur. Cette raison, Sire, sans parler de ma santé, ni de quelques affaires qui exigent ma présence, m'empêchera d'aller, comme je le désirois, mettre aux pieds de V. M. tous les sentimens dont je suis pénétré pour elle. Ma pauvre machine est d'ailleurs si ébranlée, & par les secousses de cet hiver, & par les affections morales qui s'y joignent, qu'elle est hors d'état de se déplacer. Elle se borne donc à regret aux vœux qu'elle fait pour V. M., ne pouvant aller les lui présenter elle-même.

Je ne ſais ſi V. M. eſt informée qu'on a imprimé dans quelques gazettes d'Allemagne, & depuis dans quelques journaux de France, une prétendue lettre qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire, ſelon Mrs les gazetiers, & dans laquelle les François ſont vilipendés, Voltaire traité *de vieille femme*, & l'académie de Berlin de *bête*. Ce même ſot public, qui a voulu ſi long-temps que V. M. fût bien malade, ne demandoit pas mieux que de croire à la réalité de cette lettre ; j'ai cru devoir le déſabuſer, en imprimant à mon tour dans les journaux, que Mrs les gazetiers en avoient menti. C'eſt à V. M. à leur faire répondre autrement, ſi elle juge qu'ils en ſoient dignes.

Notre jeune Roi mérite toujours la bonne opinion que V. M. a de lui. Il aime le bien, la juſtice, l'économie & la paix. Mais les fripons, les courtiſans, les prêtres ſont bien tout ce qu'ils peuvent pour s'oppoſer aux réformes & aux réglemens que lui propoſent les miniſtres vertueux & éclairés dont il a eu le bonheur & la ſageſſe de s'entourer. Je ne ceſſe de faire des vœux pour lui, bien perſuadé que de tous les princes de ſa maiſon ſans exception, il eſt celui que nous devrions déſirer pour Roi, ſi la deſtinée propice ne nous l'avoit pas donné. Je n'en fais pas autant pour les parlemens, qui ſe montrent de jour en jour plus mal-intentionnés, plus ignorans, & plus oppoſés au bien. Les voilà, dit-on, qui veulent faire revivre & faire valoir par leurs arrêts les principes abſurdes des théologiens ſur l'intérêt de l'argent ; il ne leur manque plus que ce ridicule, dont je vou-

drois bien qu'ils ſe couvriſſent, pour leur faire perdre le peu de crédit qui leur reſte encore, & pour n'avoir plus même les ſots & les fripons dans leur parti.

J'aurai peut-être dans quelque temps une grâce à demander à V. M. Des gens de lettres ont entrepris de donner une édition de Froiſſart, hiſtorien du 14^me^ ſiècle, dont on n'a juſqu'ici que de mauvaiſes éditions. On leur a dit qu'il y avoit à Breſlau un excellent manuſcrit de cet hiſtorien ; peut-être leur ſera-t-il néceſſaire, & dans ce cas ils prendroient la liberté de prier V. M. de vouloir bien donner ſes ordres pour qu'ils en euſſent communication ; ils oſent ſe flatter de cette grâce, de la part du protecteur & de l'ami le plus éclairé que les lettres ayent encore eu ſur le trône.

Je vois par le réponſe que V. M. veut bien me faire au ſujet de Mr Béguelin, qu'elle a cru que je lui parlois en faveur de Mr Wéguelin, dont je connois d'ailleurs le mêrite, mas qui n'eſt point l'objet des demandes que j'ai pris la liberté de faire à V. M. Celui que j'ai eu l'honneur de recommander à ſes bontés eſt Mr Béguelin, mathématicien & philoſophe de ſon académie, diſtingué dans l'un & dans l'autre genre par ſes lumières & par ſes écrits, & digne de la protection de V. M. par ſes ſentimens & par ſa ſage conduite.

V. M. me tranquilliſe beaucoup en m'aſſurant que les coups qui ſe frappent en Amérique ne viendront pas juſqu'en Europe, & ſurtout juſqu'en France.

Mon refrain eſt celui de l'évangile ; *Paix ſur la terre aux hommes*, je n'ajoute pas même *de bonne volonté* ; car je craindrois que la paix ne fût pour un trop petit nombre.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, & la plus tendre reconnoiſſance, &c.

LETTRE CXLIII.

DU ROI.

Le 16 Mai, 1776.

J'IGNORE ce qui ſe débite à Paris au ſujet de ma maladie, & je me trouve glorieux d'être dans le cas des Anglois dont on exagère les pertes, tandis qu'ils n'en ont point fait de conſidérables. Ma ſanté eſt celle d'un vieillard qui a eſſuyé dix-huit accès de goutte, & qui ne recouvre pas ſes forces auſſi vîte qu'un jeune homme de dix-huit ans ; mais on me fera mourir par allégorie, comme on me fait écrire en ſtyle de charretier des lettres, où l'on me prête des idées que jamais je n'ai eues. Je vous ſuis obligé d'avoir donné un démenti au compilateur de ces bêtiſes qui a voulu les mettre ſur mon compte. Pour moi, je pourrois demander que le gouvernement fît des recherches contre l'auteur de cette impoſture ; mais je n'aime point à me venger, & ce n'eſt pas cette ſorte d'athlètes qu'il me convient de combattre. Je lis les réflexions de l'Empereur

Marc-Antonin, qui m'enſeigne que je ſuis dans le monde pour pardonner à ceux qui m'offenſent, & non pas pour uſer du pouvoir de les accabler.

Je compatis, mon cher Anaxagoras, aux chagrins que vous cauſe l'amitié ; c'eſt un des plus ſenſibles. Je ne ſais quel ancien a très-bien dit, que les amis n'avoient qu'une ame en deux corps. Je ſouhaite que Mademoiſelle d'Eſpinas ſe rétabliſſe pour la conſolation de vos vieux jours. Mais ſi ſa ſanté ſe remet, & ſi un jour vous vous portez mieux, faudra-t-il que je renonce à jamais au plaiſir de vous voir, ou me reſte-t-il encore quelque eſpérance ? C'eſt ce que je vous prie de me marquer.

Comme j'ignore ſi l'ouvrage de Froiſſart ſe trouve dans les bibliothèques de Breſlau, j'en ai fait écrire à l'abbé Baſtiani, qui me dira les choſes au juſte. S'il ſe trouve, celui qui veut écrire ſur ce ſujet pourra recevoir tous les éclairciſſemens qu'il déſirera. Je ſuis ſur le point de faire mes tournées dans les provinces ; ce qui m'occupera juſque vers le 15 de Juin, où je pourrai avoir le plaiſir de vous écrire. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que nous ſommes les gens les plus paçifiques du monde. La ſcène qui ſe paſſe en Amérique, & ce qui peut-être ſe prépare encore ailleurs, eſt pour nous comme ces combats de gladiateurs que les Romains (tant ſoit peu barbares à cet égard) voyoient de ſang froid dans leur cirque, & dont ce peuple-roi faiſoit ſon amuſement. Les mêmes acteurs ne paroiſſent pas toujours ſur la ſcène : nous y avons été aſſez long-temps ; à préſent le tour

eſt à d'autres. Votre philoſophie pourra donc réfléchir à ſon aiſe ſur la cauſe & ſur les effets de ce fléau deſtructeur qui ravage actuellement l'Amérique. Portez-vous bien, c'eſt le principal, & abandonnez les hommes à leurs folies & à leurs paſſions, que ni vous ni moi ne parviendrons à adoucir. Sur ce, &c.

LETTRE CXLIV.

DU ROI.

Le 9 Juillet, 1776.

JE compâtis au malheur qui vous eſt arrivé de perdre une perſonne à laquelle vous vous étiez attaché. Les plaies du cœur ſont les plus ſenſibles de toutes, & malgré les belles maximes des philoſophes, il n'y a que le temps qui les guériſſe. L'homme eſt un animal plus ſenſible que raiſonnable. Je n'ai que trop, pour mon malheur, expérimenté ce qu'on ſouffre de telles pertes. Le meilleur remède eſt de ſe faire violence, pour ſe diſtraire d'une idée douloureuſe qui s'enracine trops dans l'eſprit. Il faut choiſir quelque occupation géométrique qui demande beaucoup d'application, pour écarter autant que l'on peut des idées funeſtes qui ſe renouvellent ſans ceſſe, & qu'il faut éloigner le plus que poſſible. Je vous propoſerois de meilleurs remèdes, ſi j'en connoiſſois. Cicéron, pour ſe conſoler de la mort de ſa chère Tullie, ſe jeta dans la compoſition, & fit pluſieurs

traités dont quelques uns nous ſont parvenus. Notre raiſon eſt trop foible pour vaincre la douleur d'une bleſſure mortelle ; il faut donner quelque choſe à la nature, & ſe dire ſurtout qu'à votre âge comme au mien on doit ſe conſoler plutôt, parce que nous ne tarderons guère de nous rejoindre aux objets de nos regrets.

J'accepte avec plaiſir l'eſpérance que vous me donnez de venir paſſer quelques mois de l'année prochaine chez moi. Si je le puis, j'effacerai de votre eſprit les idées triſtes & mélancoliques qu'un événement funeſte y a fait naître. Nous philoſopherons enſemble ſur le néant de la vie, ſur la philoſophie des hommes, ſur la vanité du ſtoïciſme & de tout notre être. Voilà des matières intariſſables & de quoi compoſer pluſieurs in-folio. Faites, je vous prie, cependant tous les efforts dont vous ſerez capable pour qu'un excès de douleur n'altère point votre ſanté ; je m'y intéreſſe trop pour le ſupporter avec indifférence.

Sur ce, &c.

LET-

LETTRE CXLV.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 15 Août, 1776.

MON ame & ma plume n'ont point d'expressions pour témoigner à V. M. la tendre & profonde reconnoissance dont m'a pénétré la lettre qu'elle a daigné m'écrire; lettre si pleine de vérité & d'intérêt, de sentiment & de raison tout ensemble; enfin, Sire, permettez moi cette expression, si remplie même d'amitié; car pourquoi n'oserois-je employer avec un grand Roi le mot qui rend ce grand Roi si cher à mon cœur? Je n'aurois pas tardé un moment à répondre à cette nouvelle marque, si touchante pour moi, des bontés dont V. M. m'honore, & à lui réitérer plus vivement que jamais l'expression des sentimens que je lui dois à tant de titres, si cette expression n'avoit dû entraîner malgré moi un nouvel épanchement de douleur, que V. M. sans doute eût bien voulu pardonner à ma situation, mais qui peut-être auroit troublé un moment, par une image affligeante, la satisfaction si douce et si juste dont V. M. vient de jouir. Toutes les nouvelles publiques ont annoncé le voyage du Grand Duc de Russie à Berlin, et l'union que va contracter avec vous ce jeune prince, digne, à ce qu'on assure, de s'unir à vous

par ſes rares qualités. J'ai attendu le moment de ſon départ, pour répandre encore une fois mon ame dans celle de V. M., et pour lui rendre ſurtout les plus ſenſibles actions de grâces de cette lettre qui eſt ſi peu celle d'un Roi, et qui n'en eſt pour moi que plus précieuſe et plus chère. V. M. n'a pas beſoin de dire qu'*elle n'a que trop éprouvé, pour ſon malheur, ce qu'on ſouffre en perdant ce qu'on aimoit.* On voit bien, Sire, que vous avez éprouvé ce cruel malheur, à la manière ſi ſenſible et ſi vraie dont vous ſavez parler à un cœur affligé, et lui dire ce qui convient le mieux à ſa déplorable ſituation. Tous mes amis cherchent comme vous à me conſoler, tous me diſent, comme vous, qu'il faut chercher à me diſtraire; mais aucun ne ſait ajouter, comme vous, ces mots ſi dignes d'un ami et d'un ſage, que *notre raiſon eſt trop foible pour vaincre la douleur d'une bleſſure mortelle, qu'il faut donner quelque choſe à la nature, et ſe dire ſurtout qu'à l'âge où nous ſommes l'un et l'autre, nous ne tarderons guère à nous rejoindre aux objets de nos regrets.* Hélas! Sire, c'eſt auſſi le ſeul eſpoir qui me conſole, ou plutôt qui me fera ſupporter le peu de jours qui me reſtent à vivre. Je ne déſire plus de les voir prolongés, que pour me mettre encore aux pieds de V. M., et il faudra que ma ſanté ſoit bien mauvaiſe au printemps prochain, ſi je ne vais pas avec le plus grand empreſſement m'acquitter d'un devoir ſi précieux & ſi ſacré pour moi. J'écrivois il y a quelques années à V. M., dans un moment où ma frêle machine dépériſſoit de jour en

jour, que je ne désirois plus rien qu'une pierre sur ma tombe avec ces mots : *Le grand Frédéric l'honora de ses bontés & de ses bienfaits.* Cette pierre & ces mots sont aujourd'hui, Sire, bien plus qu'autrefois, le seul désir qui me reste ; la vie, la gloire, l'étude même, tout est devenu insipide pour moi ; je ne sens que la solitude de mon ame, & le vide irréparable que mon malheur y a laissé. Ma tête, fatiguée & presque épuisée par quarante ans de méditations profondes, est aujourd'hui privée de cette ressource qui a si souvent adouci mes peines. Elle me laisse tout entier à ma mélancolie ; & la nature, anéantie pour moi, ne m'offre plus ni un objet d'attachement, ni un objet même d'occupation. Mais, Sire, pourquoi vous entretenir si long-temps de mes maux, lorsque vous avez à soulager ceux de tant d'autres ? Pourquoi vous faire ce détail douloureux, lorsque je ne devrois vous parler que des lauriers que vous cueillîtes, il y a seize ans, à pareil jour, dans les plaines de Lignitz ? Pourquoi vous parler enfin de mes tristes intérêts, au milieu des grands intérêts qui vous occupent ? Puissent ces intérêts, Sire, satisfaits & remplis, ajouter encore à votre gloire & à l'éclat de votre règne ! Puisse la nature, qui vous a fait le plus grand des Rois, vous rendre encore le plus heureux des hommes ! Puisse-t-elle ajouter à vos jours tous ceux que je voudrois qu'elle retranchât aux miens ! Puissé-je enfin, en me traînant bientôt aux genoux de V. M., répandre dans son sein mes dernières larmes, &

mourir entre ses bras, plein de reconnoiſſance pour elle, après avoir joui encore une fois du bonheur de la voir & de l'entendre, de la trouver ſenſible à ce qui pénètre & remplit mon ame, de l'aſſurer ſurtout de la tendre vénération qu'elle m'a depuis ſi long-temps inſpirée, & qui eſt en ce moment plus juſte & plus profonde que jamais ! C'eſt avec ce ſentiment que je ſerai tout le reſte de ma vie, &c.

LETTRE CXLVI.

DU ROI.

Le 7 Septembre, 1776.

VOTRE lettre, mon cher d'Alembert, m'a été rendue à mon retour de Siléſie. Je vois que votre cœur tendre eſt toujours ſenſible, & je ne vous condamne pas. Les forces de nos ames ont des bornes, il ne faut rien exiger au-delà de ce qui eſt poſſible. Si l'on vouloit qu'un homme très-fort & robuſte renverſât le Louvre, en y appuyant fortement ſes épaules, il n'en viendroit pas à bout ; mais ſi on le chargeoit de ſoulever un poids de cent livres, il pourroit y réuſſir. Il en eſt de même de la raiſon ; elle peut vaincre des obſtacles proportionnés à ſes forces ; mais il en eſt de tels qui l'obligent à céder. La nature a voulu que nous fuſſions ſenſibles, & la philoſophie ne vous fera jamais parvenir à l'impaſ-

ſibilité : & ſuppoſé que cela pût être, cela ſeroit nuiſible à la ſociété ; on n'auroit plus de compaſſion pour le malheur des autres, l'eſpèce humaine deviendroit dure & impitoyable. Notre raiſon doit nous ſervir à modérer tout ce qu'il y a d'exceſſif en nous, mais non pas à détruire l'homme dans l'homme. Regrettez donc votre perte, mon cher ; j'ajoute même que celles de l'amitié ſont irréparables, & que quiconque eſt capable d'apprécier les choſes, vous doit juger digne d'avoir de vrais amis, parce que vous ſavez aimer. Mais comme il eſt au-deſſus de l'homme & même des Dieux de changer le paſſé, vous devez ſonger d'autre part à vous conſerver pour les amis qui vous reſtent, afin de ne leur point cauſer le chagrin mortel que vous venez de ſentir. J'ai eu des amis & des amies ; j'en ai perdu cinq ou ſix, & j'ai penſé en mourir de douleur. Par un effet du haſard, j'ai fait ces pertes pendant les différentes guerres où je me ſuis trouvé, & obligé de faire continuellement des diſpoſitions différentes. Ces diſtractions de devoirs indiſpenſables m'ont peut-être empêché de ſuccomber à ma douleur. Je voudrois fort qu'on vous propoſât quelque problème bien difficile à réſoudre, afin que cette application vous forçât à penſer à autre choſe. I n'y a en vérité de remède que celui-là, & le temps. Nous ſommes comme les rivières qui conſervent leur nom, mais dont les eaux changent toujours : quand une partie des molécules qui nous ont compoſés eſt

remplacée par d'autres, le souvenir des objets qui nous ont fait du plaisir ou de la douleur s'affoiblit, parce que réellement nous ne sommes plus les mêmes, & que le temps nous renouvelle sans cesse. C'est une ressource pour les malheureux, & dont quiconque pense doit faire usage.

Je m'étois réjoui pour moi-même de l'espérance que vous me donnez de vous voir ; à présent je m'en réjouis encore pour vous. Vous verrez d'autres objets & d'autres personnes. Je vous avertis que je ferai ce qui dépendra de moi pour écarter de votre souvenir tout ce qui pourroit vous rappeler des objets tristes & fâcheux, & je ressentirai autant de joie de vous tranquilliser que si j'avois gagné une bataille : non que je me croie grand philosophe, mais parce que j'ai une malheureuse expérience de la situation où vous vous trouvez, & que je me crois par-là plus propre qu'un autre à vous tranquilliser. Venez donc, mon cher d'Alembert. Soyez sûr d'être bien reçu, & de trouver, non pas des remèdes parfaits à vos maux, mais des lénitifs & des calmans. Sur ce, &c.

LETTRE CXLVII.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 7 Octobre, 1776.

DES maux de tête violens & continuels, qui durant près de trois ſemaines m'ont empêché d'écrire & de penſer, & qui ſont la triſte ſuite de ma diſpoſition morale, m'ont paru d'autant plus cruels, qu'ils ne m'ont pas permis de répondre ſur le champ à l'admirable lettre que V. M. a bien voulu m'écrire encore ſur mon malheur. Quelle lettre, Sire ! & combien peu, je ne dis pas de rois (car ils ne connoiſſent guères ce langage) mais d'amis, ſavent auſſi bien parler que vous à une ame oppreſſée & ſouffrante ! Je lis & je relis tous les jours cette lettre ſi bien faite pour adoucir mes maux, je la lis à tous mes amis, qui en ſont comme moi pénétrés de reconnoiſſance pour V. M. ; je me dis ſans ceſſe en la liſant & après avoir lue : *Ce grand prince a raiſon*, et je continue pourtant à m'affliger. V. M. n'en ſera point ſurpriſe, et ne déſeſpérera pourtant pas de ma guériſon, malgré le peu d'eſpérance que j'y vois encore moi-même. Des objets d'étude profonde ſeroient le ſeul moyen de l'accélérer, et V. M. me propoſe avec autant de raiſon que de bonté ce puiſſant remède ; mais ma pauvre tête n'eſt plus capable

d'en faire uſage. C'eſt donc du temps ſeul que je dois attendre quelque ſoulagement à mes peines; et je crains bien que ce temps cruel ne me dévore au lieu de me guérir. La comparaiſon que V. M. fait de notre malheureux individu avec les rivières qui changent ſans ceſſe en conſervant leur nom, eſt auſſi ingénieuſe que philoſophique, et explique avec autant de raiſon que d'eſprit pourquoi le temps finit par nous conſoler; mais juſqu'à préſent, Sire, ma triſte rivière ne ſent que la peine de couler, et ne voit point encore l'eſpoir d'avoir enfin un cours plus heureux & plus paiſible. Si j'avois vingt-cinq ans de moins, j'aurois peut-être le bonheur de former quelque autre attachement qui me feroit ſupporter la vie; mais, Sire, j'ai près de ſoixante ans, & à cet âge on ne retrouve plus d'amis pour remplacer ceux qu'on a eu le malheur de perdre. Je l'éprouve en ce moment de la manière la plus affligeante, par une perte nouvelle dont je ſuis encore menacé, ou plutôt que j'éprouve déjà avant qu'elle ſoit conſommée. Une femme reſpectable, pleine d'eſprit & de vertu, dont le nom eſt ſûrement parvenu juſqu'à V. M., Madame Geoffrin, qui depuis trente ans avoit pour moi l'amitié la plus tendre, qui tout récemment encore m'avoit procuré dans mon malheur toutes les conſolations ou les diſtractions que cette amitié lui avoit fait imaginer, eſt frappée depuis plus d'un mois d'une paralyſie qui l'a preſque entièrement privée du ſentiment & de la parole, & qui ne me laiſſe aucune eſpérance, non ſeulement de la conſer-

ver, mais même de la revoir encore. Sa famille, qui ne lui reſſemble guère, dévote ou feignant de l'être, mais plus ſotte encore que dévote, & affichant (ſans ſavoir pourquoi) une haine ſtupide des philoſophes & de la philoſophie, m'ôte en ce moment juſqu'à la déplorable conſolation d'être auprès de cette digne femme, de lui rendre tous les ſoins que ma tendreſſe pour elle pourroit me ſuggérer, & que peut-être la pauvre malade ne ſentiroit pas, mais qui du moins ſatisferoient mon cœur. Je perds ainſi dans l'eſpace de quelques mois les deux perſonnes que j'aimois le plus, & dont j'étois le plus aimé. Voilà, Sire, la malheureuſe ſituation où je me trouve, le cœur affaiſſé & flétri, et ne ſachant que faire de mon ame et de mon temps.

Mais je me reproche encore d'entretenir V. M. de ma douleur, lorſque je ne devrois lui parler que de ma vive reconnoiſſance pour toutes ſes bontés, de l'admiration profonde que m'inſpire ſa philoſophie ſi vraie & ſi peu commune, ſi raiſonnable & ſi ſenſible tout à la fois, & ſurtout du déſir que j'ai d'aller mettre encore une fois aux pieds de V. M. tous les ſentimens qu'elle m'inſpire. Ma ſanté ſeule pourroit s'oppoſer à ce voyage; mais il m'eſt trop précieux & trop cher pour ne pas donner à cette ſanté chancelante tous les ſoins dont je ſuis capable, & que vous avez la bonté d'exiger de moi. Hélas! Sire, ce voyage eſt preſque le ſeul objet qui m'attache encore à la vie, & je ne regretterois en ce moment, ſi je venois à la perdre, que d'être privé de

témoigner encore une fois à V. M. ma tendre & profonde vénération. Puiſſe V. M. jouir elle-même, pendant la mauvaiſe ſaiſon où nous allons entrer, d'une ſanté meilleure qu'elle n'a fait le dernier hiver! Je crains plus que jamais pour elle ces violentes attaques de goutte dont elle étoit il y a quelques mois ſi cruellement tourmentée. Je crains plus encore, je crains les nouvelles de guerre prochaine qui retentiſſent ſans ceſſe à mes oreilles, & qui pourroient engager V. M. dans de nouvelles fatigues, plus redoutables pour elle que jamais. Tout affligé & tout philoſophe que je ſuis, je ne puis m'empêcher de m'intéreſſer encore aux malheurs de la triſte eſpèce humaine, qui n'ont pas beſoin d'être augmentés, & j'y joins ſurtout les vœux les plus ardens pour la conſervation, le bonheur, & le repos de V. M. Elle a bien voulu me raſſurer plus d'une fois ſur les guerres dont je croyois l'Europe menacée, & elle m'a rendu la tranquillité par cette aſſurance. Puiſſe-t-elle me la rendre encore en ce moment, où j'en ai plus beſoin que jamais, & bien plus encore pour V. M. que pour moi! Je ſuis, &c.

LETTRE CXLVIII.

DU ROI.

Le 22 Octobre, 1776.

VOUS voilà accablé de vers dont je crois que vous vous feriez passé. J'ai cru cependant que quelques réflexions assez graves pourroient convenir à la douce mélancolie où je vous crois plongé. Ces vers ne demandent qu'à être déchirés avant ou après leur lecture, c'est tout ce qu'ils méritent. Pour moi, je vois avec impatience la belle automne dont nous jouissons ; je demande quand arrivera l'hiver, pour demander ensuite quand viendra le printemps, enfin cet été qui me procurera le plaisir de vous revoir, & je dis :

> Volez, volez heures trop lentes
> Pour mes impatiens désirs.

Lorsque quelqu'un vient de France, par exemple Mr de Rouillère, je ne m'informe pas de ce que font vos providences dans leur troisième ciel de Versailles, je ne demande point si vos Mars subalternes à six sols par jour sont encachottés ou rossés à coups de plat d'épée, si vos ports regorgent de vaisseaux, si les manches & les poches des hommes haussent ou baissent, si l'on se frise en bec de corbin ou en ruisseau ? enfin je passe cent choses de cette importance, pour demander, que fait le Duc de Niver-

nois? Comment ſe porte Anaxagoras? Aurons-nous bientôt l'Enéide de de Lille? Voilà ce qui m'intéreſſe en France, le reſte ne m'eſt rien. Mais à propos : on m'aſſure que les garçons deviennent filles chez vous. On dit que pour parler correctement, au lieu de Mr d'Eon il faut dire Mlle d'Eon ; enfin qu'il ſe fait dans la nature des changemens étonnans. Voilà un ſujet inépuiſable de pyrrhoniſme. Quoi! me dis-je en moi-même, ſi la nation la plus éclairée de l'Europe ſe trompe ſur les ſexes, que ſera-ce de nous autres? Il faudra que Mr de Vergennes faſſe venir du Vatican le fameux *ſterſicorium* de Saint Pierre, pour qu'on y fouille tous ceux qui ſont deſtinés aux affaires étrangères, & qu'on ne les admette qu'après le grave témoignage, *Pater habet.* Je ne ſais où j'en ſuis avec notre Marquis ou Marquiſe de Pons; je ſuis indécis devant lui, ſi je dois l'appeler Monſieur ou Madame : il eſt vrai qu'il a du poil; mais on prétend que d'Eon en avoit auſſi. Enfin cette incertitude me chiffonne & m'embarraſſe l'eſprit, car que deviendra l'exactitude grammaticale, ſi l'on ne ſait plus s'il faut dire elle ou lui? Si l'abbé d'Olivet vivoit encore, j'aurois recours à la plénitude de ſa ſcience : à préſent je ne ſais à qui m'adreſſer. Tout cela me rend ſi ignorant, ſi honteux, mon cher d'Alembert, que j'héſite à proférer une parole, crainte de dire une ſottiſe. Raſſurez-moi, rendez-moi le courage & l'effronterie de prononcer à tout haſard Monſieur ou Madame, faute de pouvoir faire autrement. Je n'avois pas

trop haute opinion de mon ſavoir; je croyois cependant que je connoiſſois clairement quelques vérités; en voilà des plus triviales, & je les ignore. Je dirai donc, comme je ne ſais quel philoſophe, qu'après avoir bien étudié j'ai appris à ne rien ſavoir. Bon Dieu! Si l'aventure de d'Eon étoit arrivée il y a dix-huit ſiècles, ç'auroit été un article de foi que de croire à ſa métamorphoſe. Le Ciel ſoit béni que ce miracle ſoit arrivé de nos jours! c'eſt une ſottiſe de moins qu'on épargne à notre croyance, mais qui répondra des autres?

Ayez pitié du plus ignorant des hommes, & venez l'été prochain l'éclairer de votre lumière, le raſſurer ſur ſes doutes, & ſurtout le réjouir par votre préſence. C'eſt ce qu'attend de vous votre ancien admirateur.

Sur ce, &c.

LETTRE CXLIX.

DU ROI.

Le 26 Octobre, 1776.

Il y a, mon cher d'Alembert, un proverbe qui ſouvent n'eſt que trop vrai: *un malheur ne vient jamais ſans l'autre*; je ſerois fort embarraſſé d'en donner une raiſon paſſable. Ni plus ni moins l'expérience prouve que cela arrive ſouvent. Voilà Madame Geoffrin attaquée de paralyſie, qui ſelon toutes les

apparences, après avoir langui jusqu'à l'hiver, sera emportée par un coup d'apoplexie foudroyant. J'en suis fâché pour vous, & pour les lettres qu'elle honoroit. Mais, mon cher d'Alembert, vous savez apparemment qu'elle n'étoit pas immortelle. A bien prendre les choses, les morts ne sont pas à plaindre, mais bien leurs amis qui leur survivent. La condition humaine est sujette à tant d'affreux revers, qu'on devroit plutôt se réjouir de l'instant fatal qui termine leurs peines, que du jour de leur naissance. Mais les retours qu'on fait sur soi-même sont affligeans ; on a le cœur déchiré de se voir séparé pour jamais de ceux qui méritoient notre estime par leur vertu, notre confiance par leur probité, & notre attachement par je ne sais quelle sympathie qui se rencontre quelquefois dans les humeurs & dans la façon de penser. Je suis tout-à-fait de votre sentiment, qu'à notre âge il ne se forme plus de telles liaisons ; il faut qu'elles soient contractées dans la jeunesse, fortifiées par l'habitude, & cimentées par une intégrité soutenue. Nous n'avons plus le temps de former de semblables liaisons ; la jeunesse n'est point faite pour se prêter à notre façon de penser. Chaque âge a son éducation, il faut s'en tenir à ses contemporains, & quand ceux-là partent, il faut se préparer lestement à les suivre. J'avoue que les ames sensibles sont sujettes à être bouleversées par les pertes de l'amitié ; mais de combien de plaisirs indicibles ne jouissent-elles pas, qui seront à jamais inconnus à ces cœurs de bronze, à ces ames impas-

fibles (quoique je doute qu'il en exifte de telles ?) Toutes ces réflexions, mon cher d'Alembert, ne confolent point. Si je pouvois reffufciter des morts, je le ferois. Vous favez que ce beau fecret s'eft perdu. Il faut nous en tenir à ce qui dépend de nous. Lorfque je fuis affligé, je lis le troifième livre de Lucrèce, & cela me foulage. C'eft un palliatif; mais pour les maladies de l'ame nous n'avons pas d'autre remède.

Je vous avois écrit avant-hier, & je ne fais comment je m'étois permis quelque badinage; je me le fuis reproché aujourd'hui en lifant votre lettre. Ma fanté n'eft pas trop raffermie encore. J'ai eu un abcès à l'oreille dont j'ai beaucoup fouffert. La nature nous envoie des maladies & des chagrins, pour nous dégoûter de cette vie que nous fommes obligés de quitter; je l'entends à demi-mot, & je me réfigne à fes volontés.

Vous me parlez, mon cher, de guerre & des avant-coureurs qui pronoftiquent l'arrivée du Dieu Mars. Ce que j'en fais, c'eft que les Portugais pouffent à bout la patience efpagnole, & qu'en conféquence d'un certain pacte de famille, le plus chrétien des Rois fera dans le cas de feconder fes alliés. Ce fera probablement fur mer que les parties belligérantes exhaleront leur fureur. Vous favez que ma flotte manque de vaiffeaux, de pilotes, d'amiraux & de matelots : probablement elle n'agira point. Et quant à la guerre du continent, je ne vois pas comment elle auroit lieu. Votre jeune Roi ne demande qu'à vivre en bonne intelligence avec

tous ſes voiſins ; s'il y a des puiſſances qui ont ce que les Italiens appellent *la rabbia d'ambitione*, il eſt à préſumer qu'elle ne pervertira pas les bonnes & ſages diſpoſitions dans leſquelles ſe trouve votre jeune monarque : d'où je conclus qu'après s'être battus dans les mers des deux Indes, les auteurs des troubles, laſſés ou punis de leurs entrepriſes, feront la paix, ſans que Bellone ſuivie de la Diſcorde troublent le reſte de l'univers. Souvenez-vous en liſant ceci que ce n'eſt ni de Delphes ni de l'antre de Trophonius que part cet oracle, mais que ce ſont des combinaiſons humaines ſur des contingens futurs ſujets à l'erreur.

En attendant je me réjouis véritablement de vous voir ici : j'eſpère même que ce voyage vous ſera ſalutaire, parce que tout l'eſt pour qui peut faire diverſion à la douleur. J'en reviens toujours à l'ouvrage, que je vous recommande. Mon ami Cicéron ayant perdu ſa fille Tullie qu'il adoroit, ſe jeta dans la compoſition : il nous dit qu'en commençant il fut obligé de ſe faire violence, qu'enſuite il trouva du plaiſir dans ſon travail, & qu'enfin il gagna aſſez ſur lui-même pour paroître à Rome, ſans que ſes amis le trouvaſſent trop abattu. Voilà, mon cher d'Alembert, un exemple à ſuivre ; ſi j'en ſavois un meilleur, je vous le propoſerois. Nous ſentons nos pertes par le prix que nous y mettons ; le public, qui n'a rien perdu, n'en juge pas de même, & il condamne avec malignité ce qui devroit lui inſpirer la plus tendre compaſſion. Toutes ces réflexions ne ſont

ſont pas aimer ce public. Faites-vous violence, mon cher, vivez, & que j'aye encore une fois le plaiſir de vous voir & de vous entendre avant de mourir. Sur ce, &c.

LETTRE CL.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, À Paris, ce 14 Novembre, 1776.

J'AI reçu preſque en même temps les deux nouvelles lettres du 22 & du 26 Octobre, dont V. M. a bien voulu m'honorer. Ces deux lettres, Sire, & celle que j'avois eu l'honneur d'écrire à V. M. il y a environ ſix ſemaines, ont été plus long-temps en chemin qu'à l'ordinaire. Les honnêtes commis des poſtes, qui par des ordres ſans doute fort reſpectables, mais dont j'aime mieux que d'autres ſoient chargés que moi, ouvrent les lettres ſur la route d'Allemagne (car je n'oſe dire ſur celle de France), ont été apparemment plus empreſſés encore qu'à l'ordinaire de lire, pour leur inſtruction ou pour leur triſte amuſement, ce qu'un grand Roi veut bien dire à un pauvre philoſophe affligé, & ce que le pauvre philoſophe répond au grand Roi. On ne peut nier, Sire, que ces commis ne ſoient vraiment & en tout ſens des *gens de lettres*, & des gens de lettres curieux des belles choſes; mais je crains bien que ces *litté-*

rateurs si curieux, & surtout si honnêtes, ne soient dignes ni de s'instruire en lisant vos lettres, ni même de s'attrister en lisant les miennes. Quoi qu'il en soit, je leur serois au moins fort obligé de ne pas retarder de plusieurs jours (& même de quelques heures) la consolation si douce & si nécessaire à mon cœur, que les bontés de V. M. me font éprouver dans la malheureuse circonstance où je me trouve. Je ne sais plus, Sire, comment vous exprimer à quel point ces bontés si touchantes pénètrent mon ame, & combien cette ame, qui ne se croyoit plus ouverte qu'à la douleur, trouve encore de sensibilité en elle pour la reconnoissance qu'elle vous doit à tant de titres. Cette reconnoissance n'est pas un sentiment réservé pour moi seul, tous mes amis le partagent avec la plus tendre vénération pour votre personne. Je voudrois que V. M., sensible comme elle est à la véritable gloire, c'est à dire aux hommages des hommes éclairés & vertueux, pût entendre ce qu'ils disent à la lecture de ces lettres; qu'elle pût apprendre de leur propre bouche, combien le grand Fréderic, depuis long-temps l'objet de leurs éloges & de leur admiration, leur paroît digne encore d'être aimé. J'ose croire que ce concert unanime de louanges si douces & si vraies toucheroit autant V. M. que les cris de victoire de ses soldats sur les champs de bataille où elle a triomphé tant de fois. Pour moi, Sire, je fais mieux encore que de vous admirer & de vous chérir; je vous écoute, & je profite de vos leçons; je fais tout ce qui est en moi

pour me distraire; j'essaye différentes sortes de travaux, d'études, de lectures, d'amusemens même; je rassemble chez moi quelques amis certains jours de la semaine; je vais les chercher les autres jours; je prends le plus de part que je puis à leur conversation, je tâche de me persuader que tout ce qui se passe autour de moi me touche, ou du moins m'occupe, je tâche même de le faire croire aux autres par la part apparente que j'y prends; mes amis me croient quelquefois soulagé & presque consolé; mais quand je ne les ai plus autour de moi, quand après les avoir quitté, je me trouve seul dans l'univers, privé pour jamais d'un premier objet d'attachement & de préférence, mon ame affaissée retombe douloureusement sur elle-même, & ne voit plus que le vide qui l'environne & qui la flétrit; je suis comme les aveugles, profondément tristes quand ils sont seuls, mais que la société croit gais, parce que le moment où ils conversent avec les hommes est le seul supportable pour eux. J'ai beau suivre le conseil que V. M. veut bien me donner, & dont elle m'apprend qu'elle fait usage pour elle-même dans ses momens d'affliction; j'ai beau lire les philosophes, & chercher à me consoler avec eux; j'éprouve, comme le dit si bien V. M., que les maladies de l'ame n'ont point d'autres remèdes que des palliatifs, & je finis par me répéter tristement ce que m'ont dit ces philosophes, que le vrai soulagement à nos peines, c'est l'espoir de les voir finis bientôt avec

la fin de la vie. Cela n'eſt pas fort conſolant; mais, comme le dit encore V. M., c'eſt un moyen que la nature nous donne de nous détacher de cette vie que nous ſommes obligés de quitter. Cela me rappelle le mot du ſolitaire qui diſoit aux perſonnes dont il recevoit quelquefois la viſite : *Vous voyez un homme preſque auſſi heureux que s'il étoit mort.* Je ſuis comme cette vieille femme qui vouloit à toute force devenir dévote, & qui n'y pouvoit parvenir. *Je m'excède*, diſoit-elle, *de livres de dévotion, je m'en bourre, et rien ne paſſe.* J'éprouve dans un ſens bien plus profond que le ſens ordinaire, combien *le malheur eſt un grand maître*, combien une perte irréparable fait naître de réflexions, cruelles à la vérité, mais que ſans elle on n'auroit jamais eues; combien une douleur pénétrante étend & aggrandit l'ame, & combien une penſée eſt vaſte quand on n'en a qu'une. J'ai été touché juſqu'aux larmes, Sire, par ces mots de votre dernière lettre, ſi pleins de bonté & d'intérêt : *Je vous avois écrit avant-hier, et je ne ſais comment je m'étois permis quelque badinage ; je me le ſuis reproché en liſant votre lettre.* Ne vous reprochez rien, Sire, & croyez que vous avez ce que Tacite dit de Germanicus, *per ſeria, per jocos eundem animum*, une ame qui intéreſſe également mon cœur, quand elle eſt ſérieuſe & quand elle eſt gaie. Vous mettez le comble à vos bontés en employant même la poëſie à ma conſolation, vous me dites en vers élégans & harmonieux ce que vous avez bien voulu

me dire en profe éloquente & philofophique : votre profe, Sire, devroit être fignée *Sénèque, Montagne*, & vos vers *Lucrèce, Marc-Aurèle.*

La pauvre Madame Geoffrin eft toujours dans la même fituation, entourée de médecins qui ne peuvent la foulager, de fots & de dévots qui l'ennuient, privée de voir les perfonnes qui lui plaifent le plus, & moi de la trifte douceur de mêler mes larmes avec les fiennes.

V. M. veut bien me raffurer fur la guerre que je craignois pour elle, & furtout pour moi ; je défirerois bien vivement qu'elle pût me raffurer de même fur fa fanté dont l'état chancelant m'alarme & m'afflige. Ménagez-vous, Sire, & confervez-vous pour vos peuples, pour la philofophie & les lettres, & j'ofe ajouter pour ma confolation. J'attends avec la plus grande impatience le printemps prochain pour m'affurer par moi-même de l'état de cette fanté qui m'eft fi chère, & pour remplir les vœux de mon cœur, en mettant aux pieds de V. M. les fentimens d'admiration, de reconnoiffance, de vénération & de tendreffe avec lefquels je fuis plus que jamais, &c.

LETTRE CLI.

DU ROI.

Le 29 Novembre, 1776.

CEUX qui ont le malheur d'être méfians, pouſſent ordinairement leur curioſité trop loin : on ouvre les lettres, on veut pénétrer les ſecrets des familles, & l'aſile des maiſons n'eſt plus ſacré. Soit Allemand, ſoit François, quiconque a ouvert nos lettres n'y aura pas trouvé des alimens à ſa curioſité. Quelques réflexions morales qui nous regardent, & voilà tout, ou des poliſſonneries qui ne ſont bonnes que pour le moment ; nous n'avons qu'à continuer de même, & nous les dégoûterons.

Je ſouhaite que mes lettres vous ayent pu procurer quelque ſoulagement ; c'étoit l'intention pour laquelle elles étoient écrites. Vous faites très-bien de vous diſtraire ; il n'y a qu'à continuer, le temps fera le reſte : le grand point eſt d'empêcher l'eſprit de ſe fixer conſtamment à un ſeul objet. Cet objet, comme vous le dites fort bien, eſt plus vaſte qu'on ne penſe ; tout ce qui l'environne, eſt ſombre & très-propre à détruire les illuſions du monde, à nous détacher de cette auberge où nous ne faiſons que paſſer, à nous rappeler notre peu de durée, à rabaiſſer les prétentions de l'amour propre, ainſi qu'à nous convaincre de notre néant. J'avoue que ces idées

ne conviennent guère aux fêtes d'un carnaval ; néanmoins il eſt bon de les avoir eues, pour ſavoir eſtimer les choſes d'après leur juſte valeur ; le plaiſir en devient moins vif, mais plus raiſonné ; on voit que le temps preſſe, & qu'on ſeroit bien fou de ne point profiter d'un bien certain pour courir après des folies chimériques. Voilà comme il faut adoucir des réflexions noires, en y mêlant des nuances couleur de roſe, pour ſupporter le fardeau de la vie, & ne le trouver pas tout-à-fait révoltant.

Je viens de perdre un Général dont toutes les femmes doivent retenir le nom, quoique peu ſonore ; il s'appeloit Koſchenbar ; il y a un an que ſa femme mourut ; la tendreſſe qu'il avoit pour elle, & la vive douleur avec laquelle il l'a regrettée, l'ont conduit au tombeau. Ce ſeroit un ſujet de tragédie, mais non un exemple à ſuivre. Tout ce qu'on doit à ſes amis, c'eſt un tendre ſouvenir de leur vertu, &, ſi l'on peut, de ſecourir leur poſtérité & d'aſſiſter ceux qui leur furent chers. Mais je ne devrois pas toucher à ces matières, pour épeler ce que votre cœur ne vous dit que trop & avec plus de force.

Toutes les apparences annoncent que Madame Geoffrin n'échappera pas de cette maladie ; mais quel eſt cet excès de fanatiſme qui exerce ſa rigueur ſur une femme mourante, qui l'empêche de voir ſes amis & de mourir comme elle veut ? Je ne reviens point de mon étonnement. Oui, la France a des philoſophes ; mais je ſoutiens que le gros de la

nation eſt plus ſuperſtitieux qu'aucun autre peuple de l'Europe; cette fougue s'échappe, comme dans le procès de Calas, de Syrven, de la Barre, ce qui s'eſt paſſé à Toulon à l'égard de d'Argens, les cris du public au ſujet de Necker; enfin cent exemples font connoître que le funeſte levain du fanatiſme agit encore en France, & que ce ſera le dernier pays de l'Europe où il ſe conſervera. Je bénis la fatalité de ce que l'Allemagne devient de jour en jour plus tolérante; ce zèle pernicieux, cauſe de tant de ſcènes ſanglantes, s'éteint, & perſonne ne demande à ceux avec leſquels il vit quelle eſt leur religion. Voilà ce qui fait que l'Allemagne mérite que le philoſophe d'Alembert vienne jeter un coup d'œil ſur elle. Je me réjouis d'autant plus de ſon apparition, que ce ſera pour lui une diverſion à ſa douleur, & pour moi une grande ſatisfaction de le voir.

J'ai eu l'éréſipèle à la jambe, où il s'eſt formé un gros abcès ſous le genou; j'ai été obligé de le faire opérer; la plaie ſe fermera dans quelques jours. Vous devinez juſte, que mon intention eſt d'être utile à ma patrie, ainſi qu'à mes contemporains, pendant le peu de temps que j'aurai à vivre: le devoir de l'homme eſt d'aſſiſter ſes ſemblables en tout ce qui dépend de lui, c'eſt l'abrégé de la morale; & un cœur bien placé ſera mécontent de lui-même, s'il ne remplit pas ce devoir. Je ſouhaite de tout mon cœur que votre chagrin diminue, que votre ſanté ſe raffermiſſe, pour que je puiſſe aſſurer

cet été le cher Anaxagoras de toute mon eſtime. Sur ce, &c.

P. S. Voltaire m'écrit une lettre toute mélancolique, il ſe dit accablé de malheurs ; je vous prie de m'expliquer ce que c'eſt.

LETTRE CLII.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 30 Décembre, 1776.

SI je ne reſpectois les occupations de V. M. preſque autant que ſa perſonne, ſi je ne ſavois qu'elle a bien mieux à faire que de lire mes jérémiades ou mes ſottiſes, les lettres que je prends la liberté de lui écrire ſeroient beaucoup plus fréquentes, quoiqu'elles ne le ſoient déjà que trop ; tant celles que V. M. a la bonté de me répondre, me rempliſſent de conſolation. Je commence à ſentir plus efficacement l'effet des conſeils qu'elle a bien voulu me donner, je me ſuis remis à la géométrie que j'avois comme abandonnée depuis long-temps, & j'en éprouve l'effet le plus ſalutaire ; ma vie n'eſt pas délicieuſe, il s'en faut beaucoup, mais elle commence à être tolérable, & j'eſpère que le temps, l'étude, & ſurtout le bonheur de voir bientôt V. M. m'aideront à ſupporter mon exiſtence. Celle de la pauvre Madame Geoffrin, à laquelle V. M. veut bien s'inté-

reſſer, & par rapport à moi qui l'aime tendrement, & par rapport à elle qui en eſt bien digne, cette exiſtence, Sire, eſt toujours bien fâcheuſe, & ſans aucun eſpoir d'amélioration. Heureuſement elle ne paroît ſouffrir beaucoup ni de corps, ni même d'eſprit, & je bénis à cet égard ſa deſtinée; car il lui ſeroit bien amer, ſi ſa ſenſibilité morale avoit toute ſon énergie, d'être privée dans la triſte ſituation où elle eſt, de voir ce qu'elle aime le mieux. Oh, que V. M. a bien raiſon de dire que la France, avec tous les philoſophes dont elle ſe vante à tort ou à droit, eſt encore un des peuples les plus ſuperſtitieux & les moins avancés de l'Europe, & que vos bons Allemands, que nos petits Meſſieurs ſe donnent les airs de dédaigner, ne ſont pas à beaucoup près auſſi ſots que nous ! Je ne vois que les Eſpagnols à qui nous cédions les honneurs *du pas* en fait de ſottiſe religieuſe. Que dit V. M. de ce qui ſe paſſe actuellement dans ce malheureux pays, de la proceſſion ſolennelle & brillante que l'inquiſition vient de faire à Cadiz, des acclamations du peuple qui, proſterné à genoux dans les rues pendant cette belle cérémonie, crioit, *Viva la Fè di Dios*, du gouvernement qui la ſouffre, de la publication que les inquiſiteurs ont oſé faire des bulles de Paul IV & de Pie V, qui déclarent que tout le monde ſera ſoumis à l'inquiſition, ſans *excepter le ſouverain*, du Roi d'Eſpagne qui permet cette inſolence, qui même, dit-on, l'autoriſe ? On aſſure que ce tribunal exécrable reprend toute ſa vigueur, & toute ſon activité, & qu'un ſeigneur eſpagnol très-conſidérable

eſt déjà condamné (par grace ſpéciale) à une *priſon perpétuelle*, pour avoir fait défricher par des familles hérétiques qu'il a appelées d'Allemagne, pluſieurs cantons de ſon malheureux pays ? Voilà bien, Sire, de quoi augmenter la mélancolie que Voltaire vous montre dans ſes lettres. Cette affliction a d'ailleurs une autre cauſe. On a imprimé, je ne ſais comment, & je ne ſais où, un ouvrage aſſez curieux, intitulé, *La Bible* enfin *expliquée, & commentée, par pluſieurs Aumôniers de Sa Majeſté le Roi de P.* Vous devinez, Sire, qui eſt ce Roi-là. On s'eſt aviſé, je ne ſais pourquoi, de croire & de dire que Voltaire étoit le ſacriſtain de ces *aumôniers*, & on ajoute que noſſeigneurs du parlement, gens auſſi éclairés que la Ste Hermandad, & qui n'aiment pas que la Bible ſoit *expliquée* par des hérétiques, veulent brûler ſolennellement cette *explication*, qui n'en ſera pas meilleure, & ſont aſſez mal-intentionnés pour le ſacriſtain, qui pourtant eſt bien bon de les craindre. V. M. ne pourroit-elle pas lui rendre le ſervice de faire dire par ſon Miniſtre au premier Préſident & aux gens du Roi, que cet ouvrage maudit eſt en effet celui de ſes *aumôniers*, qui ſe ſont amuſés à cette beſogne, pour ſoulager l'oiſiveté *profonde* où V. M. les laiſſe ? Elle feroit par cette déclaration une très-bonne œuvre, dont la philoſophie lui auroit une obligation ſignalée, digne de toutes celles qu'elle vous a depuis ſi long-temps.

Je déſire beaucoup d'apprendre quelles ont été les ſuites de l'éréſipèle de V. M., & de l'abcès qui

en a été la fin. Je connois un vieillard de plus de 80 ans, qui étoit fort tourmenté de la goutte, & qui depuis deux ans n'en entend plus parler, après avoir eu, comme V. M., des éruptions à la peau, qui ont fini par des abcès. Oh, combien je désirerois que V. M. éprouvât le même soulagement, & combien je serois heureux de le lui avoir annoncé !

Recevez, Sire, les assurances de toute la part que je prends à la naissance du nouveau Prince dont votre auguste maison vient d'être augmentée. Recevez surtout, je vous en supplie, avec votre bonté ordinaire, les vœux ardens que je fais pour votre conservation & votre bonheur, pendant l'année où nous allons entrer, & qui sera sans doute heureuse pour moi, puisqu'elle me procurera le précieux avantage de mettre encore aux pieds de V. M. les sentimens de vénération tendre & profonde avec lesquels je serai toute ma vie, &c.

LETTRE CLIII.

DU ROI.

Le 25 Janvier, 1777.

JE suis bien aise d'apprendre par vous-même que vous commencez à pouvoir vous occuper de la géométrie ; la forte application que les calculs demandent, accoutume insensiblement l'esprit à s'occuper

d'autres ſujets que de ceux qui cauſent la douleur; & le temps achèvera le reſte. Je me flatte que le voyage que vous ferez dans nos contrées obotrites ſera avantageux à votre ſanté ; c'eſt une diverſion de plus qui pourra affoiblir les profondes impreſſions que le chagrin avoit laiſſées dans votre ame. Pour moi, ce me ſera un plaiſir ſenſible de vous voir. Nous philoſopherons, nous métaphyſiquerons enſemble; mais en même temps vous devez vous attendre que nous bannirons de la converſation toutes les idées lugubres qui faneroient les roſes & les fleurs de nos amuſemens.

Des lettres d'Eſpagne avoient annoncé il y a quelques mois des marques d'aliénation d'eſprit qu'avoit données le Roi d'Eſpagne ; c'eſt bien la plus grande marque de folie qu'un homme puiſſe donner que de s'abandonner à ſon confeſſeur. On croit que le Prince des Aſturies n'attend que le moment où ſon père aura fait quelque fauſſe démarche, pour l'enfermer & régner en ſa place. On frémit d'indignation en voyant cette inquiſition rétablie en Eſpagne. Hélas ! mon cher Anaxagoras, le bon ſens eſt plus rare qu'on ne penſe. Pour expier ſes amours avec la vache blanche, Sa Majeſté catholique ſe livre avec ſes fidèles ſujets aux mains de bourreaux tonſurés, qui font plus de mal dans ce monde-ci que jamais les diables n'en feront dans ces enfers imaginaires empruntés des Egyptiens.

Meſſieurs vos conſeillers au parlement ſeront bien gens à protéger l'inquiſition ; le zèle qui les anime

contre Voltaire me paroît fort suspect; ce pourroit bien être la suite du ressentiment qu'ils lui conservent d'avoir célébré en beaux vers leur expulsion; ils devroient rougir de honte. Quel honneur ont-ils à persécuter un pauvre vieillard qui est au bord de sa tombe? Et à bien examiner la chose, Voltaire n'a fait que recueillir les sentimens de quelques Anglois & leurs critiques de la bible; lui-même il gémit de leur audace, & il paroît n'avoir fait cet ouvrage que dans le dessein qu'on le réfute. On a tant dit de choses dans ce siècle contre la religion. Ses commentaires sur la bible sont moins forts qu'une infinité d'autres ouvrages qui font crouler tout l'édifice, en sorte qu'on a de la peine à le relever. Mais il est plus aisé de condamner un livre à être brûlé que de le réfuter. Si l'on parloit sérieusement en France de mes chapelains, on riroit au nez de mon ministre, tant ma réputation est mal établie en fait d'orthodoxie. Cependant Voltaire me fait de la peine, son abattement perce dans ses lettres. Il faut qu'on le chicane sur ses établissemens de Ferney; il ajoute qu'il a perdu un procès, qu'il est ruiné & qu'il terminera ses vieux jours dans la misère. C'est l'énigme du Sphynx; il faudroit un autre Oedipe pour l'expliquer.

Tout ce qui arrive à Voltaire me fait venir une réflexion assez vraie malheureusement, qu'on fait souvent des vœux inconsidérés en souhaitant une longue vie à ses amis. Si Pompée étoit mort à Tarente, où il fut attaqué d'une fièvre chaude violente, il

auroit été enterré avec toute sa réputation, & n'auroit pas vu périr sa république. Si le fameux Swift étoit mort à temps, ses domestiques ne l'auroient pas montré pour de l'argent lorsqu'il devint imbécille. Si Voltaire étoit mort l'année passée, il n'auroit pas essuyé tous les chagrins dont il se plaint si amèrement. Laissons donc agir les vagues destinées, & sans nous embarrasser de la durée de notre course, contentons-nous de souhaiter qu'elle soit heureuse.

Le neveu dont vous me félicitez, n'a pas poussé sa carrière au-delà de trois jours. Je pense comme je ne sais quel peuple de l'Afrique, qui pleuroit à la naissance des enfans & fêtoit leur mort, parce qu'il n'y a que ceux qui meurent qui soient à l'abri des chagrins & des infortunes innombrables auxquelles les hommes sont sujets. Je ne vous dis rien au sujet de la nouvelle année ; elle sera assurément heureuse pour moi, puisqu'elle me procurera le plaisir de voir le sage Anaxagoras, & de l'assurer de vive voix de mon estime.

Sur ce, &c.

LETTRE CLIV.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, À Paris, ce 17 Février, 1777.

JE fuis toujours comblé & pénétré des bontés de V. M., & de l'intérêt qu'elle veut bien prendre aux progrès de ma convalefcence morale. Ces progrès, Sire, font toujours bien lents ; l'étude profonde me diftrait fans doute, & la converfation paroît quelquefois m'intéreffer. Mais quand, fatigué de travail ou de fociété, ce qui arrive bientôt, je me trouve avec moi-même, & ifolé comme je le fuis dans ce meilleur des mondes poffibles, ma folitude m'épouvante & me glace, & je reffemble à un homme qui verroit devant lui un long défert à parcourir, & l'abyme de la deftruction au bout de ce défert, fans efpérer de trouver là un feul être qui s'afflige de le voir tomber dans cet abyme, & qui fe fouvienne de lui après qu'il y fera tombé.

Mais je m'apperçois, toujours trop tard, que je fais toujours la fottife d'entretenir V. M. de mes idées lugubres, qu'elle même veut bien diffiper. J'aime mieux lui parler du voyage que je projette, de la douceur que j'éprouverai à mettre à fes pieds tous les fentimens de refpect, de reconnoiffance & d'admiration, dont je fuis depuis fi long-temps pénétré pour elle, & du bonheur que j'aurai encore une fois de la voir & de l'entendre. Quoique ma fanté

ſanté en ce moment ne ſoit pas trop bonne, & que le moindre dérangement à mon régime & à ma manière uniforme de vivre ſoit très-ſenſible à ma frêle & pauvre machine, j'eſpère cependant que cette ſanté & cette machine me permettront de jouir des bontés de V. M., & d'aller philoſopher avec elle ſur les grands maux & les petits biens de la vie.

Dans la triſte ſituation où je ſuis, je m'accroche où je puis pour me ſoulager, & je penſe quelquefois que j'ai du moins le bonheur de ne pas vivre en Eſpagne, & de n'avoir pas les inquiſiteurs à craindre. Il eſt en effet bien humiliant pour un ſouverain, comme le dit V. M., de ſe mettre ainſi, lui & ſes fidèles ſujets, à la merci d'un jacobin; oh, que la gent ſacerdotale a bien ſu tout ce qu'elle faiſoit en inſtituant la confeſſion! Vivent les princes qui ne ſe confeſſent pas!

Voltaire n'a point de *vache blanche*; mais il a toujours grand peur des gens qui font brûler les vaches. Je le crois cependant un peu plus tranquilliſé en ce moment ſur cette Bible expliquée & commentée par les *aumôniers* de V. M., qui n'ont rien de mieux à faire que de commenter la Bible pour d'autres, puiſque V. M. ne juge pas à propos de ſe la faire expliquer par eux. Mais j'apprends qu'il y a en effet un autre objet dont il eſt en ce moment très-affligé, c'eſt que ſon établiſſement de Ferney lui devient très-à-charge par le peu de ſecours qu'il trouve pour l'entretenir, depuis que Mr Turgot n'eſt plus en place;

il écrit à V. M. *qu'il eſt ruiné*; cela n'eſt pas tout-à-fait vrai, & il fait tant de bien à ſes malheureux vaſſaux, que je ſerois très-fâché que cela fût; mais il eſt vrai que pluſieurs grands ſeigneurs ſur leſquels il a des rentes, ne jugent pas à propos de le payer, par exemple, Mgr le Duc de Bouillon, Mgr le Maréchal de Richelieu, & avant tout, Mgr le Duc de Wurtemberg. Il n'y a pas, dit-on, juſqu'à un fermier général qui ne ſe donne auſſi les airs de faire banqueroute à ce pauvre vieillard, & de ſuivre les traces des Wurtemberg, des Bouillon, & des Richelieu. Oh, que V. M. a bien raiſon ſur les maux de toute eſpèce dont eſt ſemée notre malheureuſe carrière, & ſur le bon ſens de ces peuples d'Afrique, qui pleuroient la naiſſance des enfans, & non pas leur mort! Tout ce que la philoſophie peut nous dire pour nous conſoler, c'eſt que ces maux finiront, & qu'*il vaut mieux*, comme on dit, *tard que jamais*. J'eſpère au moins, Sire, que mes maux ne finiront pas ſans avoir été adoucis par le bien que j'eſpère, celui de faire encore une fois ma cour à V. M., & de lui renouveler tous les témoignages de la tendre vénération avec laquelle je ſerai juſqu'à la fin de ma vie, &c.

LETTRE CLV.

DU ROI.

Le 7 Mars, 1777.

LES remèdes de l'ame opèrent lentement, mon cher Anaxagoras, à proportion de la violence du mal dont vous avez fenti l'atteinte. Votre convalefcence ne fauroit être plus avancée qu'elle ne l'eft. Il faut continuer à vous fervir du tonique de la géométrie, auquel nous ajouterons l'exercice du voyage & la diffipation que des objets nouveaux & variés vous préfenteront, & petit à petit nous rétablirons le calme dans votre ame, non pas au point d'effacer la mémoire précieufe de ce qui vous étoit fi cher, mais bien jufqu'à vous rendre la vie plus fupportable. Quand on eft dans le bel âge, on répare la perte de fes amis par de nouvelles connoiffances : ceux qui comme nous fe fentent chargés du poids des années, ne contractent plus de nouvelles amitiés, parce qu'elles ne font ferrées d'un nœud étroit qu'autant qu'on eft contemporain, que les fentimens, les inclinations & les goûts fe rencontrent. La génération nouvelle eft nuancée différemment de la nôtre, & de plus les inclinations d'une jeuneffe brillante ne s'affimilent point avec le flegme qui gagne plus ou moins les vieillards ; il faut donc nous borner à faire des connoiffances & renoncer à étreindre des amitiés nouvelles, à moins que quelque confeffeur ne nous

ſubjugue par ſon aſcendant. Je réponds que je ne ſerai pas dans ce cas, ni vous non plus. Ce n'eſt qu'aux grands rois à faire de ces alliances offenſives avec des cuculati, pour conquérir par leur moyen l'empire de la Jéruſalem céleſte. Nous autres qui ſommes bornés & reſtreints à ce monde, nous ne formons pas d'auſſi vaſtes projets. Il y aura ſurement quelque hérétique de brûlé en Eſpagne, pour compenſer les amours de la vache blanche. Convenons que ce ſujet eſt moins propre à être égayé qu'à cauſer de la compaſſion pour l'aveuglement de cette pauvre eſpèce humaine pour laquelle certainement le bonheur n'eſt pas fait. L'inquiſition fera de nouveaux ravages en Eſpagne & étouffera le génie de la nation par ſon deſpotiſme tyrannique.

A Ferney le pauvre Voltaire ſouffre d'une autre eſpèce de perſécution. Je vous ſuis obligé de m'avoir mis au fait des choſes qui le chagrinent. Sans parler de ſes rares talens, ſon âge au moins devroit le mettre à l'abri de tout. Vous ne pouvez pas encore entièrement ſurmonter vos chagrins, & j'ai été pendant huit jours dans des inquiétudes mortelles pour la ſanté de mon frère Henri, qui étant allé voir notre ſœur de Bronſwic, a été ſubitement attaqué d'une péripneumonie ; il a heureuſement triomphé de ſon mal, & ſa convaleſcence m'a rendu le calme. Voilà ce qui nous arrive à nous trois. Si l'on ſavoit le détail d'une multitude d'individus, on ne trouveroit pas mieux. La jeuneſſe inconſidérée, volage & turbulente eſt la ſeule qui s'étourdit ſur tout

ce qui lui arrive; elle eſt heureuſe, parce qu'elle ne réfléchit pas. Il faut s'étourdir ſur tout ce qu'on ne peut pas changer, nos malheurs ſont l'apologie de notre inconſtance, il faut en affoiblir l'idée & les oublier ſi l'on peut. Je vous avoue que je me fais un vrai plaiſir de vous voir ici & de vous entretenir; ce ſera un bon moment qui pourra entrer pour moi en compenſation d'autres momens déſagréables. Je vous devrai cette ſatisfaction, & je me propoſe bien de vous en témoigner ma reconnoiſſance. Sur ce, &c.

LETTRE CLVI.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 28 Avril, 1777.

Mr de Catt a dû inſtruire V. M. des triſtes raiſons qui ne me permettent pas d'aller mettre à ſes pieds tous les ſentimens de reconnoiſſance, de vénération, & de dévouement que je lui dois. Je ne répéterai point à V. M. ce détail affligeant pour moi, & ennuyeux pour elle. La ſituation où je me trouve eſt d'autant plus ſenſible pour moi, qu'aſſurément je ne pourrai rien ſubſtituer au plaiſir que je me promettois, de paſſer quelques momens auprès de V. M., de la voir encore & de l'entendre, de philoſopher avec elle, & de lui parler de tout ce qui l'intéreſſe, bien plus que de ce qui m'intéreſſe moi-même. Je

ne puis cependant, Sire, renoncer entièrement à l'espoir de revoir encore V. M.; mais je n'ose plus former de projets, ni lui faire de promesses, dans la crainte de ne pouvoir encore les remplir. Comme je me flatte que je ne serai pas toujours languissant & malheureux, peut-être trouverai-je encore quelques momens de ma vie que je pourrai consacrer à V. M., & ce seront à coup sûr les plus agréables pour moi. Puisse la destinée m'accorder encore cette faveur !

V. M. a mis le comble à toutes ses bontés pour moi par les facilités de toute espèce qu'elle a bien voulu me procurer pour ce voyage ; je n'en abuserai jamais, quand je me trouverois dans le cas d'en profiter ; & un de mes plus grands regrets est de ne pouvoir en témoigner moi-même à V. M. ma tendre reconnoissance.

Je me reproche, Sire, d'entretenir si long-temps de moi V. M., & d'une manière si triste ; j'aime mieux lui parler de ce qui se passe ici. Nous avons depuis quinze jours le Comte de Falkenstein, dont V. M. connoît le véritable nom. Je ne l'ai point encore vu, parce que je vis fort retiré, & vraisemblablement je ne le verrai pas, à moins qu'il ne vienne à nos académies, ce qui est encore incertain. S'il nous rend visite, je me propose de lui lire un petit Eloge de Fénelon qui pourra l'intéresser, & à l'académie des sciences quelques réflexions sur la théorie de la musique. Ces deux petits morceaux sont écrits il y a long temps ; & tout médiocres

qu'ils sont, je ne serois pas en ce moment en état de les faire. Il me paroît qu'en général ce prince réussit assez bien ici, qu'on le trouve honnête, affable, & cherchant à s'instruire. Il a déclaré que s'il venoit aux académies, il ne vouloit point de complimens, & quoique notre métier soit d'en faire, nous lui obéïrons. Il va partout sans être annoncé, ni même attendu ; nos spectacles paroissent le toucher peu, il aime mieux voir les établissemens utiles, ou faits pour l'être. Il alla l'autre jour à l'hôtel-Dieu, & fut saisi d'horreur de la cruauté avec laquelle les malades sont traités dans cette maison, étant entassés jusqu'à six dans un même lit, le mort à côté du mourant, & celui-là à côté d'un convalescent. Ce n'est pas que l'hôtel-Dieu ne soit très-riche, & en état par conséquent de faire beaucoup mieux ; mais cet hôtel-Dieu a des *administrateurs*, & c'est en dire assez. On assure que l'Empereur ira visiter nos ports ; il trouvera notre marine, non pas dans l'état brillant où elle a été quelques momens sous Louis XIV, mais du moins dans un état supportable, & bien meilleur que celui où la mauvaise politique du Cardinal de Fleury l'avoit laissée. Les citoyens honnêtes se flattent ici, que ce prince fera connoître au Roi son beau-frère l'état horrible de l'hôtel-Dieu, sans doute ignoré de ce jeune prince, & que peut-être il en résultera quelque remède à cet horrible abus. Dieu le veuille !

Nous sommes ici fort occupés des insurgens, & fort impatiens de voir quel sera le succès de la cam-

pagne décifive qui va s'ouvrir. On dit que les Anglois dépeuplent l'Allemagne pour envoyer des troupes en Amérique ; il me femble qu'il n'eft pas fort honnête, & encore moins honorable à tous ces petits fouverains germaniques, d'envoyer ainfi leurs fujets fe faire égorger à deux mille lieues, pour procurer un opéra à leurs maîtres. Auffi dit-on que la plupart reftent en Amérique, & il me femble que c'eft encore leur meilleur parti.

Voilà donc le tyran du Portugal difgracié. Tout ce qu'on raconte de fa tyrannie fait horreur, mais peut-être tout cela eft-il exagéré. Quant à l'Efpagne, on dit que l'inquifition y continue fes vexations, & elle fait fon métier, puifque le Roi la laiffe faire.

Recevez, Sire, avec votre bonté ordinaire tous les regrets que je ne puis vous exprimer affez de ne pouvoir affurer que par écrit V. M. du tendre & profond refpect avec lequel je ferai jufqu'à la fin de ma vie, &c.

LETTRE CLVII.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 23 Mai, 1777.

JE crois devoir rendre compte à V. M. de la converfation que j'ai eu l'honneur d'avoir avec Mr le Comte de Falkenftein, & dans laquelle V. M. eft

intéressée. Il vint Samedi dernier 17 de ce mois à l'académie françoise, & après avoir entendu les différentes lectures qui lui furent faites, il eut la bonté de s'approcher de moi; il me dit d'abord des choses très-obligeantes, & ajouta : On dit que vous vous proposez d'aller cette année en Allemagne, on ajoute même que vous allez devenir tout-à-fait Allemand. Je répondis que j'avois en effet formé le projet de faire ma cour cette année à V. M., & d'aller passer auprès d'elle quelques mois de la belle saison; que j'avois fort désiré de faire ce voyage, mais que le mauvais état de ma santé ne me permettoit pas de l'entreprendre, ce qui m'affligeoit d'autant plus, que V. M. avoit bien voulu m'y inviter avec toute la bonté possible. Il me semble, dit-il, que vous avez déjà été voir le Roi de Prusse : Deux fois, répondis-je, une en 1756 à Wésel, où je ne restai que peu de jours, & l'autre en 1763, où j'eus l'honneur de passer trois à quatre mois auprès de lui. Depuis ce temps, ajoutai-je, j'ai toujours désiré d'avoir l'honneur de revoir ce prince, mais les circonstances m'en ont empêché; j'ai surtout beaucoup regretté de n'avoir pu lui faire ma cour l'année où il vit l'Empereur à Neisse: mais en ce moment je n'ai plus rien à désirer là-dessus. Il étoit bien naturel, me répondit-il, que l'Empereur, jeune & désirant de s'instruire, voulût voir un prince tel que le Roi de Prusse, un si grand capitaine, un monarque d'une si grande réputation, & qui a joué un si grand rôle. C'étoit, ajouta-t-il en propres termes, un écolier qui

alloit voir ſon maître. Je déſirerois fort, lui dis-je, que Mr le Comte de Falkenſtein pût voir les lettres que le Roi de Pruſſe me fit l'honneur de m'écrire après cette entrevue; il y verroit que ce prince portoit dès-lors ſur l'Empereur le jugement que la voix publique a confirmé depuis. J'ai cru, Sire, que V. M. ne feroit pas fâchée d'être inſtruite de cette converſation. Je ne lui ferai pas un détail ennuyeux de ce que l'Empereur eut la bonté d'ajouter relativement à moi-même; je lui dirai ſeulement que j'avois lu dans l'aſſemblée deux morceaux; l'un conſiſtoit en quelques ſynonymes dans le goût de ceux de l'abbé Girard, & parmi ces ſynonymes étoit celui de *ſimplicité, modeſtie*, qui finiſſoit par une application légère & indirecte à ce Prince, & qu'il me parut ſentir avec plaiſir. L'autre morceau étoit un Eloge très-court de Fénélon, dans lequel il y avoit auſſi pluſieurs choſes indirectes, qui lui étoient relatives, entr'autres un ſur les voyages que Fénélon avoit déſiré de faire faire au Duc de Bourgogne ſon élève, & ſur le déſir qu'il avoit que ces voyages fuſſent ſans cortège & ſans appareil. Le Comte de Falkenſtein a recueilli au ſpectacle le fruit de cette ſimplicité avec laquelle il voyage. Il alla voir *Oedipe* il y a quelques jours, & dans l'endroit où Jocaſte dit ces vers de la première ſcène du quatrième acte:

Ce Roi, plus grand que ſa fortune,
Dédaignoit, comme vous, une pompe importune, &c.

tout le ſpectacle ſe tourna vers lui, & battit des mains à pluſieurs repriſes. Cette ſimplicité, Sire, eſt un bel exemple que l'Empereur eſt venu donner à nos princes, qui en ce moment ne voyagent pas comme lui ; & cet exemple lui a été donné par un autre Roi, bien fait pour ſervir de modèle en tout à ſes confrères. L'Empereur a vu avec intérêt tout ce qui mérite d'être vu ici, & il a marqué partout beaucoup de raiſon & d'envie de s'inſtruire. Il fut Vendredi dernier à l'académie des belles-lettres, où on lui lut l'extrait des mémoires les plus intéreſſans qui avoient été donnés depuis ſix mois par les académiciens. Parmi ces mémoires il s'en trouva un ſur ce que penſoient les anciens de la fureur du jeu. Il ſe tourna vers Mr Turgot qui préſidoit à l'aſſemblée, & lui dit, *Voilà un mémoire qui eſt aſſez de ſaiſon.* C'eſt qu'en effet la fureur du jeu eſt à la cour plus grande que jamais, malgré le bon exemple que le Roi donne à ce ſujet.

Comme cette lettre, Sire, eſt uniquement deſtinée à parler à V. M. du voyage de l'Empereur, je n'y mêlerai point *Childebrand* en vous parlant aujourd'hui de moi. Ma ſanté eſt toujours très-languiſſante, & juſqu'à préſent la belle ſaiſon y fait peu de changement ; il eſt vrai que cette belle ſaiſon eſt affreuſe par les pluies continuelles qui tombent depuis ſix ſemaines.

Je finis en renouvelant à V. M. tous mes regrets de ne pouvoir moi-même aller mettre à ſes pieds les ſentimens d'admiration, de reconnoiſſance, & de

profond respect que je lui dois à tant de titres, & avec lesquels je serai toute ma vie, &c.

LETTRE CLVIII.

DU ROI.

Le 1 Juin, 1777.

JE suis fâché d'apprendre le dérangement où se trouve votre santé; cela arrive très-mal-à-propos pour moi qui m'étois fait une joie du plaisir de vous voir. Il faut espérer que d'autres temps me seront plus favorables. Je comprends que toute la France n'est occupée présentement que du Comte de Falkenstein. Depuis Charles-Quint c'est le premier Empereur qui ait passé en France; mais son voyage ne sera ni aussi coûteux ni aussi hasardé que celui de son devancier. L'Autriche & la France sont alliées, & il n'y a point de maîtresse à qui donner des bagues de diamans. Ce prince marque beaucoup d'ardeur pour s'instruire; c'est par cette raison qu'il néglige les bagatelles, & ne s'attache qu'aux choses relatives au gouvernement; il est très-affable, même un peu coquet.

Je devine tout ce que contiendra votre discours sur Mr de Fénélon. Vous n'oublierez pas son Télémaque, ce qui vous donnera matière de traiter des perfections désirables dans un jeune prince, & chacun à ce portrait reconnoîtra le jeune monarque qui vous écoute; cela est fin, & ne pourra pas dé-

plaire, parce que l'encenfoir ne donnera pas à travers le vifage de celui dont vous ferez le panégyrique. Je lus ces jours paffés un ouvrage intitulé *La philofophie de la nature*, d'un certain De l'Ifle ; j'y ai trouvé de bonnes chofes, quelques idées creufes, mais pas autant de méthode qu'on en défireroit dans un ouvrage philofophique. On dit que vos prêtres ont fait rage contre l'auteur, & qu'il eft banni de France ; certainement fon livre ne méritoit pas une telle rigueur. Je fuis fur le point de partir pour la Pruffe. A mon retour mes lettres feront plus longues. Je me borne à préfent à faire des vœux pour votre entier rétabliffement, dans l'efpérance de pouvoir vous affurer moi-même de toute mon eftime. Sur ce, &c.

LETTRE CLIX.

DU ROI.

Le 23 Juin, 1777.

JE fuis fâché d'apprendre que votre fanté ne fe remet point ; il faut efpérer que le temps & le régime lui rendront fa première vigueur. Je vois qu'on devine mal. J'avois imaginé le difcours que vous feriez devant l'Empereur. La façon dont vous vous y êtes pris, eft encore plus fine & plus flatteufe. Je vous fuis très-obligé de ce que vous avez dit à ce prince. Je ne fuis pas furpris qu'il ait trouvé tant d'ap-

probation à Paris; il a beaucoup d'efprit, il eft affable, & défire de s'inftruire; il s'eft trouvé dans un pays où il y a infiniment de chofes à admirer, & fes applaudiffemens ont été la fuite de fon jugement, & non ceux d'une ignorance étonnée de voir des objets nouveaux. Les François font accoutumés à voir fouvent chez eux des Tudefques à peine fortis de l'école, qui fréquentent communément à Paris affez mauvaife compagnie; leur furprife aura été d'autant plus grande de voir le premier prince de cette nation mieux élevé qu'ils ne croient que des fouverains peuvent l'être: fi Madame fa mère s'en va dans le pays dont on ne revient jamais, il ne tardera pas à faire parler de lui.

Monfieur de Jaucourt, parent de l'encyclopédifte, eft venu à Magdebourg voir les troupes: c'eft un des aimables François que j'aye vus de long-temps. Nous avons beaucoup parlé de vous; il a des connoiffances. Je me fuis informé de fon parent, qui par goût a étudié la médecine chez Boerhaave; une de fes parentes a élevé ma fœur de Suède, & une de mes fœurs qui eft morte: il a été avec moi jufqu'en Poméranie; il part pour Vienne voir les troupes autrichiennes; l'Empereur lui a permis de s'y trouver. Pour moi, j'ai pouffé jufqu'à la patrie de Copernic: ce n'eft plus à préfent celle des philofophes; mais fi le fol n'en eft pas changé, j'efpère qu'elle en produira de nouveaux.

Il paroît un difcours plein de dures vérités contre le gouvernement; mais ce font des paroles qui

ont pénétré les oreilles ſans affecter le cœur. L'on continuera donc de faire la guerre à ces pauvres Américains. A propos, Grimm repaſſera chez nous pour ſe rendre en France, d'où il retournera dans peu en Ruſſie. S'il n'apprend pas à connoître le monde, perſonne ne le connoîtra ; il ne lui manque que d'avoir vu la Suède & la Grœnlande pour avoir été partout. J'aime mieux m'inſtruire dans mon cabinet que de tant courir le monde. Les hommes dans les différens pays ſe reſſemblent tous, ils ont les mêmes paſſions ; les uns les ont plus vives, les autres moins, cela revient à peu près à la même choſe, & la différence des mœurs & des uſages peut s'apprendre en liſant auſſi bien qu'en voyant ; il n'y a que les Anaxagoras qui valent la peine qu'on les cherche. Adieu, mon cher d'Alembert, bonne ſanté & bon courage ; avec ces deux aſſiſtans je ne déſeſpère pas de vous revoir. Sur ce, &c.

LETTRE CLX.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 28 Juillet, 1777.

JE ſuis pénétré de reconnoiſſance de l'intérêt que V. M. veut bien marquer pour ma ſanté, & de la part qu'elle a la bonté de prendre à la peine que

j'éprouve de ne pouvoir aller mettre à ses pieds tous les sentimens que je lui dois. Cette peine, Sire, est d'autant plus grande, que dans l'impossibilité où je suis de rien mettre à la place de la douce satisfaction que je me promettois, j'éprouve même le malheur de ne pouvoir goûter en ce moment les seuls & tristes plaisirs qui me restoient. La saison est si pluvieuse & souvent si froide, que la promenade même m'est presque entièrement interdite, quoiqu'elle soit ma seule ressource; mes sociétés d'hiver étant toutes dispersées; je me trouve presque tous les jours seul avec moi-même, sentant plus vivement que jamais tout ce que j'ai perdu, & le malheur de ne pouvoir le remplacer. Mais je sens que j'abuse des bontés dont V. M. m'honore, en l'entretenant de ce douloureux objet. J'aime mieux lui parler de tout le plaisir que j'ai eu en apprenant par Mr de Catt que la santé de V. M. est dans le meilleur état, & que non seulement elle résiste au mouvement prodigieux que V. M. se donne, mais qu'elle en est même affermie & fortifiée. Mr le Comte de Falkenstein, que nous n'avons plus depuis la fin de Mai, s'est donné aussi de son côté bien du mouvement pour voir la France; il profitera sans doute pour son administration, du bien & du mal qu'il a vu presque partout, à commencer par la capitale. J'ai déjà entendu dire à plus d'un bon juge (& je n'en aurois pas besoin après V. M.) ce qu'elle me fait l'honneur de me dire sur l'Impératrice Reine; n'ayant jamais eu l'honneur d'approcher de

de cette princeſſe, que d'ailleurs je n'aurois pas pris la liberté de juger, il me ſemble qu'elle mérite au moins des éloges pour avoir inſpiré à ſes enfans le goût de la ſimplicité & de l'affabilité qui rendent les princes ſi chers aux peuples. Je crois l'Empereur en ce moment ſur le chemin de ſes Etats. Il a dû paſſer par Genève, & j'imagine qu'après avoir vu tant de choſes, dont quelques-unes n'en valoient guère la peine, il aura déſiré de voir auſſi le patriarche de Ferney, à qui cette viſite *impériale* donneroit pluſieurs années de vie. Il y a long-temps que je n'ai eu de ſes nouvelles, que je crois d'ailleurs aſſez bonnes; j'imagine qu'il a en ce moment chez lui ce pauvre diable d'auteur de *la philoſophie de la nature*, qui a été ſi cruellement & ſi platement perſécuté par les pitoyables janſéniſtes qui ſe mêlent de juger au Châtelet de la vie & de la liberté des citoyens. Noſſeigneurs du parlement l'ont mieux traité, parce qu'ils ont eu peur du cri public; cependant, pour l'honneur de la magiſtrature, ils n'ont oſé le renvoyer abſous, & ils ont cru lui devoir une petite réprimande, qu'il méritoit un peu à la vérité, pour n'avoir pas fait un meilleur livre. V. M. a très-bien jugé cette rapſodie, qui en vérité n'étoit pas digne du bruit qu'elle a fait.

On dit en effet que Grimm reviendra cet hiver en France, pour retourner encore à Péterſbourg. J'irois plus loin, il eſt vrai, pour chercher la ſanté; mais j'aurois beau courir, je craindrois qu'elle n'al-

lât toujours plus vîte que moi. Je suis pourtant un peu mieux en ce moment, grâce à la saison, toute mauvaise qu'elle est; mais c'est l'hiver que mon malheureux estomac m'attend, pour me jouer ses tours. Il faut se préparer à le combattre, & en attendant prendre patience.

Je ne vois plus depuis très-long-temps mon ancien confrère le Chevalier de Jaucourt l'encyclopédiste. Il vit dans la plus grande retraite, & s'occupe, dit-on, d'une nouvelle édition du Morery. Car il ne peut travailler qu'à des ouvrages en plusieurs volumes in-folio. Les petits volumes de Racine & de la Fontaine ne contiennent pas tant de mots, & plus de choses. Du reste, chacun fait comme il l'entend pour s'amuser; mais il n'est pas aussi aisé d'amuser les autres. Encore le quaker Fréeport a-t-il raison dans l'Ecossoise de Voltaire, quand il dit qu'il est plus difficile de s'amuser que de s'enrichir; c'est bien pis quand on veut amuser ceux qui s'ennuient.

J'ai lu le discours de Mr Pitt ou Milord Chatham (qui auroit bien mieux fait de conserver son premier nom). Ce discours est en effet, comme le dit V. M., plein de vérités fâcheuses, mais que le gouvernement anglois n'a pas écoutées. Il s'acharne à cette guerre d'Amérique, qui ne lui réussira pas, & nous a donné le temps de mettre notre marine en état de résister à la sienne. Les dernières nouvelles qu'on a reçues n'annoncent pas une campagne brillante de la part des Anglois. Je désirerois bien

de ſavoir, s'il n'y a point d'indiſcrétion à faire de pareilles queſtions à V. M., ce qu'elle penſe de cette guerre, de la conduite politique & militaire des Anglois, & des manœuvres de Waſhington; je n'oſerois pas lui demander ſon avis, ſi je n'étois bien ſûr qu'en une phraſe elle m'en dira plus que d'autres ne feroient en un volume. La netteté, la briéveté, la préciſion caractériſent tous ſes jugemens politiques, militaires & littéraires, & l'avocat vénitien lui diroit comme à ſes juges, *E ſempre ben*. Mais il me ſemble que ce même avocat, s'il liſoit cette longue lettre, me diroit à moi de me taire, & de reſpecter les momens précieux de V. M. Je finis donc en la priant d'agréer avec ſa bonté ordinaire la tendre vénération avec laquelle je ſerai juſqu'à la fin de ma vie, &c.

LETTRE CLXI.

DU ROI.

Le 13 Août, 1777.

JE commence ma lettre par des vers de Chaulieu, qui ſont une leçon pour les vieillards de notre âge :

> Ainſi ſans chagrins, ſans noirceurs,
> De la fin de mes jours poiſon lent & funeſte,
> Je ſème encor de quelques fleurs
> Le peu de chemin qui me reſte.

En pensant ainsi les nuages de l'esprit se dissipent, & une douce tranquillité succède aux agitations qui nous troublent. Ce n'est pas à moi à prêcher les sages, c'est un poëte philosophe qui leur parle. J'apprends que le Comte de Falkenstein a vu des ports, des arsenaux, des vaisseaux, des fabriques, & qu'il n'a point vu Voltaire. Ces autres choses se rencontrent partout, & il faut des siècles pour produire un Voltaire. Si j'avois été à la place de l'Empereur, je n'aurois pas passé par Ferney sans entendre le vieux patriarche, pour dire au moins que je l'ai vu & entendu. Je crois, sur certaines anecdotes qui me sont parvenues, qu'une certaine Dame Thérèse, très-peu philosophe, a défendu à son fils de voir le patriarche de la tolérance. Ce que l'Empereur a de bon, il le tient de lui-même ; c'est son propre fonds, c'est son caractère à lui, qui a perfectionné son éducation. Ce Maréchal de Bathyani qui l'a élevé & que j'ai connu particulièrement, étoit un digne homme & capable de donner de bons principes à un jeune prince. Je le répète encore, Helvétius s'est trompé dans son ouvrage de l'Esprit : il soutient que les hommes naissent à-peu-près avec les mêmes talens. Cela est contredit par l'expérience. Les hommes portent en naissant un caractère indélébile ; l'éducation peut donner des connoissances, inspirer à l'élève la honte de ses défauts ; mais l'éducation ne changera jamais la nature des choses. Le fonds reste, & chaque individu porte en lui les

 [library stamp]

principes de ſes actions. Cela doit être, parce que nous découvrons des lois éternelles; eſt-il donc probable, dès que quelque choſe eſt déterminé dans l'univers, que tout ne le ſoit pas? Je ſais que j'agite une grande queſtion; mais en m'adreſſant au plus ſage philoſophe des Gaules, c'eſt à lui à la réſoudre.

Vous voulez ſavoir ce que je penſe de la conduite des Anglois? Tout ce qu'en penſe le public; qu'ils ont péché contre la bonne foi, en ne tenant pas à leurs colonies le pacte tel qu'ils l'avoient fait avec elles, en déclarant mal-adroitement & contre les règles de la prudence la guerre à un de leurs membres, dont il ne pouvoit réſulter que du mal pour eux; parce qu'ils ont ignoré ſtupidement la force de ces colonies, & ſe ſont imaginé que le Général Gage pourroit les ſoumettre avec 5 ou 6,000 hommes qu'il commandoit; qu'ils ont pris des troupes à leur ſolde, ſans avoir ſongé aux vaiſſeaux qui devoient les tranſporter en Amérique; qu'ils ont acheté ſur le marché de Londres les proviſions & vivres pour cette armée qui devoit combattre en Penſylvanie; enfin il n'y a que des fautes à reprocher à ces inſulaires. Pourquoi ont-ils ſéparé à la diſtance de trois cents milles le corps que Carleton commandoit & celui à la tête duquel eſt maintenant Bourgoyne? Comment ces corps pouvoient ils dans cet éloignement ſe porter des ſecours mutuels? Falloit-il encore dans une telle ſituation ſe brouiller de

gaieté de cœur avec les Ruſſes, indiſpoſer les Hollandois par leur inſolente arrogance, & multiplier le nombre de leurs ennemis par leur mauvaiſe conduite? Au reſte, je commence par vous déclarer que les voiles épais qui cachent l'avenir, le dérobent auſſi bien à mes yeux qu'à ceux des autres; mais ſi je voulois à l'exemple de Cicéron prévoir ce que certaines combinaiſons ſemblent annoncer, je pourrois peut-être haſarder de dire qu'il paroît que les colonies ſe rendront indépendantes, parce que certainement cette campagne ne les écraſera pas, que le gouvernement des gottdams aura de la peine à fouiller dans les bourſes des particuliers, pour fournir à la campagne prochaine, qu'entre-ci & le printemps prochain la guerre ſera déclarée entre la France & l'Angleterre, qu'on ſe battra dans les colonies réciproquement, & que peut-être la France pourroit ſe remettre en poſſeſſion du Canada, ſi la fortune ne lui eſt pas trop contraire. Voilà des rêves, puiſque vous en voulez; il en ſera ce qu'il plaira à la fatalité, & quoi qu'il arrive, cela ne nous empêchera pas de ſemer de fleurs le peu de chemin qui nous reſte.

Je ne ſais ce que Grimm eſt devenu. On dit qu'il eſt parti de Péterſbourg avec un autre monarque qui voyage incognito; il ſe pourroit donc bien qu'il fût actuellement à Stockholm; je crois pourtant que vous le reverrez à Paris. Pour vous, mon cher d'Alembert, je ne ſais ſi je vous verrai ou

ne vous verrai jamais. Cela ne m'empêche pas de vous ſouhaiter toutes ſortes de proſpérités, un plus beau temps que celui de cet été, une douce ſatisfaction intérieure, & un peu de cette gaieté qui eſt le bonheur de la vie.

Sur ce, &c.

LETTRE CLXII.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 22 Septembre, 1777.

EN revenant de la campagne, où j'avois été paſſer quelques ſemaines pour rétablir ma ſanté, qui ne ſe rétablit guères, j'ai trouvé à Paris la nouvelle lettre dont V. M. a daigné m'honorer, & le rêve très-philoſophique qu'elle y a joint; je ne perds pas un moment pour avoir l'honneur de lui répondre ſur l'un & ſur l'autre objet.

Je remercie très-humblement V. M. du conſeil qu'elle me donne avec Chaulieu, de *ſemer de fleurs* le peu de chemin qui me reſte. Vous en parlez, Sire, bien à votre aiſe, couvert, comme vous l'êtes, de tous les genres de gloire, & à portée de faire tous les jours des heureux. Pour moi, qui n'ai pas ces avantages, ma triſte vie ne ſera plus ſemée que de chardons ou tout au plus de barbeaux;

comme les pièces de bled, qui se passeroient bien d'eux.

J'ai été aussi surpris que V. M. du peu d'empressement que le Comte de Falkenstein a témoigné pour voir le patriarche de Ferney; & je ne doute nullement que V. M. n'ait deviné juste sur la cause de cette indifférence apparente; car je veux croire, pour l'honneur du prince, qu'elle n'est pas réelle. On est au moins bien persuadé que le conseil ne vient pas de sa sœur, qui est, dit-on, remplie d'estime pour le patriarche, & qui plus d'une fois l'en a fait assurer.

Malgré la prise de Ticonderago, & les nouveaux avantages que les Anglois s'en promettent, je pense avec V. M. (dont je prendrai toujours les almanachs en cette matière comme en beaucoup d'autres) que ces insulaires très-insolens ne viendront pas à bout de leurs colonies, & j'avoue que je ne serois pas fâché de leur voir subir cette humiliation, qu'ils ont bien méritée par leurs sottises. Il ne paroît pas cependant qu'ils veuillent y renoncer; & s'ils tentent encore, comme il y a apparence, une nouvelle campagne, notre pauvre France aura vraisemblablement encore un an à respirer; car je ne doute pas qu'ils ne lui déclarent la guerre le plutôt qu'ils pourront, & je souhaite plus que je ne le crois, que nous soyons en état de la soutenir.

Grimm est en effet à Stockholm à la suite du Roi de Suède; je sais qu'il se propose d'aller à Berlin, & peut-être aura-t-il déjà fait sa cour à V. M. C'est

le feul bonheur que je lui envie, & dont je ne veux pas défefpérer encore ; c'eft la feule idée flatteufe qui me refte, & que j'aime au moins à nourrir, fi ma frêle machine ne me permet pas de la réalifer.

Je viens à préfent, Sire, à l'excellent rêve dont V. M. m'a fait part. Que de gens, Sire, & que de princes même tout éveillés, qui ne penfent pas comme V. M. rêve ? Hélas ! pour le malheur de la pauvre efpèce humaine, ce rêve ne l'eft pas affez, & tout ce qui en eft l'objet n'eft que trop réel. En parcourant dans ce rêve toutes les fottifes humaines, & en voyant avec quel agrément elles y font perfifflées, *j'ai dit le vers* de la comédie :

On ne peut s'empêcher d'en pleurer & d'en rire.

Je prendrai à cette occafion la liberté de faire une repréfentation à V. M. ; elle a pour objet le progrès des lumières philofophiques, qui va fi lentement malgré vos efforts & furtout votre exemple. Vous avez, Sire, dans votre académie, une claffe de philofophie fpéculative, qui pourroit, étant dirigée par V. M., propofer pour fujets de fes prix des queftions très-intéreffantes & très-utiles ; celle-ci par exemple, *s'il peut être utile de tromper le peuple ?* Nous n'avons jamais ofé à l'académie françoife propofer ce beau fujet, parce que les difcours envoyés pour le prix doivent avoir, pour le malheur de la raifon, deux docteurs de forbonne pour cenfeurs, & qu'il n'eft pas poffible avec de pareilles gens d'écrire rien

de raiſonnable. Mais V. M. n'a ni préjugés ni ſorbonne, & une queſtion comme celle-là ſeroit bien digne d'être propoſée par elle à tous les philoſophes de l'Europe, qui ſe feroient un plaiſir de la traiter. De pareils ſujets vaudroient mieux, ce me ſemble, que la plupart de ceux qui ont été propoſés juſqu'ici par cette claſſe métaphyſique. Le dernier ſur-tout m'a paru bien étrange par ſon inintelligibilité ; je n'ai vu perſonne qui ne penſât comme moi là-deſſus, & je ſuis bien ſûr que mon ami La Grange n'a pas été conſulté. Il auroit certainement épargné à l'académie le déſagrément de voir ſes queſtions tournées en ridicule.

Je prends la liberté, Sire, de joindre à cette lettre un mémoire ſur lequel je demande avec la plus grande inſtance à V. M. de vouloir bien faire faire une réponſe détaillée. L'objet eſt ſi intéreſſant que je ne doute pas du ſuccès de ma demande. La ſociété royale de médecine, établie à Paris, & compoſée de ce qu'il y a dans la faculté de meilleur & de plus inſtruit, connoiſſant les bontés dont V. M. m'honore, s'eſt adreſſée à moi pour préſenter ce mémoire à V. M., & pour en obtenir les éclairciſſemens qu'elle demande. Je la ſupplie très-humblement de vouloir bien donner ſes ordres à ce ſujet.

Nous avons ici à l'ordinaire le plus bel automne, après avoir eu juſqu'au commencement d'Août le plus vilain été. Je redoute l'approche de la mauvaiſe faiſon, & je commence même à me ſentir des approches du froid. Qu'il faſſe de moi cependant

tout ce qu'il voudra, pourvu qu'il épargne la ſanté vraiment précieuſe de V. M. !

Je ſuis avec la plus tendre vénération, &c.

LETTRE CLXIII.

DU ROI.

Le 5 Octobre, 1777.

JE ſuis perſuadé que l'air de la campagne vous aura été ſalutaire, ſurtout le changement de lieu & la diſſipation qui chaſſe les idées qui attriſtent, & donne à ce qui penſe en nous la force de reprendre ſon aſſiette naturelle. Le Colonel Grimm a paſſé ici : je l'ai chargé d'un autre griffonnage plus ſérieux que mon rêve, que je ſoumets à la cenſure de la philoſophie, qui ſeule eſt en droit de juger ſi les hommes raiſonnent bien ou mal. Vous me trouverez peut-être un grand barbouilleur de papier. Vous vous en étonnerez moins, ſi vous voulez vous rappeler que ma méthode eſt de méditer par écrit pour me corriger moi-même. Je m'en trouve bien, parce qu'on peut oublier ſes réflexions & qu'on retrouve ce qu'on a couché ſur le papier.

Mon ami, de la bonne humeur, c'eſt le ſeul lénitif qui faſſe ſupporter le fardeau de la vie. Je ne dis pas qu'on ſoit toujours maître de ſe procurer cette diſpoſition d'eſprit ; cependant en gliſſant ſur la ſuperficie des maux & en imitant Démocrite, on peut s'a-

muser de ce qui paroîtroit insipide à un misantrope. Par exemple, Voltaire peut conserver toute sa bonne humeur, sans avoir vu le Comte de Falkenstein. Combien de sages ont mis au nombre de leur bonheur de n'avoir pas vu des souverains? La visite d'un Empereur peut flatter la vanité d'un homme ordinaire, Voltaire doit se mettre au-dessus de ces petitesses.

Vous me parlez d'une question à proposer à l'académie. Hélas! nous avons perdu encore récemment le pauvre Lambert, un de nos meilleurs sujets. Je ne sais qui pourra traiter la question, s'il est permis de tromper les hommes? Je crois que Béguelin seroit le seul capable de traiter philosophiquement cette question. Je verrai comment cela pourra s'arranger. Si nous consultons la secte acataleptique, nous conviendrons que la plupart des vérités sont impénétrables pour la vue des hommes, que nous sommes comme dans un épais brouillard d'erreurs qui nous dérobe à jamais la lumière. Comment donc un homme, excepté quelques vérités géométriques, peut-il être sûr, étant trompé lui-même, de ne pas tromper ses pareils? Tout homme qui veut en imposer au public de propos délibéré, pour son intérêt ou pour quelque vue particulière, est sans doute coupable; mais n'est-il pas permis de tromper les hommes lorsqu'on le fait pour leur bien? Par exemple, de déguiser une médecine à laquelle le malade répugne, pour la lui faire avaler, parce que c'est le seul moyen de le guérir? ou bien de diminuer la

perte d'une grande bataille, pour ne pas décourager une nation entière ? ou enfin de diſſimuler un malheur ou un danger auquel un homme ſeroit trop ſenſible, ſi on le lui annonçoit crument, afin d'avoir le temps de l'y préparer ? S'il s'agit de religion, il paroît par tout ce qui nous eſt parvenu de l'antiquité, que l'ambition s'en eſt ſervie pour s'élever. Mahomet & tant d'autres chefs de ſectes atteſtent cette vérité. Ils ont été ſans doute coupables ; mais d'autre part conſidérez qu'il eſt peu d'hommes qui ne ſoient timides & crédules, & que ſi on ne leur avoit annoncé une religion, eux-mêmes ils s'en ſeroient fait une. Voilà pourquoi on a vu & trouvé des cultes établis preſque ſur la ſurface de tout notre globe. Sitôt que ces religions ont pris racine, le peuple fanatique veut qu'on les reſpecte, & malheur à ceux qui voudroient l'en détromper, parce que très-peu d'hommes ont l'eſprit aſſez juſte pour raiſonner conſéquemment. Cela n'empêche pas que tout philoſophe ne doive combattre le fanatiſme, parce que ce délire produit des horreurs, des crimes, & les actions les plus abominables.

J'en viens au remède que vous me demandez. Vous recevrez ci-joint toutes les explications que vous déſirez & même une petite doſe de cette préparation ; la choſe eſt certaine, l'inventeur a opéré des cures merveilleuſes, dont il y a des milliers de témoins. Il faudroit en faire prendre au parlement d'Angleterre, car il ſemble que quelque chien enragé l'a mordu. Ces gens ſe conduiſent comme des in-

fenfés. Vous aurez furement la guerre avec ces gottdams; les colonies deviendront indépendantes, & la France regagnera le Canada qu'on lui a enlevé. Je fouhaiterois que cet oracle fût plus certain que ceux de Calchas.

Vous me laiffez toujours ce qui étoit au fond de la boîte de Pandore, l'efpérance de vous voir; mais vous favez le proverbe: *On défefpère quand on efpère toujours.* Si je ne puis vous voir dans ce monde-ci, je vous appointerai aux champs élyfées, où vous ferez entre Archimède, Caffini, Anaxagoras & Newton. Cependant ne vous hâtez pas de faire ce voyage, je m'intéreffe trop à votre confervation pour le défirer.

Sur ce, &c.

LETTRE CLXIV.

DU ROI.

Le 11 Novembre, 1777.

J'AI chargé Catt de vous informer de tout ce qui eft relatif au remède trouvé contre la rage. Il n'eft pas befoin de permiffion pour entrer en correfpondance avec notre académie; elle reçoit les lettres de quiconque lui en adreffe, & y répond. Au refte je dois vous avertir que j'ai été furpris de voir imprimées des lettres que je vous ai écrites, & d'apprendre qu'il y en a d'autres qui courent manu-

ſcrites à Paris. Je ne ſais ſi, comme quelques-uns le ſoutiennent, il eſt ſûr que Pythagore vécut du temps de Numa ; toutefois il eſt certain qu'il ne nous eſt reſté aucune lettre que Numa lui ait adreſſée. De même nous ne voyons pas que Platon, qui s'eſt trouvé à la cour de Denys, ait publié la correſpondance où il étoit avec ce tyran. Ariſtote ne nous a tranſmis aucune des épîtres qu'Alexandre lui avoit adreſſées. Les philoſophes de nos jours ſe conduiſent donc d'après d'autres principes que les anciens, ce qui doit obliger dans nos temps modernes les princes au ſilence. Sur ce, &c.

LETTRE CLXV.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 27 Novembre, 1777.

Mr Grimm, à ſon arrivée à Paris, m'a remis le paquet dont V. M. l'avoit chargé pour moi. J'ai lu avec avidité l'excellent écrit qu'il contenoit, & je voulois en faire ſur le champ mes très-humbles remercîmens à V. M. ; mais j'ai penſé qu'ayant eu l'honneur de lui écrire il y a peu de temps, ce ſeroit l'importuner bien ſouvent de mes lettres, & qu'elle a mieux à faire que de lire fréquemment mes barbouillages ; j'ai mieux aimé employer ce temps à lire, à relire, & à faire lire à ceux qui en ſont dignes un ouvrage ſi digne lui-même de V. M., ſi

plein des plus excellens principes de gouvernement, écrit avec tant de raiſon, d'eſprit, & d'élégance, & dont V. M. prouve combien les préceptes ſont ſages, par le ſoin & le ſuccès avec lequel elle les pratique. Votre conduite, Sire, & l'exemple que vous donnez aux autres ſouverains, ſont encore ſupérieurs aux ſages & utiles leçons qu'ils peuvent puiſer dans vos écrits. Puiſſiez-vous donner encore long-temps l'exemple & le précepte !

J'ai eu le malheur de perdre il y a un mois Madame Geoffrin, la ſeule véritable amie qui me reſtât ; depuis la perte de l'amie avec laquelle je paſſois toutes mes ſoirées, j'allois, pour adoucir ma peine, paſſer les matinées avec Madame Geoffrin, dont l'amitié étoit ma reſſource. Je ne ſais plus que faire à préſent de mes ſoirées ni de mes matinées, & tout ce qui les occupe n'eſt que du rempliſſage. Je demande pardon à V. M. de lui parler encore de moi, & je crains d'abuſer de ſes bontés.

Quand j'ai eu l'honneur de propoſer à V. M. la queſtion importante, *s'il peut être utile de tromper le peuple*, mon intention n'étoit pas préciſément qu'elle ordonnât à ſon académie de traiter ce ſujet, mais qu'elle le fît propoſer par la claſſe métaphyſique pour ſujet du prix ; ce qui ne ſera poſſible que pour le ſujet prochain, puiſqu'il y en a déjà un de propoſé, ſur lequel malheureuſement on ne peut revenir. Puiſque V. M. veut bien entrer avec moi dans quelque détail ſur cette grande queſtion, je penſerois, Sire, ſauf votre meilleur avis, qu'il faut diſtinguer

les

les erreurs tranſitoires & paſſagères des erreurs permanentes ; il eſt hors de doute qu'on peut & qu'on doit peut-être ſe permettre de laiſſer au peuple une erreur paſſagère pour un plus grand bien, ou pour éviter un plus grand mal ; & V. M. en apporte des exemples inconteſtibles. Les erreurs permanentes feroient plus de difficulté, & je ne ſais s'il ne doit pas y avoir toujours plus d'inconvénient que d'avantage à les entretenir. Mais cet objet demanderoit de grandes diſcuſſions, & c'eſt pour cela que je déſirerois de voir cette queſtion propoſée à tous les philoſophes de l'Europe par le plus philoſophe des ſouverains.

V. M. a bien raiſon de dire que le parlement anglois ne l'eſt guère, & que ſa conduite eſt celle d'une troupe d'inſenſés. Nous attendrons avec impatience les nouvelles intéreſſantes de la fin de cette campagne, qui, heureuſement pour les ennemis de l'Angleterre, & malheureuſement pour l'humanité, ne ſera pas vraiſemblablement la dernière. L'ouverture du parlement eſt un moment intéreſſant, & nous verrons ſi l'Angleterre conſentira à achever de ſe ruiner pour achever de dévaſter & de dépeupler ſes colonies.

Le Sr Taſſart, ſculpteur, qui vient de m'écrire, me paroît plein de zèle pour le ſervice de V. M., & de déſir de mériter de plus en plus ſes bontés. Je prends la liberté de les lui demander pour cet hon-

nête & habile artiste, qui mérite un sort heureux par ses talens & par son caractère.

J'ai une proposition à faire à V. M., qui pourra lui être agréable. Elle m'a fait l'honneur de me parler dans une de ses lettres, avec estime, de l'ouvrage intitulé *La philosophie de la nature*, dont l'auteur, Mr de L'Isle, a été si indignement traité par les inquisiteurs du Châtelet. Ceux du parlement ont été plus doux à son égard ; mais ce malheureux procès a détruit sa fortune ; il auroit besoin, pour échapper au malheur qui le menace, de s'attacher à un protecteur philosophe, & il désireroit ardemment que V. M. voulût bien être ce protecteur. C'est un homme de trente ans, d'une figure noble & distinguée, d'une grande douceur de caractère, d'une grande honnêteté de principes & de mœurs, qui a beaucoup de connoissances, comme son ouvrage le prouve, que V. M. aimeroit, si je ne me trompe, qui auroit pour elle la plus tendre vénération & le plus entier dévouement, qui par l'agrément & l'aménité de sa conversation pourroit lui être de quelque ressource dans ses momens de relâche. Si V. M. consentoit à se l'attacher, & qu'elle voulût me dire à quelles conditions, je ne doute point qu'il ne les acceptât, pourvu que ces conditions, comme je n'en doute pas, fussent telles qu'il pût espérer un sort heureux pour le reste de ses jours. Mr de Voltaire doit se joindre à moi pour faire à V. M. la même demande, & nous attendons sa réponse. Je suis avec le plus tendre & le plus respectueux dévouement, &c.

LETTRE CLXVI.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 28 Novembre, 1777.

JE dois à V. M. de nouveaux remercîmens des ordres qu'elle veut bien donner pour me procurer la réponſe aux demandes que j'ai pris la liberté de lui faire.

Mais, Sire, un plus preſſant intérêt m'occupe en ce moment, & ne me permet pas de différer la réponſe à l'affligeante lettre que je viens de recevoir de V. M.

Elle ſe plaint qu'on a imprimé quelques-unes des lettres qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire, & que d'autres courent manuſcrites à Paris.

Voici mon apologie & l'exacte vérité des faits.

Dans la douleur que m'inſpiroit la perte que je fis l'année dernière, j'ouvris mon cœur à V. M., dont les bontés me ſont ſi connues. Elle eut la bonté de me répondre par deux lettres, ſi pleines de raiſon, de ſenſibilité, de ſageſſe, que je crus ſoulager ma douleur en faiſant part de ces lettres à mes amis. Cette lecture produiſit en eux, je n'exagère point, Sire, la plus tendre vénération pour V. M., & quelques-uns en furent touchés juſqu'aux larmes. Ils m'en demandèrent des copies, bien ſûrs de produire dans tous ceux qui les liroient les mêmes ſentimens dont ils étoient pénétrés eux-mêmes. Je leur refuſai ces

copies, & je donnai ſeulement à deux ou trois d'entr'eux un extrait de ce qu'il y avoit dans ces lettres de plus intéreſſant, de plus moral, de plus ſenſible, de plus propre enfin à faire chérir & reſpecter l'auguſte auteur de ces lettres.

Ces extraits ont été imprimés dans un journal ſans ma participation ; & à vous dire le vrai, Sire, je n'ai pu m'en repentir, par l'effet général qu'ils ont produit ſur tous ceux qui les ont lus. Si je ſuis coupable, c'eſt d'avoir donné à V. M., s'il eſt poſſible, un plus grand nombre d'admirateurs ; & je ne puis croire qu'une telle faute me rende criminel à ſes yeux. L'intention doit au moins faire excuſer l'action.

Quant à toutes les autres lettres que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire, je puis l'aſſurer que je n'en ai donné de copie à qui que ce ſoit au monde, ni en entier ni par extrait ; que je ne les ai même lues qu'à un très-petit nombre de ſages, à qui tout ce qui vient de V. M. eſt cher & précieux ; je n'ai point oui dire qu'il en coure à Paris des copies manuſcrites ; & s'il en couroit, j'oſe aſſurer, Sire, que ce ſeroit des copies factices & ſuppoſées.

Ce n'eſt pas la première fois qu'on a imprimé de prétendues lettres que V. M. m'avoit, dit-on, adreſſées. J'ai donné deux ou trois fois un démenti public à ces fauſſaires, & à la fin je m'en ſuis laſſé, en priant ceux qui les liroient à l'avenir de les regarder comme des impoſteurs.

Il ſe peut qu'on ait fait courir dans le public

quelques phrases tronquées & infidelles de ces lettres ; c'eſt ce que j'ignore ; mais V. M. peut ſe rappeler qu'à l'occaſion de quelques phraſes qu'on fit courir ainſi il y a quelques années, elle ſoupçonna qu'elles étoient répandues par ceux qui de Berlin à Paris ouvrent, comme l'on fait, toutes les lettres aux poſtes. Elle me fit l'honneur de me le mander ; & ſi le fait dont elle ſe plaint eſt vrai, il ſe pourroit qu'il eût la même cauſe.

Soyez donc perſuadé, Sire, que s'il a couru, par ma faut ou par mon zèle, quelques extraits des lettres de V. M., ce ne ſont que des extraits qui ne peuvent bleſſer perſonne, & dont l'effet unique a été de faire chérir & reſpecter V. M. par ceux qui ne connoiſſoient en elle que le Roi, & qui ne connoiſſoient pas l'homme & le ſage.

Platon n'avoit garde de publier les lettres du tyran Denys ; elles ne reſſembloient pas à celles du philoſophe Frédéric. Ariſtote nous a tranſmis une lettre de Philippe, père d'Alexandre ; & cette lettre honore plus la mémoire de Philippe que toutes ſes victoires ſur les Athéniens.

Telle eſt, Sire, je vous le répète, l'exacte & pure vérité. Puiſſe-t-elle convaincre & toucher V. M., & me rendre ſes bontés, que je ne mérite pas d'avoir perdues ! Dans la triſte ſituation où je ſuis, dans la douleur des pertes que j'ai faites, & qui n'eſt point affoiblie, il ne me manqueroit plus que ce malheur. Je n'aurois pas, Sire, le courage d'y ſurvivre ; & vous n'aurez pas celui d'aggraver ſi profondément mes maux.

100379

Je suis avec la plus grande désolation, & la vénération la plus tendre, &c.

LETTRE CLXVII.

DU ROI.

Le 20 Décembre, 1777.

JE me contente d'accuser la réception de votre lettre & comme la mienne pourroit courir dans tout Paris, je me borne à vous répondre au sujet du sieur de L'Isle dont vous me parlez, qu'il n'y a point de place ici qui puisse lui convenir ; & je crois que le meilleur parti qui lui reste à prendre est d'aller en Hollande, où le métier de folliculaire nourrit bien des gens de son espèce. Sur ce, &c.

LETTRE CLXVIII.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 30 Janvier, 1778.

V. M. persiste à me croire coupable malgré mon apologie. Je la supplie de me permettre encore quelques mots pour ma justification. Jamais, Sire, non jamais je n'ai souffert qu'on prît de copies dans les lettres que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire,

que des réflexions ſi philoſophiques par leſquelles elle a bien voulu chercher à ſoulager ma douleur après la perte que j'avois faite ; ces réflexions m'ont paru le plus excellent abrégé de morale pour un philoſophe affligé, & le plus propre à augmenter, comme elles ont fait, le nombre des admirateurs de V. M. ; ce motif de ma part eſt ſi honnête, & le ſuccès y a ſi généralement répondu, que malgré le mécontentement de V. M., il m'eſt impoſſible de m'en repentir ; ſans compter que je me ſuis borné à donner à un ou deux amis les copies dont il eſt queſtion, & qu'aſſurément je ne les aurois pas données à l'imprimeur ſans la permiſſion de V. M. Sur toutes les autres choſes, Sire, que peuvent renfermer vos lettres, j'ai été du plus grand ſcrupule, je n'ai permis à perſonne d'en copier une ſeule ligne, & je n'ai même fait lecture de vos lettres à un très-petit nombre de perſonnes, qu'en ſupprimant tout ce qui pouvoit le moins du monde compromettre V. M. Voilà, Sire, quelle a été ma conduite. Mais V. M. ſait que toutes les lettres, & à plus forte raiſon les ſiennes, ſont ouvertes peut-être en dix endroits depuis Berlin juſqu'à Paris ; elle s'en eſt même plainte dans pluſieurs lettres qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire, parce que les ouvreurs de lettres avoient en effet abuſé de cette licence, & rapporté, même ſans exactitude, ce que ces lettres contenoient. Ce n'eſt pas ma faute, Sire, ſi cet exécrable abus exiſte dans preſque toute l'Europe, & je ne dois pas en être la victime. Je défie qui que

ce foit de m'accufer à cet égard, & de prouver fon accufation.

J'efpère donc, Sire, que V. M. voudra bien me croire, & rendre plus de juftice à mes fentimens, à mon honnêteté, & à ma difcrétion.

Je vous dois, Sire, des remercîmens de la copie que V. M. a bien voulu faire faire de quelques lignes du manufcrit de Froiffart qui eft à Breflau. Cette copie a été trouvée parfaite, & telle qu'il le falloit pour les vues du nouvel éditeur.

V. M. a dû recevoir la lettre imprimée que j'ai écrite fur la mort de la pauvre Madame Geoffrin; elle m'a tendrement aimé, parce qu'elle favoit par elle-même que j'étois capable d'aimer. C'étoit la feule amie qui me reftât après celle que j'avois perdue. Me voilà feul dans l'univers, & plus à plaindre que V. M. ne peut croire; je n'ai pas befoin d'ajouter à mes peines le chagrin d'avoir déplu à V. M. & de lui avoir déplu fans le mériter. Elle continuera, j'ofe le croire, à me confoler par fes lettres, & ne m'enviera pas cette unique douceur de ma vie.

Je prends la liberté de joindre ici le difcours que j'ai prononcé il y a quelques jours à l'académie françoife en recevant le fucceffeur de Greffet. Le public, Sire, a accueilli ce difcours avec la plus grande indulgence, & lorfque je l'ai prononcé, & depuis même qu'il eft imprimé. Mais je ne ferai, Sire, pleinement fatisfait de mon fuccès que dans le cas où V. M. voudroit bien honorer cette

bagatelle de son suffrage. J'ai tâché d'y caractériser, le mieux qu'il m'a été possible, les ouvrages & la personne de Gresset, & les poëtes même, peu favorables d'ailleurs à la géométrie, ne m'ont pas paru mécontens.

Je finis, Sire, cette lettre déjà trop longue pour un malheureux proscrit comme moi, & pour un prince que je crois en ce moment plus occupé que jamais. Quoique je n'ose presque plus parler à V. M. des affaires publiques, je me permets néanmoins de faire des vœux pour qu'elle ne se trouve pas engagée dans une guerre qui nuiroit à son repos en augmentant sa gloire, parce qu'elle n'a plus besoin de gloire, & qu'elle a besoin de santé & de repos.

Je suis avec le plus profond respect, & la plus tendre confiance en vos bontés, &c.

LETTRE CLXIX.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 30 Mars, 1778.

JE voulois d'abord commencer cette lettre par dire encore un mot à V. M. de mon affliction & de mon innocence. Mais, Sire, les petits intérêts doivent céder aux grands, & mon cœur m'entraîne à vous parler d'abord de la gloire dont vous vous couvrez en ce moment aux yeux de toute l'Europe, en vous

déclarant le protecteur de l'Allemagne, & le défenseur des princes qui la composent. J'ignore, Sire, & je ne cherche point à pénétrer, quelle sera la suite de ce procédé aussi noble que généreux, qui va faire une époque bien respectable dans la vie déjà si glorieuse de V. M. Je fais seulement des vœux pour votre santé, votre conservation & votre bonheur, & pour l'heureux succès de l'exemple, si digne de vous, que vous donnez en ce moment aux autres souverains.

Je viens actuellement, Sire, pour un moment encore, à ce qui me regarde; je ne sais s'il a couru réellement dans Paris & dans Versailles quelques mots de vos lettres, dont on vous ait su mauvais gré; mais si ces copies ne sont pas fautives & infidelles, comme cela est arrivé plusieurs fois, il est bien sûr qu'elles ne viennent pas de moi, ayant eu même la circonspection de ne pas écrire un mot à Voltaire de ce qui pouvoit le regarder, dans la crainte qu'il n'en fît usage, & ne lui en ayant pas même fait part depuis qu'il est ici, par le même motif. Il est en ce moment à Paris, bien fêté, & bien malade. Il vient de nous donner une tragédie qui est encore un ouvrage étonnant pour son âge.

V. M. est en ce moment si occupée des affaires les plus importantes, que je crains d'abuser de ses momens. Je me permettrai seulement d'ajouter un mot sur ce qu'elle m'a fait l'honneur de me dire au sujet de ma lettre sur Madame Geoffrin, que si

je n'avois plus ni matin ni ſoir, j'avois encore le midi et l'après-midi qui peuvent me ſervir de conſolation. Hélas, Sire (car je ne puis croire que votre humanité ait voulu plaiſanter ſur mon état), ces deux parties de la journée ſont encore plus triſtes pour moi que les autres. Mon malheureux eſtomac m'oblige de les paſſer ſeul, & ce n'eſt que vers la fin du jour que je vois quelques amis qui adouciſſent ma peine ſans la faire ceſſer. Daignez, Sire, m'accorder la plus efficace de toutes les conſolations, en me rendant vos bontés, que j'oſe dire n'avoir point mérité de perdre, & dont je ſens le prix plus que jamais.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, &c.

LETTRE CLXX.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 31 Mars, 1778.

V. M. m'a tellement accoutumé depuis long-temps aux marques de ſa bienveillance, que j'oſe prendre la liberté de les lui demander en ce moment pour un ſujet qui en eſt vraiment digne, & à qui elle les accordera pour lui-même dès qu'elle l'aura connu. Mr le Vicomte d'Houdetot, ancien Colonel, & Lieutenant de gendarmerie, qui aura l'honneur de préſenter cette lettre à V. M., eſt un jeune militaire

d'une naiſſance diſtinguée, plein d'honneur, de courage, & d'amour pour ſon métier, qui voyage pour s'en inſtruire, & qui certainement, Sire, ne peut mieux remplir un ſi louable objet qu'à l'excellente école dont vous êtes l'inſtituteur, le chef & le modèle. A ces titres pour mériter vos bontés, Mr le Vicomte d'Houdetot en joint un autre, bien fait pour toucher le cœur ſenſible de V. M., c'eſt d'appartenir à une mère vraiment reſpectable, pleine d'eſprit, d'ame & de vertu, & digne, j'oſe le dire, d'éprouver elle-même vos bontés en la perſonne de ſon fils, par les ſentimens d'admiration & de reſpect dont elle eſt pénétrée pour V. M.; ſentimens dont elle aime à s'entretenir, dont j'ai été ſouvent le témoin, & qu'elle n'a ceſſé d'inſpirer à ce même fils. J'oſe donc, Sire, ſupplier V. M. avec la plus vive inſtance de vouloir bien permettre à Mr le Vicomte d'Houdetot d'approcher d'elle, de la voir & de l'entendre quelques momens, & ſurtout d'être témoin ſous ſes auſpices de ces admirables manœuvres qui font l'étonnement de l'Europe, & qui ſont un objet ſi intéreſſant pour un jeune officier avide de s'inſtruire. Mr le Vicomte d'Houdetot conſervera, Sire, un ſouvenir éternel de la grâce ſignalée que V. M. aura bien voulu lui faire, en lui accordant cette permiſſion. Mais ce qu'il n'oubliera ſurtout jamais, ce ſera, Sire, le bonheur dont il aura joui, & qui eſt en ce moment ſi déſiré de tant d'autres, d'avoir vu V. M. dans l'époque la plus brillante peut-être d'un règne qui en a déjà de ſi glorieuſes;

dans ce moment si remarquable où vous jouez, Sire, aux yeux de toute l'Europe, le rôle vraiment digne de vous, de défenseur de l'Allemagne, & de protecteur du corps germanique, le même rôle que joua autrefois avec tant d'éclat ce grand Gustave Adolphe, à qui V. M. succède, & dont elle effacera la gloire. La renommée, Sire, nous annonce avec les plus grands éloges un écrit plein de force & de dignité que V. M. vient de publier sur la situation présente de l'Empire. Nous n'avons point encore lu en France cet écrit si digne de vous, mais nous désirons ardemment de le lire, étant accoutumés depuis long-temps à admirer également V. M., & dans ce qu'elle fait, & dans ce qu'elle écrit.

Je suis avec le plus profond respect, & avec des sentimens d'admiration & de reconnoissance que je conserverai jusqu'au tombeau, &c.

LETTRE CLXXI.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 29 Juin, 1778.

V. M. ne sera sans doute ni étonnée ni offensée du silence que je garde depuis trois mois à son égard. J'ai cru devoir respecter en ce moment les occupations vraiment respectables qui sans doute remplissent tout le temps de V. M., qui lui font jouer aux yeux de toute l'Europe un rôle si grand & si digne d'elle, &

pour le ſuccès deſquelles toute l'Europe & en particulier toute la France font les vœux les plus ardens & les plus ſincères.

Nous avons ici dans la littérature un événement bien intéreſſant pour elle, la mort de Mr de Voltaire. V. M. aura ſu ſans doute toutes les ſottiſes qui ont été faites & dites à cette occaſion, le refus que ſon curé a fait de l'enterrer, quoiqu'il eût déclaré par écrit qu'il mouroit catholique, & que s'il avoit *ſcandaliſé* l'Egliſe, il lui en demandoit pardon, ſon enterrement fait à 30 lieues de Paris, par une eſpèce d'eſcamotage, dans l'abbaye de ſon neveu, les reproches & les menaces qu'on a faites au malheureux moine prieur de cette abbaye, qui s'eſt défendu par une lettre que ſes ſupérieurs même ont jugée ſans réplique; le refus qu'on fait à l'académie françoiſe de faire, ſuivant l'uſage, un ſervice pour lui; enfin la joie bête & ridicule de tous les fanatiques au ſujet de cette mort. Toutes ces infamies nous déſhonoreroient aux yeux de l'Europe & de la poſtérité, ſi l'Europe & la poſtérité pouvoient ignorer qu'elles ne ſont point l'ouvrage de la *nation*, mais de la partie honteuſe de la nation, malheureuſement accréditée.

Je ſuis pénétré de la plus vive reconnoiſſance de toutes les bontés que V. M. a bien voulu témoigner à Mr le Vicomte d'Houdetot, qui n'a pu malheureuſement en profiter comme il l'auroit déſiré. Sa femme eſt accouchée depuis ſon départ, & toute la

famille a donné à l'enfant le nom de *Fréderic*, qui eſt l'expreſſion de ſa reconnoiſſance, quoique V. M. ait rendu ce nom bien difficile à porter.

Je crains, en renouvelant à V. M. l'expreſſion de tous les ſentimens que je lui dois, d'abuſer de ces inſtans ſi précieux à ſa gloire, au grand objet dont elle eſt occupée, au bien de l'Allemagne, de l'Europe, & de l'humanité. Quand elle ſera un peu plus libre, j'aurai l'honneur de lui écrire plus au long, & de donner un libre cours aux témoignages de l'admiration, & de la vénération tendre & profonde avec laquelle je ſerai toute ma vie, &c.

LETTRE CLXXII.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 1 Juillet, 1778.

JE n'ai reçu qu'hier 29 Juin au ſoir, la lettre * que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire ſur la perte vraiment irréparable qui afflige en ce moment la littérature. J'avois eu l'honneur ce jour-là même, d'écrire à V M. une lettre qui étoit partie quelques heures avant le moment où j'ai reçu la vôtre. J'y parlois à V. M. de la mort de Mr de Voltaire & des ſuites qu'elle a eues, mais en peu de mots, par reſpect pour les occupations ſi importantes, & ſi re-

* Cette lettre manque.

ſpectables à tous égards, qui rempliſſent les momens précieux de V. M., & qui fixent en ce moment ſur elle plus que jamais les yeux & l'intérêt de l'Europe. V. M. par ſa lettre me demande des détails ſur la mort du grand homme que nous avons eu le malheur de perdre. N'étant plus retenu, Sire, par la crainte de faire perdre à V. M. le temps dont elle fait un ſi digne uſage, je ne perds pas un moment pour ſatisfaire à vos déſirs ; & comme je prévois que cette lettre ſera longue, je la commence dès aujourd'hui 30 Juin, quoiqu'elle ne puiſſe partir que par le courrier du 3 Juillet prochain ; ne voulant pas perdre un moment pour exécuter ſans délai les ordres de V. M.

Pour la mettre au fait de tout ce qui s'eſt paſſé, & en état de juger toutes les ſottiſes qu'on a faites & qu'on a dites ſur ce triſte ſujet, il eſt néceſſaire, Sire, que je reprenne les choſes d'un peu plus haut. Au commencement de Mars, Mr de Voltaire, à Paris trois ſemaines auparavant, eut un crachement de ſang conſidérable, accident qu'il éprouvoit pour la première fois de ſa vie. Quelques jours avant ſa maladie, il m'avoit demandé, dans une converſation de confiance, comment je lui conſeillois de ſe conduire, ſi pendant ſon ſéjour il venoit à tomber grièvement malade. Ma réponſe fut celle que tout homme ſage lui auroit faite à ma place, qu'il feroit bien de ſe conduire en cette circonſtance comme tous les philoſophes qui l'avoient précédé, en-

tr'autres

tr'autres comme Fontenelle & Montesquieu, qui avoient suivi l'usage

> Et reçu ce que vous savez
> Avec beaucoup de révérence.

Il approuva beaucoup ma réponse ; *Je pense de même*, me dit-il, *car il ne faut pas être jeté à la voirie, comme j'y ai vu jeter la pauvre le Couvreur.* Il avoit, je ne sais pourquoi, beaucoup d'aversion pour cette manière d'être enterré. Je n'eus garde de combattre cette aversion, désirant qu'en cas de malheur tout se passât sans trouble & sans scandale. En conséquence, se trouvant plus mal qu'à l'ordinaire un des jours de sa maladie, il prit bravement son parti de faire ce dont nous étions convenus, & dans une visite que je lui fis le matin, comme il me parloit avec assez d'action, & que je le priois de se taire pour ne pas fatiguer sa poitrine : *Il faut bien que je parle bon gré mal gré*, me dit-il en riant ; *est-ce que vous ne vous souvenez pas qu'il faut que je me confesse ? Voilà le moment de faire, comme disoit Henri IV, le saut périlleux ; aussi je viens d'envoyer chercher l'abbé Gaultier, & je l'attends.* Cet abbé Gaultier, Sire, est un pauvre diable de prêtre, qui de lui-même & par bonté d'ame étoit venu se présenter à Mr de Voltaire quelques jours avant sa maladie, & lui avoit offert, en cas de besoin, ses services ecclésiastiques, que Mr de Voltaire avoit ac-

ceptés, parce que cet homme lui parut plus modéré & plus raisonnable que trois ou quatre autres capelans, qui sans mission comme l'abbé Gaultier, & sans connoître plus que lui Mr de Voltaire, étoient venus chez lui le prêcher en fanatiques, lui annoncer l'enfer, & les jugemens de Dieu, & que le vieux patriarche, par bonté d'ame, n'avoit pas fait jeter par la fenêtre. Cet abbé Gaultier arriva donc, fut une heure enfermé avec le malade, & en sortit si content, qu'il vouloit sur le champ aller chercher à la paroisse ce que nous appelons le *bon Dieu*, ce que le malade ne voulut pas, *par la raison*, dit-il, *que je crache le sang, et que je pourrois bien par malheur cracher autre chose.* Il donna à cet abbé Gaultier, qui la lui demanda, une profession de foi écrite toute entière de sa propre main, & par laquelle il déclare, *Qu'il veut mourir dans la religion catholique où il est né, espérant de la miséricorde divine qu'elle daignera lui pardonner toutes ses fautes*, & ajoute, *que s'il a jamais scandalisé l'Eglise, il en demande pardon à Dieu et à elle.* Il avoit ajouté ce dernier article à la réquisition du prêtre, &, disoit-il, *pour avoir la paix.* Il donna cette profession de foi à l'abbé Gaultier en présence de sa famille & de ceux de ses amis qui étoient dans sa chambre ; deux d'entr'eux signèrent comme témoins au bas de cette profession. Plusieurs de ses amis & de ses parens jugeoient avec raison qu'il avoit porté trop loin la complaisance aux désirs de notre mère Ste Eglise, qu'il devoit se contenter de déclarer *verbalement* & en présence de té-

moins qu'il mouroit *catholique*, & qu'on ne pouvoit rien exiger de plus, puisqu'il avoit toujours désavoué les ouvrages *anti-religieux* qu'on lui imputoit. Quoi qu'il en soit, Sire, le curé de St Sulpice, sur la paroisse duquel il étoit, homme de peu d'esprit, dévot & fanatique, vint le même jour voir le malade; il parut assez fâché de ce qu'on ne s'étoit pas adressé à lui plutôt qu'à un prêtre du coin de la rue; il avoit à cœur de faire cette conversion, qu'un aventurier venoit lui souffler mal-honnêtement; cependant il approuva la profession de foi qu'on lui présenta, & en donna même son attestation par écrit.

Voilà, Sire, tout ce qui se passa pour lors; Mr de Voltaire se trouva beaucoup mieux au bout de quelques jours, & assez bien pour venir dans la même journée à l'académie & à la comédie. Au moment où il arriva à l'académie, il trouva plus de deux mille personnes dans la cour du Louvre, qui crioient en battant des mains, *Vive Mr de Voltaire!* l'académie alla en corps au-devant de lui jusqu'à l'entrée de la cour, lui donna la place d'honneur, le pria de présider à l'assemblée, le nomma Directeur par acclamation, enfin n'oublia rien de tout ce qui pouvoit marquer à cet illustre confrère son attachement & sa vénération. Il nous enchanta tous par sa politesse, par les grâces de son esprit, par tout ce qu'il nous dit d'obligeant & d'honnête. Il alla delà à la comédie, suivi d'une multitude innombrable. L'accueil qu'il reçut au moment où il parut dans la

ſalle, & pendant toute la repréſentation (on jouoit ſa tragédie d'Irène) eſt une choſe ſans exemple. Il faut, Sire, l'avoir vu pour le croire; l'enthouſiaſme & l'ivreſſe étoient au dernier degré; les comédiens vinrent dans la loge où il étoit lui mettre une couronne de laurier ſur la tête, aux acclamations de toute la ſalle, qui crioit, *Bravo*, en battant des pieds & des mains. Entre les deux pièces, ils placèrent ſur le théâtre le buſte de Mr de Voltaire, qu'ils avoient couronné de même, & ce fut alors que les tranſports redoublèrent. C'eſt cette apothéoſe, Sire, qui a ſurtout irrité les fanatiques. Un ex-jéſuite, qui prêchoit le carème à Verſailles, eut l'impudence de crier là-deſſus *au ſcandale* en préſence de toute la cour; mais toute la cour ſe moqua de lui, à l'exception de quelques hypocrites, & de quelques imbécilles, qui ne ſont pas plus rares dans ce pays-là qu'ils ne le ſont ailleurs. Mais par malheur cette apothéoſe a irrité des gens plus à craindre que les fanatiques, & qui ont ſenti que leurs places, leur crédit, leur pouvoir, ne leur vaudroient jamais de la part de la nation un hommage auſſi flatteur, qui n'étoit rendu qu'au génie & à la perſonne. Je ne connois, Sire, & tout Paris le diſoit en ce moment, je ne connois au monde qu'un ſeul homme, qui arrivant en ce moment à Paris, eût partagé avec Mr de Voltaire l'enthouſiaſme & l'admiration publique, & cet homme, Sire, je le laiſſe à deviner à V. M.

Mr de Voltaire, qui continuoit à jouir tous les

jours, & au ſpectacle, & à l'académie, & dans les rues même, de l'hommage de ſes concitoyens, tomba enfin très-ſérieuſement malade à la fin d'Avril, pour avoir pris dans un moment de travail pluſieurs taſſes de caffé qui augmentèrent la *ſtrangurie* ou difficulté d'uriner à laquelle il étoit ſujet : pour diminuer ſes douleurs, il prit des calmans ; mais il doubla & tripla tellement la doſe, que l'opium lui monta à la tête, qui depuis ce moment n'a été libre que par petits intervalles. Je le voyois pourtant en cet état ; il me reconnoiſſoit toujours, & me diſoit même quelques mots d'amitié, mais l'inſtant d'après il retomboit dans ſon accablement ; car il étoit preſque toujours aſſoupi ; il ne ſe réveilloit que pour ſe plaindre, & pour dire qu'il étoit venu *mourir* à Paris. L'abbé Mignot ſon neveu, conſeiller au grand conſeil, alla trouver le curé de St Sulpice, qui lui dit que puiſque Mr de Voltaire n'avoit pas ſa tête, il étoit inutile qu'il l'allât voir, mais qu'il lui déclaroit, que ſi Mr de Voltaire ne faiſoit pas une réparation publique & ſolennelle, & dans le plus grand détail, du ſcandale qu'il avoit cauſé, il ne pouvoit *en conſcience* l'enterrer en terre ſainte. Le neveu eut beau lui répondre que ſon oncle, dans le moment où il jouiſſoit de toute ſa raiſon, avoit fait une profeſſion de foi, dont lui curé avoit reconnu l'authenticité, qu'il avoit toujours déſavoué les ouvrages qu'on lui imputoit, qu'il avoit cependant pouſſé la docilité pour les miniſtres de l'Egliſe juſqu'à déclarer que *s'il avoit cauſé du ſcandale, il en de-*

mandoit pardon; le curé répondit que cela ne suffisoit pas; que Mr de Voltaire étoit notoirement connu pour ennemi déclaré de la religion, & qu'il ne pouvoit, sans se compromettre avec le clergé & avec Mr l'archevêque, lui accorder la sépulture ecclésiastique. L'abbé Mignot le menaça de s'adresser au parlement pour avoir justice, qu'il espéroit d'obtenir avec les pièces authentiques qu'il avoit en main; le curé, qui se sentoit appuyé, lui dit qu'il en étoit le maître; tous les amis de Mr de Voltaire étoient d'avis que sa famille employât les voies juridiques; on disoit hautement que les magistrats, qui avoient tant fait administrer & enterrer de jansénistes, ne pourroient en bonne justice refuser la même grâce à Mr de Voltaire, après la déclaration qu'il avoit faite: malgré ces représentations, la famille eut peur du parlement, qui n'aimant pas Mr de Voltaire à cause des épigrammes dont cette compagnie a souvent été l'objet dans ses ouvrages, auroit pu en cette occasion, ne lui être pas favorable: le public ne pensoit pas ainsi, & soutenoit que le parlement auroit été forcé en cette circonstance par la voix publique, malgré toute la mauvaise volonté qu'il pouvoit avoir; il y avoit d'ailleurs un grand nombre de magistrats, surtout parmi les jeunes gens, & quelques uns même parmi les vieillards, qui paroissoient très-bien disposés. Malgré toutes ces représentations, la crainte des parens fut plus forte que la raison, & ils se sont tenus dans une inaction que le public a fort désapprouvée.

Le Samedi 30 Mai, jour de la mort, l'abbé Gaultier, quelques heures avant ce fatal moment, offrit encore ses services, par une lettre qu'il écrivit à l'abbé Mignot; celui-ci alla sur le champ chercher l'abbé Gaultier & le curé de St Sulpice qui vinrent ensemble; le curé s'approcha du malade, & lui prononca le mot de *Jésus-Christ*; à ce mot, Mr de Voltaire, qui étoit toujours dans l'assoupissement, ouvrit les yeux, & fit un geste de la main comme pour renvoyer le curé, en disant, *Laissez-moi mourir en paix*; le curé, plus modéré en cette occasion & plus raisonnable qu'à lui n'appartenoit, se tourna vers ceux qui étoient présens, & dit, *Vous voyez bien, Messieurs, qu'il n'a pas sa tête*; il l'avoit pourtant très-bien en ce moment; mais les assistans, comme vous croyez bien, Sire, n'eurent garde de contredire le curé. Ce capelan se retira ensuite, & dans les propos qu'il tint à sa famille, il eut la mal-adresse de se déceler, & de prouver clairement que toute sa conduite étoit une affaire de vanité. Il leur dit qu'on avoit *très-mal fait* d'appeler l'abbé Gaultier, que cet homme avoit *tout gâté*, qu'on auroit dû s'adresser à lui seul, curé du malade; qu'il l'auroit vu *en particulier et sans témoins*, & qu'il auroit *tout arrangé*. Il persista néanmoins à lui refuser la sépulture ecclésiastique, & donna seulement son consentement par écrit, que Mr de Voltaire fût porté ailleurs. Si la profession de foi avoit été donnée directement au curé, il se feroit surement rendu plus facile; il auroit fait trophée de cette déclaration comme d'une

victoire par lui remportée ſur le patriarche des incrédules ; mais comme cette profeſſion avoit été donnée à un pauvre galopin de prêtre, l'archevêque & le curé ont mieux aimé dire que cette déclaration étoit une moquerie, que de laiſſer au galopin l'honneur de la victoire.

Mr de Voltaire mourut le même jour à onze heures du ſoir, ayant encore proféré quelques mots, mais avec peine, & ayant marqué dans toute ſa maladie, autant que ſon état le lui permettoit, beaucoup de tranquillité d'ame, quoiqu'il parût regretter la vie. Je l'avois encore vu la veille de ſa mort, & ſur quelques mots d'amitié que je lui diſois, il me répondit en me ſerrant la main, *Vous êtes ma conſolation.* Son état me fit tant de peine, & il avoit tant de difficulté à s'exprimer, même par monoſyllabes, que je n'eus pas la force de continuer à voir ce ſpectacle ; l'image de ce grand homme mourant m'affecta ſi profondément, & m'eſt reſtée ſi vivement dans la tête, qu'elle ne s'en effacera jamais. C'étoit pour moi l'objet des plus triſtes réflexions ſur le néant de la vie, & de la gloire, & ſur le malheur de la condition humaine.

Il fut embaumé 24 heures après ſa mort, mis dans une voiture *en robe de chambre*, & conduit par l'abbé Mignot & quelques autres parens à l'abbaye de Scellières à 30 lieues de Paris, dont l'abbé Mignot eſt titulaire. Il y a été enterré le Mardi 2 Juin en très-grande cérémonie, & avec un grand concours de tous les environs. Le prieur de l'abbaye, bon moine

bénédictin, qui ne savoit rien de tout ce qui s'étoit passé à Paris, ne fit aucune difficulté de faire cette cérémonie, sur le vu des pièces que l'abbé Mignot lui présenta. Vingt quatre heures après, le Mercredi 3, le prieur reçut une lettre de l'évêque de Troyes, dans le diocèse duquel l'abbaye de Scellières est située, & qui lui défendoit de procéder à l'inhumation, si elle n'étoit pas faite encore. Le prieur répondit à l'évêque par une lettre très-ferme & très-respectueuse, dans laquelle il lui rendoit raison de sa conduite, & se justifioit si bien, qu'on assure que ce prélat lui-même est convenu *qu'il n'y avoit rien à répondre.* Il paroît que cet évêque, qui dans le fond est un bon homme, mais gouverné par une sœur dévote & fanatique, & poussé par l'archevêque de Paris, avoit fait contre son gré la démarche d'écrire au prieur de Scellières, & avoit pris ses mesures pour que la lettre arrivât après l'inhumation. Ce pauvre diable de prieur, qu'on menaçoit de destituer, est accouru à Paris, a dit ses raisons, & on espère qu'il restera tranquille. On m'a assuré, ce qui pourroit bien être, que l'archevêque de Paris avoit fait consulter un savant canoniste, pour lui demander si Voltaire n'étoit pas dans le cas de l'exhumation, & que le canoniste avoit répondu qu'on s'en gardât bien, & que rien ne seroit plus contraire aux règles. Ne croyez pas au reste, Sire, pour l'honneur de la nation, que tous les dévots, & même tous les évêques approuvent la conduite abominable qu'on a tenue à l'égard de ce grand homme. Parmi plusieurs prélats que je pourrois

nommer à V. M., l'archevêque de Lyon, frère du Montazet qui a ſervi la dernière guerre dans les troupes autrichiennes, prélat qui ne craint pas d'être accuſé de relâchement, puiſqu'il eſt regardé comme janſéniſte, a dit hautement qu'il ne comprenoit rien à la conduite du curé de St Sulpice & de l'archevêque de Paris; que rien n'étoit plus contraire aux lois & à l'uſage conſtant de l'Egliſe; qu'on ne devoit refuſer la ſépulture qu'à ceux qui étoient notoirement excommuniés, ou qui donnoient en mourant des témoignages formels d'impiété, ce que Mr de Voltaire n'avoit pas fait. Pluſieurs curés de Paris penſent de même, & ſûrement l'auroient enterré, en dépit même de l'archevêque, s'il fût mort ſur leur paroiſſe. Le curé de St Etienne du Mont, entr'autres, a dit publiquement, qu'il l'auroit enterré dans ſon Egliſe entre *Racine* & *Paſcal*, qui en effet y ſont inhumés. Enfin toutes les perſonnes vraiment religieuſes, c'eſt-à-dire, qui ne font point de la dévotion une affaire de parti, & un moyen de faire parler d'elles & de jouer un rôle important, blâment unanimement le fanatiſme du curé & de l'archevêque.

Je ne parle point, Sire, de tout le reſte de la nation; je ne puis exprimer à V. M. à quel point elle eſt indignée de tout ce qui ſe paſſe, & il ſeroit bien injuſte de la rendre reſponſable de toute cette infamie, qu'elle auroit empêchée & réprimée, ſi elle avoit le pouvoir en main. Les miniſtres qui ont ſouffert cette abomination déſhonorante pour la France, &

qui ont laiſſé les prêtres faire en cette occaſion ce qu'ils ont voulu, ne penſent pas au crédit & à la force qu'ils leur donnent en agiſſant ainſi, puiſqu'ils ſe croiront déſormais les maîtres de donner ou de refuſer à leur gré la ſépulture. L'académie françoiſe n'a pu encore obtenir de faire pour Mr de Voltaire le ſervice qu'elle a coutume de faire pour tous les membres qu'elle perd; & peut-être, malgré ſes ſollicitations, elle n'obtiendra pas cette grâce, dont le refus eſt un nouvel outrage à la mémoire du grand homme que nous regrettons. Au reſte tous les gens de lettres lui rendent cette juſtice, que perſonne n'oſe ſe préſenter encore pour lui ſuccéder; & il y a tout lieu de croire que l'élection ne ſe fera pas ſitôt. Elle devroit ne ſe faire jamais, & mon avis, s'il étoit ſuivi, ſeroit de laiſſer la place vacante.

Voilà, Sire, le détail que V. M. m'a fait l'honneur de me demander. Quoique je n'aye fait qu'obéir à ſes ordres, je crains pourtant d'avoir abuſé de la permiſſion qu'elle m'a donnée d'épancher mon cœur ſur ce triſte événement, & ſur les ſuites révoltantes qu'il a eues & qu'il a encore. V. M. croira-t-elle qu'on a fait la défenſe la plus rigoureuſe à tous les journaliſtes de dire un ſeul mot à l'honneur de Mr de Voltaire, qu'il ne leur eſt pas permis même de prononcer ſon nom; qu'on a défendu pendant près d'un mois aux comédiens de jouer aucune de ſes pièces, & que cette défenſe vient à peine d'être levée? J'en aurois là-deſſus trop à dire, s'il n'étoit plus prudent de garder le ſilence. La lettre dont V. M. vient de m'ho-

norer, étoit bien néceſſaire à mon cœur, pour adoucir la douleur & l'indignation dans laquelle je ſuis plongé. Si j'avois vingt ans de moins, je quitterois ſans regret un pays où le génie eſt traité avec tant d'indignité, de ſon vivant & après ſa mort. Mais j'ai ſoixante ans, & je ſuis trop vieux pour déménager. Je me conſole au moins par l'intérêt que V. M. veut bien prendre à la perte que la littérature, la philoſophie, la France, & l'Europe même viennent de faire; je ne laiſſerai, Sire, ignorer cet intérêt à aucun de ceux qui ſont faits pour le connoître & pour le ſentir. Mr de Voltaire en étoit digne, j'oſe le dire, non ſeulement par ſon rare génie, mais par ſon admiration pour V. M.; vous étiez ſouvent, Sire, l'objet de nos entretiens, il chériſſoit & honoroit votre perſonne, & vous regardoit comme la reſſource & l'eſpérance de la vérité & de la raiſon. Il ſeroit digne de vous, Sire, de lui faire rendre dans votre capitale & dans votre académie les honneurs qu'on lui refuſe dans ſa patrie. C'eſt au plus grand Roi de l'Europe, à celui qui eſt fait pour ſervir aux autres d'exemple & de modèle, c'eſt à lui à honorer la mémoire de ce grand homme par quelque acte ſolennel, qui conſole la philoſophie, qui faſſe rougir la France, & qui confonde le fanatiſme. Vous avez, Sire, en ce moment, de trop grands intérêts à traiter, pour vous occuper d'un autre objet; mais V. M. vivra, elle jouira bientôt ſans doute de quelques momens de repos, & je prendrai la liberté de lui reparler pour lors de la perte que nous avons

faite, de l'intérêt qu'elle veut bien y prendre, & de ce qu'elle peut faire pour la mémoire du génie qui n'eſt plus.

Je termine cette lettre, Sire, en offrant plus vivement que jamais à V. M. tous les vœux que je fais pour elle, tous ceux que la nation françoiſe fait en ce moment pour vous, pour votre conſervation, pour votre bonheur, pour votre gloire, pour vous voir l'arbitre & le ſauveur de l'Allemagne. Jamais V. M. n'a été plus chère & plus reſpectable à l'Europe.

Ces ſentimens, Sire, ſont plus que jamais gravés au fond de mon cœur, ainſi que la reconnoiſſance éternelle, l'admiration profonde, & la tendre vénération avec laquelle je ſerai juſqu'à mon dernier ſoupir, &c.

Ce 2 Juillet, 1778.

P. S. J'ai été, Sire, tellement occupé de Mr de Voltaire dans la lettre que je viens d'avoir l'honneur d'écrire à V. M., que j'ai preſque oublié de lui parler d'une autre perte qu'elle vient de faire en la perſonne du reſpectable Milord Maréchal, dont V. M. honoroit la vertu, & qui mérite bien les regrets que vous lui donnez, par la tendre vénération qu'il avoit pour votre perſonne. On dit qu'il eſt mort avec la tranquillité la plus philoſophique, & je n'en ſuis point ſurpris. Il m'honoroit de ſon amitié, & j'en ſentois tout le prix. Je perds tous les jours quelque ami, & on n'en refait plus à mon âge. Mais V. M. vit, & ſa vie me fait ſupporter la mienne.

J'oubliois de dire à V. M. que Mr de Voltaire, dans une des visites que lui fit son curé, lui fit donner 25 louis pour les pauvres de sa paroisse; le curé les prit, comme on dit, à *belles-baise-mains*, & n'en à pas moins refusé de l'enterrer. On pouvoit lui dire comme *Chicaneau* au portier de son juge, qui reçoit la bourse du plaideur & lui ferme la porte, *hé, rendez donc l'argent.* Mais l'Eglise est comme l'antre du lion de la fable, *tout y entre & rien n'en sort.*

J'oubliois encore, Sire, de dire à V. M. qu'un curé de Paris, dont on ne m'a pas appris le nom, interrogé par quelqu'un sur la manière dont il se seroit conduit, si Mr de Voltaire étoit mort sur sa paroisse, avoit répondu : *Je l'aurois fait enterrer solennellement, & je lui aurois fait faire une épitaphe, au bas de laquelle j'aurois mis sa profession de foi.* Voilà en effet, Sire, ce qu'auroit fait un homme d'esprit, comme ce curé l'est sans doute. Cette épitaphe auroit été un trophée pour l'Eglise, & pour la postérité un monument de la rétractation, réelle ou apparente, des *erreurs* de Mr de Voltaire. Il est inconcevable que le curé de St Sulpice & l'archevêque n'ayent pas pensé de la sorte, & n'ayent pas vu tout l'avantage qu'ils pouvoient tirer de cette profession de foi, au lieu de s'avouer eux-mêmes vaincus & persiflés, en la regardant comme dérisoire. Mais, Dieu-merci, les ennemis de la raison sont aussi bêtes que fanatiques; ils seroient trop à craindre, s'ils joignoient l'esprit au crédit qu'on a la sottise de leur

accorder. Ils ont pourtant eu l'efprit de perfuader à la plupart des rois, qu'ils font le foutien de leur autorité, & ils ont profité avec adreffe de la fottife de l'auteur du *Syftème de la nature*, qui a bêtement avancé cette abfurdité. Si ce mauvais philofophe avoit lu l'hiftoire eccléfiaftique, il y auroit vu que les prêtres, bien loin d'être le foutien des rois, en ont été de tout temps les ennemis, qu'il n'a pas tenu à eux que la maifon de Bourbon n'ait été privée du trône qui lui appartenoit légitimement, & que s'ils difent aux rois que *leur puiffance vient de Dieu*, ce n'eft pas qu'ils veuillent fe foumettre à cette puiffance, c'eft au contraire pour foumettre les rois à la leur, puifqu'ils prétendent repréfenter Dieu fur la terre.

Ce 3 Juillet, 1778.

Second P. S. Je relis ma lettre, Sire, & je relis en même temps, pour la vingtième fois, la vôtre, que je relirai encore, & qui feroit bien digne d'être placée dans l'épitaphe de Voltaire au lieu de fa profeffion de foi. Je m'apperçois un peu tard que je n'ai pas répondu à l'article de cette excellente lettre, où V. M. dit que *peut-être le vieux patriarche vivroit encore, s'il étoit retourné à Ferney.* Hélas! Sire, je le crois comme vous, & je fuis perfuadé que la vie fatigante & agitée qu'il a menée à Paris, a confidérablement abrégé fes jours. J'étois fort d'avis qu'il retournât à Ferney au commencement de la belle faifon, & qu'il allât y jouir paifiblement des hom-

mages qu'il avoit reçus à Paris. Mais sa nièce, qui s'ennuyoit à Ferney, l'en a détourné, & plusieurs de ses amis ont pensé de même, craignant que s'il retournoit jamais dans sa retraite, les prêtres n'obtinssent un ordre qui l'obligeât d'y rester. Ils avoient déjà cherché à lui faire une affaire sur son retour à Paris, disant qu'il y étoit venu sans permission ; mais il a été bien vérifié qu'il n'avoit jamais eu de défense d'y venir, & on a pris le sage parti de le laisser jouir tranquillement de sa gloire. Pour moi, Sire, quand j'appris qu'il avoit formé presque subitement le dessein de venir à Paris, & qu'il étoit déjà en route, j'en fus très-affligé, ne doutant pas qu'il ne vînt y chercher la persécution & la mort. Je me suis trompé, à ma grande satisfaction, sur le premier article, & son apothéose si brillante & si solennelle m'avoit consolé de son voyage ; mais malheureusement je ne me suis pas trompé de même sur les suites funestes & irréparables de ce voyage imprudent & précipité. Son médecin a dit que s'il étoit resté à Ferney, il auroit pu vivre encore dix années. En effet, le principe de la vie étoit si fort chez lui, que son agonie a été longue & douloureuse. Il avoit encore à 84 ans tout le feu de sa jeunesse ; & dans une de nos assemblées de l'académie, où l'abbé Delisle lui lut une traduction en vers d'une épître de Pope, Mr de Voltaire nous étonna & nous enchanta tous par sa présence d'esprit & sa mémoire, se souvenant à chaque vers françois du vers corre-

spondant

ſpondant de Pope, qu'il n'avoit peut-être pas lu depuis trente années. Quoique ſa tragédie d'Irène ne vaille ni Zaïre ni Mahomet, elle eſt encore fort ſupérieure à toutes les tragédies qu'on nous donne aujourd'hui. On m'a dit que V. M. l'a fait demander à la famille, qui ſans doute ſe fera un plaiſir & un devoir de procurer cette lecture à V. M. Elle trouvera dans cette pièce de très-beaux vers, dignes du meilleur temps de l'auteur, quelques belles ſcènes, & un rôle de père qui eſt très-beau. Quand l'auteur eſt tombé malade, il alloit la faire imprimer, & ſe propoſoit de la dédier à l'académie.

Je demande encore une fois, Sire, mille pardons à V. M. d'avoir abuſé, comme j'ai fait, de ſa patience & de ſon temps par cette énorme lettre, ou plutôt par ce volume ; elle ne le lira pas, ſi, comme je n'en doute point, elle a quelque choſe de mieux à faire ; elle jetera ce bavardage au feu, ſi, comme je le crains, ce bavardage l'ennuie ; mais j'ai mieux aimé courir le riſque de l'ennuyer, que de ne pas lui donner cette foible preuve de mon zèle pour exécuter ſes ordres, & du plaiſir que je reſſens à faire ce que je crois pouvoir lui être agréable. C'eſt dans ces diſpoſitions que je la ſupplie de vouloir bien recevoir cette lettre, à la fin de laquelle je prends la liberté de lui renouveler encore tous les ſentimens de reconnoiſſance, d'admiration, & de profond reſpect avec leſquels je ſerai toute ma vie, &c.

J'apprends en fermant cette lettre qu'un très-habile artiste vient de faire en terre une esquisse parfaitement ressemblante de celui que nous regrettons. Si V. M. en vouloit un marbre, je donnerois ses ordres à cet artiste.

LETTRE CLXXIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 16 Août, 1778,
Anniversaire de la Bataille de Lignitz.

SIRE,

LES deux lettres du 22 & du 23 Juillet dont V. M. m'a honoré, ne me sont parvenues qu'avant-hier, à trois semaines de date, & je ne perds pas un moment pour répondre aux questions que V. M. me fait l'honneur de m'adresser sur le grand homme que nous avons perdu.

Je ne crois pas qu'il ait dit au Maréchal de Richelieu le mot plaisant qu'on lui attribue, *Ah! frère Caïn, tu m'as tué.* Je l'ai vu très-assidument dans le cours de sa maladie : j'y ai trouvé plusieurs fois le Maréchal, & je n'ai pas entendu ce mot. Sa famille, & tous ses amis n'en ont aucune connoissance. Il est vrai que le mot est plaisant, qu'il ressemble bien à ceux qu'il disoit souvent, & que le Maréchal ressemble encore mieux à frère Caïn; mais il y a

apparence que ce mot a été fait par quelqu'un qui croyoit, ce qui n'eſt pas vrai, que le patriarche s'étoit empoiſonné avec de l'opium que lui avoit donné le Maréchal; il lui en avoit bien donné en effet, mais la bouteille fut caſſée par la faute des domeſtiques, ſans qu'il en eût pris une goutte.

Il eſt très-ſûr que quelques jours avant ſa maladie, il prit beaucoup de caffé, pour travailler mieux à différentes choſes qu'il vouloit faire; les corrections de ſa tragédie étoient du nombre; il s'alluma le ſang, perdit le ſommeil, ſouffrit beaucoup de ſa ſtrangurie, & pour ſe calmer, ſe bourra d'opium qu'il envoya chercher chez l'apothicaire, & qui vraiſemblablement a achevé de le tuer.

Dans le temps où il eſt tombé malade, je ſais qu'il travailloit ſur les prophéties de Daniel; mais j'ignore où il en étoit. Je ſuis ſûr auſſi qu'à la réquiſition de l'Impératrice de Ruſſie, il avoit déjà commencé quelques pages de ſon hiſtoire.

Sa famille s'eſt accommodée avec un libraire étranger pour ſes manuſcrits; mais comme ils ſont encore ſous le ſcellé à Ferney, on ne ſait s'il y en a beaucoup; on en doute; car il faiſoit imprimer à meſure qu'il compoſoit; il aimoit à jouir, & ne mettoit rien à fonds perdu.

L'Impératrice de Ruſſie vient d'acheter ſa bibliothèque qui eſt d'environ dix mille volumes, dont un grand nombre, dit-on, a des notes de ſa main. Cette princeſſe ſe propoſe de mettre cette bibliothèque dans

un petit temple qu'elle fera conftruire exprès, & au milieu duquel elle fera conftruire un monument en fon honneur.

Ce monument, Sire, ne vaudra pas l'Eloge que V. M. doit faire de ce grand homme. Cet Eloge rappellera un beau vers de Voltaire :

Le grand Condé pleurant aux vers du grand Corneille.

Cet Eloge, Sire, fera le fignal de beaucoup d'autres, qui ne le vaudront pas, mais auxquels il fervira de modèle ; & les gens de lettres apporteront après vous le denier de la veuve. L'académie françoife ne penfe point encore à lui choifir un fucceffeur ; elle y eft trop embarraffée, elle tardera le plus qu'elle pourra ; & ce qu'il y a de fâcheux, c'eft que le fucceffeur de Voltaire fera reçu par un prêtre, qui étoit directeur lorfque ce grand homme eft mort. Ses confrères fuppléeront de leur mieux à ce que ce capelan ne dira pas. Pourquoi faut-il qu'ils ayent la langue & les mains liées ? Nous voulons toujours lui faire un fervice, & nous n'efpérons guères de l'obtenir ; & chacun de nous peut dire, en parodiant un vers de l'opéra :

Ah ! j'attendrai long-temps, *la meſſe* eft loin encore.

Je ne fais fi j'ai eu l'honneur de mander à V. M. qu'un très-habile artifte de ce pays-ci, nommé Houdon, déjà connu par plufieurs beaux ouvrages, a fait en terre,

en attendant le marbre, un magnifique buſte du patriarche, d'une reſſemblance parfaite. Il ſeroit digne d'être placé dans le cabinet de V. M., & donné par elle à l'académie de Berlin.

Voici quatre vers excellens qu'on a faits ſur lui :

Celui que dans Athène eût adoré la Grèce,
Que dans Rome à ſa table Auguſte eût fait aſſeoir,
Nos Céſars d'aujourd'hui n'ont pas voulu le voir,
Et Monſieur de Beaumont lui refuſe une meſſe.

Ce Monſieur de Beaumont eſt le digne archevêque fanatique, que Paris a le bonheur d'avoir.

Le déſir de répondre aux queſtions de V. M. m'a empêché, Sire, de lui parler en détail des vœux ardens que toute la France fait pour elle, de la gloire dont elle continue à ſe couvrir, de l'exemple qu'elle donne aux autres ſouverains, & de toutes les qualités ſublimes qu'elle a déployées depuis ſix mois, comme négociateur, comme guerrier & comme Roi. Puiſſiez-vous donner encore long-temps de pareilles leçons aux *Céſars d'aujourd'hui.*

Je ſuis avec la plus profonde & la plus tendre vénération, &c.

LETTRE CLXXIV.

DU ROI.

Sans date.

JE me sers de l'occasion de M. le Colonel Grimm au service de Russie, qui retourne en France, pour vous envoyer un très-petit essai sur le gouvernement. Je n'en ai fait tirer que huit exemplaires, dont je soumets celui-ci à votre censure. La matière est susceptible d'une grande étendue; je l'ai resserrée, parce qu'il vaut mieux donner à penser au lecteur que de l'accabler par une répétition assommante de choses connues & dites dans tous les livres. Si l'auteur mérite l'approbation d'Anaxagoras, c'est tout ce qu'il ambitionne. Le porteur vous dira le reste. Qu'Anaxagoras se conserve, que la force & la vigueur d'ame achève de cicatriser les plaies de son cœur, & que sa magnanimité l'élevant au-dessus de tous les coups de la fatalité, lui procure l'heureuse apathie des stoïciens. Sur ce, &c.

LETTRE CLXXV.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 9 Octobre, 1778.

J'AI reçu avec la plus vive reconnoissance, & pour la mémoire de mon illustre ami, & pour l'honneur des lettres, les expressions si douces & si consolantes des sentimens de V. M. pour ce grand homme, & de son amour pour les talens & le génie. Je voudrois pouvoir faire lire à toute l'Europe littéraire ce que V. M. me fait l'honneur de m'écrire à ce sujet, & qui est si propre à encourager & à consoler ceux qui cherchent comme elle, quoiqu'avec des talens bien inférieurs, à adoucir par la méditation & par l'étude les maux de la vie, les infirmités de la nature humaine, les traverses causées par la persécution & la calomnie. J'attends avec la plus vive impatience le monument immortel que V. M. se propose d'ériger à la gloire de celui que nous pleurons. L'académie françoise vient de lui rendre des honneurs qu'elle n'avoit encore rendus à personne. Sur la proposition que je lui en ai faite, & qui a été acceptée de tous mes confrères avec acclamation, elle a proposé l'Eloge de Mr de Voltaire pour le sujet du prix de poësie qu'elle doit donner l'année prochaine ; pour rendre ce prix plus considérable, j'ai prié l'académie d'accepter une somme de 600 livres qui doublera le prix, & qui est pour moi le denier

de la veuve, & j'ai de plus donné à l'académie le buſtè très-beau & très-reſſemblant de Mr de Voltaire, le ſeul que nous ayons encore dans notre ſalle d'aſſemblée ; ce buſte à la vérité n'eſt qu'en terre, car je ne ſuis pas aſſez riche pour le donner en marbre ; mais j'ai eu le plaiſir de le voir expoſé dans la ſalle d'aſſemblée à la ſéance publique du 25 Août, & honoré des applaudiſſemens & des larmes de toute l'aſſemblée. Je lus à la même ſéance l'Eloge de Crébillon, où je trouvai pluſieurs occaſions de parler de ſon illuſtre vainqueur, en rendant d'ailleurs juſtice au vaincu. Le public me parut ſatisfait de tout ce qui s'étoit paſſé dans cette ſéance, & j'eſpère que le prix propoſé aura l'approbation de V. M. Nous ne recevrons les pièces qu'au mois d'Août de l'année prochaine, mais ces pièces, Sire, ne vaudront pas votre proſe.

Je fais des vœux pour la fin de cette campagne, ſi fatigante, à ce qu'on m'écrit, pour V. M. ; je fais plus de vœux encore pour voir finir cette guerre qu'il n'a pas tenu à elle d'éviter, & dont le motif la couvre de gloire. Puiſſe l'hiver prochain inſpirer à vos ennemis des diſpoſitions plus raiſonnables & plus pacifiques !

Mr de Catt remettra à V. M. un Eloge de la Motte qu'on m'a demandé pour un journal, & qui contient, à ce que je crois, un jugement ſain ſur les ouvrages de cet auteur. Je ſerois très-flatté que ce petit morceau méritât le ſuffrage de V. M.

Elle a dû recevoir, ou elle recevra bientôt un

ouvrage très-ſavant de médecine, dont l'auteur, Mr Barthès, m'a prié de le mettre aux pieds de V. M., & de lui demander le titre d'académicien de Berlin, dont il eſt digne par ſes talens & par ſes travaux.

Mr de Rougemont eſt en peine, ſi V. M. a reçu la dernière lettre qu'il a eu l'honneur de lui écrire, & déſiroit que V. M. voulût bien l'honorer d'un mot de réponſe. C'eſt un homme fort honnête, fort attaché à V. M., & très-digne de ſes bontés.

Je n'entretiendrai pas V. M. de toutes les ſottiſes qui ſe font, & qui ſe diſent, & qui ſe liſent, ou ne ſe liſent pas, dans le ſéjour que j'habite. Je lui apprendrai ſeulement qu'il y a des hommes aſſez vils (& par malheur pour eux en aſſez grand nombre) pour jeter les hauts cris ſur le ſujet du prix que l'académie a propoſé ; que les curés de Paris ont voulu ſur cela préſenter requête au gouvernement, & que le gouvernement leur a impoſé ſilence.

Je ſuis avec la plus vive reconnoiſſance & le plus profond reſpect, &c.

LETTRE CLXXVI.

DU ROI.

Sans date.

VOICI cet éloge de Voltaire, moitié minuté dans les camps, moitié corrigé dans les quartiers d'hiver. Je crains bien que l'académie françoife ne critique un peu le langage, mais le moyen de bien parler Welche en Bohème. J'ai fait ce que j'ai pu, l'ouvrage n'eft pas digne de celui qu'il doit célébrer; toutefois j'ai profité de la liberté de la plume pour faire déclamer en public à Berlin ce qu'à Paris on ofe à peine fe dire à l'oreille. Voilà en quoi confifte tout le mérite de cet ouvrage. Votre éloge de la Motte eft fans doute fupérieur à mon griffonnage, fi ce n'eft que la matière que j'ai eu à traiter eft plus abondante que la vôtre.

Mr Rougemont doit déjà être payé jufqu'au dernier fol des arrérages qu'il peut prétendre. Et pour la guerre que nous faifons, je ne fais encore trop que vous en dire : je me confidère comme un inftrument dans les mains de la fatalité, qui eft employé dans l'enchaînement des caufes, fans que cet inftrument fache quel eft le but & quel fera le réfultat des opérations qu'on lui fait faire. C'eft un aveu fincère que les politiques & les militaires font rarement, mais très-conforme au tour des entreprifes que tant d'hommes d'Etat ont hafardées avant moi, & dont

l'hiſtoire nous narre le dénouement tout différent des projets qu'en avoient conçus les promoteurs. Quelque peſant que ce fardeau de la guerre ſoit pour ma vieilleſſe, je le porterai gaiement, pourvu que par mes travaux je conſolide la paix & la tranquillité de l'Allemagne pour l'avenir. Il faut oppoſer une digue aux principes tyranniques d'un gouvernement arbitraire, & réfréner une ambition déméſurée qui ne connoît de borne que celle d'une force aſſez puiſſante pour l'arrêter; il faut donc nous battre. Combien & juſqu'à quand, c'eſt ce que le temps éclaircira. Ceci eſt une phraſe de gazetier, qui peut ſouvent s'appliquer à d'autres ſujets; mais quoi qu'il en arrive, je prie Dieu qu'il vous ait, &c.

LETTRE CLXXVII.

DU ROI.

Le 29 Janvier, 1779.

MOI qui n'arrange que des mots, j'ai été fort étonné qu'un philoſophe qui ne s'occupe que des choſes, veuille que je lui envoie des ſyllabes meſurées à la toiſe et peut-être même mal meſurées. Malebranche mépriſait la poëſie, Newton, je crois, en tenait aſſez peu compte, et Copernic faiſait plus de cas des éphémérides de Ptolomée que de l'iliade & de l'énéide. Quelle impreſſion des fictions peu-

vent-elles faire ſur un eſprit amoureux de vérités? Mais cet eſprit ne peut pas toujours être tendu, il faut du relâche après de grands efforts, & puis quand on a fait quelque ſéjour à Ferney, on peut ſe réconcilier avec la poëſie. Voilà comme j'ai raiſonné; enſuite les réflexions ſont ſurvenues, je me ſuis dit: ſi tu faiſais des vers comme ceux de Voltaire, tu pourrois les envoyer hardiment fût-ce même à Diagoras; mais les tiens ſont des avortons d'une imagination foible & d'un ignorant dans la langue des Welches. Je me ſuis arrêté, j'ai été indécis ou même découragé; un moment après j'ai réfléchi ſur la façon dont on en uſe avec ceux qui jouent ce qu'on appelle de grands rôles, & je me ſuis dit: On nous traite comme des enfans, quand nous balbutions à peine; on nous dit que nous haranguons comme Cicéron; s'il nous arrive d'ajuſter une rime au bout de quelques mots, on eſt étonné de l'étendue de notre génie; & quand nous marchons lourdement, on nous compare à des danſeurs de corde. Vas donc, épître chinoiſe, trouver Diagoras, recueillir des éloges pour ton auteur. Sur cela l'épître part & vous ſera remiſe. Je m'attends que vous en jugerez comme défunt l'abbé Trublet d'un ſermon ſur lequel on lui demandoit ſon ſentiment: il n'y a pas là, dit-il, un ſeul mot de géométrie. Après tout, ſi ces vers vous ennuient, vous n'avez qu'à vous en prendre à vous-même, vous avez voulu les avoir. Ce qui m'étonne encore plus, c'eſt la propoſition que vous me faites de mettre certain rêve en

vers. Cela feroit fort difficile; & comme ce n'eſt qu'une ſaillie d'imagination, il feroit à craindre que les vers ne conſervaſſent pas la même rapidité que la proſe. La rime eſt une terrible choſe, & les meilleurs poëtes ſont obligés de recourir à des chevilles & à des longueurs qu'ils déguiſent le mieux qu'ils peuvent, mais qui ne laiſſent pas de rendre l'ouvrage plus traînant qu'il ne feroit en proſe. J'apprends d'ailleurs qu'on fait à préſent à Paris des tragédies non rimées, & que l'on eſt ſur le point de proſcrire la poëſie : je crois donc qu'il vaudroit mieux mettre mes vers en proſe que ma proſe en vers, à moins que par un édit de vos nouveaux miniſtres on ne conſerve à la poëſie ſon ancien droit de bourgeoiſie.

Je ſuppoſe que vous aurez reçu à préſent un fatras d'ergotage métaphyſique qui ne dit pas grand'choſe. Mais que peut-on ſavoir d'une ſcience dont des mots vagues & inintelligibles ſervent d'interprètes ? C'eſt bien de la métaphyſique dont on peut dire qu'elle a créé des monſtres pour les combattre. Après tout, les différentes explications des énigmes de la nature n'altèrent en rien notre bonheur, & les choſes continuent d'aller leur train accoutumé. Vous me parlez des lunettes d'approche de * * * ; j'en crois le calcul admirable : mais le fait eſt que j'ai voulu m'en ſervir & que je n'ai rien vu.

Je juge par le ſtyle de votre lettre que votre ſanté ſe rétablit, & que le voyage ne vous a pas été inutile. Continuez à vous bien porter, & ſoyez perſuadé

de la part que j'y prends comme à tout ce qui vous regarde.

Sur ce, &c.

LETTRE CLXXVIII.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 30 Avril, 1779.

Mr le Baron de Goltz a bien voulu se charger de faire parvenir à V. M. le foible monument que je viens d'ériger à la mémoire du vertueux & respectable Milord Maréchal. Je serois bien flatté que cet Eloge pût obtenir le suffrage de V. M.; j'ai tâché d'y peindre avec vérité le digne Milord qui en étoit l'objet, & j'aurai du moins la satisfaction, si je n'ai pas réussi, d'avoir exprimé dans cet Eloge les sentimens de respect & d'admiration dont je suis pénétré depuis si long-temps pour le héros philosophe qui honoroit de son amitié ce véritable sage.

Je ne sais si V. M. a reçu le volume de mes Eloges académiques, que j'ai adressé il y a trois mois à Mr de Catt; je n'ai point eu de nouvelles de son arrivée, quoique je n'aye pas perdu un moment pour envoyer ce volume à V. M., aussitôt qu'il a paru. J'ai tâché, Sire, dans ces Eloges, de peindre & d'apprécier de mon mieux les talens des hommes dont j'avois à parler, & d'y mettre le plus de variété qu'il m'a été possible, relativement à leur génie & à

leur caractère. Cet ouvrage a été reçu assez favorablement, mais les autres suffrages ne sont rien pour moi, si je n'ai pas le bonheur d'obtenir celui de V. M.

En lui envoyant l'Eloge de Milord Maréchal, j'ai eu l'honneur de lui écrire un mot, dans un moment où attaqué d'un accès de fièvre, je pouvois à peine tenir la plume. Je suis mieux en ce moment, quoique foible ; depuis long-temps j'aspire au moment où je pourrai avoir l'honneur de faire compliment à V. M. sur la conclusion de la paix. Depuis long-temps les nouvelles publiques assurent que cette grande affaire va se terminer, & cependant elle ne paroît point encore finie ; mais d'après tout ce que j'entends dire, je la crois assez avancée pour ne point douter en ce moment que l'Allemagne ne jouisse enfin bientôt d'un si grand bonheur. Elle en aura, Sire, toute l'obligation à V. M., qui se couvre en ce moment de gloire plus que jamais. Quelle vie, & quel règne, dit en ce moment toute l'Europe d'une voix unanime ! jamais plus belle pièce n'eut un plus beau cinquième acte ; puisse ce cinquième acte durer encore bien des années ! Je l'espère, Sire, autant que je le désire, pour le bien de l'Europe, l'exemple des autres souverains, le bonheur de l'Allemagne, & enfin pour l'honneur de la philosophie & des lettres. Elles ont besoin plus que jamais d'avoir un chef & un protecteur tel que vous. Elles n'en ont point d'autres à espérer ; mais vivez, Sire, & vous leur suffirez.

V. M. a fait aux manes de Voltaire un honneur qui efface tout celui qu'ils ont reçu. Je prends la liberté de lui envoyer un petit discours que j'ai prononcé à l'académie le jour de la réception de son successeur. V. M. verra bien qu'à la fin de la page 10 j'ai voulu indiquer, mais à mots couverts, & qui ont été bien entendus par l'auditoire, le refus qu'on a fait à Voltaire & à Molière de les enterrer l'un & l'autre dans ce que nous appelons *terre sainte*, quoiqu'on ait fini par leur accorder cet honneur, mais à la vérité d'assez mauvaise grâce.

Je ne sais si j'ai eu l'honneur de mander à V. M. qu'un très-habile sculpteur de l'académie, nommé Houdon, a fait un buste de Voltaire qui est d'une ressemblance & d'une exécution parfaite. Si V. M. désiroit de l'avoir, je la prie de me donner ses ordres sur cet objet, & je me ferois un devoir de les exécuter avec autant de zèle que de promptitude.

Recevez, Sire, avec votre bonté ordinaire l'assurance des sentimens vrais & profonds que j'ai voués pour toute ma vie à V. M., de la vive reconnoissance que je lui dois, de l'admiration dont je suis pénétré pour elle, & de la tendre vénération avec laquelle je serai jusqu'à mon dernier soupir, &c.

LET-

LETTRE CLXXIX.

DU ROI.

Le 6 Juin, 1779.

J'AI reçu deux de vos lettres avec l'éloge de quelques académiciens, & le petit ouvrage que vous avez consacré à la mémoire de Milord Maréchal, dont je vous remercie. Je n'ai pas eu le temps de tout lire, parce que je ne fais que d'arriver. Mon esprit, encore tout souillé d'une bourbe mêlée de politique & de finance, doit se purifier par une ablution légale dans les eaux d'Hippocrène, avant de se présenter à la cour d'Apollon devant les neuf Muses, & avant de méditer des ouvrages comme les vôtres. Donnez-moi ce petit délai & j'entrerai alors en matière plus que je ne le puis à présent. Mon pauvre cerveau a été agité par des tempêtes pendant quatorze mois, les traces des arts effacées, les idées bouleversées par la multitude d'arrangemens, de spéculations, de négociations & d'affaires de toute nature dont il falloit de nécessité m'occuper. Le fougueux Autan & l'impétueux Borée ont été calmés par un coup de trident du Neptune françois & de son sage ministère; mais si les flots de mon esprit long-temps agités n'ont plus des vagues soulevées jusqu'au ciel, la surface des eaux est encore ridée, jusqu'à ce qu'un calme parfait en arrête le mouvement. Voilà du poëtique qui vaudroit mieux dans une ode que dans une lettre. Je

ne ſaurois qu'y faire, mon cher géomètre ; vous ſerez obligé d'avaler cette comparaiſon uſée, parce que je ne ſaurois en ce moment y rien ſubſtituer de mieux. Je deviens ſi vieux & ſi uſé, que je ne ſuis plus bon à quoi que ce ſoit. Tout le monde n'eſt ni Fontenelle, ni Voltaire, ni le bon défunt Milord, qui conſervoient la force & la vivacité d'eſprit dans un âge plus avancé que celui des Condé & des Marlborough, qui radotoient aux bords du tombeau. Je radoterai bientôt comme eux, & comme Swift que ſes domeſtiques montroient pour de l'argent. Et Don Joſeph dira, il l'a bien mérité. Et toujours du Joſeph, & encore du Joſeph à un géomètre qui ſe ſoucie auſſi peu des inſectes qui ſe déchirent ſur ce ridicule globe, que nous autres imbécilles de la cinquième lune de Saturne ; mais je voulois vous dire encore un mot du buſte de Voltaire. Comment de Saturne viendrai-je à lui ? quelle tranſition me mènera de l'un à l'autre ? Je n'en ſais, ma foi, rien, & j'écris au ſecrétaire de l'académie françoiſe, qui avec quelque puriſte, quelque ſucceſſeur de l'abbé d'Olivet, dira : cet homme ne ſait pas écrire, Bouhours l'avoit bien dit, l'atmoſphère de l'eſprit s'étend de la Garonne juſqu'à la Moſelle, au-delà point de ſens commun. Enfin pour aujourd'hui je ſubis condamnation, je ne m'en relève pas, c'eſt au temps à me remettre dans mon aſſiette naturelle, s'il en peut venir à bout, & à vous à me regarder avec des yeux d'indulgence, & à me venir voir ſi cela peut vous convenir.

Sur ce, &c.

LETTRE CLXXX.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 2 Juillet, 1779.

LORSQUE j'eus l'honneur d'écrire ma dernière lettre à V. M., la paix qu'elle vient de donner avec tant de gloire à l'Allemagne étoit près de se conclure, & je crus dès ce moment pouvoir témoigner à V. M. toute le joie que je ressentois d'un événement tout à la fois si heureux pour l'Europe, si précieux à ses peuples, & si honorable pour elle. Je prends la liberté de lui renouveler aujourd'hui l'expression des mêmes sentimens, & d'une admiration que j'ai le bonheur de partager aujourd'hui avec tous ceux qui entendent prononcer le nom de V. M. Cette admiration, Sire, est aussi universelle que juste, & jamais peut-être aucun monarque n'a été plus généralement l'objet de la vénération publique, que ne l'est en ce moment V. M. La France est peut-être de toutes les nations celle qui en donneroit à V. M. les témoignages les plus vifs, tant l'enthousiasme que vous y excitez est prodigieux & universel. On a dit, je ne sais pas pourquoi, que V. M. viendroit faire un tour à Paris. Elle y recevroit, j'ose le dire, les honneurs du triomphe le plus complet dont elle ait jamais joui, & j'aurois le bonheur d'en être témoin avant de quitter ce triste monde, qui dans cette circonstance me paroîtroit à bien juste

titre le meilleur des mondes poſſibles. Mais je crains bien, Sire, qu'il ne me faille renoncer à ce doux eſpoir, ou plutôt à cette douce chimère, comme je ſuis obligé de renoncer, au moins pour cette année, au déſir que j'avois d'aller mettre encore une fois aux pieds de V. M. tous les ſentimens de reſpect & d'admiration dont je ſuis depuis ſi long-temps pénétré pour elle. La foibleſſe de ma ſanté, qui devient plus grande de jour en jour, & qui ne me permet preſque plus aucun travail d'eſprit, & encore moins aucune fatigue de corps, me prive de cette ſatisfaction ſi chère à mon cœur. Je m'en conſole, Sire, autant qu'il eſt poſſible, en m'entretenant avec tout ce que je vois, de la gloire de V. M., en me rappelant ſans ceſſe avec la plus vive reconnoiſſance les bontés dont elle m'honore depuis ſi long-temps, & ſurtout en apprenant que ſa ſanté eſt meilleure que jamais, & promet encore long-temps à l'Europe l'exemple de ſa vie, de ſa gloire, de ſon génie & de ſes vertus.

Je n'oſe prier V. M. d'interrompre quelques momens ſes précieuſes occupations pour jeter les yeux ſur le volume d'Eloges académiques que j'ai eu l'honneur de lui envoyer. Elle y verra du moins, ſi elle daigne l'ouvrir, les témoignages les plus ſincères de la reconnoiſſance & de la vénération que je lui dois. Je ne ſais par quelle fatalité elle a reçu ce volume ſi tard. J'ai eu l'honneur de le lui envoyer au moment même de l'impreſſion ; il eſt reſté contre mon eſpérance trois mois entiers à Berlin, & n'a été remis à

V. M. qu'au moment de ſon arrivée. C'eſt trop tard pour ce que je lui dois, mais c'eſt peut-être encore trop tôt pour mon intérêt, & pour le jugement qu'elle portera de cette rapſodie, ſi elle daigne un moment s'en occuper.

V. M. ſait peut-être que l'académie françoiſe a propoſé l'Eloge de Voltaire pour le ſujet du prix de poëſie, & que j'ai eu le bonheur de rendre hommage en cette occaſion à la mémoire de mon ami, en augmentant ce prix du double. Nous allons lire & juger les pièces du concours; puiſſent-elles être dignes du ſujet! Il ne nous reſteroit plus, Sire, qu'un Eloge à propoſer après celui-là; je le laiſſe à deviner à V. M., & je voudrois bien que les circonſtances nous permiſſent d'offrir à nos poëtes un ſi beau ſujet d'exercer leurs talens.

V. M. me fait l'honneur de me parler du buſte de Voltaire. Ce buſte, Sire, eſt très-reſſemblant, fait par un ſculpteur très-habile, & digne d'orner le cabinet de V. M. & même la ſalle de ſon académie. Si V. M. a quelques ordres à me donner à ce ſujet, je les exécuterai avec autant de zèle que de plaiſir.

Nous ne ſommes pas, Sire, auſſi heureux que V. M., de jouir des douceurs de la paix; nous nous contentons de la déſirer & de l'attendre. Puiſſe-t-elle bientôt ſe rendre à nos vœux!

Je finis en demandant pardon à V. M. de l'avoir ennuyé ſi long-temps de mon verbiage, en lui renouvelant tous les vœux que je fais pour ſon bonheur,

pour sa gloire, & pour sa conservation, & en mettant à ses pieds tous les sentimens d'admiration, de reconnoissance, & de vénération tendre & profonde avec lesquels je serai jusqu'au dernier jour de ma vie, &c.

LETTRE CLXXXI.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 19 Septembre, 1779.

J'ARRIVE de la campagne, où j'ai été passer environ trois semaines pour me reposer d'un travail un peu forcé que les circonstances où je me suis trouvé m'avoient obligé de faire ; & je n'ai rien de plus pressé en arrivant que de répondre à la lettre pleine de bonté dont V. M. m'a honoré, & dont je lui rends les plus humbles & les plus tendres actions de grâce. Je suis en même temps, Sire, & assez bon François, & assez sincèrement attaché à V. M., pour voir avec le plus grand plaisir les sentimens où elle est par rapport à notre ministère, & l'union qui paroît s'établir entre les deux cours. J'ai toujours pensé que l'alliance de la France avec V. M. étoit l'état naturel de l'une & de l'autre puissance, qu'elle n'avoit été pendant quelque temps interrompue que par la haine d'une femme qui vouloit se venger du juste mépris de V. M. pour elle, & par l'ambition d'un prêtre bel-esprit qui vouloit être Cardinal ; & je vois

avec grande joie qu'enfin la France peut dire comme Roxane :

Et que tout rentre ici dans l'ordre accoutumé.

Les François, Sire, ne peuvent pas être vos ennemis, comme vous ne voulez pas être le leur. Indépendamment des intérêts politiques l'admiration, & le respect dont toute la nation est pénétrée pour V. M. est à un degré inexprimable, & on ne tarit point, Sire, sur les éloges qui sont dus à la conduite si ferme, si noble, si courageuse que V. M. vient de tenir dans l'affaire importante qui agitoit l'Allemagne. J'en ai déjà tant parlé à V. M., que je crains en me répétant de paroître adulateur ; mais, Sire, on n'a point d'adulation à se reprocher quand on est l'écho de la voix publique ; & jamais elle n'a été si unanime & si énergique qu'elle l'est en ce moment sur V. M. Quelle satisfaction n'aurois-je pas eue à lui exprimer moi-même tous ces sentimens, si ma frêle machine m'avoit permis de m'exposer aux fatigues d'un long & pénible voyage ? Jamais, Sire, je n'ai éprouvé un plus grand désir d'aller me mettre aux pieds de V. M. ; mais j'ai craint de n'avoir pas la force d'arriver jusqu'à elle. Je ne puis cependant renoncer encore totalement à l'espérance de la voir & de l'entendre, & si dans l'état de foiblesse où je suis, je trouvois quelque moment lucide, j'en profiterois à l'instant pour satisfaire mon cœur.

Nous venons, Sire, de donner à l'académie fran-

çoise le prix que nous avions proposé pour l'Eloge de Voltaire, & que j'avois augmenté de 600 livres, pour honorer par le denier de la veuve la mémoire de mon illustre ami. La pièce de vers qui a remporté le prix est pleine de très-belles choses; l'auteur n'a pas voulu se nommer, & il a cédé la médaille à la pièce qui a eu l'*accessit*, & qui a beaucoup de mérite aussi. On croit que cet anonyme est Mr de la Harpe.

L'académie françoise posséde, Sire, le buste de Voltaire dont j'ai eu l'honneur de vous parler. C'est moi qui le lui ai donné; mais comme je ne suis pas riche, je n'ai pu le donner qu'en terre cuite. V. M. l'aura en marbre quand elle le voudra; le buste est de mille écus; elle pourra, si elle veut, me donner ses ordres à ce sujet; ils seront promptement exécutés. Elle pourroit même en faire deux, un pour elle, & un pour l'académie de Berlin, qui recevroit surement ce buste avec tous les sentimens dus au donateur & à l'orignal. J'oubliois de dire à V.M. que ce buste est de deux manières, toutes deux très-ressemblantes, l'une à l'antique avec la tête nue, l'autre avec la perruque, ce qui n'est pas si pittoresque, mais en même temps aide à la ressemblance parfaite; & c'est de cette dernière manière que je l'ai donné à l'académie.

Vous n'avez que trop raison, Sire, sur la décadence où tout est tombé, & sur le grand vide que laisse la mort de Voltaire; mais tel est le sort des choses humaines. Quand même notre littérature se remonte-

roit, je doute qu'elle puisse de long-temps produire un homme aussi rare, & qui réunisse tant de talens à un si haut degré. Tant que Fréderic vivra, l'Europe pourra se consoler d'avoir encore un grand homme. Vivez donc, Sire, jouissez long-temps de votre gloire, de l'admiration de l'Europe, & de la bénédiction de l'Allemagne.

Je suis avec la plus tendre vénération & la plus vive reconnoissance, &c.

LETTRE CLXXXII.

DU ROI.

Sans date.

POUR que vous ne croyiez pas qu'après la mort de notre patriarche, personne ne travaille plus à la vigne du Seigneur, j'accompagne cette lettre d'une production des frères de la Baltique, qui assemblent autant de pierres qu'ils peuvent pour en lapider leur ennemi. Ce commentaire est fait selon les principes de Huet, de Calmet, de Labadie & de tant d'autres songe-creux dont l'imagination égarée leur a fait trouver dans de certains livres ce qui n'y a jamais été. L'autre ouvrage développe le fondement des liens de la société & de certains devoirs de ceux qui vivent & qui sont réunis par le pacte social. Tout cela ne fait pas grande sensation ; mais si de mille personnes on en convertit une, l'auteur a de quoi

s'applaudir, & il peut se flatter de n'avoir pas perdu son temps. Le buste de Voltaire dont vous me parlez me donne grande envie de l'acheter, n'étoit que la guerre coûteuse dont à peine nous sortons, nous a mis à sec pour un temps. Ce seroit une affaire pour l'année prochaine, où les plumes commenceront à nous revenir. Vous savez le proverbe: *Point d'argent point de Suisse*, point d'argent, point de buste.

J'apprends par votre lettre que vous avez été à la campagne pour vous distraire de vos laborieux travaux. C'est bien fait, car il faut donner quelque relâche à l'esprit; s'il étoit toujours tendu, il se relâcheroit tout-à-fait. Vous me faites en même temps entrevoir en perspective l'espérance de revoir Protagoras dans ces lieux. Je voudrois que vous eussiez la flèche d'Abaris ou le char d'Elie pour vous transporter plus vîte & plus commodément. Si Voltaire vous a légué son cheval Pégase, cette voiture seroit la plus commode de toutes. Aussi dirai-je à nos astronomes de braquer toutes leurs lunettes vers l'éther, pour m'avertir de votre venue. Toutefois je dois ajouter que si ce voyage se diffère trop, il se pourroit que vous ne me retrouvassiez plus: je suis vieux, cassé & affoibli, la mort n'a pas besoin de sa faux pour trancher la trame de mes jours, c'est un fil d'araignée qu'on peut détruire sans effort. Mais cela ne m'embarrasse pas, un peu plus tôt, un peu plus tard, nous, la génération qui nous suit, & toute la postérité, *& circulus circulorum*, fera le même chemin que nos pré-

déceſſeurs nous ont enſeigné en le frayant les premiers.

Quant à la politique des Etats, elle me paroît avoir quelque affinité avec la religion; l'une a ſes ſchiſmes comme l'autre; il y a des momens où les ſectateurs d'Ali l'emportent ſur ceux d'Omar: ce qui eſt le plus vrai prévaut à la longue, l'évidence des véritables intérêts des Etats l'emporte ſur les illuſions paſſagères. Ce qui caractériſe la vérité, a quelque choſe de ſi ſimple & de ſi palpable, que pourvu qu'on n'ait pas l'eſprit naturellement ou louche ou faux, il faut y adhérer; tout le monde eſt obligé de convenir que deux fois deux fait quatre, perſonne ne s'aviſe de diſputer que les angles d'un triangle rectangle ſoient égaux à deux droits; il en eſt de même de bien des choſes dans la politique, qui peuvent ſe prouver avec une certitude approchante de celle des géomètres; il dépend alors du temps & des circonſtances que telle idée frappe plus dans un moment que dans l'autre, ſurtout quand de certains préjugés n'offuſquent plus les yeux de certaines perſonnes qui ſervent de cheville ouvrière à l'Europe. Voilà un beau galimatias politico-algébrique. Vous ſentirez par-là que je commence à radoter. Venez donc vîte, ou je ne ſerai plus au logis. Sur ce, &c.

LETTRE CLXXXIII.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 19 Novembre, 1779.

J'AI été pendant quelques ſemaines dans la plus affligeante inquiétude de ne point recevoir de lettre de V. M. Pourquoi n'oſerois-je pas lui avouer ce ſentiment, dont le principe au moins ne ſauroit lui déplaire, puiſqu'il n'eſt dicté que par ma tendre vénération pour elle? Je ſavois par Mr le Baron de Goltz que V. M. ſe portoit bien, & je m'affligeois de ſon long ſilence. Ce n'eſt pas, Sire, que je ne ſache très-bien que V. M. a beaucoup mieux à faire que de répondre aux rapſodies que je lui envoie; mais vos bontés, Sire, ſi accumulées ſur moi à tous égards, m'ont un peu *gâté*, permettez-moi cette expreſſion, & je ne puis plus me paſſer de recevoir au moins de temps en temps quelques lignes conſolantes, ſignées Fréderic. Enfin j'ai été bien agréablement tiré de mon inquiétude en recevant il y a quelques jours la charmante lettre de V. M. en date du 7 Octobre. Elle ne m'eſt arrivée qu'à plus de cinq ſemaines de date, parce que le paquet auquel elle étoit jointe n'a pas ſans doute été expédié par le poſte ordinaire. Je vous dois, Sire, les plus vives actions de grâces, & de cette lettre, & de ce paquet précieux à tous égards, tant par les choſes qu'il contient, que par la main reſpectable & chère qui m'a fait

l'honneur de me l'envoyer. Je n'ai pas perdu un moment, Sire, pour lire & relire les deux excellens ouvrages que ce paquet renfermoit. Rien n'eſt à la fois plus piquant, plus philoſophique, & plus gai, que le *commentaire théologique & apoſtolique ſur la ſacrée prophétie de Barbe-bleue.* Quand V. M. auroit paſſé ſa vie à lire Dom Calmet, & les autres abſurdes ſcoliaſtes, elle ne pourroit tourner plus finement & plus utilement pour la raiſon tant de ſottiſes en ridicule. Je ſuis vraiment affligé que cette excellente plaiſanterie philoſophique ne ſoit pas plus répandue à Paris, pour couvrir nos illuminés & nos fanatiques de toute l'ignominie dont ils ſont dignes. Je me promets bien au moins de la communiquer à tous nos ſages, & à ceux même qui ne le ſont pas. V. M. devroit bien, par charité *chrétienne*, & ſurtout *apoſtolique*, en envoyer un exemplaire à cet évêque du Puy, qu'elle a fait ſi bien parler. L'adreſſe de ce ſavant & éloquent prélat n'eſt plus au Puy, mais à Vienne en Dauphiné, dont on l'a fait archevêque, pour le récompenſer de ſes belles écritures en faveur de * * *. Le commentaire ſur Barbe-bleue devroit lui valoir l'archevêché de Paris, ſi par la grâce de Dieu le ſiége étoit vacant. Mais nous avons bien l'air de conſerver encore long-temps Chriſtophe de Beaumont, pour la gloire divine & l'édification de l'Egliſe.

Je ne finirois point, Sire, ſur le plaiſir que m'a fait cette excellente plaiſanterie, ſi je n'avois encore à parler à V. M. du ſecond ouvrage que j'ai reçu en

même temps, de ſes excellentes lettres ſur *l'amour de la patrie*, qui dans leur genre ne méritent pas moins d'éloges que le commentaire, mais des éloges d'une eſpèce bien différente. C'eſt un traité de morale patriotique, plein de ſenſibilité, d'éloquence, & d'une raiſon profonde, tel que Cicéron l'auroit pu faire. On ne peut rien dire ſur cette intéreſſante matière de plus touchant à la fois & de plus ſolide. Ce livre ſeroit digne d'être mis entre les mains de la jeuneſſe, pour ſervir de baſe à une excellente éducation morale, & je ne ſaurois trop inviter V. M. à faire entrer cette lecture parmi les livres deſtinés à inſtruire les jeunes étudians de ſes Etats, dans toutes les provinces & dans tous les ordres. Rien ne me paroît plus propre à faire de ces jeunes gens des citoyens zélés & vertueux. Voilà le vrai *catéchiſme* qu'on devroit leur enſeigner.

Je ſuis pourtant affligé, Sire, & j'oſe eſpérer que V.M. me permettra de lui ouvrir mon cœur à ce ſujet, que dans un livre où elle recommande l'amour ſi juſte & ſi naturel de la patrie, elle paroiſſe avoir voulu combattre ce qu'elle appelle les *encyclopédiſtes*. Je ne me rappelle point, Sire, qu'en aucun endroit de ce vaſte dictionnaire, on ait eu en même temps la ſottiſe & l'audace de combattre l'amour de la patrie; il eſt bien ſûr au moins que je ne l'aurois pas ſouffert, tout le temps que j'ai été à la tête de cet ouvrage. Il ſe peut que quelque prétendu *philoſophe* (car bien des faquins uſurpent aujourd'hui ce nom) ait imprimé dans une brochure ignorée des ſottiſes abſurdes

contre le patriotiſme ; mais croyez, Sire, que tous les philoſophes vraiment dignes de ce nom déſavoueroient cette brochure, s'ils la connoiſſoient, ou plutôt ſe rendroient aſſez de juſtice pour ne daigner pas même ſe juſtifier d'une imputation ſi injuſte. Je ne ſaurois trop, Sire, le répéter à V. M., ce ne ſont point les philoſophes, ce ſont les prêtres qui ſont les vrais ennemis de la patrie, des lois, du bon ordre, & de l'autorité légitime. Je ne ſerois pas embarraſſé de le démontrer, ſi j'avois trente ans de moins ; mais j'en ai ſoixante & deux, & il faut finir en paix, ſi je puis, le peu de jours qui me reſtent à vivre. Je voudrois ſurtout, Sire, ne point finir ces triſtes jours, ſans aller encore une fois mettre aux pieds de V. M. le tendre & reſpectueux hommage que je lui dois à tant de titres. Quoique ma ſanté s'affoibliſſe de jour en jour, quoique ma tête ne ſoit preſque plus capable de rien, quoique je dorme & digère aſſez mal, je ne puis renoncer tout-à-fait à la douce eſpérance d'entendre encore V. M., comme ces dévots qui ſe flattent d'entrer un jour en paradis pour y voir Dieu face à face. Que ce Dieu me donne ou me rende un peu de force, & j'en profiterai avec l'ardeur d'un *bienheureux* pour renouveler à V. M. les expreſſions les plus vives de tous les ſentimens d'admiration, de reconnoiſſance, & de vénération tendre & profonde avec leſquels je ſerai juſqu'au dernier ſoupir, &c.

LETTRE CLXXXIV.

DU ROI.

Le 3 Decembre, 1779.

J'ETOIS dans quelque inquiétude ſur le ſort de mes lettres & du paquet qui les accompagnoit; je ſoupçonnois les poſtes d'infidélité, je pouſſois même le ſoupçon juſqu'à croire qu'on ne vous avoit rendu ni ma lettre ni les exemplaires, parce qu'on y avoit trouvé des aſſertions choquant les oreilles pieuſes & ſentant l'héréſie. Je craignois même que ces niaiſeries, dénoncées à Mr l'archevêque de Paris, n'attiraſſent l'excommunication majeure ſur un pauvre hérétique, auteur de cette œuvre pieuſe. Enfin votre lettre arrive, & mes inquiétudes diſparoiſſent. Vous portez un jugement trop favorable de ces foibles productions. Que peut-il ſortir de bon de la cervelle d'un vieillard ignorant & qui a ſervi de jouet toute ſa vie aux caprices de la fortune, auquel l'action enlève le temps qu'il pourroit employer à méditer, qui perd chaque jour de ſes ſens & de ſa mémoire, & qui ira joindre dans peu Milord Maréchal, Voltaire, Algarotti? C'eſt dans l'âge où l'homme a toute ſa force que l'ame a le plus d'énergie. C'eſt alors qu'il peut produire de bons ouvrages, ſuppoſé qu'il ait les connoiſſances, les talens & la génie néceſſaires; mais l'âge détruit tout, l'ame s'affaiſſe avec le corps, ce dernier perd ſa force & le premier ſa vigueur. Mon intention

intention étoit bonne en compofant ces rapfodies; il falloit une main plus habile & un ftyle plus académique pour l'exécuter.

Vous vous étonnez de ce que les lettres de Philopatros parlent des encyclopédiftes. J'ai lu dans leurs ouvrages que l'amour de la patrie étoit un préjugé que les gouvernemens avoient tâche d'accréditer, mais qu'en un fiècle éclairé comme le nôtre il etoit temps de fe défabufer de ces anciennes chimères. Cela doit fe trouver dans un de ces ouvrages qui ont paru avant ou peu après le Syftème de la nature. Ces fortes d'affertions doivent être réfutées pour le bien de la fociété. Enfin pour me juftifier pleinement, je dois ajouter qu'ici en Allemagne on met tous les ouvrages que des fonge-creux produifent en France, fur le compte des encyclopédiftes: je parlois au public; j'ai donc dû me fervir de fon langage; car j'efpère que vous aurez affez bonne opinion de moi pour croire que je ne confonds pas les d'Alembert avec les Diderot, avec les Jean Jaques & avec les foi-difant philofophes qui font la honte de la littérature. J'accepte avec plaifir l'efpérance que vous me donnez de revoir Anaxagoras avant de mourir; mais je vous avertis qu'il n'y a pas de temps à perdre. Ma mémoire fe perd, mes cheveux blanchiffent & mon feu s'éteint, & bientôt il ne reftera plus rien du foi-difant philofophe de Sans-Souci. Vous n'en ferez pas reçu avec moins d'empreffement, charmé de pouvoir vous marquer mon eftime. Sur ce, &c.

LETTRE CLXXXV.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 27 Décembre, 1779.

JE commence, comme je le dois, cette lettre, & la réponse que je dois à V. M. par l'objet qui m'intéresse le plus vivement, par les vœux ardens que je fais pour elle, pour sa gloire, pour son bonheur, pour sa conservation, & pour une santé si précieuse à ses peuples, à l'Europe dont elle assure le repos, &, si j'ose me nommer, à moi qui lui suis depuis plus de trente ans si respectueusement & si tendrement attaché. V. M. achève actuellement la quarantième année du plus beau règne dont l'histoire fasse mention. Puissiez-vous, Sire, en régner quarante autres encore ! Puissiez-vous entendre longtemps les bénédictions dont l'Allemagne comble V. M., & les expressions si vives de l'admiration que vous inspirez à toute l'Europe ! J'avois appris déjà par les nouvelles publiques l'accès de goutte que V. M. a souffert, & je voudrois que les mêmes eussent appris à l'Europe & à ses Rois ce que j'ai su par Mr le Baron de Grimm, que V. M. ne pouvant écrire de la main droite, avoit pris le parti d'écrire de la gauche, afin que ses affaires n'en souffrissent pas. Quelle respectable activité, Sire, & qu'elle est digne d'admiration, quand elle a, comme

la vôtre, le bien de ses sujets pour unique objet! Mr de la Haye de Launay, qui est ici, & qui vient quelquefois chez moi à des heures où j'y rassemble une société choisie d'admirateurs de V. M., nous a tous enchantés par le récit qu'il nous a fait des actes de bienfaisance, de justice, de providence, si je l'ose dire, qui remplissent tous les jours de votre vie. V. M. croit que sa goutte à la main droite a été une punition divine du très-plaisant & très-philosophique commentaire sur la Barbe-bleue, que cette main a eu l'impiété d'écrire. Je prends la liberté, Sire, de recommander les prêtres, les théologiens, & toutes les sottises qu'ils débitent, à la main gauche de V. M., quand sa main droite sera hors d'état de les foudroyer. Ils sont d'autant plus faits pour être battus par un Roi philosophe, qu'ils deviennent de jour en jour pires que jamais. Ils refusent actuellement à l'académie françoise la satisfaction de rendre à la mémoire du grand Voltaire les honneurs funèbres, & le gouvernement, qui les hait & qui les méprise, paroît appuyer, j'ignore par quelle raison, ce trait de fanatisme. Heureusement les manes de ce grand homme ont été honorés bien dignement par l'éloquent & touchant Eloge que V. M. en a fait, & qui vaut mieux que tous les services funèbres, quand même notre St père le Pape seroit célébrant. Je prends la liberté d'inviter de nouveau V. M. à faire l'acquisition du buste de marbre de cet homme si rare ; & je ne puis me dispenser de lui dire combien j'ai été touché de ce qu'elle m'a fait l'honneur

de m'écrire à ce ſujet, en remettant cette dépenſe à l'année prochaine. Ce trait d'économie vraiment royale, Sire, a enchanté tous ceux à qui je l'ai raconté. Ils ont fait des vœux ainſi que moi, pour que les autres ſouverains imitaſſent cet exemple, en mettant dans leur dépenſe un ordre & une attention ſi néceſſaires au bien de leurs ſujets.

Vous avez, Sire, très-éloquemment & très-ſolidement réfuté, dans votre excellent ouvrage ſur l'amour de la patrie, les aſſertions abominables que vous aſſurez avoir lues dans un des mauvais livres qui ont paru en même temps que le déteſtable *Syſtème de la nature*. Mais croyez, Sire, que ni ce *ſyſtème*, ni aucun de ces mauvais livres, n'eſt l'ouvrage d'un véritable philoſophe, ni même d'aucun écrivain digne de ce nom. Il eſt fâcheux pour les honnêtes gens qui ont travaillé à l'encyclopédie, qu'on mette ſur leur compte toutes les inepties qui paroiſſent, & qu'on donne le nom d'*encyclopédiſtes* aux ennemis de la patrie. Hélas, Sire, ſi je n'avois pas aimé la mienne, je ſerois depuis long-temps auprès de V. M.! J'aime encore cette patrie, quoiqu'on m'y accable d'outrages, auxquels je ſuis à la vérité peu ſenſible, mais que le gouvernement, j'ignore par quel ſublime motif, non-ſeulement permet, mais encourage & récompenſe. C'eſt-là le prix qu'il me donne des ſacrifices que j'ai faits à mon pays, & de 45 années de travail, ſans que j'aye mérité jamais aucun reproche comme citoyen, ni dans mes écrits, ni dans ma conduite. Les bontés

dont V. M. me comble, me dédommagent de cette injuſtice. Que ne puis-je aller encore jouir auprès d'elle de ces mêmes bontés ? Mais ſi je ne renonce pas à ce projet, je n'oſe abſolument le former, tant ma ſanté eſt foible, variable & chancelante. Je redouble de ménagemens pour elle, & je profiterai, s'il m'eſt poſſible, du premier moment qu'elle pourra me laiſſer pour aller mettre encore une fois aux pieds de V. M. tous les ſentimens dont mon cœur eſt depuis ſi long-temps rempli.

Mr de Catt veut bien, Sire, mettre ſous les yeux de V. M. le mémoire d'un pauvre curé, qui ſe dit perſécuté par un évêque fanatique, & qui implore les bontés & la protection de V. M. Je lui ai promis que V. M. lui feroit juſtice, s'il la méritoit, & je la prie de vouloir bien me faire paſſer ſa réponſe par Mr de Catt.

Je ſuis, & ſerai cette année, comme toutes les autres, avec la plus tendre vénération & la plus vive reconnoiſſance, &c.

LETTRE CLXXXVI,

DU ROI.

Sans date.

COMME chez moi les vœux d'un philoſophe ſont bien préférables aux prières des moines, vous devez vous attendre à mes remercîmens ſur ce que vous

me souhaitez d'heureux pour la nouvelle année; & comme je suis aussi peu * * * que vous, je me flatte que si je désire que le Ciel répande des biens sur vous & sur tous les amateurs de la sagesse, ce ne sera pas un vœu désagréable pour vous. Puissiez-vous donc, dans cette nouvelle année, vivre en paix, sans chicane, sans excommunication & sans anathème, & puisse cette lie du genre humain, que vous nommez évêques, devenir raisonnable & tolérante! Mais je crains bien qu'il ne soit aussi difficile de rendre vos prêtres humains que d'apprendre à parler aux éléphans. Bon Dieu! quel opprobre pour ce clergé de France de sévir si opiniâtrement contre ce grand homme que nous avons perdu! Je soutiens que ces tonsurés agissent en ingrats. Souvent Voltaire a émoussé les traits qu'il leur a lancés, pour que les blessures ne fussent pas trop vives. Quelqu'un qui les ménageroit moins, pourroit les terrasser à ne s'en relever jamais; car tout n'est pas dit. Les philosophes ont escarmouché par-ci par-là, ils ont poussé des bottes; mais ces charlatans de la superstition n'ont pas encore été enfoncés, battus & dissipés entièrement. Les armes sont toutes prêtes pour ce combat, & si j'étois jeune, j'attaquerois comme Hercule cette hydre de Lerne, cette hydre papale dont tous les vices concentrés produisent des têtes renaissantes. Là, ce seroit la vérité qui terrasseroit leurs absurdes fables, ici la vertu qui mettroit au jour ce tissu de crimes dont la hiérarchie ecclésiastique est souillée; mais ces armes veulent être maniées par

des mains vigoureuſes, & les miennes ſont goutteuſes. En naiſſant j'ai trouvé le monde eſclave de la ſuperſtition, en mourant je le laiſſerai de même : la raiſon en eſt que le peuple avale douze articles de foi comme des pillules, & qu'il eſt plus revêche ſur ce qui intéreſſe ſa liberté & ſa bourſe ; il ne prévoit point qu'étant enchaîné par les dogmes, ſon eſclavage en devient la ſuite inévitable. Quant à ceux qui vous harcèlent, je vous conſeille de leur oppoſer l'armure de Fontenelle ; ſage, qui de tous les ſavans a le plus évité de ſe commettre avec les vipères du ſacré vallon. Pour moi je combats tantôt contre les Autrichiens, tantôt contre la goutte, & quand je ſuis aſſailli de la dernière, puiſque la nature m'a donné deux mains, je penſe quand le mal m'ôte l'uſage de l'une, que c'eſt à l'autre à y ſuppléer. Maintenant j'ai chaſſé mon ennemi, j'ai mis dehors la goutte qui aime la bonne chère, en lui preſcrivant le régime des reclus de la Thébaïde ; auſſi me ſuis-je d'abord informé de l'affaire de votre prêtre de Neuchâtel, à qui juſtice ſera faite.

Je voudrois bien que votre ſanté ſe rétablît entièrement, ou je vous dirai comme Madame Deſhoulières,

Oui, c'eſt déſeſpérer que d'eſpérer toujours.

Depuis mon retour à Berlin j'ai voulu décraſſer mon eſprit de la rouille de la campagne par un vernis académique. Je me ſuis entretenu avec Mr

Formey. Nous avons ſavamment & profondément diſcuté à ma grande édification les matières les plus graves, dont notre ſecrétaire perpétuel a voulu me convaincre. Un autre jour l'homérique Bitaubé m'a fort aſſuré que l'auteur de l'Iliade & de l'Odyſſée étoit le ſeul poëte qu'eût produit ce long enchaînement de ſiècles; puis je me ſuis corroboré par les ſages réflexions politiques & philoſophiques de Mr Weguelin; & comme les ſoins de la terre m'avoient fait pour un temps oublier le ciel, Mr Bernoulli a bien voulu me communiquer l'itinéraire des aſtres; il m'a appris qu'on ſoupçonnoit la cour de Vénus d'être plus nombreuſe qu'on ne l'avoit cru, & qu'on avoit des indices d'un de ſes ſatellites. Moi qui vais un peu vîte en beſogne, j'ai d'abord baptiſé ce ſatellite, que j'ai nommé Cupidon. Je me ſuis recommandé aux bonnes grâces de cette Divinité, du nouveau Satellite & des trois Grâces. Mr Bernoulli prétend par le moyen de ce ſatellite (qui eſt apparemment un eſpion) ſavoir au juſte la maſſe & la taille de la Déeſſe de Cythère, comme s'il l'avoit meſurée avec ſa ceinture; je l'ai fort prié d'en garder le ſecret pour ne point décréditer les chef-d'œuvres des Phidias & des Praxitèle qui ont ſculpté cette Déeſſe ſi ſupérieurement. Depuis j'ai vu Mr la Grange, qui a bien voulu tempérer la ſublimité de ſon langage en raiſon inverſe des quarrés de mon ignorance; il m'a conduit d'abſtraction en abſtraction dans un labyrinthe d'obſcurité où mon pauvre eſprit ſe ſeroit perdu, ſi notre bon Suiſſe Mr

Merian ne m'avoit retiré des ſublimes régions infinitéſimales, pour me remettre ſur ce globe abject & brut où je végète. Enfin Mr Achard m'a appris ce que c'eſt que l'air fixe, & il m'a fait convenir ſans peine que la matière a une infinité de propriétés qui ont échappé juſqu'ici à notre connoiſſance, & que ce ne ſera qu'en ſuivant Bacon, à force de faire des expériences, que nous pourrons avec le temps étendre de quelques degrés la ſphère étroite de nos connoiſſances. Malheureuſement les premiers principes des choſes demeureront à jamais hors de la portée de notre foible pénétration. Tel eſt en abrégé le petit cours académique que j'ai fait durant ma maladie. Cela ne valoit pas la peine de le communiquer au ſublime Anaxagoras. Non, ſans doute ; ſi j'avois eu quelque choſe de plus intéreſſant à lui apprendre, je l'aurois fait. Sur ce, &c.

LETTRE CLXXXVII.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 29 Février, 1780.

LES deux lettres que j'ai reçues de V. M. à peu de jours l'une de l'autre, & qui ont été aſſez longtemps en route (car je ne les ai eues qu'à trois ſemaines de date), ſont venues bien à propos pour calmer l'inquiétude où m'avoient mis des propos haſardés & indiſcrets ſur la ſanté de V. M. Mr le

Baron de Goltz m'avoit, il eſt vrai, fort raſſuré, en me certifiant le peu de fondement de ces mauvaiſes nouvelles. Mais, Sire, on craint d'autant plus qu'on aime davantage; & j'avois beſoin que V. M. m'aſſurât elle-même de ſon état, non-ſeulement en daignant entrer avec moi dans quelque détail ſur un ſujet qui m'intéreſſe ſi vivement, mais en m'écrivant deux lettres, dont l'une par ſon extrême gaieté, & l'autre par ſa philoſophie, pleine à la fois de ſenſibilité & de force, ne peuvent être l'ouvrage d'un malade. Conſervez, Sire, long-temps encore cette ſanté ſi précieuſe à tant d'hommes, & ſi redoutable aux ennemis de la paix. Des hommes tels que vous devroient être immortels, & c'eſt un des malheurs de l'humanité que de les perdre.

Je n'ai reçu que depuis très-peu de jours les ſix exemplaires que V. M. a bien voulu m'envoyer du très-plaiſant & très-philoſophique commentaire ſur la Barbe-bleue, & je les ai donnés à des hommes dignes de recevoir ce préſent & d'en ſentir le prix, admirateurs, ainſi que moi, de V. M., & qui ſans la connoître autrement que par la renommée, lui ſont preſque auſſi dévoués que je le ſuis. J'ai relu, Sire, il y a peu de jours, cet excellent commentaire, & j'ai été étonné qu'une idée tout à la fois ſi heureuſe & ſi naturelle pour ſe moquer de tout ce que le ſot peuple encenſe, ne fût encore venue à perſonne. Car il eſt bien évident que tous les commentaires ſur Iſaïe, Ezéchiel, & Baruch, ne ſont pas plus clairs que le vôtre, & ſont beaucoup moins plaiſans.

Oh! que si la presse étoit un peu plus libre en France, j'aurois fait un bon article de ce commentaire pour l'un de nos journaux, quoiqu'à vous dire le vrai, Sire, il y a bien peu de journaux qui soient dignes d'un tel morceau, par toutes les sottises qu'ils renferment. Si je ne puis pas faire connoître cet ouvrage aux Welches, je le ferai connoître du moins à tous ceux qui sont dignes de le lire & dont le nombre s'augmente de jour en jour, grâce à l'exemple que V. M. donne à l'Europe du plus profond mépris pour toutes les superstitions humaines. V. M. a bien raison d'être indignée du traitement que ces superstitions ont valu en France à la mémoire de Voltaire; j'oserois vous proposer, Sire, une petite réparation qui mortifieroit un peu les fanatiques; ce seroit de lui faire faire dans l'église catholique de Berlin le service funèbre que nos prélats Welches lui ont refusé. On vient encore d'insulter sa mémoire d'une manière indécente dans un plaidoyer fait au parlement de Rouen par un conseiller au parlement de Paris. Nos parlemens, Sire, sont plus plats & plus ignorans que la sorbonne, & c'est assurément beaucoup dire.

Mr de Launay, qui compte partir incessamment pour aller rendre compte à V. M. de tout ce qu'il a vu de bon & de mauvais dans ce pays, est venu plusieurs fois à des assemblées où je réunis trois fois par semaine les gens de lettres & les gens du monde les plus instruits; & il pourra dire à V. M. qu'il n'y a pas une seule de ces conversations où chacun n'exprime, avec autant de force que d'intérêt, les

sentiments d'admiration & de respect dont il est pénétré pour vous. Vous venez, Sire, de nourrir encore des sentimens si justes par les belles ordonnances que vous avez rendues en dernier lieu pour l'administration de la justice, & que les plus sages législateurs auroient enviées à V. M. Que feriez-vous, Sire, de tant de juges françois, bien convaincus non pas seulement d'avoir vexé, comme ceux de Kustrin, un malheureux paysan, mais d'avoir fait périr des innocens dans les supplices ? Aussi me revient-il que quelques-uns de nos Cannibales parlementaires trouvent bien *rigoureuse* (car ils n'osent pas se servir d'un autre mot) la punition que V. M. a faite de ses magistrats prévaricateurs. Leur censure est un éloge de plus.

Un homme de lettres de beaucoup d'esprit, Mr de Rulhière, qui a eu l'honneur il y a trois ou quatre ans de faire sa cour à V. M., & qui est auteur d'une relation très-curieuse & très-bien écrite de la catastrophe de Pierre III, s'occupe depuis plusieurs années d'une histoire de la révolution de Pologne, & du partage de ce pays. Comme il a surtout à cœur de dire la vérité, & par conséquent d'exprimer dans cet ouvrage les justes sentimens d'admiration dont il est pénétré pour V. M., il m'a prié, Sire, de vous demander s'il n'y auroit point d'indiscrétion à témoigner à V. M. le désir qu'il auroit qu'elle voulût bien lui procurer sur cet important événement des mémoires dont il sentiroit tout le prix, & dont il feroit le plus intéressant usage, en se soumettant d'ailleurs aux conditions que V. M.

pourroit exiger. Il attend, Sire, avec la plus grande impatience, ce que V. M. voudra bien me répondre à ce sujet.

Je suis avec les sentimens profonds & tendres de respect, d'admiration, & de reconnoissance que je vous ai voués depuis près de quarante ans; &c.

LETTRE CLXXXVIII.

DU ROI.

Sans date.

Je ne sais par quel hasard les détails des jugemens de ce pays-ci se sont répandus dans les pays étrangers. Les lois sont faites pour protéger les foibles contre l'oppression des puissans; elles seroient observées partout, si l'on surveilloit attentivement ceux qui en sont les organes & les exécuteurs. Vous avez des discours admirables de vos présidens aux rentrées du parlement, qui font voir que ces juges habiles tâchoient de prémunir les conseillers contre toutes les foiblesses & les vices de l'humanité qui pouvoient les induire à prévariquer; mais il ne suffit pas toujours d'avertir, il faut quelquefois des exemples de sévérité, pour contenir un si grand nombre de conseillers dans leur devoir. Les souverains sont originairement les juges de l'Etat; la multitude d'affaires les a obligés de se décharger de cet emploi sur des personnes auxquelles ils confient

la partie de la légiflation; toutefois ils ne doivent pas négliger cette partie de l'adminiftration jufqu'à tolérer qu'on abufe de leur nom & de leur autorité pour commettre des injuftices. Voilà la raifon qui m'oblige à furveiller ceux qui font chargés de rendre la juftice, parce qu'un juge inique eft pire qu'un voleur de grands chemins. Affurer leurs poffeffions à tous les citoyens, & les rendre heureux autant que le compromet la nature humaine, font les devoirs de tous ceux qui fe trouvent à la tête des fociétés; & je tâche de les remplir de mon mieux; fans cela à quoi me ferviroit d'avoir lu Platon, Ariftote, les lois de Lycurgue & celles de Solon? Pratiquer les bonnes leçons des philofophes, c'eft la véritable philofophie; vous en donnerez aux fiècles futurs, & vos leçons, qui germeront dans les têtes de la poftérité, formeront à leur tour des hommes qui tâcheront d'être les bienfaiteurs de leurs femblables. Sur ce, &c.

LETTRE CLXXXIX.

DU ROI.

Le 26 Mars, 1780.

IL faut que les mauvais chemins ayent retardé l'arrivée des poftes; il n'y a ni pirates ni capres fur terre ferme entre nous & Paris, de forte que l'interruption de notre correfpondance ne peut s'attribuer qu'à la débâcle des rivières & à la crue des eaux qui

ont gâté les routes. Votre lettre également doit avoir été trois ſemaines en chemin ; elle n'en a pas été moins bien reçue, les belles Dames gagnent à ſe faire attendre. A l'égard de ma ſanté, vous devez préſumer naturellement que parvenu à ſoixante huit ans, je me reſſens des infirmités de l'âge. Tantôt la goutte, tantôt la ſciatique, tantôt quelque fièvre éphémère s'amuſent aux dépens de mon exiſtence & me préparent à quitter l'étui uſé de mon ame. Il ſemble que la nature veuille nous dégoûter de la vie par le moyen des infirmités dont elle nous accable ſur la fin de nos jours. C'eſt le cas de dire avec l'Empereur Marc-Aurèle, qu'on ſe réſigne ſans murmurer à tout ce que les lois éternelles de la nature nous condamnent à ſouffrir.

Mais quittons un ſujet ſi grave pour des objets plus amuſans. Il ſe peut que Barbe-bleue vous ait amuſé, l'idée n'en étoit pas mauvaiſe. Si ce ſujet avoit été traité par Voltaire, ſa plume auroit bien ſu autrement l'embellir. J'ai maintenant ici un docteur de ſorbonne qui me donne des leçons d'abſurdités théologiques dont je profite à vue d'œil ; j'ai appris de lui ce qu'eſt l'intention interne & l'intention externe, choſes curieuſes que tout grand philoſophe que vous êtes vous ignorez ; il m'a enſeigné des formules d'une déraiſon inconcevable, dont je compte faire uſage dans le premier ouvrage théologique que j'écrirai. Enfin je me flatte de pouvoir damer le pion à Tamponet, à Ribailler & même à Larchet, à toutes les plus grandes lumières de la ſorbonne. Je ſuis muni

outre cela d'une cinquantaine de diſtinctions les plus ſubtiles, les plus fines & les plus propres à couvrir d'obſcurités les vérités les plus claires. Fier d'auſſi belles études & rempli d'une noble audace, je n'aſpire pas à moins qu'à devenir docteur de ſorbonne à mon tour ; & après avoir déjà donné des preuves de ma ſcience par l'ouvrage de Barbe-blue. Je compte de parvenir à la charge de commentateur, en titre de la ſacrée faculté. Charles Quint ſe retira au couvent de Saint Juſt, & la ſorbonne deviendra l'aſile de mes vieux jours : elle me tiendroit lieu de purgatoire, je quitterois Ribailler & Patouillet, pour Abraham, Iſaac & Jacob : accoutumé à m'ennuyer avec les docteurs, je me ferois à l'ennui des patriarches & je détonnerois moins en chantant l'éternel alléluïa. Plein du beau zèle qui m'anime & dévoré du déſir de faire des proſélytes, je vous propoſe d'entrer avec moi en ſorbonne ; je commenterai leurs billeveſées & vous calculerez leurs ſottiſes, ſi vous ne manquez point de chiffres pour les nombrer.

Il faudra s'y prendre adroitement pour arracher de nos prêtres une meſſe & un ſervice pour Voltaire ; les Allemands ne connoiſſent ſon nom que comme celui d'un athée, d'un Vanini, d'un Spinoſa, & il faudra négocier pour amener cette meſſe à une fin heureuſe. La ſorbonne ſoutiendra également qu'il eſt damné, & dévolu à l'empire du prince des ténèbres : hélas ! leurs plaies ſaignent encore, & l'aiguillon de la plaiſanterie y eſt enfoncé ſi profondément que la vive douleur qu'ils en reſſentent n'eſt pas appaiſée & ne s'appaiſera

s'appaiſera de ſitôt: car quiconque attaque l'Egliſe attaque Dieu, & quiconque attaque Dieu doit être extirpé du nombre des vivans. Cela eſt clair, l'argument eſt en forme, par conſéquent Voltaire bout à préſent dans la chaudière infernale.

Mais quittons l'enfer & retournons à Paris, où vous me dites que Mr de Rulhière que je connois, ſe propoſe d'écrire l'hiſtoire des derniers troubles de la Pologne. Il me ſemble que l'époque eſt trop récente pour qu'un hiſtorien puiſſe s'expliquer ſur cet événement avec toute la liberté convenable; les acteurs exiſtent tous, & il eſt difficile en voulant dire la vérité de ne pas choquer l'un ou l'autre. Ce qu'on peut dire en gros ſur cette matière ſe réduit à ceci: que les Polonois mécontens s'étoient confédérés pour détrôner un Roi que l'Impératrice de Ruſſie leur avoit donné; que quelques propoſitions relatives à la tolérance dans la religion les révolta au point de vouloir aſſaſſiner leur Roi; que la cour de Vienne s'emparant de la principauté de Zips, occaſionna le partage du royaume, l'Impératrice de Ruſſie ſe croyant en droit de ſe venger de l'indocile obſtination de la république. En entrant plus dans le détail, il faut deſcendre à des minuties perſonnelles, qui ne peuvent paroître avec ſureté qu'aux yeux de la poſtérité. Sur ce, &c.

LETTRE CXC.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 14 Avril, 1780.

JE ne puis répéter trop ſouvent & avec trop de plaiſir à V. M. que ſes lettres ſont la meilleure réponſe à ceux qui voudroient croire les bruits qu'on a répandus ſur ſa ſanté. Celle qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire du 26 Mars eſt de la gaieté la plus piquante & la plus vraie ; ſes converſations avec le docteur de ſorbonne dont elle a appris la théologie, mériteroient bien d'être lues à la ſacrée faculté ; je ſuis ſeulement étonné que V. M., qui a dans la tête de ſi grandes & de ſi excellentes choſes, & en ſi grand nombre, y trouve encore de la place pour loger les billeveſées ſorbonniques. J'eſpère qu'elles nous vaudront quelque nouveau commentaire ſur *Cendrillon*, ou ſur la *belle au bois dormant.*

En attendant ce nouveau commentaire, approuvé par la ſainte inquiſition, comme il ne peut manquer de l'être, je ne puis trop conjurer V. M. de faire rendre aux manes de Voltaire, dans l'égliſe catholique de Berlin, les honneurs funèbres que les Welches s'obſtinent à lui refuſer. Je ſais que par tout pays la ſéquelle ſacerdotale de toutes les religions le regarde comme un athée, que cependant il n'étoit pas ; mais je ſais auſſi que par tout pays la ſéquelle ſacerdotale eſt faite pour obéir à des princes tels que vous, ſur-

tout quand ils ne demanderont qu'une chose juste, & conforme à tout ce que les docteurs appellent canons de l'église. Il suffira, pour mettre là-dessus leur conscience en repos, que V. M. leur mette sous les yeux les papiers que je joins à cette lettre. Ils sont signés & certifiés vrais de deux neveux de Mr de Voltaire, dont l'un, qui est Mr l'abbé Mignot, est Conseiller au grand conseil, & l'autre, qui est Mr d'Hornoy, est Conseiller au parlement, & l'un & l'autre très-considérés dans leurs compagnies. Vos prêtres catholiques verront dans la première pièce N° 1, le détail de tout ce qui s'est passé dans la dernière maladie de ce grand homme, & la preuve de l'injustice qu'on a commise, d'après les règles reçues, en lui refusant la sépulture à Paris, & un service funèbre. J'ose me flatter que si V. M., qui n'a pas le temps d'entrer dans ces détails, veut charger un homme raisonnable de lire & d'examiner ces papiers, il conviendra, quelque bon catholique qu'il puisse être, que les prêtres de l'église romaine ne peuvent refuser ce service. V. M. combleroit de joie, par cette nouvelle marque d'honneur rendue à la mémoire de Voltaire, tous les amis & admirateurs de ce grand homme; & j'en serois pénétré en particulier de la plus vive reconnoissance. Je dois ajouter que les neveux de Mr de Voltaire, de qui je tiens ces différentes pièces, prient instamment V. M. de ne point souffrir qu'on les rende publiques; ils ne veulent que mettre V. M. en état de prouver aux catholiques allemands, qu'ils peuvent, sans blesser *leur conscience,*

prier Dieu pour celui qui a fait tant de beaux ouvrages & de belles actions. J'attends, Sire, & ils attendent comme moi avec impatience, ce que V. M. voudra bien ordonner à ce sujet. J'attends aussi ses ordres au sujet du buste de marbre très-ressemblant, dont elle m'a paru vouloir faire l'acquisition cette année. C'est un très-bel ouvrage, dont le prix n'est que de 3,000 livres de France, & que le sculpteur se chargeroit de faire parvenir surement à Potsdam.

Mr de Rulhière, à qui j'ai lu l'endroit de la lettre de V. M. qui le regarde, en est pénétré de reconnoissance, & fera usage dans son histoire de la révolution de Pologne, de ce peu de lignes, qui lui ont paru bien précieuses & bien essentielles.

Un sénéchal de Corlay en Basse Bretagne vient de m'adresser des vers pour V. M., qu'il me prie de lui faire parvenir. Le nom du poëte est Georgelin; c'est un homme de robe, qui loue V. M. d'avoir appris leur devoir à des magistrats. Ainsi son hommage n'est pas suspect.

Frédéric réunit tous les droits à la gloire,
Il offre en chaque genre un modèle nouveau;
Comme il fait en son camp enchainer la victoire,
Il fait chérir la paix, même jusqu'au barreau.

Je ne parle point à V. M. de l'état de ma frêle machine. Mr de Catt pourra, si elle le permet, l'ennuyer de ces détails. Je me console en sachant que V. M. se porte bien, & en me flattant de la précéder

aux sombres bords long-temps avant qu'elle y arrive. Puissé-je, Sire, y voir V. M. le plus tard possible, & puisse la destinée qui préside aux jours des grands hommes, prolonger encore long-temps les vôtres !

Je suis avec la plus profonde & la plus tendre vénération, &c.

LETTRE CXCI.

DU ROI.

Sans date.

COMME je n'ai la goutte qu'aux pieds, je ne l'ai pas à la tête ; ainsi cela ne m'empêche pas, mon cher d'Alembert, de conserver quelques restes de mon ancienne gaieté. J'aime mieux suivre l'exemple de Démocrite que de pleurer éternellement avec Héraclite sur des malheurs que nous ne saurions changer ; ainsi toutes les sottises sorbonniques m'amusent autant qu'arlequin sauvage de la comédie italienne. Apprendre des sages & se divertir des fous, voilà ce qui convient le mieux aux hommes sensés ; aussi fais-je, & je vous réponds que vos moines qui se targuent le plus de leur ténébreuse science, sont ceux qui servent le mieux à mes menus plaisirs.

Quelque peine que se donne votre engeance

théologique pour flétrir Voltaire après ſa mort, je n'y reconnois que l'effort impuiſſant d'une rage envieuſe, qui couvre d'opprobre ceux qui en ſont les auteurs. Muni de toutes les pièces que vous m'avez envoyées, j'entame à Berlin la fameuſe négociation pour le ſervice de Voltaire ; & quoique je n'aye aucune idée d'une ame immortelle, on dira une meſſe pour la ſienne. Les acteurs qui jouent chez nous cette farce, connoiſſent plus l'argent que les bons livres ; ainſi j'eſpère que les *jura ſtolæ* l'emporteront ſur le ſcrupule.

Un géomètre françois m'écrit avec emphaſe qu'il a découvert la quadrature du cercle, & que toute l'Europe eſt jalouſe de lui. Autant que je m'entends à ces matières, cette quadrature eſt impoſſible, à cauſe que les ſections ſont impaires, & même que ſi par ſon calcul il en approchoit de plus près que ſes devanciers, cette découverte n'en ſeroit pas moins inutile. Ces hautes ſciences ne deviennent utiles à la ſociété qu'autant qu'on les applique à l'aſtronomie, à la mécanique & à l'hydroſtatique ; d'ailleurs elles ne ſont qu'un luxe de l'eſprit.

Nous avons ici un véritable génie de mécanicien ; il s'appelle *Hermite* ; fécond en inventions ingénieuſes & utiles, il ne lui manque que de la célébrité ; ſa ſimplicité & ſa modeſtie relèvent autant ſon mérite que ſes connoiſſances. Si dans un pays on pouvoit découvrir tous les talens que la nature ſe plaît à diſtribuer au haſard & qu'on pût employer chacun dans ſon genre, ce pays deviendroit bientôt

le premier de l'Europe. Mais que de ſagacité, de ſoins infinis & de patience faudroit-il pour de telles découvertes ? Le Fatum s'eſt réſervé la direction de nos deſtinées. A bien examiner la choſe, nous y avons moins de part que notre orgueil ne nous en attribue.

J'en viens à préſent au buſte de Voltaire, dont je vous prie de reculer l'envoi juſqu'au mois de Septembre, où tout ſera exactement payé. La lettre que vous avez écrite à Catt, m'a fait bien du plaiſir. Rapportez-vous-en à la réponſe que vous recevrez de lui. A notre âge il n'y a pas de momens à perdre ; ou il faut ſe voir vîte dans ce monde-ci, ou ſe donner rendez-vous dans la vallée de Joſaphat, & vous ſavez ce qui s'y paſſe. En moins d'un mois la mort nous a enlevé ici & dans notre voiſinage quantité de perſonnes diſtinguées & connues ; la Princeſſe de Pruſſe, ſon frère le Duc de Bronſwic, ma nièce la Ducheſſe de Wurtemberg, l'Electrice douairière de Saxe, le Prince & la Princeſſe Hatzfeld, & le Prince de Mansfeld avec ſon fils. Une bataille ſanglante et meurtrière n'en auroit pas plus emporté à la fois. Si donc un vieillard ſeptuagénaire a hâte de vous voir, ne vous en étonnez point ; c'eſt pour vous aſſurer avant de mourir de l'eſtime qu'il a eue pour vous & pour votre génie. Sur ce, &c.

LETTRE CXCII.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE; A Paris, ce 8 Juin, 1780.

J'ÉCRIS à Mr de Catt le malheureux & ennuyeux détail de ma ſituation phyſique & morale ; il en rendra compte à V. M., & ne lui exprimera pas auſſi vivement que je la ſens ma profonde douleur de ne pouvoir aller mettre à ſes pieds tous les ſentimens que je lui dois, & que je lui ai voués juſqu'à la mort. Quoique mes peines de corps & d'eſprit ne ſoient pas auſſi grandes que celles que V. M. a tant de fois eſſuyées, & auxquelles elle a réſiſté avec un courage & une patience ſi héroïques, j'aurois pourtant beſoin, Sire, avec ma foible & frêle machine, d'une partie au moins de ce courage, étant accablé de triſteſſe de ne pouvoir en ce moment faire un voyage que je déſire en ce moment plus que jamais, & qui feroit plus que jamais néceſſaire à mon ame abbattue & flétrie. Il faut avec douleur ſe ſoumettre à ſa deſtinée, & ajouter ce nouveau chagrin à ceux que j'ai déjà éprouvés plus d'une fois dans ce meilleur des mondes poſſibles. Pourquoi faut-il que je ſois privé par une indiſpoſition douloureuſe & dangereuſe de la douce conſolation d'aller porter à V. M. non-ſeulement ma tendre vénération, ma reconnoiſſance profonde, & mon admiration plus vive que jamais, mais l'attachement

& le respect que toute la France a pour elle, & dont je voudrois qu'elle pût être témoin ! Ces sentimens, Sire, augmenteront encore, si l'on apprend ici que V. M. ait fait rendre les honneurs funèbres au grand homme à qui nos prêtres les ont si indignement refusés. Il est bien étrange que notre gouvernement ait souffert cette infamie, & qu'on laisse à ces fanatiques la licence de flétrir, autant qu'il est en eux, la mémoire des hommes qui ont le plus illustré la nation. Je me flatte, d'après l'espérance que V. M. a bien voulu m'en donner, que le 30 Mai dernier, jour anniversaire de la mort de ce grand homme (qui depuis deux ans n'existe plus), son service solennel aura été célébré d'une manière digne du héros & du philosophe qui en aura donné l'ordre & fait les frais. Nous avons ici actuellement une assemblée du clergé, à qui Mr Necker, notre Sully & notre Colbert, se prépare à demander beaucoup d'argent qu'il faudra bien donner ; je m'imagine qu'elle sera bien irritée du service de Voltaire, & je me flatte que c'est l'intention de V. M. Je ne lui en épargnerai (je veux dire au clergé) aucun des détails qui pourront humilier son orgueil & son fanatisme.

Nous sommes ici dans l'attente la plus impatiente du succès de cette troisième campagne, surtout en Amérique. L'insolence & la piraterie angloise révoltent toutes les nations de l'Europe ; la déclaration que vient de faire l'Impératrice de Russie a satisfait tous les François, & tous les François sont persuadés que V. M. a eu bonne part à cette démarche

noble & ferme de la Ruſſie. On voit avec plaiſir que ces inſolens Anglois, qui ne reſpectent rien, reſpectent pourtant juſqu'ici le pavillon de V. M.; mais on n'eſt point ſurpris qu'ils vous diſtinguent & vous redoutent. V. M. a fait depuis quarante ans de règne tout ce qu'il faut pour ſe faire reſpecter de ſes amis & de ſes ennemis. Toute la France voit avec plaiſir que l'ancien ſyſtème d'alliance & d'union reprend le deſſus, que nous nous ſommes rapprochés de l'allié naturel, & ſurtout de l'allié puiſſant & reſpectable que nous avions en vous; & dans cette confiance on n'eſt guère effrayé de l'entrevue que l'Empereur & l'Impératrice de Ruſſie ont dû avoir à Mohilow. On ſe flatte qu'elle ne troublera point la paix de l'Europe, qui a ſi grand beſoin de repos, & que l'Europe ſera encore redevable à V. M. de ce nouveau bienfait.

V. M. aura, comme je l'eſpère, le buſte de Voltaire vers la fin de Septembre ou le commencement d'Octobre; il ſeroit déjà commencé, ſans un embarras où eſt le ſculpteur, & où je ſuis avec lui, par rapport à la forme qu'il faut donner à la tête. Je n'ennuierai point V. M. de ce détail; Mr de Catt lui en rendra compte, & me ſera parvenir ſes ordres. Dès qu'ils ſeront arrivés, le ſculpteur travaillera ſans relâche. J'oſe répondre d'avance à V. M. qu'elle ſera très-ſatisfaite, & du travail & de la reſſemblance.

On prépare une nouvelle édition des ouvrages de cet homme ſi illuſtre & ſi précieux aux lettres & à

la raiſon. Elle ſera magnifiquement imprimée, prodigieuſement enrichie, &, comme V. M. le penſe bien, imprimée en pays étranger, grâce aux clameurs des fanatiques françois, le fléau perpétuel de toute lumière & de tout bien. On aſſure d'ailleurs que cette édition ſera faite avec ſoin, & revue par des hommes de mérite, à qui la mémoire & les ouvrages de Voltaire ſont chers. Elle devroit être, Sire, imprimée chez vous, & ſous les auſpices de V. M., pour réunir dans le frontiſpice les deux noms les plus illuſtres de notre ſiècle.

Je ſuis avec le plus profond & le plus tendre reſpect, &c.

LETTRE CXCIII.

DU ROI.

Le 22 Juin, 1780.

NOUS croyions vous voir arriver d'un moment à l'autre, lorſque je reçus votre lettre; quoiqu'elle m'ait fait plaiſir, elle n'a pas remplacé la ſatisfaction de vous voir en perſonne; cependant les raiſons qui vous ont empêché de faire le voyage ſont ſi déciſives, que je ſuis obligé d'y ſouſcrire. Par quelle fatalité la gravelle va-t-elle ſe fourrer dans les reins d'un philoſophe? Ne pouvoit-elle pas ſe loger dans

le corps d'un sorbonniste, d'un fanatique, d'un capucin ou d'autres animaux de cette espèce? Cette maladie est une des plus douloureuses dont la pauvre humanité soit affligée. Je vous conseille de vous servir d'un remède de Madame Stevens; ici bien des personnes s'en sont trouvées soulagées; & quoique les Anglois soient en guerre avec les François, je crois qu'un François peut calculer avec Newton, penser avec Locke, & se guérir par Madame Stevens. Voilà donc, mon cher Anaxagoras, ma sentence prononcée, & je ne vous reverrai plus que dans la vallée de Josaphat, s'il en est une. Pour Voltaire, je vous garantis qu'il n'est plus en purgatoire; après le service public pour le repos de son ame célébré dans l'église catholique de Berlin, le Virgile françois doit être maintenant resplendissant de gloire, la haine théologique ne sauroit l'empêcher de se promener dans les champs élysées, en compagnie de Socrate, d'Homère, de Virgile, de Lucrèce; appuyé d'un côté sur l'épaule de Bayle, de l'autre sur celle de Montaigne, & jetant un coup d'œil au loin, il verra les papes, les cardinaux, les persécuteurs, les fanatiques souffrir dans le tartare les peines des Ixion, des Tantale, des Prométhée & de tous les fameux criminels de l'antiquité. Si les clefs du purgatoire eussent été uniquement entre les mains de vos évêques françois, toute espérance pour Voltaire auroit été perdue; mais par le moyen du passe-partout que nous ont fourni les messes pour le repos des

ames, la ferrure s'eft ouverte, & il en eft forti en dépit des Beaumont, des Pompignan & de toute leur fé-quelle.

Vous me faites plaifir de m'informer de l'édition nouvelle qu'on prépare des œuvres de Voltaire; il feroit à fouhaiter que les éditeurs élaguaffent ces forties trop fréquentes fur les Nonottes, les Patouillets & d'autres infectes de la littérature dont les noms ne méritent pas de fe trouver placés à côté de tant de morceaux inimitables, qui dignes de la poftérité, dureront autant, & plus peut-être que la monarchie françoife. Les écrits de Virgile, d'Horace & de Cicéron ont vu détruire le Capitole, Rome même; ils fubfiftent, on les traduit dans toutes les langues, & ils refteront tant qu'il y aura dans le monde des hommes qui penfent, que lifent, & qui aiment à s'inftruire. Les ouvrages de Voltaire auront la même deftinée; je lui fais tous les matins ma prière, je lui dis: Divin Voltaire, *Ora pro nobis!* Que Calliope, que Melpomène, qu'Uranie m'éclairent & m'infpirent! mon faint vaut bien votre Saint Denys. Mon faint, au lieu de troubler l'univers, a foutenu l'innocence opprimée autant qu'il étoit en lui, il a fait rougir plus d'une fois le fanatifme & les juges de leurs iniquités; il auroit corrigé le monde, s'il eût été corrigible. Ce petit échantillon, mon cher Anaxagoras, de liberté très-philofophique, vous fera juger du peu de progrès que j'ai faits en forbonne fous la dictée de mon docteur; il perd avec moi fa peine & fon temps; fouvent fa bonne ame gémit de ne

pouvoir ramener au bercail de l'église cette brebis égarée, pour la tondre & l'écorcher ; mais cette brebis, pareille au peuple anglois, se révolte & se gendarme contre le joug tyrannique qu'on lui veut imposer. Ce sont à présent les François, les Espagnols & les Anglois qui jouent sur le théâtre sanglant & tragique de Mars ; je les vois du parterre s'escrimer & joûter les uns contre les autres : la pièce qu'ils jouent me semble composée dans le goût de Crébillon ; l'intrigue en est si compliquée, qu'on ne sauroit deviner quel en sera le dénouement. Le vent est le nœud de toutes les pièces qui se jouent sur mer, & je crains que par quelque boutade Eole ne nuise aux succès de vos bons compatriotes. Si l'Impératrice de Russie n'avoit signalé depuis longtemps son règne par ses glorieux succès, il lui suffiroit d'avoir établi ce code maritime pour rendre son nom immortel. Elle venge Neptune en lui rendant son trident, que des usurpateurs lui avoient arraché. A l'imitation de Louis XIV, elle pourroit placer dans ses palais un tableau représentant la législatrice des mers conduisant les pirates que sa sagesse a su enchaîner à son char de triomphe. Mais tout ce que je vous écris, mon cher d'Alembert, ne vaut pas le remède de Madame Stevens. Consultez vos médecins, s'ils l'approuvent, servez-vous-en. Je fais des vœux pour que vos pierres se fondent, que vous puissiez jouir en paix des jours que le destin vous réserve. Sur ce, &c.

P. S. J'ai oublié de vous répondre touchant le buſte de Voltaire. N'inſultons pas à ſa patrie, en lui donnant un habillement qui le feroit méconnoître ; Voltaire penſoit en Grec, mais il étoit François. Ne défigurons pas nos contemporains en leur donnant les livrées d'une nation maintenant avilie & dégradée ſous la tyrannie des Turcs leurs vainqueurs.

LETTRE CXCIV.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 24 Juillet, 1780.

QUELQUE déſolé que je ſois de ne pouvoir aller mettre aux pieds de V. M. tous les ſentimens dont je ſuis pénétré pour elle, la lettre dont elle vient de m'honorer a augmenté, s'il eſt poſſible, l'affliction profonde que j'en reſſens. Le détail plein de bonté où V. M. veut bien entrer ſur mon état, excite en moi la plus vive & la plus juſte reconnoiſſance. Elle me propoſe le remède anglois, que je prendrois bien volontiers, malgré la guerre que cette nation nous fait, ſi je croyois que ce remède pût me convenir ; mais outre qu'il eſt, dit-on, fort contraire à l'eſtomac, & que l'eſtomac dans ma frêle machine ne vaut guère mieux que la veſſie, il me paroît aujourd'hui bien aſſuré, d'après des conſultations que j'ai faites, que mon mal n'eſt point la pierre ; que

c'eſt un genre de calcul tout différent, qui tient à la chaleur de mon ſang, & ſurtout à celle de la ſaiſon, qui diminue quand le temps ſe refroidit, qui même pendant l'hiver eſt preſque nul, qui augmente quand le temps ſe réchauffe, & ſurtout quand mes reins ſont réchauffés, & dont le vrai remède ſont les bains, les alimens rafraîchiſſans, le repos, & la précaution de ne pas aller trop long-temps en voiture. Je joins à cela, à mon grand regret, la privation preſque entière de travail, & j'en ſuis d'autant plus affligé, que n'ayant plus ici aucun objet de liaiſon, d'intérêt & de ſociété, depuis la perte que j'ai faite il y a quatre ans, le travail & l'étude ſont à peu près la ſeule reſſource dont je puis uſer. Auſſi je commence pour mon malheur à connoître l'ennui, que j'avois ignoré juſqu'à ce moment ; & cette ſituation, jointe à pluſieurs ſujets de déſagrément que j'éprouve dans ma triſte patrie, me feroit déſirer plus que jamais le mouvement & la diſtraction dont je ſuis forcé de me priver, grâce à mes reins. Si j'ai jamais déſiré, Sire, d'aller paſſer quelques momens auprès de vous, c'eſt aſſurément aujourd'hui, ſans les malheureuſes raiſons qui m'en empêchent ; & comme aucun motif d'affection ni de plaiſir ne me retient ici, V. M. peut être bien ſûre que je ne lui ferois pas un grand ſacrifice en me privant pour quelque mois de l'eau bourbeuſe de la Seine, de nos triſtes promenades, & de nos très-médiocres ſpectacles. Mais puiſque Eſculape & la deſtinée ne le veulent pas, il faut me ſoumettre à mon triſte ſort. Si ma tendre vénéra-

tion pour V. M. en eſt très-affligée, mon amour-propre s'en conſole peut-être un peu, par la crainte que j'aurois de paroître à V. M. fort au-deſſous de ce qu'elle m'a vu il y a 17 ans, quoiqu'à dire vrai, je ne fois pas tombé de bien haut; mais je me ſens déchu, & tout prêt à déchoir encore.

J'ennuie trop long-temps V. M. de ce détail, & j'aime mieux lui parler du plaiſir que m'a fait le ſervice de Voltaire; tous les gens qui aiment & qui révèrent ici ſa mémoire, c'eſt-à-dire, tout Paris, à l'exception peut-être de l'aſſemblée du clergé, ont été enchantés du détail qu'on leur a fait de cette pieuſe & auguſte cérémonie. Nous ſommes bien ſûrs à préſent que Voltaire a pour le moins un pied en paradis. Il ne manqueroit plus, Sire, aux honneurs de toute eſpèce que V. M. lui a fait rendre, que de lui élever dans l'égliſe de Berlin un monument, où il feroit repréſenté ſe proſternant devant le Père éternel, & foulant aux pieds le fanatiſme. L'épigramme feroit excellente, & le ſculpteur Taſſart pourroit exécuter cette idée ſous les yeux & d'après les vues de V. M. On travaille actuellement au buſte de ce grand homme à la françoiſe, tel que V. M. le déſire, & j'eſpère qu'il ſera prêt dans deux mois au plus tard.

Je joins ici une pièce de vers qu'un poëte flamand peu connu, mais admirateur zélé de cet illuſtre écrivain, m'a prié de faire parvenir à V. M. C'eſt un hommage que ce poëte a cru devoir faire à V. M. de ſes regrets ſur la perte d'un grand homme qu'elle

a honoré de ses bontés de son vivant, & de ses éloges après sa mort.

Mr de Catt remettra à V. M. un nouveau mémoire, & des certificats authentiques en faveur du pauvre Curé de Neuchâtel, persécuté par son évêque fanatique. V. M. voudra bien se faire rendre compte de ce détail, & faire obtenir justice à ce pauvre diable de prêtre, qui l'attend & la lui demande depuis long-temps.

Puisse le destin qui afflige mes jours, prolonger à mes dépens ceux de V. M., & lui donner pour long-temps encore la santé, la gloire, & le repos! Hélas! Notre pauvre France auroit bien besoin du dernier, après cette misérable & plate guerre, qui n'a pas l'air de finir sitôt.

Je suis avec la plus vive reconnoissance & la plus tendre vénération, &c.

LETTRE CXCV.

DU ROI.

Sans date.

IL règne un ton de tristesse dans votre lettre qui m'a fait de la peine: il semble que vous ayez à vous plaindre également de votre tempérament & de la fortune. Nous sommes des vieillards qui touchons au bout de notre carrière; il faut tâcher de la finir gaiement. Si nous étions immortels, il nous seroit

permis de nous affliger des maux ; mais notre trame est trop courte pour qu'il nous soit permis de nous attacher trop à des choses qui bientôt disparoîtront à nos yeux pour toujours. Vous dites, mon cher Anaxagoras, que vous avez perdu de l'énergie que vous aviez l'année 1763, & moi aussi : c'est le sort des vieillards. Je perds la mémoire des noms, la vigueur de mon esprit s'affoiblit, mes jambes sont mauvaises, mes yeux voient mal, j'ai des chagrins tout comme un autre, cependant toute cette kyrielle d'infirmités & de désagrémens ne m'empêche pas d'être gai, & je conserverai un visage riant lorsqu'on m'enterrera. Tâchez donc de mettre de côté tout ce qui peut troubler la tranquillité de votre vie. Souvenez-vous que cette vie même n'est qu'un songe, & qu'il n'en reste rien quand elle est passée. Je vois avec douleur qu'il me faut renoncer au plaisir de vous revoir, & que nos entretiens se borneront à mettre du noir sur du blanc ; encore cela vaut-il mieux que rien : vous peindrez donc vos pensées, & j'en ferai mon profit. J'en viens à l'apothéose de Voltaire, qu'un curé a tiré du purgatoire sans savoir ce qu'il faisoit. L'église catholique de Berlin ne conviendroit guère au cénotaphe que vous proposez de lui ériger. Cette église est bâtie sur le modèle du panthéon de Rome, & on ne sauroit sans la défigurer y placer de ces sortes de mausolées ; mais Voltaire en revanche aura son buste à l'académie, où il sera mieux à son aise que chez vos faiseurs de dieux, chez vos déophages, qui se scandalise-

roient à cette vue, surtout si par un miracle sa statue animée alloit lâcher quelque épigramme.

Il y a de beaux vers dans cette ode que vous m'avez envoyée ; quelques strophes sont fortes & harmonieuses, il y en a quelques unes d'entortillées que l'auteur pourroit facilement corriger. J'ai vu en passant un Mr de l'Isle qui va en Russie avec le Prince de Ligne ; il m'a beaucoup parlé de Voltaire, qu'il prétend avoir assisté *in articulo mortis*. J'aurois souhaité qu'il eût pu le ressusciter. Je crois l'avoir dit, & je crains d'avoir raison : *Le tombeau de Voltaire sera celui des beaux arts.* Il a fait la clôture du beau siècle de Louis XIV. Nous entrons dans le siècle des Pline, des Sénèque & des Quintilien. On quitte le monde avec moins de regret en temps de stérilité qu'en temps d'abondance ; ce qui doit rendre nos derniers momens moins désagréables, parce que nous ne sommes plus attachés à ce dont il faudra nous séparer. Suivez donc mon conseil, mon cher Anaxagoras, couronnez votre front de roses, divertissez-vous & abandonnez-vous à votre destin ; je souhaite qu'il soit heureux, & que votre santé se conserve.

Sur ce, &c.

LETTRE CXCVI.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 15 Septembre, 1780.

L'INTÉRÊT que V. M. veut bien prendre à ma triste situation, physique & morale, me pénètre jusqu'au fond du cœur. Ses bontés pour moi, dont j'éprouve les effets depuis si long-temps, sont exprimées avec tant de sensibilité dans la dernière lettre qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire, que je n'ai plus, Sire, qu'un regret & qu'une crainte, c'est de vous avoir entretenu trop long-temps de mes maux, au milieu des grandes & importantes affaires qui vous occupent. Une seule chose peut excuser mon indiscrétion, c'est que les bontés de V. M. sont à présent ma seule consolation & ma seule ressource. Elle veut bien me proposer son exemple à suivre; elle m'exhorte à imiter sa gaieté & sa philosophie, malgré la vieillesse qui affoiblit ses organes, & les chagrins qu'elle éprouve sur le trône. Je sais, Sire, qu'aucune classe de l'espèce humaine n'est exempte de souffrir; mais je sais aussi qu'il est des êtres privilégiés, tel que V. M., à qui la nature & la destinée offrent des dédommagemens refusés aux autres hommes. Je ne suis, Sire, qu'un pauvre géomètre littérateur, tant bon que mauvais, qui souffre à la fois, & de ses reins, & de son estomac, & du dépérif-

sement de ses facultés corporelles & intellectuelles, & de l'impossibilité où il se trouve de charmer ses ennuis par le travail. Je n'ai l'avantage d'être, pour ma consolation, ni le plus grand capitaine, ni le plus grand roi, ni le plus grand & le plus vrai philosophe de ce siècle, ni le protecteur de l'Allemagne, ni le réformateur de la justice, ni enfin l'exemple des souverains & des gens de lettres. Avec ces adoucissemens, Sire, on peut supporter la vie, qui pour un être tel que moi est tantôt douloureuse, tantôt insipide, & jamais agréable.

Mais je m'apperçois, Sire, & je m'en apperçois bien tard, que je n'ai presque fait encore que vous parler de moi, dont je ne vous avois déjà parlé que trop dans ma dernière lettre. J'en demande très-humblement pardon à V. M., & je passe à un objet qui l'intéresse davantage, & moi aussi, à ce grand homme dont V. M. a si éloquemment & si dignement honoré la mémoire. Vous pensez, Sire, que la forme de l'église de Berlin ne se prêteroit guère au monument que j'ai eu l'honneur de vous proposer. Permettez-moi de vous faire observer que cette église est construite, dit-on, dans la manière du Panthéon de Rome, autrement dit (par un heureux changement de nom) Notre-Dame de la Rotonde; or Raphaël est enterré dans cette église, & on lui a érigé un monument dont V. M. pourroit aisément se faire donner la forme & les dimensions. Elle pourroit alors en élever un pareil à Berlin au Raphaël de la littérature françoise, & ce seroit, ce

me ſemble, pour cette égliſe une beauté de plus, & pour V. M., protectrice du génie, même après ſa mort, un nouveau monument de grandeur & de gloire.

En attendant, Sire, ce monument ſi précieux pour les lettres & pour la philoſophie, dont j'oſe encore ne pas déſeſpérer, on travaille ſérieuſement & ſans délai au buſte de marbre, tel que V. M. l'a ordonné, coiffé à la françoiſe, & de la plus parfaite reſſemblance. Je ne ſais ſi V. M. deſtine ce buſte à ſon cabinet, ou à l'académie. Si elle en veut un ſecond, je la prie de vouloir bien me donner ſur cela ſes ordres. Elle pourroit au reſte ſe contenter de l'original, pour l'avoir dans ſon cabinet, comme il m'a paru que c'étoit d'abord ſon intention, & faire faire enſuite à Berlin par ſon ſculpteur Taſſart une copie bien exacte de ce buſte pour l'académie. Quoi qu'il en ſoit, dès que l'ouvrage ſera fini (& je compte qu'il le ſera bientôt) j'aurai l'honneur d'en donner avis à V. M., & de prendre les moyens les plus ſûrs & les plus prompts pour le lui faire parvenir.

Ma ſanté, à laquelle V. M. veut bien prendre aſſez d'intérêt pour m'en demander quelque détail, eſt en ce moment meilleure, depuis la ceſſation des chaleurs affreuſes & opiniâtres que nous avons eſſuyées pendant un mois. Mais elle eſt en général ſi incertaine & ſi chancelante, que je ne puis & n'oſe plus former de projets de voyage. Je me vois réduit à végéter & à languir dans un malheureux pays, où les lettres ſont plus avilies, plus opprimées,

& plus persécutées que jamais, où les prêtres sont méprisés & puissans, où le génie est outragé de son vivant & après sa mort, où en un mot rien ne peut me retenir aujourd'hui que l'extrême danger de changer de place. Que j'aurois, Sire, de consolation, & de plaisir même, à verser dans le sein de V. M. toutes mes peines, & tout le détail des maux qu'on fait souffrir en France à la raison & à la justice ! Je la supplie du moins de vouloir bien me conserver toujours ces mêmes bontés qui ont fait si long-temps ma gloire & mon bonheur, & qui sont aujourd'hui mon seul dédommagement & ma seule ressource.

Je suis avec la plus profonde & la plus tendre vénération, &c.

LETTRE CXCVII.

DU ROI.

Le 2 Octobre, 1780.

JE suis bien fâché que l'état de votre santé soit assez mauvais pour m'ôter à jamais l'espérance de vous revoir. Je m'étois flatté que vous n'étiez incommodé que de maladies passagères & sans conséquence. Il faudra donc nous donner un rendez-vous à la vallée de Josaphat, où quelques dévots ascétiques prétendent qu'on s'amuse beaucoup. Peut-être que j'apprendrai là le sujet de vos plaintes & de

vos ennuis, qui me ſont d'autant plus cachés que je ne ſuis pas informé du tout que vous ayez eſſuyé préſentement la moindre perſécution. L'Europe ſuppoſe que vous êtes auſſi heureux qu'un philoſophe peut l'être. Je ſais de longue main que l'uſage des prêtres eſt de s'acharner ſur les cadavres des philoſophes, & j'ai ſuppoſé que les philoſophes s'en moquoient ; on n'a qu'à laiſſer agir la corruption ; elle empeſte les cadavres de telle ſorte, que les vivans ſont bien obligés de les enterrer, & j'oſe eſpérer qu'il eſt égal aux philoſophes dans quelle terre le caprice des vivans leur aſſigne leur ſépulture.

Je ne ſais ſi les lettres ſont mépriſées en France, ou ſi on les honore ; mais je m'apperçois de la diſette des grands génies ; les trônes de la littérature demeurent vacans faute de ſucceſſeurs, & l'Europe entière ſe reſſent de la diſette des grands hommes. J'en viens à Voltaire, auquel vous deſtinez un cénotaphe dans notre égliſe catholique de Berlin : je crois qu'il ne s'y plairoit pas. Il vaut mieux placer ſon buſte dans l'académie, où il n'y a rien à écraſer, & où le ſouvenir d'un grand homme qui joignoit tant de talens à tant de génie peut ſervir d'encouragement aux gens de lettres, & les animer à mériter de la poſtérité de pareils ſuffrages. Nous ſommes âgés tous les deux ; contentons-nous d'avoir vu la gloire d'un ſiècle qui honore l'eſprit humain, & vous d'y avoir contribué. Aux beaux jours de Rome où Cicéron, Virgile, Horace floriſſoient, ſuccédèrent les temps des Sénèque & des Pline, & à ceux-là la bar-

barie; & après la dégradation de l'esprit humain revinrent les temps de la renaissance des sciences. Laissons à la vicissitude son empire, & bénissons le Ciel d'être venus au monde dans le bon temps, où nous avons été les contemporains des talens & de génies cultivés. Quant aux prêtres, ils seront incorrigibles, jusqu'à ce qu'on en ait extirpé la race. J'espère d'apprendre de meilleures nouvelles de votre santé. Sur ce, &c.

LETTRE CXCVIII.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 3 Novembre, 1780.

Il y a aujourd'hui, 3 Novembre, vingt années, jour pour jour, que V. M. se couvroit de gloire dans les plaines de Torgau, en arrachant aux Autrichiens la victoire qu'ils se flattoient déjà d'avoir remportée. V. M. a depuis ajouté à cette gloire celle d'être le pacificateur & le vengeur de l'Allemagne, d'être dans ses propres états le réformateur de la justice, & dans l'Europe le modèle des guerriers & des rois. Qu'il y a de distance, Sire, comme le dit Térence, entre un homme & un autre! & que je le sens bien tristement pour moi, quand je me rapproche de V. M., car je n'ose dire quand je m'y compare! Le peu de force que j'avois encore il y a vingt ans

dans mes facultés corporelles, intellectuelles & morales, s'est presque entièrement évanoui ; il ne me reste d'énergie que dans le sentiment profond qui m'attache à V. M., tandis qu'elle conserve encore dans toute leur vigueur les rares qualités qui l'ont rendue si respectable à l'Europe depuis quarante ans qu'elle occupe le trône. Elle a même conservé sa gaieté, comme je le vois avec enchantement par la dernière lettre qu'elle me fait l'honneur de m'écrire ; elle rit, & avec raison, des sottises des hommes, dont je ferois bien de rire aussi ; et dont je rirois comme elle, si je digérois et si je dormois mieux. Le travail et le plaisir que j'y éprouvois, me soutenoit jadis, et me tenoit lieu de tout ; aujourd'hui, qu'une heure d'application me fatigue, je n'ai plus cette ressource, et la tristesse s'empare de moi. Je ne souffre pas à la vérité, du moins vivement, d'esprit ni de corps ; mais je suis dans cette langueur d'ame & d'organes qui rend insensible à tout. C'est que la nature m'a fait naître foible, tandis qu'elle a donné à V. M. des fibres proportionnées à la vigueur & à l'étendue de son génie.

Le sculpteur du buste de Voltaire, chez qui je vais souvent pour le presser, me promet d'avoir fini incessamment ce buste dont j'espère que V. M. sera parfaitement satisfaite. Il faut donc renoncer, puisque V. M. le juge plus à propos, à voir sa statue dans l'église de Berlin, foulant aux pieds la superstition & le fanatisme. J'avoue, Sire, que j'ai regret à ce monument, surtout quand je pense qu'il eût

été érigé par ordre de V. M., & qu'il eût retracé aux ſiècles futurs les honneurs rendus par Auguſte à Virgile. Croiriez-vous, Sire, qu'on refuſe ici à ſa famille de lui faire un mauſolée très-modeſte dans la petite égliſe obſcure de province où il eſt enterré ? On dit même que les prêtres l'ont ſecrètement exhumé pour le jeter à la voirie. Il n'y a pas grand mal à cela, ni pour lui, ni pour ceux qui s'intéreſſent à ſa mémoire ; mais il ſeroit étrange que le gouvernement, qui n'aime pas les prêtres, quoiqu'il les craigne, conſentît à cette indignité, & je ne ſaurois le croire.

Ces prêtres, Sire, que V. M. mépriſe, parce qu'elle n'en a rien à craindre, ont ici de puiſſans protecteurs, & ſont plus acharnés que jamais contre le progrès de la raiſon & des lumières. L'ouvrage le plus indifférent à cette vermine par ſon objet ne ſauroit paroître au jour, s'il n'eſt permis par les prêtres ou par leurs ſuppôts ; car la baſſeſſe & la faim leur en font trouver parmi les gens de lettres. Cette inquiſition enchaîne & glace tous les eſprits ; les injures qu'on vomit dans les chaires contre la raiſon & contre ſes défenſeurs, injures qui ſont appuyées par des magiſtrats imbécilles ou fanatiques, achèvent d'avilir & de décourager ce qu'il y a de plus éclairé & de plus eſtimable dans la nation. Je ne parle point de ce malheur pour mon propre intérêt ; je ſuis plutôt ſpectateur que patient dans cette galère, où je me tiens les bras croiſés, bien réſolu de ne plus rien imprimer, ſi j'imprime jamais, que dans

un pays où la vérité puisse s'exprimer librement, sans offenser ni le Roi, ni l'administration, ni les mœurs, ni l'honneur de personne. Mais je vois tant de gens de lettres souffrir de cette persécution, & de cette inquisition abominable, que je ne puis m'empêcher de les plaindre, quoique je ne partage pas leurs peines; à peu près comme un vieil amant prend toujours intérêt au sort d'une ancienne maîtresse qu'il a tendrement aimée. Heureux, Sire, les hommes qui peuvent comme vous commander à l'opinion, mépriser en sureté les fripons & les sots, instruire leurs semblables sans avoir le fanatisme à craindre, & les obliger, même quand ils ne le voudroient pas, à être tolérans, modérés, & raisonnables! Puissiez-vous, Sire, donner long-temps aux hommes de pareilles leçons, de pareilles lois, et de pareils exemples!

Je suis avec la plus profonde & la plus tendre vénération, &c.

LETTRE CXCIX.

DU ROI.

Sans date.

BIEN des hommes ont gagné des batailles et ont conquis des provinces, mais peu d'hommes ont écrit un ouvrage aussi parfait que l'avant-propos de l'en-

cyclopédie; et comme c'eſt une choſe rare que d'apprécier toutes les connoiſſances humaines, et que c'eſt une choſe plus commune de mettre en fuite des gens qui ont déjà peur, je crois qu'en peſant les voix, les travaux du philoſophe ſeroient jugés ſupérieurs à ceux du militaire, ſi nous envisageons ces choſes du côté de l'utilité : des connoiſſances bien détaillées & appréciées ſe conſervent pour toujours, les livres les tranſmettent à la poſtérité la plus reculée; au lieu que les ſuccès paſſagers d'une guerre qui n'intéreſſe que quelques peuples dans un petit coin de l'Europe, s'oublient auſſitôt qu'ils ſont paſſés. Et voilà pour le philoſophe & pour le guerrier.

J'en viens préſentement aux nerfs, & pour qu'on juge par comparaiſon des miens & des vôtres, je propoſe que quelque habile chirurgien nous diſſèque tous deux; mais attendons, & avec un peu de patience; ces Meſſieurs pourront diſſerter profondément ſur les nerfs du philoſophe françois & du ſoldat tudeſque. Je prévois qu'ils diront que les nerfs les plus fins, les plus faciles à ébranler, ſont des tempéramens foibles & des eſprits déliés, & que les nerfs plus robuſtes ne conviennent qu'aux portefaix, aux gladiateurs & aux manans. Conſolez-vous donc, mon cher Anaxagoras, de votre petite ſanté, la meilleure portion vous eſt échue; car les avantages de l'eſprit ſont en tout ſens préférables aux avantages du corps; il ne vous reſte qu'à faire un généreux effort pour bannir de vos idées

toutes les ſenſations triſtes qui l'offuſquent. Quand même on perdroit ce premier feu de la jeuneſſe ſouvent impétueux, il faut conſerver précieuſement un certain fonds de gaieté, qui joint à l'eſpérance nous ſert à ſupporter le fardeau de la vie.

Si des têtes tonſurées & mitrées font de nouveaux efforts pour étendre leur tyrannie ſur les eſprits, vous avez les armes du ridicule; & les traits de la ſatire acérés par la gaieté renverſeront le pontife et l'idôle du fanatiſme du même coup. Vos ennemis les cagots veulent que les philoſophes pleurent; riez, et vous les confondrez. Si vous voulez m'enrôler parmi vos troupes légères, je vous offre mes très-humbles ſervices; j'attaquerai gaiement la ſorbonne raſſemblée en corps, votre Beaumont archevêque par la colère de Dieu, votre Braſchi au Monte Cavallo, & mieux encore ſi les intérêts de l'aſſociation militaire l'exigent. Voilà tout ce qui dépend de moi; & comme nos armes ſont des plumes, & que dans nos contrées perſonne ne nous empêche de les manier, que de plus les preſſes gémiſſent pour ceux qui les occupent, vous n'avez qu'à m'aſſigner ma tâche & je m'efforcerai de la remplir.

Ce que vous m'apprenez au ſujet de l'indigne traitement que vos moines ont fait au cadavre de Voltaire, m'excite à le venger de ces ſcélérats, qui oſent exercer leur vengeance impuiſſante ſur les

reſtes éteints du plus beau génie que la France ait produit. Je vous prie de m'envoyer le buſte de cet homme rare & unique; je placerai ſon effigie dans notre ſanctuaire des ſciences, où il pourra reſter à demeure; au lieu que ſi on le mettoit dans une égliſe, ſon ombre en ſeroit indignée, ſans compter les haſards que cette ſtatue auroit à courir après ma mort, où peut-être le faux zèle porteroit quelque prêtre, dans la rage de ſon fanatiſme, à mutiler ou à briſer le ſimulacre de l'apôtre de la tolérance.

Je retourne maintenant au commencement de votre lettre, où il étoit queſtion de nos nerfs, pour vous apprendre que j'ai eu la goutte quatre ſemaines de ſuite, que j'ai beaucoup ſouffert, & qu'à force de régime j'ai chaſſé le maraſme & la maladie: mes doigts ne ſont point engourdis, & s'il eſt queſtion de prêtres, je répandrai avec mon encre ſur eux les flots de ma bile et de mon fiel hérétique. Allons, mon cher Anaxagoras, recueillez vos forces, ranimez ou reſſuſcitez votre belle humeur.

Sur ce, &c.

LETTRE CC.

DE M. D'ALEMBERT.

À Paris, ce 15 Décembre, 1780,
Anniverſaire de la Bataille de Keſſelſdorf.

SIRE,

CHAQUE lettre dont V. M. m'honore, réveille en moi les ſentimens de reconnoiſſance, de vénération & de tendreſſe dont je ſuis depuis ſi long-temps pénétré pour elle; mais quelque profonds, Sire, que ces ſentimens ſoient en moi, ce ne ſont pas ceux dont je ſuis en ce moment les plus occupé. Un ſentiment qui m'eſt plus cher encore, s'il eſt poſſible, parce qu'il eſt plus perſonnel à V. M., pénètre & remplit mon ame, depuis la nouvelle que nous venons de recevoir de la mort de l'Impératrice Reine. Cette nouvelle, Sire, ſi intéreſſante dans tous les temps, par les événemens qui peuvent la ſuivre, me paroît dans les circonſtances actuelles bien plus intéreſſante encore. On ſait, on croit du moins que cette princeſſe aimoit la paix, au moins ſur la fin de ſes jours, & que c'eſt à ce ſentiment paiſible, appuyé par les armes de V. M., que l'Europe a dû la paix de Teſchen. On craint que ce ſentiment, ſi louable & ſi déſirable dans un prince, ne ſoit pas aujourd'hui celui de la cour de Vienne, & que l'Europe ne ſoit bientôt replongée dans une

nouvelle guerre. Si ce malheur arrivoit, il ſeroit impoſſible que V. M. ne reprît pas les armes, & je crains que de nouvelles fatigues & de nouveaux travaux ne nuiſent à ſa précieuſe conſervation. Je ne ſuis point, Sire, inquiet pour votre gloire ; mais je le ſuis infiniment pour votre repos & pour votre ſanté. Vous n'avez plus beſoin de renommée ; & que pourroit-elle ajouter à ce qu'elle dit de vous depuis quarante années ? Mais vous avez beſoin de mener une vie douce & tranquille, & de jouir encore long-temps de l'amour de vos peuples, de l'admiration de l'Europe, & de l'hommage de tous ceux qui penſent. L'humble & obſcure philoſophie n'a pas la témérité, Sire, d'entrer dans le conſeil des princes, & de ſonder leurs ſecrets ; mais il lui eſt permis de trembler pour la vie de ceux qu'elle aime & qu'elle révère. Je demande pardon à V. M. de cet épanchement de mon cœur, qui ſembleroit vouloir pénétrer es ſecrets, les myſtères de la politique ; mais je n'ai pu refuſer cet épanchement à l'état de mon ame ; & V. M. ne peut me ſavoir mauvais gré d'être auſſi occupé d'elle que je le ſuis. L'Europe, Sire, a dans ce moment les yeux ſur vous ; elle vous regarde comme ſon Dieu tutélaire ; elle vous crie : *Faites durer cette paix que vous m'avez ſi glorieuſement rendue.* La France partage ces ſentimens ; que deviendroit-elle, ſi à la guerre de mer où elle eſt engagée, une guerre de terre ſe joignoit encore ?

Quelque peine, Sire, que j'aye à me taire ſur ce

ſujet, je n'en ai que trop fatigué V. M. Je paſſerai donc à des choſes moins importantes, mais auſſi moins inquiétantes pour moi. Le buſte de Voltaire, tel que V. M. le déſiroit, eſt terminé. L'artiſte y a mis le plus grand ſoin. Il ſera emballé cette ſemaine avec toutes les précautions poſſibles, & arrivera ſain & ſauf à V. M.

Vous tendez, Sire, un piège à mon amour-propre, mais dans lequel il ne donnera pas. Vous comparez la préface de l'encyclopédie à tout ce que vous avez fait de grand & de mémorable dans la paix, dans la guerre, dans la politique, dans le gouvernement, dans les lettres même, quoiqu'elles n'ayent ſervi que de délaſſement pour vous. Oh ! que je ſuis bien loin de tant de ſuccès, & bien peu digne de tant de gloire ! Qu'il y a même de différence entre nos machines phyſiques, quoique la vôtre, Sire, ſoit de quatre ans plus âgée que la mienne, & qu'elle ait eſſuyé des fatigues & des ſecouſſes auxquelles mon frêle individu n'auroit pas réſiſté dès les premières attaques ? Je ſuccomberois à la cent millième partie de ce que V. M. fait en un jour. Elle a toute l'Europe dans la tête ; & moi, chétif écrivailleur, une page de mauvaiſe proſe, ou quelques lignes de géométrie me font ſentir combien je ſuis déchu du peu que j'étois, quoiqu'aſſurément je ne ſois pas tombé de bien haut. L'eſſentiel pour être le moins mal qu'il eſt poſſible, eſt de ſe ſoumettre à ſa deſtinée, d'écouter & de ménager la nature, d'oppoſer le régime à ſes écarts, & le repos à ſa foibleſſe,

enfin de traîner le moins douloureufement qu'il eft poffible le refte de la carrière qu'elle me deftine. C'eft ce que je tâche de faire bien ou mal.

V. M. recevra cette lettre vers les premiers jours de l'année prochaine. Cette année, Sire, fera la quarante & unième d'un règne qui fournira tant de beaux traits à l'hiftoire, tant d'exemples aux fouverains, tant de leçons aux généraux, & aux politiques, & tant d'admiration aux fages. Puiffe-t-il prolonger encore long-temps fa brillante durée! Puiffé-je, quand l'élyfée ou le tartare m'appelleront, laiffer encore V. M. fur la terre! Puiffé-je enfin, tant qu'il me reftera un fouffle de vie, la convaincre de plus en plus de la tendre & profonde vénération avec laquelle je ferai jufqu'au dernier foupir, &c.

LETTRE CCI.

DU ROI.

Le 16 Janvier, 1781.

JE crois que le meilleur parti qu'on puiffe tirer de la philofophie confifte à nous rendre la vie fupportable, & rien n'adoucit plus notre exiftence qu'une certaine tranquillité d'ame qui bannit de l'efprit les foucis & les idées fombres qui l'inquiètent. Je m'en ferois accroire, fi je pouvois me perfuader qu'un ignorant de ma trempe eût pu répandre la férénité

dans l'ame d'un grand philosophe, dans celle de notre Anaxagoras moderne ; je trouve plus vraisemblable que ce grand philosophe se soit déterminé de lui-même à reprendre cette gaieté décente qui est l'attribut du caractère national des François : pour moi, je touche à l'état d'impassibilité où l'âge mène les vieux radoteurs ; je vois, sans m'inquiéter, naître & mourir ceux dont le tour vient ou pour entrer au monde ou pour en sortir. J'ai cependant donné des regrets à la mort de l'Impératrice-Reine ; elle a fait honneur au trône & à son sexe ; je lui ai fait la guerre, & je n'ai jamais été son ennemi. Pour l'Empereur, fils de cette grande femme, je l'ai vu, & il m'a paru trop éclairé pour se précipiter dans ses démarches ; je l'estime et ne le crains pas ; et pour ce qui regarde les futurs contingens, il me semble que les géomètres qui peuvent les réduire en calcul, sont plutôt en état de pénétrer dans l'avenir que ce que vous appelez les politiques, qui souvent ne voient pas le bout de leur nez. Cela étant, vous ferez plus de chemin avec trois courbes que moi avec de vains raisonnemens qui n'approchent pas de ces calculs. Si l'on assembloit un congrès général des souverains de l'Europe, j'opinerois certainement pour qu'ils fussent tous entre eux en paix, & qu'ils vécussent en bonne harmonie ; cependant sur ce sujet les *mais* ne finiroient point. Le parti le plus sûr dans de telles circonstances est d'abandonner aux destins les décrets de l'avenir, & de recevoir avec une résignation entière ce qui nous en avient.

Pour vous donner une preuve de ma tranquillité, je vous envoie une petite brochure qui tend à marquer les défauts de la littérature allemande, & à indiquer les moyens de la perfectionner. Le Colonel de Grimm, qui est Allemand, pourra vous mettre au fait de ce qui regarde cette langue, que vous n'avez pas apprise, & qui n'en a pas valu la peine jusqu'ici; car une langue ne mérite d'être étudiée qu'en faveur des bons auteurs qui l'ont illustrée, & ceux-là nous manquent entièrement; mais peut-être paroîtront-ils quand je me promènerai dans les champs élysées, où je présenterai au cygne de Mantoue les idylles d'un Germain nommé Gesner & les fables de Gellert. Vous vous moquerez des peines que je me suis données pour indiquer quelques idées du goût & du sel attique à une nation qui jusqu'ici n'a su que manger, boire, faire l'amour & se battre; toutefois on désire d'être utile; souvent un mot jeté dans une terre féconde germe, & pousse des fruits auxquels on ne s'attendoit pas.

Puisse cette année où nous entrons être aussi féconde en événemens favorables pour vous & pour la philosophie que je le désire! Puissiez-vous encore long-temps occuper la chaire de la raison de laquelle vous éclairez les Gaulois & les Welches! Ce sont les vœux que je fais chaque jour pour l'Anaxagoras moderne.

Sur ce, &c.

LETTRE CCII.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 9 Février, 1781.

JE viens de recevoir l'excellent ouvrage ſur la littérature allemande que V. M. m'a fait l'honneur de m'envoyer, & dont elle me parle dans ſa lettre du 6 Janvier; j'ai envoyé ſans délai à Mr Grimm, ſuivant les ordres de V. M., l'exemplaire qui étoit deſtiné pour lui. Quant à moi, je n'ai pas perdu un moment pour lire, & même pour relire cette nouvelle production littéraire & philoſophique de V. M. J'y ai trouvé, Sire, les principes les plus ſains de littérature, & partout un fonds de raiſon & de bon goût, tel qu'on devoit l'attendre d'un écrivain philoſophe, nourri de la lecture des bons modèles, & digne de l'être lui-même. Je ne ſuis point aſſez au fait de la littérature allemande, pour juger par moi-même ſi les reproches que lui fait V. M. ſont auſſi bien fondés qu'ils le paroiſſent; mais je m'en rapporte ſans peine au jugement éclairé de V. M. ſur cet objet inconnu pour moi. La manière ſi juſte & ſi vraie dont elle apprécie nos littérateurs françois, me perſuade qu'elle apprécie avec la même juſtice & juſteſſe les littérateurs de ſon pays; & les vues qu'elle propoſe pour remédier au défaut dont elle ſe plaint, me paroiſſent les plus ſaines & les plus utiles qu'il eſt poſſible. On dit pourtant que les Alle-

mands se plaignent d'avoir été jugés avec trop de rigueur; cela me paroît assez naturel, mais ne prouve pas encore qu'ils ayent raison. Je n'ai trouvé, Sire, dans tout cet excellent ouvrage, qu'un seul endroit qui peut donner une légère prise à la critique; encore seroit-elle, à certains égards, très-mal fondée. V. M. dit à la page 36: "Nous "prendrons des Latins le manuel d'Epictète, & "les pensées de Marc-Aurèle." Sans doute elle n'a voulu parler que de ces deux ouvrages traduits, & qui ont d'ailleurs été écrits dans Rome, ce qui les fait en quelque manière appartenir aux Latins; car V. M. n'ignore pas d'ailleurs que les originaux de ces deux ouvrages sont en grec. Il seroit bon qu'à une seconde édition V. M. s'expliquât d'une manière plus précise sur cet objet, pour éviter toute équivoque, et ôter aux journalistes allemands tout prétexte de dire là-dessus, à leur ordinaire, quelques lourdes sottises.

En voilà assez, Sire, sur les Allemands, malgré l'honneur qu'ils ont de vous avoir pour compatriote & pour souverain. Je me hâte de parler à V. M. d'un autre objet, non moins digne d'éloges peut-être que son excellent ouvrage; c'est l'éloquence, le bon goût, la noblesse de l'éloge qu'elle fait de l'Impératrice Reine, dans la dernière lettre qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire. Je l'ai lu à tout ce que je connois, & tout ce que je connois l'a admiré comme moi. Tous s'écrient qu'on ne peut faire de cette princesse une plus belle oraison funèbre, qu'on

devroit mettre ce peu de mots sur sa tombe : « Ci-« gît Marie Thérèse, Impératrice Reine de Hon-« grie & de Bohème. Le grand Frédéric son con-« temporain a dit d'elle : *Elle a fait honneur au* « *trône & à son sexe ; je lui ai fait la guerre, & je n'ai* « *jamais été son ennemi.*" Nous avons eu le 25 Janvier dernier à l'académie françoise une séance publique pour la réception de deux nouveaux académiciens. Mr l'abbé de Lille qui les recevoit, & qui a dit un mot dans son discours sur l'Impératrice Reine, a ajouté qu'il ne pouvoit la louer avec plus d'éloquence que V. M. ; il a rapporté vos paroles, & toute la salle a retenti d'applaudissemens. J'ai eu plus d'une fois occasion, dans les lectures que j'ai faites à cette compagnie assemblée, d'exprimer mes sentimens pour V. M., de parler de sa gloire & de ses ouvrages, & le public a toujours fait *chorus* ; car ce public, Sire, a pour vous la vénération que vous méritez comme guerrier & comme Roi, & l'admiration que vous méritez encore comme écrivain & comme philosophe.

On me mande, Sire, qu'il y a actuellement à Berlin un jeune savant, nommé Mr Muller, qui vient de publier en allemand une excellente histoire de la Suisse, que cette histoire a été traduite en françois, qu'elle est pleine de philosophie & de vérités courageuses, que l'auteur est en état d'écrire en françois, qu'il désireroit se fixer dans les états de V. M., & que l'académie feroit en lui une excellente acquisition, si V. M. jugeoit à propos de l'y attacher,

en le fixant d'abord par une modique penſion de 400 écus, dont il ſe contenteroit juſqu'à ce qu'il eût mérité par ſon travail d'obtenir une plus forte récompenſe. V. M. pourroit prendre des informations au ſujet de cet homme de lettres ; & comme je m'intéreſſe au bien de ſon académie, je prends la liberté de demander à V. M. ſes bontés pour Mr Muller, en cas qu'après les informations elle le juge digne de les obtenir.

Il ne me reſte d'eſpace, Sire, que pour renouveler à V. M. les vœux ardens que je ne ceſſe de faire pour ſon bonheur, pour l'accroiſſement de ſa gloire, ſi cet accroiſſement eſt poſſible, pour ſa ſanté, ſon repos, & ſa conſervation. On m'écrit que V. M. ſe porte mieux que jamais, & je réponds avec cet ancien : *Les Dieux ſont donc quelquefois juſtes.*

Je ſuis avec la plus tendre vénération, &c.

LETTRE CCIII.

DU ROI.

Le 24 Février, 1781.

L'OUVRAGE que je vous ai envoyé eſt l'ouvrage d'un *dilettante*, qui prenant part à la gloire de ſa nation, déſireroit qu'elle perfectionnât autant les lettres que l'ont fait les nations ſes voiſines qui

l'ont précédée de quelques ſiècles. Loin d'être ſévère, je ne l'ai fouettée qu'avec des roſes : il ne faut pas abaiſſer ceux que l'on veut encourager ; au contraire, il faut leur faire voir qu'ils ont le talent & qu'il ne leur manque que la volonté de le perfectionner, & en cela une pédanterie groſſière & le manque de goût ſont les plus grands obſtacles qui les arrêtent. J'avoue que le génie n'eſt pas auſſi commun qu'on le croit, & que des hommes déplacés qui auront fait merveille dans un genre, ne réuſſiſſent pas également dans les autres. Dans les écoles & les univerſités de mon pays j'ai introduit la méthode d'inſtruction que j'ai propoſée, & je m'en promets des ſuites avantageuſes. Je ſigne volontiers mon arrêt touchant Marc-Aurèle & Epictète ; toutefois vous ſaurez qu'en Allemagne la connoiſſance de la langue latine eſt bien plus commune que la connoiſſance de la grecque ; pourvu que nos ſavans s'appliquent à bien traduire ces auteurs, ils mettront dans leur propre langue par ce moyen plus de force & d'énergie, qualités qui lui manquent encore.

Vous voulez bien vous intéreſſer à ma ſanté, & dans le temps que vous me félicitez d'en jouir, votre lettre me trouve dans le troiſième accès de goutte dont je ſuis accablé depuis mon retour de Berlin. Ce ſont des galanteries dont l'âge favoriſe les vieillards. Je me conſole avec l'abbé de Chaulieu & avec tous les goutteux du vieux & du nouveau teſtament. Cela incommode un peu en écrivant ; mais

on ſe fait à tout, & je dis comme Poſidonius : O goutte ! tu ne m'empêcheras pas d'écrire au ſage Anaxagoras.

Ce Mr Mayer a été ici. Je vous confeſſe que je l'ai trouvé minutieux ; il a fait des recherches ſur les Cimbres & ſur les Teutons dont je ne lui tiens aucun compte ; il a encore écrit une analyſe de l'hiſtoire univerſelle, dans laquelle il a ſtudieuſement répété ce qu'on a écrit & dit mieux que lui. Si l'on ne veut que copier, on augmentera le nombre des livres à l'infini, & le public n'y gagnera rien. Le génie ne s'attache point aux minuties, ou il préſente les choſes ſous des formes nouvelles, ou il ſe livre à l'imagination, ou ce qui eſt mieux encore, il choiſit des ſujets intéreſſans et nouveaux. Mais nos Allemands ont le mal qu'on appelle *logon diarrhœa* ; on les rendroit plutôt muets qu'économes en paroles. Voilà bien du bavardage pour un goutteux ; j'étois en bon train d'en dire davantage, ſi ma main (peut-être à propos) ne m'arrêtoit pour ne vous point ennuyer.

Sur ce, &c.

LETTRE CCIV.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 30 Mars, 1781.

LA dernière lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire, m'a laiſſé des inquiétudes pour vous, & ſur le préſent & ſur l'avenir. Quelqu'un qui avoit eu l'honneur de voir aſſez long-temps V. M., m'avoit écrit qu'il ne l'avoit jamais trouvée ſi bien portante. Je me ſuis empreſſé de l'en féliciter, & dans le temps que je me réjouiſſois avec tous mes amis de cette bonne nouvelle, V. M. en étoit au troiſième accès violent de goutte, dont elle a été attaquée cet hiver. Quoiqu'elle ait la bonté de m'apprendre qu'elle en eſt à préſent délivrée, je crains, Sire, une nouvelle rechute, ce long & maudit hiver n'étant pas encore fini à beaucoup près, ſurtout à cinq degrés plus nord que Paris, où nous nous chauffons encore. Plus je ſuis profondément touché de l'état de V. M., plus je ſuis tendrement reconnoiſſant de la bonté avec laquelle elle veut bien me parler à ce ſujet, en m'aſſurant que cette maudite goutte ne me privera pas de ſes lettres. Elles me ſont, Sire, plus néceſſaires que jamais; elles ſont toute ma conſolation, & raniment l'inſipidité de ma vie, devenue preſque nulle par l'état de ma ſanté, qui m'interdit preſque abſolument tout travail, ſi je veux conſerver le peu qui m'en reſte.

Mais j'aime bien mieux parler à V. M. d'elle que de moi ; & après lui avoir fait mon compliment dans ma dernière lettre sur l'éloge si éloquent & si court qu'elle m'a écrit de l'Impératrice Reine, je prendrai la liberté de la féliciter dans cette lettre sur un autre objet, sur l'excellente réponse qu'elle vient de faire à la requête des ministres luthériens de Berlin, au sujet des innovations du catéchisme & des cantiques. Si d'un côté l'importance que ces prêtres mettoient à l'objet de leur requête est amusante par le ridicule, la réponse de V. M. est dictée par la sagesse même, armée de la plus fine & de la meilleure plaisanterie. « Mon intention est que chacun de mes sujets puisse « *s'arranger* dans son culte comme il jugera à propos, « & que tous sans exception soient les maîtres *de chanter* « *& de croire* ce qu'ils voudront & comme ils vou- « dront. » Ah ! Sire, que Voltaire auroit ri, s'il avoit lu cette charmante réponse ! Quel usage excellent il en auroit fait dans le premier pamphlet qu'il eût imprimé, soit en vers, soit en prose ! Que ces expressions, *s'arranger dans son culte, chanter & croire ce qu'ils voudront*, sont heureuses & de bon goût ! Qu'elles sont dignes de servir de modèle aux souverains, que les théologiens veulent mêler dans leurs querelles, & qui pour l'ordinaire s'y mêlent avec une facilité si avilissante pour eux, & si funeste à leurs peuples ! J'ose assurer V. M. que ces mots si précieux à la raison ont fait ici autant de fortune que son bel éloge de l'Impératrice Reine, & qu'ils sont en ce moment répétés avec de grands éclats de rire par tous ceux qui

penſent, & qui, à l'exemple de V. M., mépriſent toutes les ſuperſtitions humaines & toutes les billevesées théologiques. Puiſſe la Deſtinée & la Goutte vous permettre, Sire, de donner encore long-temps un pareil exemple aux rois, qui pour la plupart en ont ſi grand beſoin, une ſi douce conſolation à la raiſon & au bon ſens, & une ſi efficace marque de mépris à l'abſurde & atroce fanatiſme !

Tout ce que V. M. me fait l'honneur de me mander ſur l'état actuel de la littérature allemande, eſt plein de goût & de lumières. Je ſouhaite & j'eſpère que les réformes propoſées & ordonnées par V. M. auront un ſuccès digne du héros philoſophe & réformateur qui les a preſcrites. Nos univerſités de France, & celle de Paris en particulier, auroient grand beſoin d'un légiſlateur tel que vous ; car on y eſt encore bien encrouté de préjugés en tout genre, bien ignorant, & bien fanatique.

Je m'en rapporte entièrement à V. M. ſur le jugement qu'elle a porté de ce Mr Mayer dont j'avois eu l'honneur de lui parler. On m'en avoit écrit des merveilles, & je les avois crues aſſez facilement pour demander à V. M. ſi elle connoiſſoit cet homme de lettres. Me voilà maintenant bien inſtruit de ce qu'il vaut, & parfaitement tranquille ſur le parti que V. M. voudra prendre à cet égard. Je crois volontiers que les littérateurs allemands ſont encore bien malades de cette indiſpoſition que V. M. appelle ſi plaiſamment, une *diarrhée de paroles*. Il leur ſuffiroit d'entendre, ou plutôt d'écouter plus ſouvent & plus

attentivement V. M., pour apprendre d'elle à ne dire que ce qu'il faut, & comme il le faut.

Ce précepte si sage, Sire, m'avertit de finir moi-même tout mon bavardage philosophique & littéraire; je le termine mieux qu'il n'a commencé, en renouvelant à V. M. l'hommage des sentimens profonds de reconnoissance, de vénération & de tendresse avec lesquels je serai jusqu'au tombeau, &c.

LETTRE CCV.

DU ROI.

Le 13 Avril, 1781.

LA nature a voulu que la santé & l'espérance fussent nos introducteurs dans le monde, pour nous faire illusion sur les maux qui nous attendent; & par une précaution outrée, cette même nature craignant que nous ne fussions trop attachés à cette maudite vie, elle nous envoye les maladies & les infirmités, pour que nous y renoncions avec moins de regret. Nous sommes tous les deux compris dans cette dernière classe; chaque jour nous faisons des pertes, & nous envoyons notre gros bagage prendre les devans, assurés de le suivre dans peu. Cette goutte dont j'ai été incommodé, je m'en suis délivré par l'abstinence & par le régime. A présent je n'y pense plus, quoique je me prépare à quelque nouvelle visite de cette hôtesse importune. Tandis que la France fait brave-

ment la guerre ſur mer aux Anglois, j'ai combattu la goutte & je l'ai priſe par famine ; il ſeroit à ſouhaiter que les Eſpagnols en fiſſent autant à Gibraltar.

Nous avons eu quelque petit mouvement dans l'égliſe pour un ſujet de la plus grande importance. Vous ſavez que les proteſtans croient que la Divinité aime leur chant : je ne ſais quel poëte allemand a cru trouver un tas d'inepties dans ces beaux cantiques & en a compoſé de nouveaux, plus dignes, à ce qu'il croit, de l'être ſuprême. Cela a produit une ſciſſion dans l'égliſe ; les uns ſont pour les vieux, les autres pour les nouveaux. Le peuple crioit à l'héréſie ſans ſavoir pourquoi ; les prêtres, jaloux les uns des autres, vouloient s'anathématiſer ; les libraires ſe mêloient dans cette querelle ; les uns avoient des éditions entières des nouveaux cantiques qu'ils vouloient vendre, d'autres avoient leur boutique pleine des anciens, dont ils n'auroient pu avoir le débit, ſi la nouvelle mode avoit gagné le deſſus. Dans ce conflit chaque parti m'a porté ſes plaintes, & en juge impartial j'ai décidé que chacun loueroit Dieu comme il le jugeroit le plus convenable ; & la paix a été rétablie dans l'égliſe de Berlin. Mais admirez qu'un incrédule ſert d'indigne inſtrument pour appaiſer le ſchiſme naiſſant de ſon troupeau d'élus. Platon autrefois ſervit à fonder la religion chrétienne, Voltaire employa toute la ſagacité de ſon génie pour rendre les prêtres raiſonnables & le faux zèle tolérant ; mais

cette dernière entreprife étant trop forte, n'a pu être confommée.

Il vient d'arriver une affez plaifante aventure dans l'Empire. Un Prince, grand ami de votre Beaumont, archevêque de Paris, a une époufe âgée de cinquante-trois ans, & a fait connoiffance avec un prêtre fanatique, qui lui a promis que fon époufe deviendroit enceinte, fi on lui faifoit dire une meffe fur le ventre, ajoutant qu'il fe falloit pourvoir d'une foi robufte pour que le charme opérât. Voilà qu'on dit des meffes fur le ventre, voilà que la femme du Prince fe croit groffe, voilà accoucheurs, accoucheufes & témoins qui arrivent; mais le miracle manque, parce que le Prince n'avoit pas eu affez de foi. Notez que cette farce s'eft jouée dans ce fiècle philofophique, dans ce XVIII^{me} fiècle, où l'on dit que la raifon s'eft perfectionnée. Pauvres humains que nous fommes! Il paroît que la nature ne nous a mis au monde que pour croire & que pour faire des fottifes! Et nous nous énorgueilliffons encore. Je voudrois qu'avec des meffes dites fur le ventre on pût vous rendre la fanté & la vigueur; mais comme cette charlatanerie répugne à tout philofophe, il faudra vous borner au régime, qui eft plus efficace que les meffes. Je fouhaite de tout mon cœur d'apprendre que votre fanté eft meilleure, & que vous êtes en état de travailler comme autrefois. Sur ce, &c.

LETTRE CCVI.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 11 Mai, Anniverſaire de la Bataille de Fontenoi, dix ans avant le Traité de Verſailles.

V. M. prétend, dans la dernière lettre dont elle a bien voulu m'honorer, que *nous faiſons chaque jour des pertes*, elle & moi, & que *nous envoyons notre gros bagage prendre les devans, aſſurés de le ſuivre dans peu.* Cela n'eſt que trop vrai de mon frêle individu ; mais permettez-moi, Sire, pour ce qui vous regarde, de n'être pas là-deſſus de l'avis de V. M. Je crois au contraire, à en juger par ſes lettres, qu'elle ſe fortifie & rajeunit tous les jours, tant ces lettres ſont pleines de gaicté, & d'excellente plaiſanterie. Tout ce que V. M. me fait l'honneur de m'écrire ſur la querelle des miniſtres de Berlin, eſt du meilleur ton & du meilleur goût, digne de la cauſe ſoumiſe par eux à la déciſion de V. M., & digne de la ſageſſe d'un grand roi. Helas! Sire (& c'eſt la réflexion de tous ceux à qui j'ai lu cet endroit de votre lettre), pourquoi les autres ſouverains n'ont-ils pas eu, & n'ont-ils pas encore le même dédain que vous pour ces billevelées? Combien ils auroient épargné de ſang & de malheurs à la ſotte & déplorable eſpèce humaine! Voilà un évêque d'Amiens, fanatique, ſucceſſeur de celui qui a demandé le ſupplice du Chevalier de la Barre, voilà, dis-je, cet évêque d'Amiens, nommé *Machault*, fils

de l'ancien Contrôleur-général des finances, qui vient de donner un mandement forcené contre l'édition qu'on prépare des œuvres de Voltaire. Si on favoit en France impofer filence à ces fonneurs de tocfin, ils n'auroient ni partifans, ni imitateurs. Peut-être à la fin fentira-t-on la néceffité de les réprimer, pour l'honneur de la raifon, & le repos public. Dieu veuille qu'on y fuive votre exemple !

Il me femble que l'Empereur d'aujourd'hui traite un peu leftement les prêtres, les moines & le Pape. Il faut efpérer que cette première hoftilité impériale aura des fuites plus férieufes. Ainfi-foit-il !

Je fuis avec la plus tendre & la plus profonde vénération, &c.

LETTRE CCVII.

DU ROI.

Le 28 Mai, 1781.

QUAND on frife la foixante & dixième année, on doit être prêt à décamper auffitôt que le boute-felle fonne ; quand on a vécu long-temps, on doit connoître le néant des chofes humaines ; & laffé de ce flux & reflux de maux & de biens qui fe fuccèdent fans ceffe, on doit quitter la vie fans regret. Quand on n'eft point ce qu'on appeloit autrefois hypocondre, & qu'on nomme maintenant avec beaucoup plus d'élégance vaporeux, on doit envifager gaiement le terme

qui met fin à nos ſottiſes & à nos tourmens, & ſe réjouir que la mort nous délivre de ces paſſions qui nous damnent. Après avoir mûrement réfléchi ſur ces graves matières, je compte de conſerver ma bonne humeur tant que durera ma chétive & frêle machine, & je vous conſeille d'en faire autant. Bien loin de me plaindre de ma fin prochaine, je dois plutôt faire excuſe au public d'avoir eu l'impertinence de vivre ſi long-temps, de l'avoir ennuyé, fatigué, & de lui avoir été à charge les trois quarts d'un ſiècle, ce qui paſſe la raillerie.

Je quitte cette matière qui pourroit vous paroître trop lugubre, pour vous remercier de l'anecdote de l'Empereur Léopold que j'ai trouvée dans votre lettre. Il faut avouer que les ſaints ont des reſſources que les profanes n'ont pas. Chez nous, l'œuvre de la propagation n'eſt due qu'à une opération phyſique des plus communes. Chez les ſaints, tout ſe fait par miracles ; malheureuſement ils ne réuſſiſſent pas toujours dans ce ſiècle pervers. Toutefois ce que le prince a perdu en meſſes, il l'a gagné par le ridicule qu'il s'eſt donné par cette platitude.

J'ai appris, ainſi que vous, que le Céſar Joſeph a quelques démêlés avec le ſaint père, encore au ſujet d'une meſſe qu'il n'a point voulu dire pour Marie Thérèſe. J'oſe préſumer toutefois qu'ils ſe raccommoderont à la mort du Duc de Modène, & que le vicaire de Jéſus-Chriſt cédera le Ferrarois aux deſcendans des Lorrains autrichienniſés ; cette ceſſion du Ferrarois au moins vaut bien une meſſe, & l'ame

de Marie Thérèse l'apprenant, s'élancera du purgatoire en paradis. Cette aſſertion n'eſt qu'une hypothèſe; je ſuis laïque, & il n'appartient qu'à la ſorbonne de prononcer ſur ce qui peut ſe paſſer au ciel, au purgatoire ainſi qu'aux enfers.

J'ai oublié de vous dire que j'ai vu ces jours paſſés à Berlin un Prince de Salm qui vient fraîchement de Paris; il m'a couvert de honte; je me ſuis trouvé ſi inepte, ſi mauſſade, ſi ſot en comparaiſon de lui, que je n'ai preſque pas eu le cœur de lui répondre. Il eſt pétri de grâces; tous ſes geſtes ſont d'une élégance recherchée, ſes moindres paroles des énigmes, il diſcute, & approfondit les bagatelles avec une dexterité infinie, & poſſède la carte de l'empire du tendre mieux que tous les Scudéri de l'univers. Ah! père Bouhours, me ſuis-je écrié, je ſuis contraint d'avouer que vous aviez raiſon, & que hors de Paris on ne trouve que ce gros ſens commun qui ne mérite pas qu'on en parle. Peut-être que le poëte duquel ſont les vers adreſſés au Cardinal de Bernis avoit la tête pleine des réflexions de la Rochefoucault, & qu'il juge ainſi que nos actions n'ont d'autre principe que l'amour-propre & la vanité. Le Cardinal pourroit lui répondre que la critique eſt auſſi aiſée que l'art eſt difficile. Pour moi, qui ſuis grand partiſan de l'indulgence, parce que je ſens que ſouvent j'ai beſoin de la rencontrer chez le public, je crois qu'il ne faut condamner perſonne ſans l'avoir entendu; de plus vous ſavez qu'il ne convient pas que le ſupérieur ſoit jugé

par l'inférieur ; or la dignité d'un Cardinal l'élève au-dessus de tous les rois de la terre, donc . . .

Je ſuis actuellement occupé à faire la tournée des provinces ; ces occupations tumultuaires continueront jusqu'à 15 du mois prochain, où de retour en mon petit hermitage je pourrai vous écrire à tête repoſée & plus gaiement.

Sur ce, &c.

LETTRE CCVIII.

DU ROI.

Le 22 Juin, 1781.

JE n'ai connu de Beaumont que l'archevêque de Paris digne d'être archevêque du Diable, ſi cet eſprit malfaiſant exiſtoit & qu'on lui rendit un culte. Je connois beaucoup Beaumont l'avocat, reſpectable par ſon éloquence, par ſes mœurs, ſurtout par la généroſité courageuſe avec laquelle il a ſoutenu la cauſe de la vertu opprimée ; je n'ai pu lui refuſer mon eſtime. Pour l'abbé de Beaumont dont vous me parlez, je ne le connois que par le Diſcours que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Ce bon abbé me coupe la parole ; il s'eſt malheureuſement aviſé de dire des choſes ſi obligeantes, ſi flatteuſes ſur mon ſujet, qu'il ne me reſte qu'à l'admirer & à me taire. Ah ! mon cher d'Alembert, répétons quelquefois avec le bon Salomon les paroles les plus ſenſées qui lui ſoient

échappées : Vanité des vanités, vanité de la gloire ! L'homme eſt un atome noyé dans l'océan de l'éternité ; le moment de ſa naiſſance touche à celui de ſa mort : le moins vicieux eſt le plus parfait, il paſſe ſes jours à élever ou à détruire ; un être de cette eſpèce mérite-t-il un panégyrique ? Paſſe encore qu'on perpétue les noms de ceux qui nous ont appris à labourer, à moudre, à pétrir, à étancher notre ſoif par des liqueurs bienfaiſantes ; paſſe qu'on éterniſe la mémoire de ceux qui perſuadèrent aux hommes de ſacrifier une partie de leur intérêt au bien de la ſociété ; mais les autres qu'en dirai-je ? Ils n'ont été loués qu'à cauſe qu'ils ont fait du bruit, & leurs enthouſiaſtes ſont les premiers à purifier leurs appartemens de guêpes & de frelons, parce qu'ils piquent en bourdonnant, tandis qu'ils ne touchent pas aux mouches, parce qu'elles ſont plus tranquilles. Ceci n'eſt point dit à l'égard de la bonne Thérèſe, qui, ſortie du purgatoire par l'efficace des meſſes dites pour ſon repos, devide maintenant ſon roſaire en paradis. Ces guêpes, ces frelons déſignent un certain habitant des bords de la mer Baltique auquel vous rendîtes viſite il y a une vingtaine d'années. Ces jours paſſés je liſois ces vers :

Céſar n'a point d'aſile où ſon ombre repoſe,
Et l'ami Pompignan croit être quelque choſe.

Je répète ſouvent ces vers, ſurtout lorſque des bouches ou des plumes éloquentes diſtillent un encens éla-

boré & ſubtil qui entête & bouleverſe une pauvre cervelle dépourvue de philoſophie. Si les prêtres crient inceſſamment de leurs chaires : Point de raiſon ! point de raiſon ! je voudrois qu'on dît tous les jours aux princes : Point d'orgueil ! point d'orgueil ! ſouviens-toi que ta première habitation a été entre l'*inteſtinum rectum* & la veſſie. Je conviens que ſi les Quelus, les Maugiron, les Luynes, les vieux Duc de Richelieu, en un mot les courtiſans de vos rois, avoient tenu des propos ſemblables à leurs maîtres, la fortune de ces favoris en eût été moins brillante; mais peut-être Henri III auroit moins perſécuté les hérétiques, Louis XIII auroit plus ménagé le ſang de ſes ſujets, il ſe pourroit que Gènes n'eût pas été bombardée ſous Louis XIV, que la chambre de réunion n'eût pas été érigée, & que les Hollandois fuſſent demeurés en paix l'année 1672, & ç'auroit été un gain pour la pauvre humanité. C'eſt aux grands philoſophes comme vous à prononcer ſur des réflexions ébauchées par un pauvre Tudeſque : en attendant, ma monade ſalue la vôtre & la prie, toutes les fois qu'elle voudra penſer à cet être qui végète au bord de la Sprée, de ſe ſervir du tube de l'abbé de Beaumont, & de ne voir à travers que le beau fantôme que ledit abbé a créé. Sur ce, &c.

LETTRE CCIX.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 29 Juin, 1781.

JE crois V. M. revenue maintenant de toutes ses courses militaires, & sédentaire dans sa retraite philosophique. Je m'empresse donc d'avoir l'honneur de répondre à sa dernière & charmante lettre, malgré l'impression qui me reste encore de deux ou trois accès de fièvre, qui m'ont laissé de la foiblesse, mais qui peut-être m'auront fait quelque bien d'ailleurs, en me délivrant, comme disent les médecins, de quelque matière *peccante & morbifique*. Les excellentes leçons que V. M. veut bien me donner sur l'*hypocondrie* ou *hypocondrerie*, plus élégamment appelée *vapeurs*, me font craindre pour l'honneur de ma raison, que V. M. ne me croie attaqué de cette maladie; je la puis assurer qu'il n'en est rien, & que je vois d'un œil assez froid & philosophique le dépérissement de mes facultés corporelles & intellectuelles. Comme ce dépérissement est une suite de mon âge de 64 ans, des longs travaux dont ma pauvre tête est fatiguée (car toutes les têtes, Sire, & surtout la mienne, ne sont pas de la même trempe que la vôtre), je me console en pensant que tel est le sort de la condition humaine, & que celui qui, comme moi, chemine lentement vers l'autre monde sans souffrir beaucoup d'esprit ni de corps, est encore une des créatures

humaines, les mieux partagées par la divine providence.

Je n'ai pas le bonheur, Sire, de connoître même de vue, ce Prince de Salm dont V. M. me fait l'honneur de me parler; la vie que je mène me prive de l'avantage de rencontrer cette élégante eſpèce; mais des perſonnes qui connoiſſent ce Prince, m'en ont parlé exactement ſur le même ton que V. M. Les ſentimens qu'il lui a inſpirés ſont exactement les mêmes dont il eſt honoré à Paris par le peu de gens raiſonnables avec leſquels il ſe rencontre quelquefois. Ce ſont, Sire, ces meſſieurs-là qui laiſſent aux étrangers une idée ſi favorable de la nation françoiſe, qui pour ſon bonheur ne leur reſſemble pas toute entière; car je ne connois point de pays où il y ait à la fois dans le même peuple deux nations plus différentes & plus évidemment diſtinguées, qui n'ont entr'elles rien de commun, comme ces rivières qui, depuis leur confluent juſqu'à une très-grande diſtance, coulent l'une auprès de l'autre ſans ſe mêler. Ce ſujet, Sire, fourniroit beaucoup; mais tout cela ne ſeroit bon à dire qu'à l'oreille de V. M., & malheureuſement j'en ſuis trop loin. Je puis ſeulement me permettre de lui dire, pour échantillon de notre double caractère national, que d'un côté les bons citoyens & les gens ſages ne déſirent que la fin d'une guerre juſqu'à préſent très-ruineuſe ſans beaucoup d'avantage, & que de l'autre tous nos agréables ne ſont occupés que de la prompte réédification de l'opéra qui vient de brûler de fond en comble. V. M.

s'amuſeroit fort auſſi de tous les propos contradictoires qu'elle entendroit dans nos ſociétés, ſur la retraite récente de Mr Necker, autre matière à grandes réflexions, mais qui ne doivent pas non plus paſſer par le canal des honnêtes commis qui liſent les lettres aux poſtes, & à qui Dieu conſerve les yeux, dont ils font un ſi digne & ſi noble uſage !

Le Céſar Joſeph, comme V. M. l'appelle, eſt actuellement, dit-on, incognito à Verſailles, ou doit y arriver inceſſamment, ſans ſe montrer à Paris. On raiſonne ou bavarde beaucoup ſur l'objet de ſon voyage : ſi c'eſt, comme on dit, pour négocier la paix, Dieu veuille l'exaucer & l'entendre ! Il me ſemble, à en juger par les nouvelles publiques, que ce prince mal-mène un peu & le St père & ſa livrée, tant monaſtique que ſéculière ; il va même, dit-on, juſqu'à accorder aux Juifs la liberté de conſcience & l'état de citoyen, ce que les auguſtes Empereurs ſes ancêtres auroient regardé comme le plus grand des crimes. C'eſt à vous, Sire, que l'humanité & la philoſophie doivent rendre grâces de tout ce que les ſouverains font & feront encore pour favoriſer la tolérance, & réprimer la ſuperſtition ; car c'eſt V. M. qui leur a donné la première ce grand exemple, ſi beau & ſi facile pour eux à imiter, & qu'ils ont néanmoins encore imité ſi peu. Prions le Roi des rois, comme dit la ſainte Ecriture, que leurs Majeſtés s'inſtruiſent & s'éclairent !

Je ſuis avec la plus profonde & la plus tendre vénération, &c.

LETTRE CCX.

DU ROI.

Le 14 Juillet, 1781.

Me voici de retour des frontières des Sarmates que j'ai parcourues, & je ſuis bien aiſe de me retrouver dans ma cellule. C'eſt au Prince Salm, aux élégans à talons rouges à remplir le monde du bruit de leur nom & de leurs étourderies; mon âge m'éloigne de leur ſéquelle; il me porte à paſſer le reſte de mes jours avec les anciens que je joindrai dans peu, & m'éloigne des modernes avec leſquels ce n'eſt pas la peine de faire connoiſſance. Ne penſez pas, je vous prie, en liſant ce début, que j'aye des vapeurs, je vous aſſure qu'il n'en eſt rien. Je vois entre les mains des Parques s'accourcir le fil de mes jours, ſans que cela m'affecte; l'expérience journalière eſt une école qui nous apprend la viciſſitude de notre être; nos molécules qui s'échappent par la tranſpiration imperceptible, les différentes ſecrétions du corps, ainſi que les ſaignées, nous accoutument à mourir en détail: apprivoiſés à perdre des parties de nous-mêmes, nous nous encourageons à voir d'un regard ſtoïque la diſſolution totale de la matière qui nous compoſe; mais lorſque l'imagination s'éteint, que la mémoire devient infidelle, que la vue baiſſe ou s'obſcurcit, chez la plu-

part des hommes l'amour-propre ſe gendarme contre le temps qui leur enlève des propriétés qu'ils penſoient être indélébiles ; l'admiration qu'ils avoient pour leurs prétendues perfections, leur cauſe les regrets les plus ridicules ſur la perte de quelques qualités paſſagères de leur être, & ils ne ſe rappellent pas qu'ils n'étoient rien dans le ſiècle paſſé & qu'ils ſeront réduits à rien dans le ſiècle futur. Les vieillards pourroient bien encore trouver des ſujets de conſolation en ſe rappelant que l'on n'a de vrais amis que ſes contemporains, & que ce bien ineſtimable du ſage eſt perdu pour lui, s'il pouſſe ſa carrière à la ſeconde ou à la troiſième génération : la façon de penſer, celle d'agir, ſi différente, ne s'aſſimile point ; ils ſe trouvent donc iſolés dans la ſociété, comme on trouve dans les taillis quelques vieux chênes qui ont réſiſté aux injures du temps, & dont la cime deſſéchée & flétrie domine de beaucoup au-deſſus du ſommet des jeunes arbres. Mais ces réflexions, quoiqu'elles ne m'affectent pas, paroîtront peut-être trop ſombres pour un philoſophe qui vit au centre des Sybarites de la Seine.

Je paſſe donc à des ſujets plus gais. Ce Céſar Joſeph dont vous faites mention, me fortifie & me corrobore dans le penchant que j'ai pour la ſecte acataleptique ; les uns le diſent à Bruxelles, les autres à Paris, & je vous répondrai comme Madame de Sévigné : Je ne crois ni l'un ni l'autre. Ce prince fait trembler tous les moines & les riches abbés des Etats. On prétend qu'il hait les parjures, & qu'il ré-

duira exactement ces Meſſieurs à l'obſervance du vœu de pauvreté qu'ils ont fait. Voyez-vous, ce ſont là des biens que la guerre opère dans la chrétienté. Cette guerre coûte des ſommes immenſes; les princes empruntent; une nouvelle guerre, de nouvelles dettes; il faut les payer, les reſſources manquent. Que faire? Il ne reſte qu'à dépouiller le clergé de ſes richeſſes, & la néceſſité contraint les monarques à recourir à ce ſeul expédient qui leur reſte. Si notre Calvin étoit témoin de ces événemens, voici ce qu'il diroit: Admirez, mes frères, les voies impénétrables de la providence; l'Etre des êtres, qui abhorre l'horrible & ſacrilège ſuperſtition dans laquelle l'égliſe ſe trouve plongée, ne ſe ſert point de la voix des ſages pour rendre la vérité triomphante, elle ne daigne point opérer des miracles pour étouffer l'erreur enracinée; de qui ſe ſert-elle pour détruire les moines & pour faire diſparoître de la face de la terre ces organes vils & impurs du fanatiſme? Des rois, mes frères, c'eſt-à-dire de l'eſpèce la plus ignorante qui rampe ſur la ſurface de ce globe. Comment le grand Demiurgos amène-t-il ces ignorans à ſes fins? Par l'intérêt, mes frères. Pour cette fois, Intérêt infame, tu ſeras du moins utile au monde, en excitant les paſſions de ces demi-dieux du ſiècle à piller le bien des prêtres; tu les armes du glaive deſtructeur avec lequel ils détruiſent cette engeance dont l'eſtomac ſacrilège & les boyaux avides étoient ſans ceſſe bourrés de chair & de ſang. *O! altitudo*, &c. Au moins ce n'eſt

pas moi, mais Jean Calvin qui dit tout cela; je vous le déclare, Meſſieurs de la poſte; au cas que votre noble curioſité vous porte à ſavoir ce que contient ma lettre, vous ne confondrez point mon nom avec celui de Calvin. Je reſpecte trop le profond ſavoir de Mr l'archevêque de Paris & ſon faiſeur de mandemens, pour vouloir les ſcandaliſer, & perſonne ne conſidère plus que moi la déraiſon inaltérable de ce concile perpétuel de la ſorbonne antique, dont les déciſions ſont infaillibles. Pour vous, mon cher Anaxagoras, je vous prie d'être perſuadé de toute mon eſtime.

Sur ce, &c.

LETTRE CCXI.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 30 Juillet, 1781.

JE commencerai cette lettre par préſenter à V. M. un nouvel hommage qu'on lui rend, tout en faiſant l'éloge de Marie Therèſe. C'eſt l'ouvrage d'un jeune écolier de 14 ans, de grande eſpérance, qui croit devoir, tout jeune qu'il eſt, joindre ſa voix à celle de l'Europe, & qui à la page 6 de cette pièce, parle de V. M. en aſſez beaux vers, comme l'Europe en penſe. Si V. M. daignoit me charger d'un mot pour ce jeune homme, il *frapperoit*, comme Horace,

Horace, *les cieux de ſa tête*, orgueilleuſe d'avoir obtenu le ſuffrage d'un ſi grand Roi, & moi, je dirois à V. M. avec le pſalmiſte David : *Vous avez reçu la louange de la bouche même des enfans.*

J'ai reçu, Sire, à peu de diſtance l'une de l'autre, deux lettres de V. M. qui ſont deux chef-d'œuvres de philoſophie pratique. Ceux qui liroient ces deux belles lettres ſans voir la ſignature, les croiroient d'Epictète, & ne ſe douteroient pas qu'elles ſont d'un Roi, qui après avoir rempli l'univers de ſon nom, voit avec tant de ſupériorité & de lumières tout le néant des grandeurs & des vanités humaines. Ces deux lettres, Sire, prouvent combien j'ai dit vrai dans ces deux vers que j'ai mis, avec d'autres, au bas de l'eſtampe de V. M.,

Modeſte ſur un trône orné par la victoire,
Il ſut apprécier & mériter la gloire.

Je ne ſais par quelle voie le Céſar Joſeph veut aller à cette gloire, ſi vaine & ſi recherchée ; mais je crois qu'il ira plus ſûrement en s'emparant des biens du clergé, qu'en s'emparant de la Bavière. V. M. a bien raiſon, la guerre, parmi tous les fléaux qu'elle amène, produira à la longue ce bien ſi déſirable ; les princes feront payer leurs dettes aux prêtres & aux moines. La France, qui *écrit* ſur tout cela de ſi belles choſes, & qui en *fait* ſi peu, ſera je crois la dernière à faire juſtice ; car il y a encore trop

de prêtres à Verfailles; mais elle la fera pourtant enfin, ne fût-ce que par la honte de refter toute feule à ne pas faire ce qui eft raifonnable. Cette engeance facerdotale, dont V. M. fait tout le cas qu'elle mérite, & qui, à la honte de la France, y conferve encore tant de crédit, a quelquefois de plaifantes aventures. On me contoit ces jours derniers qu'un évêque fanatique vouloit, il y a huit à dix ans, refufer ce que nous appelons le *bon Dieu* à un pauvre diable de janfénifte fanatique qui fe mouroit; comme l'évêque appréhendoit que le curé de la paroiffe, malgré fa défenfe, ne communiât le janfénifte, il envoya un de fes grands vicaires *confommer* (c'eft-à-dire manger) toutes les hofties qui étoient dans le tabernacle, afin qu'il n'en reftât pas une pour le pauvre malade. Le grand vicaire obéit, & n'en laiffa pas une; mais comme le ciboire en étoit tout plein, notre gourmand eut une effroyable indigeftion. Il envoya chercher le médecin, qui lui annonça un très-grand danger, auquel il n'y avoit de reffource que l'émétique. Le grand vicaire s'y refufa conftamment, difant qu'il ne vouloit point vomir, au grand étonnement du médecin, qui ne pouvoit comprendre la raifon que lui en donnoit le prêtre, que *fa confcience ne le lui permettoit pas*. Enfin le prêtre en mourut, martyr de fa fainte voracité. Voilà, Sire, un bon conte à mettre en vers. V. M. devroit bien le rimer, & le dédier à fon ami Chriftophe ou Chriftophle de Beaumont. L'orateur dont j'ai eu l'honneur de vous envoyer l'oraifon funèbre, ne fe

ſoucie point du tout que V. M. le confonde avec ce digne & ſavant prélat. Cet orateur s'appelle *Boiſmont*, & non pas *Beaumont*, & n'a du prêtre que ce qu'il en faut pour être *apte et idoine* à poſſéder des bénéfices.

L'Empereur devoit arriver le 28, non à Paris, mais à Verſailles ; ſi j'avois l'honneur de le rencontrer (ce qui ne ſera pas, car je ne vais pas plus à Verſailles qu'à Bruxelles) je prendrois la liberté de lui recommander, au nom de V. M., le coffre-fort ſacerdotal & monacal, & je me flatte que V. M. ne m'en déſavoueroit pas. Le beau ſermon qu'elle fait faire à Calvin, dans la dernière lettre dont elle m'a honoré, vaut mieux que toutes les déclamations de Bourdaloue ; j'y répondrois, ſi je l'oſois, par un autre ſermon, qui ſans doute ne le vaudroit pas, mais qui pourroit trop ſcandaliſer la curioſité des maîtres de poſte, depuis Paris juſqu'à Berlin, & je me ſouviens que l'évangile a dit, *malheur à celui par qui le ſcandale arrive* ; de quoi je veux, comme dit Rabelais, me garder *curieuſement*. Ce que j'aime encore mieux, Sire, de cet excellent ſermon, c'eſt qu'il me prouve que V. M. eſt très-gaie, & par conſéquent très-bien portante. Elle n'a pas beſoin d'aſſurer qu'elle n'a pas de *vapeurs*, on le voit bien à cette charmante & excellente lettre. Il eſt temps, Sire, de finir la mienne qui n'eſt pas digne de la vôtre.

Je ſuis avec la plus tendre & la plus profonde vénération, &c

P. S. J'apprends au départ de la poſte, que l'Empereur eſt arrivé hier à Paris. Il a fait quelques courſes dans la ville, & de là il eſt allé à cinq heures du ſoir à Verſaillès, où on lui prépare des opéra, comédies, ballets, parades, &c. &c. dont je crois qu'il ne ſe ſoucie guère. On dit que tout ce plaiſir ou cet ennui durera peu, & qu'il repartira Vendredi pour Vienne. On ajoute qu'il ne verra que la famille royale, Mr de Maurepas & Mr de Vergennes. Si c'étoit pour négocier la paix, il viendroit ici faire une bonne œuvre, car nous en avons grand beſoin, à la façon dont nous faiſons la guerre. Heureuſement nos ennemis ne la font pas mieux que nous. Je me ſouviens toujours du mot de Fontenelle, qui diſoit : *On ne parle en temps de guerre que de l'équilibre de puiſſance en Europe ; il y a un autre équilibre auſſi efficace pour le moins, et auſſi propre à conſerver chaque puiſſance ; c'eſt l'équilibre de ſottiſes.*

Oſerois-je faire une ſupplication à V. M., qui la rendroit chère & reſpectable à toute notre jeuneſſe étudiante, comme elle l'eſt à tout ce qui a fini ou n'a point fait ſes études ? Le jeune écolier de 14 ans, qui l'a louée en beaux vers latins, eſt, a ce qu'on vient de m'aſſurer, dans la plus extrême indigence ; il ignore abſolument, ainſi que ceux qui prennent intérêt à lui, ce que j'ai l'honneur d'écrire en ce moment à V. M., qui par conſéquent eſt bien à ſon aiſe pour refuſer net ma petite requête ; mais j'oſe croire, Sire, qu'un don très-léger, fait à ce jeune

homme par V. M., pour l'encourager dans ſes études, feroit digne du grand Roi qui honore & protège les lettres d'un bout de l'Europe à l'autre, qui les encourage dans toutes les claſſes & dans tous les âges, & qui eſt béni, célébré, adoré par elles dans toutes les claſſes & dans tous les âges.

Mille & mille pardons, Sire, de tout ce bavardage. Heureuſement pour V. M., la poſte m'avertit & m'oblige de la finir.

LETTRE CCXII.

DU ROI.

Le 12 Août, 1781.

JE ſuis obligé de confeſſer que vous êtes univerſel. Je ſavois depuis long-temps que vous aviez fait de grands progrès dans les hautes ſciences, je ſavois que le beau génie d'Horace ne vous avoit pas échappé; mais pour le Roi-prophète, le muſicien favori de Saül, le plus célèbre faiſeur de cantiques de Jéruſalem, je ne me doutois pas que vous l'euſſiez aſſez étudié pour le citer. Ainſi pour faire étalage de mon érudition politique, je vous appliquerai le mot qu'un miniſtre d'Eſpagne dit à ſon roi lorſque la maiſon de Bragance lui enleva le Portugal: *Votre monarchie eſt comme un foſſé* (ou votre ſcience), *plus on la creuſe et plus on la trouve pro-*

fonde. Tout entre dans la ſphère de vos connoiſſances, de la lie hébraïque juſqu'au Roi-prophète : gare que la ſorbonne ne vous imite ; alors on chantera dans Notre-Dame : Grand Dieu, exterminez les Anglois, que les mères & les enfans ſoient écraſés contre les pierres !

Et nos chiens s'engraiſſeront
De leur ſang qu'ils lècheront.

Dans les régions pacifiques que j'habite on trouveroit ces vers dignes des Hurons & des Cannibales ; mais tout ce qu'on rejétte ailleurs eſt ſublime en ſorbonne. Ainſi, j'eſpère qu'à quelque grande fête, en préſence de l'Empereur, on régalera Joſeph II de cet hymne.

Les vers de votre jeune homme ont de l'énergie ; ſon talent eſt ſupérieur à ſon âge, gare qu'il n'ait le ſort de Pic de la Mirandole & de Baratier, qui tous deux moururent jeunes, victimes de leur génie prématuré. Mon banquier vous fournira quelque argent pour le poëte naiſſant. Des puriſtes de la latinité ont prétendu y trouver des gallicismes ; mais un âge auſſi tendre que celui du poëte excuſe tout. Que j'ai été ſurpris de me trouver avec la religion dans un même drame, moi qui n'ai jamais habité le même toît avec elle ! Je vois bien qu'il n'y a qu'à vieillir pour apprendre par l'expérience que rien n'eſt impoſſible, & que celui qui a l'impertinence de vivre le plus long-temps trouve toujours du nouveau.

Si je voulois faire un recueil nouveau des chofes que j'ai vues, on en imprimeroit autant de volumes que de l'encyclopédie. En voici quelques-unes pour échantillons. J'ai vu Louis XIV à peine au tombeau, méprifé & oublié ; j'ai vu deux Reines de France, une Poiffon & une Madame l'Ange ; j'ai vu le feu & l'eau fe réunir, les Bourbons s'allier aux Habfpourgs ; j'ai vu les jéfuites détruits ; j'ai vu la philofophie tirer du puits la vérité ; j'ai vu des barbares refufer la tombe à Voltaire ; je vois des enfans rebelles fe mutiner contre le Pape leur père, le houfpiller, le piller & le dégrader ; je vois encore nombre d'autres chofes, & je me tais. Si ce profpectus plaît au public, le refte de l'ouvrage coulera de fource. Et vous, Meffieurs les décacheteurs de lettres, fi vous croyez favoir tout ce que je penfe en lifant ce peu de lignes, je vous avertis que vous vous trompez ; & encore, fi vous le faviez, vous n'auriez la mémoire chargée que de quelques balivernes de plus.

Mais vous, mon cher Anaxagoras, vous attendez de moi des épigrammes, quand les fymboles de l'hiver couvrent ma tête à demi-chenue, que mon fang fe glace, que mon imagination fe refroidit, & que je traîne avec peine les membres cadavereux de mon ancienne exiftence. Hélas ! les rofes de mon bel âge fe font fanées, & en tombant elles ne m'ont laiffé que les épines de la caducité. Il feroit beau me voir avec une voix tremblante déclamer une foible épigramme contre Beaumont, lui qui mé-

riteroit d'être déchiré par une troupe de Satyres & de Bacchantes. Cette lettre-ci, je vous l'écris en brodequins ; j'avois chaussé le cothurne en vous écrivant la précédente.

Ainsi sans chagrins, sans noirceurs,
De la fin de mes jours poison lent & funeste,
Je sème encor de quelques fleurs
Le peu de chemin qui me reste. CHAULIEU.

Anacréon, Chaulieu, Horace, Virgile, Voltaire, voilà mes évangiles poëtiques. J'abandonne les beaux esprits de l'ancienne loi à Beaumont, à la sorbonne & à tous les non-penseurs ; ils peuvent faire sauter les montagnes & les transporter s'ils veulent, pourvu qu'ils me laissent le Parnasse, il me suffit ; au lieu de Notre-Dame & de Sainte Geneviève, j'ai les neuf Muses avec Sapho : au lieu de Saint Denys, j'ai Apollon, qui ne baise point sa tête. Vous conviendrez, qu'avec une telle compagnie un honnête homme n'est pas à plaindre. Du reste, on ne gagne point chez moi d'indigestion pour avoir mangé gloutonnement. Nous célébrons nos fêtes avec des figures & des pêches ; des grappes de muscat nous abreuvent, & tout se passe sans enchanteurs & sans enchantement. Vous devriez vous résoudre à partager avec nous nos agapes ; votre foi vous en rend digne, & nos frères vous recevroient à bras ouverts. Mais que dis-je ? vous me renvoyez à la vallée de Josaphat, & je crains que nous ne disparoissions l'un

& l'autre avant de nous y rencontrer. Si vous voulez une paire de brodequins du bon faiſeur, je vous en enverrai, car dans ce monde tout eſt folie, excepté la gaieté.

Sur ce, &c.

LETTRE CCXIII.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 10 Septembre, 1781.

V. M. me paroît ſi ſtupéfaite, & preſque ſi ſcandaliſée de mon érudition hébraïque, davidique & prophétique, que je ſuis preſque tenté d'en être honteux & d'en demander pardon au Roi philoſophe. Mais, Sire, ce Roi philoſophe me pardonnera d'avoir tant de ſottiſes dans la tête, quand il ſaura que j'ai eu le malheur d'être, élevé par des dévots, qui me faiſoient réciter force pſeaumes, que Dieu m'a doué d'une mémoire qui n'a pu les expulſer de ma tête depuis cinquante ans, & que je me conſole au moins par l'uſage que j'en ai fait à la louange de V. M.

J'ai reçu la gratification que V. M. a bien voulu accorder à ce jeune homme. Je n'ai pu encore lui faire ſavoir les bontés dont V. M. l'honore, parce que les colléges ſont actuellement en vacances pour un mois, & que le jeune homme eſt allé, je ne

ſais où, paſſer ces vacances dans ſa pauvre & obſcure famille, qui habite à cent lieues de Paris dans je ne ſais quel village ; mais j'ai remis cette gratification au profeſſeur du jeune homme, qui la lui remettra à ſon retour. Toute l'univerſité, Sire, eſt inſtruite par moi de ce que vient de faire V. M. pour aider & encourager ce pauvre jeune homme dans ſes études ; elle en eſt pénétrée de reconnoiſſance, & je ſuis ſûr que les louanges de V. M. vont être chantées dans tous nos colléges, en latin, en grec, peut-être en hébreu, & en françois même, quoique le françois ſoit la langue que nos pédans ſavent le moins.

V. M. a bien raiſon contre Salomon, qui prétend qu'*il n'y a rien de nouveau ſous le ſoleil.* Je ſerois bien de moitié avec V. M. pour lui donner un démenti ; & ſans ſortir même de cette année, je trouverois plus d'une choſe nouvelle, dont le monarque aux ſept cents concubines n'avoit point d'idée. Mais j'imite V. M., & je me tais. Je déſirerois pourtant de ſavoir ce qu'elle penſe ſur la lettre que le Céſar Joſeph II vient, dit-on, d'écrire au très-ſaint père Pie VI, pour lui demander *en toute humilité* de fixer *une bonne fois pour toutes* les limites *des deux puiſſances*, à cette fin *qu'il n'en ſoit plus parlé.* C'eſt, comme on dit, un *chat aux jambes* que S. M. impériale jette à ſa ſainteté. Je ſuis en peine pour cette dernière ; car ce Joſeph me paroît ne pas y aller de main morte, & ne pas entendre raillerie.

Grâce à Dieu, V. M. n'a pas beſoin de propoſer

à un vieux prêtre de pareils cas de conſcience. Le Parnaſſe, comme elle le dit fort bien, eſt ſon ſaint ſiége & ſa ſorbonne tout à la fois, & Horace, Virgile, Voltaire, ſes caſuiſtes. Puiſſe le Ciel lui conſerver long-temps cette gaieté précieuſe, ſi néceſſaire à ſa conſervation, & par conſéquent au bonheur de l'Europe ! En liſant les lettres qu'elle me fait l'honneur de m'écrire, je deviens preſque gai moi-même, quoiqu'en tout autre temps je n'en aye guère d'envie. Mais il ſuffit, Sire, à ma conſolation, que V. M. ſe porte bien, qu'elle jouiſſe encore long-temps de ſa gloire, & qu'elle veuille bien me conſerver ſes bontés.

Un homme de lettres de ma connoiſſance, inſtruit, honnête, & ſans fortune, déſireroit, Sire, de s'attacher à V. M., ſoit dans ſon académie, ſoit dans toute autre fonction. Il ne demanderoit pas des appointemens conſidérables, & pourroit être utile par la variété de ſes connoiſſances. Cet homme de lettres, Sire, ſe nomme *Dubois*. Il eut l'honneur en 1778, étant à Berlin, de faire préſenter à V. M., par l'imprimeur de la cour, Decker, un ouvrage eſtimable de ſa compoſition, intitulé : *Eſſai ſur l'hiſtoire littéraire de Pologne*, & V. M. lui fit l'honneur de lui répondre avec bonté. Il a ſéjourné ſix ans à Varſovie, où il a occupé une chaire d'hiſtoire & de droit public que ſa ſanté l'a obligé de quitter. Il eſt inſtruit en littérature françoiſe, en antiquités militaires, en phyſique, & en hiſtoire naturelle ; il ſait l'allemand, l'italien, & le polonois ; il a envoyé à

l'académie de Berlin différentes obſervations inſérées dans ſes mémoires ; il fait actuellement imprimer à Paris la traduction d'un ouvrage de Mr Achard ſur les pierres précieuſes ; il eſt lié avec pluſieurs membres de l'académie ; la mort de Mr de Francheville, la retraite de Mr Béguelin, pourroient faciliter ſon entrée dans cette compagnie, où il ne feroit pas déplacé ; à moins que V. M. n'aimât mieux l'employer ou dans ſon cabinet, ou dans ſa chancellerie, ou comme ſecrétaire de légation. Je le crois également propre à tous ces objets par la variété des connoiſſances qu'il a acquiſes. Si les ſervices de cet homme de lettres, Sire, peuvent convenir à V. M., il attend à ce ſujet ſes ordres et ſes intentions.

Je ſuis avec la reconnoiſſance et la vénération la plus tendre, &c.

LETTRE CCXIV.

DU ROI.

Le 17 Septembre, 1781.

UN ignorant de mon eſpèce s'édifie des leçons qu'il reçoit d'un ſavant de la première claſſe, & tels auteurs me paroiſſent moins abſurdes quand vous citez leurs paſſages que lorſqu'on lit leurs œuvres de ſuite. La malignité qui cite, tronque les origi-

naux & rend hérétiques les paſſages les plus orthodoxes; le philoſophe qui cite, donne une apparence de bon ſens aux choſes les plus triviales. Je félicite donc ceux dont vous parlez de ce que leurs mauvais madrigaux ont été inſérés dans vos écrits. Je n'en ſuis pas moins perſuadé que Virgile, Horace & Voltaire l'emportent de beaucoup à votre jugement ſur ces faiſeurs d'hyperboles, & que vous ne les mettrez jamais en parallèle avec Newton ni avec Deſcartes. Si mon jugement eſt téméraire, c'eſt à vous à le réformer.

J'aurois ſouhaité que la philoſophie & la raiſon euſſent détruit la ſuperſtition & le fanatiſme: il me paroît que les choſes prennent une autre tournure, & que ſi le monſtrueux édifice de l'erreur ſe bouleverſe, on ne le devra qu'à l'épuiſement des empires, qui donne lieu à des ſyſtèmes de finance plus raffinés & plus perfectionnés. Je ſais qu'il y a quelques années que le Prince de Kaunitz travailloit à crayonner une ligne de démarcation pour preſcrire des bornes au pouvoir ſpirituel des vicaires du Chriſt au profit de l'autorité temporelle de ſes potentats. Ce ſera apparemment pour exécuter ce projet tout de ſuite que le Céſar Joſeph entame cette négociation avec le ſaint ſiége. La chaire de Saint Pierre a été fondée ſur le crédit idéal de la banque du Vatican; les lettres de change payables dans l'autre monde perdent ſur la place, le crédit tombe; & quoique ces ſymptômes n'annoncent pas une banqueroute générale, elles y acheminent le public imperceptible-

ment. On diminue en plusieurs lieux le nombre des moines ; ces organes de la superstition vont devenir paralytiques, le Suisse du paradis sera réduit à n'être qu'évêque de Rome. Nous ne verrons pas ces beaux jours, cependant j'exalte mon ame comme Maupertuis l'enseigne, & je vois ces belles choses avec les yeux de l'esprit, en bénissant l'heureux siècle qui jouira d'un avantage qui n'a point été accordé au nôtre. Et vous vous étonnez que je sois de bonne humeur, que je batte des mains, & que je m'enivre des présages flatteurs que mon imagination me fournit ! Souvenez-vous que la tranquillité d'esprit & la gaieté sont la seule espèce de bonheur dont nous puissions jouir ; c'est en nous-mêmes qu'il faut chercher notre fortune, non pas dans des choses extérieures qui nous séduisent par de fausses apparences ; des imaginations agréables me consolent des afflictions que me donnent de tristes vérités : faites-en autant, mon cher d'Alembert ; profitez du moment de votre existence pour vous peindre tout en beau ; que votre imagination ajoute des décorations au monde qui l'embellissent, pour vous rendre votre existence supportable, & songez que la vie est trop courte pour que ce soit la peine de s'affliger.

Je ne me rappelle point ce Mr du Bois dont vous faites mention ; je trouverai peut-être à le placer ici, il faudroit le voir. La principale chose est de savoir s'il a des mœurs & de la conduite ; c'est de quoi vous pourrez facilement vous instruire. Vous

voudrez bien que j'attende votre réponse avant de me décider sur son compte. Je vous souhaite de la santé & de la gaieté, en vous assurant de la part sincère que je prends à tout ce qui vous regarde.

Sur ce, &c.

LETTRE CCXV.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 26 Octobre, 1781.

JE commence par mettre aux pieds de V. M. la reconnoissance du jeune étudiant qu'elle a bien voulu honorer de ses bontés. Vous trouverez, Sire, l'expression de cette reconnoissance dans la lettre que ce jeune homme a l'honneur d'écrire à V. M., & qu'il m'a remise il y a deux jours au retour de ses vacances. Sa pauvre famille, ses maîtres, l'université de Paris dont il est l'élève, partagent, Sire, tous les sentimens dont ce jeune homme est pénétré pour les bontés de V. M., & répètent avec lui après Horace le souhait qu'il fait, que V. M. aille le plus tard qu'il sera possible rejoindre dans l'Olympe les Auguste & les autres princes protecteurs des lettres, & qu'elle borne long-temps son bonheur à être appelé *Père* encore plus que *Prince*.

Je félicite d'avance la philosophie, conjointement & de concert avec V. M., des beaux jours qu'elle verra luire, peut-être quand je ne serai plus, mais

dont je ne déſeſpère pas cependant que V. M. & moi ne voyions au moins l'aurore, tant il me ſemble que Céſar fouette rudement les chevaux ou les ânes qui tirent la voiture pontificale, dont la charpente mal aſſemblée menace de ſe briſer bientôt. On dit que le St ſiége commence à être inquiet, & à voir que l'affaire eſt ſérieuſe. Encore une fois, Sire, c'eſt à V. M., toute hérétique qu'elle eſt, que l'Allemagne & les autres peuples auront cette obligation, par le bel exemple qu'elle a donné aux princes, catholiques & autres, de la tolérance à la fois, & du mépris pour toutes les ſuperſtitions humaines. Ce qui vaut encore mieux, Sire, & pour l'Allemagne & pour l'Europe, c'eſt la gaieté ſi philoſophique & ſi charmante avec laquelle V. M. penſe, écrit, & parle; parce que cette gaieté annonce en elle un principe de vie encore très-animé, & que tout ce qui penſe en ce bas monde, j'oſerois preſque dire tout ce qui reſpire, au moins en Europe, a beſoin de votre conſervation. Pour moi, dont la frêle & chétive exiſtence n'eſt malheureuſement néceſſaire à perſonne, j'imite autant que je puis l'exemple ſi bon à ſuivre de V. M., de rire de toutes les ſottiſes, grandes & petites, qui ſe diſent & qui ſe font dans ce bas monde, & j'éprouve que ma ſanté s'en trouve mieux.

Je connois aſſez Mr Dubois, & depuis aſſez long-temps, pour aſſurer V. M. que c'eſt un homme de lettres inſtruit, verſé dans l'hiſtoire ancienne & moderne, qui a des connoiſſances du droit public, & qui a vu différentes parties de l'Europe. J'ai tout lieu de

de croire auſſi que c'eſt un homme de bonnes mœurs & de bonne conduite, dont V. M. auroit ſujet d'être ſatisfaite dans les différens emplois dont elle pourroit le charger. Il a profeſſé à Varſovie l'hiſtoire & le droit public, & n'a quitté cette place que par des raiſons de ſanté, & avec les atteſtations les plus avantageuſes & les plus authentiques, que j'ai vues & lues, de ſa capacité & de ſa bonne conduite. Mrs Bitaubé & Thiebault, qui le connoiſſent tous deux, ainſi que l'imprimeur Decker, & pluſieurs autres perſonnes, pourront rendre témoignage de lui à V. M., ſi elle juge à propos de les interroger à ce ſujet. Mr Bernoulli fait de lui une longue & honorable mention dans le volume de ſes voyages où il parle de la Pologne. Si d'après ces différens renſeignemens V. M. croit pouvoir employer Mr Dubois, je la prie de me donner ſes ordres à ce ſujet, pour ſon départ & pour ſon voyage.

V. M. eſt ſans doute déjà informée que notre Reine eſt accouchée d'un Prince le 22 de ce mois.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, & la plus vive reconnoiſſance, &c.

LETTRE CCXVI.

DU ROI.

Le 10 Novembre, 1781.

J'AI été étonné du ſtyle de votre jeune écolier, & je crois qu'il fera fortune en France, ſi avec le temps il perfectionne ſon talent pour la flatterie, le plus néceſſaire pour réuſſir à la cour. Céſar ſe laiſſa encenſer par Cicéron & tant d'autres. Auguſte avaloit à pleine gorge l'encens que Virgile, Ovide, & Horace lui diſtribuoient à pleine meſure. Léon X préféroit les flatteurs aux apôtres, & votre Louis XIV recevoit avidement les éloges que lui diſtribuoit ſon académie; & s'il aimoit les opéra, c'étoit pour les prologues. Alexandre occupé à ſon expédition contre Porus, excédé de fatigue, s'écria : O Athéniens! vous ne ſavez pas ce qu'il m'en coûte pour être loué de vous. Pour moi qui ne ſuis pas fait pour me trouver en rang d'oignon avec ces Dieux de la terre, je crois qu'entendre une fourmi qui fait le panégyrique d'une autre fourmi, c'eſt l'équivalent des louanges que nous nous donnons. Notre devoir eſt d'être juſtes & bienfaiſans; on peut nous approuver, mais louer de miſérables vers de terre qui n'exiſtent qu'un inſtant & diſparoiſſent enſuite pour toujours, non, c'en eſt trop. Ayons le courage de nous borner à notre deſtinée, & ne ſouffrons pas qu'une imagination ar-

dente, bourfoufflée d'hyperboles, nous élève au-deffus de notre être.

Je m'oublie en ce moment, & je ne fais pas l'attention que j'écris à un philofophe qui pourroit me donner des leçons de modeftie & de fageffe, s'il en étoit befoin. Je vois que vous penfez vous promener inceffamment fur les ruines de la fuperftition, & je ne crois pas fa deftruction auffi prochaine. Si Jofeph l'apoftolique humilie la proftituée de Babylone felon le ftyle élégant de Jurieu, ne penfez pas que la philofophie y foit pour quelque chofe; mais envifagez cette démarche comme un acheminement pour dépouiller le faint père de Ferrare. On fouftrait le clergé à la dépendance de Rome, pour que ce clergé ne fonne pas le tocfin contre le Céfar qui dépouille le faint père. L'évêque de Vienne fera obligé de chanter un Te Deum, pendant qu'on expulfera de Ferrare fon chef fpirituel. L'ambition & la politique des monarques abaifferont le faint fiége dans tout ce qui eft contraire à leurs intérêts; mais la bêtife, la crédulité, la fuperftition des peuples foutiendra pendant bien des fiècles encore l'extravagance des fables accréditées. Souvenez-vous combien de fiècles a duré le paganifme, & concluez de là que le nombre des philofophes ne l'emportera jamais fur celui des imbécilles, & qu'en tous fiècles à peine trouvera-t-on un philofophe fur cent mille habitans de ce globe. Ajoutez, s'il vous plaît, à ces raifons l'éducation générale qui ne s'occupe qu'à inculquer des préjugés & des erreurs dans le cerveau

tendre d'une jeuneſſe, qui les ayant ſucés avec le lait, en conſerve une profonde impreſſion pour le reſte de ſes jours. Mais il eſt poſſible & vraiſemblable qu'on diminuera de beaucoup le nombre des cénobites, les organes & les trompettes du fanatiſme, & qu'en mettant les évêques ſur le petit pied, ils perdront les avantages du faux zèle & deviendront tolérans, n'ayant plus rien à gagner par leurs perſécutions. Voilà juſqu'où me mène mon calcul des probabilités. Croire que tous les hommes ſeront ſans erreurs, qu'ils deviendront tous philoſophes, cela eſt impoſſible par les raiſons que j'en ai alléguées plus haut ; mais ſi on les peut rendre tolérans en détruiſant le fanatiſme, c'eſt tout ce à quoi l'on pourra parvenir. Laiſſons donc aller le monde comme il va, contentons-nous de pouvoir penſer librement.

Il dépendra de vous de m'envoyer ce Mr du Bois. Il me ſuffit de votre témoignage, & je m'en rapporte à vous. Quand je lui aurai parlé, je vous en dirai naturellement mon ſentiment. Toutefois je ſais bien que ce ne ſera pas en Pologne où il ſe ſera formé le cœur & l'eſprit. Je vous félicite de la naiſſance du Dauphin : je lui ſouhaite la ſageſſe de Marc-Aurèle, l'humanité de Céſar, la bonté de Tite, & l'eſprit de Julien ; car il ne faut ſouhaiter à un monarque françois pas moins que des qualités impériales. Et pour vous, je vous ſouhaite ſanté & contentement, car vous poſſédez tout le reſte, & je ne puis rien déſirer pour vous des dons de la nature dont elle ne vous ait enrichi depuis long-temps. Sur ce, &c.

LETTRE CCXVII.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 14 Décembre, 1781.

UNE indiſpoſition aſſez douloureuſe, qui m'a fait craindre un commencement de néphrétique, ou *néfrêtique*, & qui n'eſt ceſſée que d'hier, m'empêche depuis huit jours d'avoir l'honneur d'écrire à V. M., & ce n'eſt pas le moindre mal que cette indiſpoſition m'ait fait éprouver. Je commence aujourd'hui par répondre à la dernière des deux lettres dont V. M. m'a honoré, à peu de diſtance l'une de l'autre. Quelque accoutumé que je ſois, Sire, aux bontés infinies & de toute eſpèce dont V. M. me comble depuis trente années, elles me pénètrent toujours d'une nouvelle reconnoiſſance ; & je ſuis infiniment touché de la nouvelle marque qu'elle vient de m'en donner, en admettant Mr Selis dans l'illuſtre académie que V. M. protége avec tant d'éclat & de ſuccès. Quoique V. M. ait la bonté de me dire qu'elle a bien voulu en cette occaſion avoir égard à ma recommandation en faveur de Mr Selis, j'oſe aſſurer V. M. qu'il eſt digne de cette faveur par ſes ouvrages (comme V. M. peut s'en aſſurer elle-même), par ſes talens pour l'éducation de la jeuneſſe confiée à ſes ſoins, & par les principes ſains de littérature & de morale qu'il lui enſeigne. Il m'a chargé de met-

tre aux pieds de V. M. les juſtes ſentimens dont il eſt pénétré pour elle, qu'il inſpire à ſes élèves, & qu'elle trouvera exprimés dans la lettre qu'il a l'honneur d'écrire à V. M. Il ſe propoſe de faire honneur à ſon choix, en envoyant à l'académie quelques diſſertations ſur des objets intéreſſans de littérature, & en tâchant de les rendre dignes d'être inſérées dans les mémoires de cette ſavante compagnie. V. M. ne peut imaginer la reconnoiſſance & l'émulation qu'elle vient d'exciter dans l'univerſité de Paris, par les bontés dont elle a honoré le maître & le diſciple. Ainſi les études, comme les ſciences & les lettres, lui feront redevables de leurs progrès, en France comme dans ſes propres états.

V. M. s'exprime avec la philoſophie la plus vraie, & en même temps la plus aimable, ſur les louanges que le jeune écolier lui a données. Mais cette philoſophie, Sire, ſi digne d'un grand homme qui apprécie tout, n'empêche pas la philoſophie elle-même de dire, *l'Enfant dit vrai*, & d'applaudir à la juſtice qu'il rend à V. M.

Je penſe bien comme elle que ce n'eſt pas l'amour de la philoſophie qui fait faire au Céſar Joſeph tant d'entrepriſes contre les moines, les prêtres, & la cour de Rome ; je crois que ces entrepriſes couvrent de plus grands intérêts, qui ne tarderont pas à éclore bientôt ; & malgré ma néphrétique, & mon âge de 64 ans, je ne déſeſpère pas de voir un jour l'Empereur vraiment *Roi des Romains*, & le ſucceſſeur de St Pierre réduit à n'être qu'évêque de Rome. Mal-

heureusement, Sire, pour le progrès de la raison, les prêtres conservent encore ailleurs que dans les états autrichiens un crédit bien nuisible aux lumières. V. M. croira-t-elle que l'archevêque de Paris (qui par parenthèse se meurt en ce moment d'hydropisie) a *demandé* & *obtenu* que dans les pièces de théâtre nouvelles le mot de *prêtres* ne fût pas prononcé ; car la conscience de ces gens-là les persuade qu'on parle d'eux, quand on dit du mal des prêtres d'une autre religion. Ils ressemblent à ce valet de comédie ivre, qui entendant prononcer le mot de *maraud*, dit naïvement : *Maraud! voilà quelqu'un qui me connoît.* On vient de retrancher dans une pièce nouvelle, dont la scène est au quatorzième siècle, du temps de l'Empereur Louis de Bavière & de Jean XXII, ce vers : Le *sacerdoce altier lutte contre l'Empire*, quoiqu'il n'exprime qu'un fait, malheureusement trop vrai dans ces siècles déplorables ; ainsi, quoique notre jeune, sage, & vertueux monarque n'accorde aux prêtres aucune confiance, quoiqu'il connoisse tout le mal que cette engeance peut faire, on abuse indignement de son autorité pour cacher au peuple, s'il est possible, que les prêtres ont été long-temps les plus grands ennemis des rois, & qu'ils le sont même encore. Car quand ils disent que l'autorité royale vient de Dieu, c'est parce qu'ils croient représenter l'Etre suprême, & par-là mettre des entraves, s'ils le peuvent, à l'autorité la plus légitime, quand elle sera contraire à leurs vues. J'apprends qu'en Espagne on vient de brûler il y a six mois une

malheureuse femme pour *héréſie* de *quiétiſme.* Quelle horreur & quelle imbécillité tout à la fois! Auſſi l'Eſpagne croupit-elle dans la plus mépriſable ignorance. Les ſuccès de cette nation devant Gibraltar en ſont la triſte preuve.

J'ai lu à Mr Dubois la réponſe que V. M. m'a fait l'honneur de m'adreſſer à ſon ſujet. Il en eſt pénétré de reconnoiſſance; mais quoiqu'il ſente bien que V. M. ne peut lui promettre de l'employer ſans l'avoir auparavant mis à l'épreuve, la crainte de ne pouvoir, après cette épreuve, convenir à V. M., & la ſituation où le mettroit ce malheur, ne lui permet pas de faire les frais du voyage dans cette incertitude; & il ſent très-bien d'un autre côté que V. M. ne peut faire elle-même ces frais ſans ſavoir s'il pourra lui être utile. Ainſi il renonce avec le plus grand regret à l'honneur dont il s'étoit un moment flatté.

Je ſerai, Sire, cette année comme toutes les autres, avec la plus tendre vénération, &c.

LETTRE CCXVIII.

DU ROI.

Le 23 Janvier, 1782.

J'AI reçu votre lettre le 7 Janvier, & la multitude d'affaires qui m'étoient ſurvenues m'a obligé de différer ma réponſe juſqu'à préſent, que me voilà de

retour dans mon asile philosophique. Ne soupçonnez pas toutefois que le carnaval m'ait distrait par ses attraits. Ces plaisirs ne trouvent plus de prise à mon âge, où l'on est mort au monde, où les glaces de la vieillesse ont étouffé le feu des premières années, où enfin la végétation a succédé à l'activité de la vie. Dans cette apathie, il est difficile de croire qu'un vieillard puisse ranimer de loin l'ardeur de l'étude & des belles lettres, d'autant plus que le génie de la nation françoise s'encourage de lui-même. Les palmiers croissent chez vous comme au bord du Gange; ils ne se conservent chez nous que dans des serres.

Il est sans doute permis à un jeune écolier d'employer l'hyperbole, sans elle il n'existeroit aucune louange. Je m'en suis aussi servi quelquefois, c'est pour cela même que j'en tiens peu compte. J'ai fait dans ma jeunesse le panégyrique d'un cordonnier, que je trouvois le moyen d'élever presque au niveau de cet empereur que Pline célébra si magnifiquement. Ce sont des jeux d'esprit dans lesquels l'imagination s'égaye ; elle s'élève si bien au superlatif, que le comble des louanges devient quelquefois le comble du ridicule.

Mais passons des panégyriques aux desseins du César Joseph. Vous saurez sans doute que le pauvre Braschi, pour conjurer les entreprises attentatoires au saint siége, avoit résolu de venir à Vienne, afin de fléchir le César Joseph & de soutenir sur son troupeau tudesque & hongrois la plénitude de la puissance que Saint Pierre lui a confiée. A cela Joseph

a répondu que le ſaint père pouvoit venir à Vienne, s'il le vouloit, mais que ſon projet ne s'en exécuteroit pas moins. Reſte à ſavoir ſi la tiare s'humiliera devant la couronne impériale, ou non. Il faudroit, pour venger les Empereurs Frédéric II & Henri IV, qu'on reçût le pape à Vienne comme autrefois l'Empereur fut reçu à Canoſſe. Ce ſeroit venger l'honneur du trône, & tous les laïques, de la tyrannie épiſcopale. Cependant la pitié, qui parle en faveur des malheureux, ſe fait entendre à mon cœur & me dit : C'étoient les Hildebrand qu'il falloit punir, & non un pauvre pontife, qui bien loin de faire du mal, défriche les marais Pontins. L'inſolence révolte, la foibleſſe attendrit ; il n'y a que les ames lâches qui ſe vengent d'ennemis vaincus, & je ne ſuis pas de ce nombre. Je laiſſe paiſiblement la proſtituée de Babylone ſiéger ſur ſes ſept montagnes. Pourvu qu'il abandonne ſes dogmes pour la morale & qu'il prêche la charité, je ſerai auſſi peu ſon ennemi que celui du grand Lama qui ſiége au Tibet. Je ne ſais ſi on brûle les quiétiſtes à Madrid, ou ſi l'on porte le deuil à Liſbonne pour une hoſtie volée ; mais j'apprends (& je vous en félicite) la mort de l'archevêque de Paris. Ce Beaumont ne valoit pas Elie de Beaumont l'avocat. L'évêque étoit un ours mené en laiſſe par un ex-jéſuite, lequel inventoit & lui dictoit toutes les ſottiſes ſacrées que l'autre mettoit en œuvre. Le cagot devoit bénir le Ciel de ce que le nom de prêtre étoit encore en uſage ; ce ſeroit bien pis, ſi on ne l'employoit plus ; c'eſt toujours en

fuppofant qu'un jour les hommes puiffent devenir raifonnables, ce qui toutefois me paroît impoffible, vu le train du monde.

Vous ne devez pas vous étonner de ce que j'aurois voulu parler à ce Mr du Bois avant de l'engager. Vous ne fauriez croire quelles caravanes arrivent ici d'infectes littéraires, dont à peine on peut fe débarraffer, d'autant plus que c'eft en Pologne où cette vermine pullule; & le féjour que le Sr du Bois a fait dans ce royaume (où ne vont guère des gens de mérite), faifoient naître des préjugés défavorables, qu'il ne pouvoit détruire qu'en prouvant le contraire par fon mérite.

J'ai vu la plupart de nos académiciens. On m'a parlé, les uns d'une nouvelle planète, les autres d'une nouvelle comète; j'attends qu'ils décident de fon fort, pour l'honorer en conféquence. Pour Mr la Grange, il calcule, calcule, calcule des courbes tant que vous en voudrez; Mr Formey fait des panégyriques, Achard de l'air déphlogiftiqué, Wéguelin etudie comment on auroit pu terminer plus vîte la guerre de trente ans, & moi je ne fais rien, finon des vœux pour votre confervation, des malédictions contre la néphrétique & des fouhaits pour le rétabliffement de la paix de l'Europe.

Sur ce, &c.

LETTRE CCXIX.

DU ROI.

Le 21 Février, 1782.

MON Dieu, mon cher Anaxagoras, quel fatras de philosophie m'avez-vous envoyé ! Le premier volume contient la réfutation des systèmes absurdes qui se détruisent d'eux-mêmes & qui ne méritoient pas tant de paroles pour être pulvérisés. Le style en est un peu trop déclamatoire, & ne convient point à des matières de philosophie. Quiconque veut traiter ces sortes de sujets, doit employer la méthode, une bonne dialectique & beaucoup de clarté ; mais pour le second tome, ciel ! que vous en dirai-je ? Comment y a-t-il encore des gens assez fous pour faire des systèmes dans ce XVIIIème siècle, & créer un monde à leur fantaisie, sans avoir examiné si ce monde est éternel, & si cela n'est pas beaucoup plus vraisemblable que de lui donner un commencement ? Quel chaos que ce système ! Vouloir ressusciter les tourbillons de Descartes & les assimiler très-gauchement au système de Newton ! S'il est encore quelque place ouverte dans les petites maisons de Paris, logez-y votre philosophe au plus vîte. Ce sera là un trône pour lui. Celui qui veut lutter contre Newton, doit être armé de toutes pièces & bien assuré dans ses arçons ; mais votre héros fran-

çois, au moindre petit coup de lance, feroit étendu fur le carreau. Croyez-moi, tenons-nous-en à l'expérience: que la raifon dirige la partie philofophique, & que l'imagination ne déborde point la fphère de la poëfie. Cet ouvrage m'a mis de très-mauvaife humeur; mais j'ai voulu décharger mon chagrin dans votre fein, pour m'alléger tant foit peu. J'avois déjà la goutte, le rhumatifme, une ébullition & la fièvre, & ces folies que vous m'avez envoyées, avoient prefque achevé de m'accabler. Une mauvaife dialectique eft la plus mortelle de toutes les maladies, quand elle entre dans un cerveau qui regimbe contre la déraifon. Pour l'amour de Dieu, fi vos François enfantent de pareilles balivernes, ne m'en accablez point. Laiffez-moi partir tranquillement de ce monde-ci, fans m'en dégoûter par les plates abfurdités d'auteurs qui penfent être philofophes, & qui ne font que des vifionnaires entêtés de leurs folles illufions. Sur ce, &c.

LETTRE CCXX.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 1 Mars, 1782.

DEPUIS la dernière lettre dont V. M. m'a honoré, j'ai eu des inquiétudes, bien ou mal fondées, mais toujours très-grandes pour moi, fur fa fanté.

On m'écrivoit d'Allemagne qu'elle n'étoit pas bonne; que du moins elle avoit souffert quelques altérations pendant le rude hiver qu'on dit avoir régné dans le nord. Heureusement Mr le Baron de Goltz a dissipé ces alarmes, & m'a assuré que V. M. étoit aussi bien qu'on pût le désirer. Je n'ai donc plus qu'à vous témoigner, Sire, toute ma satisfaction & toute ma joie. Cette consolation me dédommage des contradictions que ma pauvre machine éprouve, & qui commencent même à me faire croire qu'il faudra peut-être bientôt songer à faire mon paquet; mais, Sire, ma santé & ma vie même ne sont rien pour moi, tant que je n'aurai point à craindre pour la vôtre.

Vos bienfaits, Sire, pour le jeune étudiant que j'avois pris la liberté de recommander à votre bienfaisance, ont augmenté l'émulation & l'ardeur que montroit déjà ce jeune homme intéressant; il n'a point quitté depuis cinq mois les premières places de sa classe; & fera tous ses efforts pour se montrer digne des bontés que V. M. a bien voulu avoir pour ses talens naissans.

Ce que V. M. me fait l'honneur de m'écrire au sujet de la querelle du *César* avec le *très-saint père*, est plein de raison, d'humanité & de justice. Il est sûr que ce pauvre prêtre qui dessèche les marais Pontins, n'est pas coupable des sottises de Grégoire VII, d'Innocent IV, & de tant d'autres de ses prédécesseurs. Mais la justice *souveraine* a fait payer au genre humain le péché d'un seul, & la justice *impé-*

riale fera payer à un ſeul le péché de pluſieurs. Nous avons vu ici les capucinales repréſentations du prêtre électeur de Trèves, & les réponſes très-militaires du Céſar. Je ne ſais ſi je me trompe, Sire ; mais je crois que le Céſar n'en reſtera pas là, & que tous ces préliminaires ne ſont, comme l'on dit, que pour *peloter en attendant partie*. Malheureuſement pour St Pierre, la partie ne ſera pas égale entre les joueurs. Il me ſemble que tous les évêques des Etats du Céſar, ſoit politique, ſoit ſatisfaction de ne plus dépendre de Rome, ſont très-ſoumis aux volontés impériales. Ils le feroient de même partout, ſi les ſouverains ſavoient dire, *je veux*, à cette troupe récalcitrante quand on la prie, mais très-docile quand on lui commande. Le St père ſe conſolera de ſes déſaſtres *germaniques* avec la ſoumiſſion *italienne*, la fidélité *eſpagnole*, & la catholicité *françoiſe*. Car nous ne ceſſerons pas ſitôt d'avoir l'honneur d'être très-*catholiques*, non plus que les Italiens d'être très-*ſoumis*, & les Eſpagnols d'être très-*fidèles*.

Voilà pourtant, Sire, ces Eſpagnols, qui malgré leur inquiſition, viennent de prendre Port-Mahon. Ils ſont, ce me ſemble, plus heureux que ſages, & les Anglois un peu plus ineptes qu'ils n'étoient du temps de Marlborough & de Milord Chatham. On commence à croire que ces pauvres Eſpagnols, malgré leurs ſottiſes multipliées *au camp de St Roch*, finiront auſſi par prendre Gibraltar, qui, à la vérité, montre un peu plus les dents que Port Mahon n'a fait. *Ce camp de St Roch* n'en fait pas plus, ce me

femble, que la *neutralité armée*, dont nous attendons toujours, & jufqu'à préfent affez en vain, les efforts férieux pour réprimer l'infolence angloife. Elle feroit bien mieux encore, fi elle pouvoit déterminer les Anglois à la paix, dont ils ont befoin ainfi que nous. Mais je crains, Sire, que cette paix ne foit pas auffi prochaine qu'elle eft défirable.

Nos politiques des Thuilleries, qui favent rarement ce qu'ils difent, parlent d'une menace d'invafion dans les Etats du vénérable Sultan, de la part de deux de vos voifins. Il feroit plaifant que le Céfar voulût à la fois chaffer le Pape & le grand Turc; cela m'eft fort indifférent, fi le repos de V. M. n'en fouffre pas. Car je ne lui fouhaite plus que le repos. Et qu'a-t-elle befoin de gloire?

Cette planète ou comète qu'on voit au ciel depuis long-temps, annonce peut-être de grands événemens politiques. Malheureufement, il n'eft point du tout certain qu'elle foit comète; auquel cas, comme le fait très-bien V. M., elle n'auroit pas l'honneur d'annoncer même de la pluie ou du beau temps. Elle eft *véhémentement* foupçonnée d'être une pauvre planète, que fa petiteffe & fa diftance avoient tenue jufqu'ici dans l'obfcurité; mais il faudra du temps encore pour que les aftronomes puiffent lui *donner un état, et faire*, comme on dit, *fa maifon*.

En attendant, Sire, confervez-vous, daignez me continuer vos bontés, & recevoir l'hommage du profond refpect avec lequel je ferai jufqu'au tombeau, &c.

LET-

LETTRE CCXXI.

DU ROI.

Le 17 Mars, 1782.

VOUS n'avez pas été aussi mal informé sur mon sujet que vous le croyez. J'ai eu une forte attaque de goutte à la main & au pied droit, & comme malheur est bon à quelque chose, l'impuissance de me servir de la main droite m'a fait recourir à la main gauche, avec laquelle j'ai appris à écrire lisiblement. Cet exercice & celui de la patience est tout ce que j'ai profité de ma dernière maladie. J'ai rappelé dans ma mémoire les sages préceptes du portique, quoique je ne me sois pas écrié dans un moment de douleur comme Posidonius: O goutte! quoi que tu fasses, je n'avouerai point que tu es un mal. Je me borne à supporter la douleur sans m'en plaindre & sans en nier l'existence. Je suis bien fâché d'apprendre que vous avez souffert de la gravelle, tandis que j'étois garotté par la goutte. C'est à l'âge qu'il faut s'en prendre. Le temps qui a détruit jusqu'au temple de Jupiter au Capitole, & qui n'a laissé aucun vestige de la tour de Babel élevée jusqu'aux cieux, comme vous savez; le temps, dis-je, vient beaucoup plus facilement à bout d'affoiblir & de rendre caducs des ressorts aussi fragiles que ceux dont le corps humain est composé; & cette fange dont nous sommes fa-

briqués, réfifte plus long-temps cependant à la deftruction que le fer même, malgré fa dureté. Vous faurez que je me fuis informé combien de temps fe confervent les horloges qui font fur les clochers des églifes, & j'ai appris à mon grand étonnement qu'il faut tous les vingt ans au moins les renouveler tout-à-fait, parce que la rouille ronge & fait éclater des parties des refforts, ce qui en arrête le mouvement. Or nous deux, qui avons eu l'impertinence de vivre au-delà de la durée de trois horloges de fer, nous ne devons pas trouver étrange que notre machine fe difloque & fes infirmités nous annoncent fa deftruction prochaine. Tout nous avertit de l'empire que la viciffitude exerce fur notre globe. Rome, l'impérieufe Rome apoftolique fuccombe fous fes enfans mutins, qui lui refufent l'obéiffance, décloîtrifent les cuculati, s'approprient leurs biens & fecouent infolemment le joug du purgatoire. Le vicaire du Chrift va faire amende honorable à Vienne aux pieds du trône impérial ; & vous entendez les hérétiques crier partout : *Nous vous l'avions bien dit, que la proftituée de Babylone n'étoit pas infaillible : fi Brafchi l'étoit, il ne commettroit pas la fottife de faire une démarche auffi inutile que déplacée.* Pour moi, quoiqu'à la vérité hérétique, je plains l'abbé du midi (comme l'appelle le Prince de Ligne) de la fituation défolante où il fe trouve ; il eft la victime de l'audace effrontée de fes prédéceffeurs.

L'abbé Raynal fouffre d'un deftin à peu-près femblable : à préfent dans un affreux cachot de la

Baſtille, après s'être trouvé il y a à peine ſix mois à côté du Céſar Joſeph, dînant à Spa en compagnie de ce monarque ; j'avois cru qu'une ſauve-garde contre tout opprobre étoit d'avoir converſé une fois dans ſa vie avec un *caput orbis*. Il faut donc que dans ce ſiècle pervers il n'y ait plus d'abris pour la médiocrité contre les caprices de la fortune. O Salomon ! ſi tu revenois au monde, tu confeſſerois qu'il y a bien des nouveautés arrivées de nos jours, que tu n'avois ni vues ni imaginées, & il s'en produira encore bien d'autres. J'abandonne, comme de raiſon, l'avenir aux vagues deſtinées ; je me borne à demander uniquement à notre bonne mère Nature la conſervation du ſage Anaxagoras, & j'abandonne à leur mauvais ſort les Braſchi, les Raynal, les ſucceſſeurs de Kouli-Kan, les Ignatiens, les capucins, & les Anglois.

Sur ce, &c.

LETTRE CCXXII.

DU ROI.

Le 23 Mars, 1782.

NON, mon cher Anaxagoras, mon zèle philoſophique ne s'eſt point exhalé contre vous qui êtes un vrai ſage, mais contre des écervelés, qui ſe couvrant du titre ſpécieux de philoſophes, s'aviſent de créer un monde à leur façon au bout du XVIIIeme ſiècle. J'avois préſumé que les progrès du bon

ſens & des connoiſſances auroient au moins détrompé les ſcrutateurs de la nature de l'idée abſurde de l'origine que des imbécilles ont donnée au monde ; mais notre auteur ſe met fièrement ſur les rangs, il détruit bien des ſyſtêmes qu'il attaque, ſurtout celui de Buffon : toutefois lorſqu'il arrange le ſien par un mêlange bizarre & incompatible du ſyſtême de Deſcartes & de celui de Newton, & que je vois mon homme par ſa parole créer & arranger l'univers, au lieu d'admirer ce puiſſant créateur, je lui aſſigne les petites maiſons pour demeure. Quiconque a bien examiné cette matière, conviendra que ſi l'on veut reſpecter les axiomes fondamentaux de la raiſon, il faut de néceſſité admettre l'éternité de l'univers. Le ſyſtême de la création entraîne des abſurdités à chaque pas qu'on fait pour l'établir ; il faut nier l'*ex nihilo nihil eſt*, que toute l'antiquité reſpectoit ; il faut ſe perſuader qu'un être incorporel (dont nous ne pouvons nous faire aucune idée) forme la matière & agit ſur elle ſans contact ; il faut aſſocier deux idées contradictoires, celle d'un Dieu bon & parfait à celle d'un ouvrage déteſtable qu'il s'eſt complu à faire. Le philoſophe des petites maiſons mépriſe ces petites difficultés ; il franchit hardiment les abymes de l'incompréhenſibilité ; les rayons de la vérité fondent ſes ailes artificielles & le précipitent comme Icare dans une mer de contradictions où va ſe noyer le peu de bon ſens qui lui reſte. Paſſez-moi cette comparaiſon trop poëtique ; elle eſt un peu dans le goût de Balzac : vous la lirez avec indulgence, quand

réfléchissant que plein des déclamations du créateur parisien, & l'imagination échauffée par son style, il m'en est échappé quelque imitation dans cette lettre.

Tout le monde est ici tranquille. On ne crée rien, on se borne à jouir de ce qui est créé; & tandis que l'Empereur se chamaille avec le Pape & vous avec les Anglois, je roule mon tonneau comme Diogène, pour n'être pas seul désœuvré. Sur ce, &c.

LETTRE CCXXIII.

DU ROI.

Le 26 Avril, 1782.

NON, mon cher Anaxagoras, vous n'êtes pas entré dans le sens de ma lettre. A Dieu ne plaise que je m'en prenne à vous pour m'avoir envoyé ce nouveau système de philosophie! Il ne s'agit pas d'un sage comme vous dans ce qui a excité mon zèle: ce n'est que contre l'auteur que je m'emporte; je ne puis lui pardonner que sur la fin du XVIII^eme^ siècle, il veuille s'écarter de l'expérience, pour s'égarer dans un labyrinthe de chimères que son imagination enfante. Que deviendra la philosophie, si on s'écarte du chemin sage qu'on lui a tracé & qu'on lui ôte le bâton de l'analogie & celui de l'expérience pour se conduire? Si le livre de ce songe-creux prend faveur, voilà d'abord nombre de jeunes écervelés qui vous

débiteront des paradoxes pour se faire lire, la philosophie retombera comme jadis dans Athènes entre les mains des sophistes, & l'on substituera aux vérités évidentes un jargon obscur, & entortillé de phrases métaphysiques, qui replongera la France dans l'ignorance. J'aime le siècle où je suis né : je m'affectionne à tous ceux qui l'honorent, & j'abhorre tout ce qui nous menace de replonger notre postérité dans la barbarie. Que des moines ambitieux persécutent les philosophes & s'élèvent contre les vérités les mieux prouvées par les apôtres de la raison, je ne l'approuve pas ; cependant je vois qu'ils agissent selon les principes de leur intérêt, qui veut qu'ils dominent seuls sur les hommes : mais que de prétendus philosophes sapent eux-mêmes les vérités les mieux reconnues, qu'ils dégradent la philosophie autant qu'il est en eux, qu'ils ressuscitent les erreurs de nos ancêtres, en vérité c'est ce qui n'est pas pardonnable. Tenez, voilà ce qui a mis ma bile en mouvement ; & quiconque aime que les hommes soient éclairés, éprouvera à la lecture de ce livre les mêmes sentimens d'indignation contre son auteur.

Vous me parlez d'un autre livre que vous avez la bonté de m'envoyer ; il ne m'est point encore parvenu ; je vous prie néanmoins d'en remercier ceux qui ont daigné me l'envoyer. La réputation du collège Mazarin a été célèbre depuis long-temps ; les jésuites avoient d'habiles professeurs, la rhétorique étoit supérieurement traitée à Port-royal. Pascal, Racine, Arnaud, & Nicole étoient des gens d'un

grand mérite, & qui étoient sortis de cette école. Je voudrois, pour la consolation de ma vieillesse, voir germer & éclore quelques plantes qui puissent remplacer celles qui ont honoré le siècle précédent. Il semble que les grands hommes meurent sans postérité. Je désirerois qu'il y eut une filiation d'ames supérieures, dont sans cesse les unes remplaçassent les autres. Après tout, mon temps est bientôt fini; j'ai joui du marc du siècle de Louis XIV. Je bénis le Ciel de m'avoir fait naître dans ce temps, & pour se consoler de l'avenir il faut dire, *après moi le déluge.* Le monde est un théâtre perpétuel de vicissitudes, c'est une scène mouvante où tout change: ici les arts, les sciences, & les empires s'élèvent; là c'est la barbarie qui succède aux connoissances & les potentats dont les trônes se renversent. Vous autres François, vous n'y allez pas de main morte; vous ne sapez pas mal le trône Britannique. Cette nation, qu'on dit si profonde, avoit des ministres superficiels pour la gouverner, qui l'ayant dépouillée de richesses abusives qu'elle possédoit, & lui ayant fait perdre des possessions qui lui étoient à charge, ont bravement travaillé à son abaissement, sans doute pour tempérer l'excès où elle poussoit sa fierté, & son dédain pour le reste de l'Europe. Dans cent ans d'ici quiconque ressusciteroit de nos contemporains, ne reconnoîtroit plus notre continent. En attendant je vous souhaite santé, prospérité, & contentement. Sur ce, &c.

LETTRE CCXXIV.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 3 Mai, 1781.

J'AI reçu, presque en même temps, deux lettres dont V. M. m'a honoré, à peu de jours l'une de l'autre, en réponse à deux lettres que j'avois eu aussi l'honneur de lui écrire; je vois par la première des deux réponses que V. M. a daigné me faire, qu'elle a été attaquée cet hiver, comme presque tous les précédens, de cette maudite goutte, qui en la faisant souffrir comme Epictète, ne l'empêche pas d'être gaie comme Démocrite, sans qu'elle ait pourtant la morgue stoïcienne & absurde de ne pas regarder la goutte comme un mal. Je lisois ces jours passés la morale d'Epictète, plus grande que nature, exagérée, & faite pour l'homme imaginaire, & je dis de tout ce bel étalage, si peu à l'usage de notre foible nature, ce que le bon la Fontaine, tout converti qu'il étoit par le vicaire de sa paroisse, disoit des épîtres de St Paul à son confesseur : *Votre St Paul n'est pas mon homme.*

La philosophie de V. M. est plus vraie, parce qu'elle est plus assortie à la nature humaine, & plus digne d'un véritable sage, qui voit les maux & les biens tels qu'ils sont; qui jouit de ceux-ci, & souffre ceux-là, sans se louer & sans murmurer de sa

destinée. Je profite, le mieux qu'il m'est possible, des leçons & surtout de l'exemple de V. M.; & quand ma vessie me fait souvenir qu'*elle n'est pas une lanterne*, comme dit le proverbe, je relis les lettres du Roi philosophe, & cette lecture me soulage & me console.

Voilà donc le St Père à Vienne, communiant le César qui le persiffle, & qui le renverra comme il est venu. Il n'aura eu d'autre satisfaction que de faire baiser sa mule aux capucins & aux belles dames, & de donner force bénédictions à la canaille. Je voudrois que Grégoire VII & l'Empereur Henri IV pussent être témoins de ce spectacle, & du progrès que la raison a fait depuis sept cents ans. Le temps est un peu long, il est vrai, mais enfin la raison a cheminé comme l'aiguille d'une montre; sans avoir fait de grands pas, elle a toujours avancé, & la voilà en beau chemin. Gare la suite de ces événemens pour la Ste Eglise catholique, apostolique & romaine. Je ne sais si le successeur de St Pierre s'appelle dans son voyage *l'abbé du midi*; mais il semble que dans ce beau voyage, il a été chercher, comme on dit, *midi à quatorze heures*.

V. M. n'est pas exactement informée sur le compte de l'abbé Raynal. Il a été décrété, il est vrai, par Nosseigneurs du parlement, plus ignorans que la sorbonne, & plus intolérans que les capucins. Mais devançant cet arrêt foudroyant, l'abbé Raynal s'est mis à couvert & hors de France; ainsi il n'est ni au Châtelet, ni à la Bastille, mais en sûreté à

Bruxelles ou ailleurs ; car on dit qu'il voyage en ce moment en Allemagne, qu'il a été même très-accueilli d'un vénérable prélat, l'Electeur de Maïence ; j'imagine qu'il n'oubliera pas dans ce voyage de voir le monarque philosophe qui vaut mieux à voir que tous les électeurs & même tous les césars ; & je ne doute pas que V. M. ne le console des persécutions que le fanatisme lui a fait éprouver.

L'état de notre nouvelle planète ou comète est encore indécis, & *sa maison* est difficile à lui faire ; on commence à croire pourtant qu'elle restera planète, deux fois plus éloignée du soleil que Saturne, & faisant sa révolution en 82 ans. Le temps nous éclaircira davantage ; mais voilà, pour le présent, tout ce que je puis en apprendre à V. M.

Que dit-elle de la prise de Mahon, enlevé presque sans coup férir par un général médiocre, & par les Espagnols ? Il étoit écrit que cette place ne seroit prise que par de pauvres généraux ; Richelieu le premier, & Crillon le second ; ce Crillon est le père de celui que V. M. vit il y a quelques années à Berlin avec le Prince de Salm. On dit qu'il va être chargé du siége de Gibraltar, qui pourra être de plus dure digestion. Mais enfin il faut espérer en la providence ; surtout en voyant les sottises multipliées des Anglois, sur terre, sur mer, & dans le ministère. Puissent ces sottises bien répétées les forcer à la paix ! Car pour nous, nous ne demandons pas mieux que de la faire.

V. M. m'a rendu justice en me croyant très-inno-

cent de l'ennui que lui a causé le mauvais livre de physique qu'on s'est avisé de lui envoyer comme de ma part. Elle doit avoir reçu un autre livre que j'ai eu l'honneur de lui envoyer, mais en l'avertissant bien que ce livre n'étoit pas fait pour être lu par elle, & que c'étoit seulement un hommage de l'université de Paris, pleine d'admiration pour le monarque philosophe, & de reconnoissance pour l'encouragement qu'il a bien voulu donner à un de ses élèves.

Je suis avec le plus profond & le plus tendre respect, &c.

LETTRE CCXXV.

DU ROI.

Le 18 Mai, 1782.

IL m'arrive comme à vous d'admirer la morale des stoïciens, & de m'affliger de ce que leur sage si respectable n'est qu'un être de raison. C'est bien à ce sujet qu'on peut appliquer ce beau vers de Voltaire.

Tes destins sont d'un homme, & tes vœux sont d'un Dieu.

Quelqu'amour que nous ayons pour le bien de l'humanité, aucun législateur, aucun philosophe ne changera la nature des choses. Notre espèce a dû

être probablement telle que nous la connoissons, un bizarre assemblage de quelques bonnes & de quelques mauvaises qualités. L'éducation & l'étude peuvent étendre la sphère de nos connoissances, un bon gouvernement peut former des hypocrites, qui arborent le masque de la vertu; mais jamais on ne parviendra à changer la trempe de notre ame. Je regarde l'homme comme une machine mécanique assujettie aux ressorts qui la dirigent; & ce qu'on appelle sagesse ou raison, n'est que le fruit de l'expérience qui influe sur la crainte ou sur l'espérance qui déterminent nos actions. Ceci, mon cher Anaxagoras, est un peu humiliant pour notre amour-propre; par malheur cela n'est que trop vrai. Quoi qu'il en soit, j'estime les stoïciens, & je les remercie d'un cœur pénétré de reconnoissance de ce que leur secte a produit un Lélius, un Caton d'Utique, un Epictète, surtout un Marc-Aurèle. Aucune des autres sectes philosophiques ne peut se vanter de tels élèves, & je voudrois pour le bien de l'Europe que la race n'en fût pas éteinte. Il est fâcheux que tous ceux qui souffrent, soient obligés de donner un démenti tout net à Zénon; il n'en est aucun qui ne convienne que la douleur est un grand mal. Je voudrois bien que notre bonne mère nature vous dispensât du pénible emploi de produire des Pyrénées & des Alpes au fond de votre vessie. C'est un mal trop sérieux pour que j'en badine, principalement lorsque vous en souffrez, vous que le Parnasse & tous les gens qui pensent, désireroient qu'il fût im-

mortel. J'eſpère donc d'apprendre au moins que cette fâcheuſe maladie n'empire pas, & que vos amis peuvent ſe flatter de vous conſerver encore longues années.

Que vous dirai-je du ſaint père? Il a perdu ſon infaillibilité, depuis qu'il s'eſt aviſé d'aller à Vienne comme témoin de ſa dégradation. Voilà une affaire finie pour l'Autriche. Vos François n'imiteront point la conduite de l'Empereur. Il règne dans votre patrie plus de ſuperſtition que dans aucun Etat de l'Europe. Vos prêtres ont uſurpé une autorité qui balance celle du ſouverain, & votre Roi n'oſe entreprendre contre un corps auſſi puiſſant, ſans avoir pris les plus ſages meſures pour faire réuſſir un deſſein auſſi hardi. Ainſi tout bien conſidéré, les Etats de l'Empereur ſeront les ſeuls qui profiteront de ce ſchiſme de l'Egliſe, les autres ſouverains manqueront ou de cœur, ou de ſageſſe, ou de moyens pour l'imiter: cependant ne vous flattez pas que nous en ſoyons arrivés au temps où la raiſon dominera ſur les hommes. Rappelez-vous que naguère un Prince d'Allemagne a fait dire des meſſes ſur le ventre de ſon épouſe, aſſuré qu'elle en deviendroit enceinte. Sachez qu'une ſecte en Saxe évoque les morts comme la pythoniſſe d'Endor: apprenez que les francs-maçons forment dans leurs loges une ſecte religieuſe (c'eſt beaucoup dire) plus abſurde que les ſectes connues. Telle eſt notre pauvre eſpèce, & telle ſera-t-elle juſqu'à la fin des ſiècles. Des folies, des fables, le merveilleux l'emportent toujours ſur

la raiſon & ſur la vérité. Fontenelle avoit bien raiſon de dire que s'il avoit une main pleine de vérités, il ne l'ouvriroit pas pour la répandre dans le public, parce que le peuple n'en eſt pas digne.

Mais ſavez-vous ce qui vient d'arriver aujourd'hui ? Moi qui croyois l'Abbé Raynal enfermé dans quelque priſon de votre inquiſition, je le vois arriver ici. Il viendra chez moi cette après-dînée, & je ne le quitterai point que je ne l'aye coulé à fond. Enfin j'ai vu l'auteur du ſtathouderat & du commerce de l'Europe. Il eſt plein de connoiſſances, qu'il doit aux recherches curieuſes qu'il a faites ; j'ai cru m'entretenir avec la providence. Tous les gouvernemens ſont peſés à ſa balance, & l'on riſque le banniſſement à oſer avancer modeſtement devant lui que le commerce d'une puiſſance eſt de quelques millions plus lucratif qu'il ne l'annonce. Reſte à ſavoir ſi ces notions qu'il a recueillies ont toute l'authenticité qu'on déſire dans de pareilles matières.

Si vous me parlez de l'Europe, je vous entretiendrai de mon tonneau que je roule comme le fit Diogène durant les troubles de la Grèce. Le nord déſire ardemment la paix ; malgré les aſſociations maritimes & le code de Catherine pour l'empire de Neptune, il n'eſt pas moins moleſté par les fortes aſſurances que les pirateries obligent de payer. Un grand génie qui habite le cinquième dans quelque rue du faubourg Saint Germain, & qui de-là gouverne deſpotiquement l'Europe, vient de m'adreſſer un

beau projet de pacification générale. L'esprit de l'abbé de Saint Pierre est descendu sur lui, avec une profonde politique, digne de Gargantua. La France pullule de grands hommes, qui dans leur obscurité travaillent à son plus grand avantage. C'est dommage que d'aussi beaux génies n'ayent pas au moins quelques royaumes à brûler, je veux dire à gouverner. Qu'il arrive de l'Europe ce qu'il pourra, je borne mes vœux à la conservation du sage Anaxagoras. Nous ferons une ligue pour notre départ de cette vallée de misère & pour voyager ensemble, afin de nous rendre zéro.

Sur ce, &c.

LETTRE CCXXVI.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 21 Juin, 1782.

Ce que V. M. me fait l'honneur de m'écrire sur la philosophie exaltée & exagérée des stoïciens, est sans comparaison plus à mon usage que cette philosophie gigantesque & imaginaire. Je ne conviendrai jamais avec ces Messieurs, non plus que V. M., que la douleur *ne soit point un mal*; & ma triste vessie ne me dit que trop souvent plusieurs fois par jour qu'ils en *ont menti*. Je dirois volontiers, comme le roi Alphonse disoit du monde, que si Dieu m'eût appelé à son conseil quand il fabriqua la vessie

humaine, je lui aurois donné de bons avis. Je ne suis pourtant pas plus mal de la mienne que je ne l'étois il y a deux mois; mais je crains toujours, & avec raison, que mon état n'empire avec l'âge. D'un autre côté je me dis, pour me tranquillifer, ce vers de Racine:

Je ne veux point prévoir les malheurs de si loin.

En voilà trop sur cet ennuyeux objet, dont je n'ai parlé que pour répondre à la bonté avec laquelle V. M. s'y intéresse. Vivez, Sire, portez-vous bien, n'ayez point de douleur, & qu'il arrive de moi ce qu'il plaira à la destinée & à la nature. Je serai content, ou du moins consolé.

Le St Père me paroît avoir fait, comme l'on dit, *bonne mine à mauvais jeu.* Il a donné beaucoup de louange à la *piété* de Sa Majesté impériale, il lui a donné la communion le Jeudi Saint, à ce que disent les gazettes; grand bien leur fasse à tous deux! Reste à savoir ce que deviendront les moines supprimés. Quelques lettres d'Allemagne, & surtout de Flandre, paroissent donner des doutes sur l'entier accomplissement de son projet *impérial* & *anti-monastique.* On prétend que depuis son entrevue avec le Pape, la destruction des couvens supprimés traîne en longueur. Ce seroit tant pis pour lui. Il vaudroit mieux n'avoir rien fait du tout, que de faire à moitié ce qu'il a annoncé. Mais, Sire, ce qui m'intéresseroit beaucoup davantage, ce seroit que nous eussions

en France le courage d'imiter cette réforme. Hélas ! comme le dit très-bien V. M., nous n'en ferons rien, & tout en méprisant les prêtres & les moines, nous leur ferons l'honneur de les craindre & de les épargner. Nous avons écrit là-dessus, & depuis long-temps, les plus belles choses du monde ; mais nous écrivons, & nous ne faisons pas. Les autres font, & n'écrivent point. Nous sommes sur ce point comme pour la guerre & pour la musique, nous barbouillons des livres, & nous nous en tenons là. A propos de guerre, que pense V. M. de notre déconfiture aux Antilles ? Cette affaire du 12 Avril est, ce me semble, le chef-d'œuvre de l'ignorance & de la bravoure françoise. Dieu nous donne la paix dont nous avons si grand besoin, ainsi que nos ennemis, qui de leur côté n'ont guère moins fait de sottises que nous ! Cette paix seroit peut-être bientôt faite, s'il ne plaisoit pas au grand protecteur de l'inquisition de s'opiniâtrer à ce beau siége de Gibraltar, où la nation espagnole & son Roi acquièrent depuis quatre ans une gloire si brillante.

V. M. me paroît avoir très-bien jugé l'abbé Raynal. Il est trop sûr de son fait dans tout ce qu'il avance, & soutiendroit presque à chaque souverain & à chaque état de l'Europe, qu'il fait mieux que lui-même ses forces & ses revenus. Mais d'ailleurs son ouvrage est utile, & lui a valu chez les étrangers, & dans sa patrie même, une célébrité qui le dédommage de la persécution excitée contre lui par les

fanatiques. On me mande qu'il eſt enchanté de V. M., & je n'ai pas de peine à le croire. Je ſais par expérience qu'elle renvoie avec cette diſpoſition tous ceux qui ont eu le bonheur de l'approcher.

Nous avons eu ici pendant un mois Mr le Comte & Mme la Comteſſe du Nord. Ils ſont partis il y a deux jours pour Breſt, & paroiſſent fort contens de leur ſéjour à Paris, & de l'accueil que tous les états ſe ſont empreſſés de leur faire. Ils ont de leur côté très-bien réuſſi par la politeſſe dont ils ont été pour tout le monde. Mr le Comte du Nord m'a fait l'honneur de venir chez moi, avant même que j'euſſe pris la liberté de me préſenter chez lui. Il m'a dit les choſes les plus honnêtes ſur le déſir qu'on avoit eu de *me poſſéder* à Péterſbourg, ce ſont les termes dont il s'eſt ſervi; & ſur les regrets qu'il avoit eus en particulier de ne *m'y point voir*. Je ſuis très-touch de ſes regrets, mais je ne me repens point du tout, & peut-être moins que jamais, de n'avoir pas accepté ce qu'on m'offroit, & je n'oublierai de ma vie la converſation, très-intéreſſante pour moi, que j'eus à ce ſujet avec V. M. à Clèves en 1763.

Recevez, Sire, avec votre bonté ordinaire, l'hommage le plus ſincère de la tendre vénération avec laquelle je ſerai toute ma vie, &c.

P. S. J'ignore ſi V. M. a reçu l'ouvrage que j'ai eu l'honneur de lui envoyer de la part du collége de Louis le grand, & de l'univerſité de Paris, non pour être lu, mais comme un hommage de leur profond reſpect & de leur vive reconnoiſſance.

LETTRE CCXXVII.

DU ROI.

Le 5 Juillet, 1782.

JE vous avoue qu'après avoir bien étudié les opinions des ſtoïciens, il m'a paru qu'ils avoient trop exalté la nature humaine: Leur amour-propre leur perſuada que chacun poſſédoit en ſoi une parcelle de l'ame de la nature, & que cette parcelle pouvoit atteindre aux perfections de la Divinité, à laquelle elle ſe rejoignoit après la mort de celui qu'elle avoit animé. Ce ſyſtème eſt beau & ſublime; il n'y manque que la vérité. Cependant il y a de la nobleſſe à s'élever au-deſſus des événemens fâcheux auxquels nous ſommes aſſujettis, & un ſtoïciſme qui n'eſt pas outré, eſt l'unique reſſource des malheureux. Toutefois il ne faut pas nous bouffir d'une idée de perfection à laquelle nous ne ſaurions atteindre, ni nous compoſer une généalogie imaginaire, qui loin de nous anoblir nous dégrade, parce qu'en conſidérant la turpitude & les crimes de notre eſpèce, il y auroit plus de vraiſemblance à nous croire deſcendus d'êtres malfaiſans (ſuppoſé qu'il en exiſte), que d'un être dont la nature même doit être la bonté. Mais dès que la goutte, la pierre, ou le taureau de Phalaris s'en mêlent, les cris aigus qui échappent au ſouffrant, atteſtent que la douleur eſt un mal

très-réel. J'efpère que votre veffie ne vous mettra plus dans le cas de donner un démenti aux ftoïciens. Mon ame m'a appris par l'expérience qu'elle eft la très-humble fervante de mon corps. Auffi fouvent qu'il fouffre, elle eft très-mal à fon aife, tant fes facultés intellectuelles font affujetties à la mécanique de notre organifation.

Quel faut des ftoïciens au faint père ! Mais puifqu'il eft fait, je pourfuis. Ce pauvre prêtre a démenti fon infaillibilité par fon voyage de Vienne; il s'eft expofé à recevoir un refus auquel il pouvoit s'attendre. L'Empereur continue fes fécularifations fans interruption ; il paroît que les couvens riches ont la préférence fur les mendians ; on ne touche pas à ces derniers, dont le bien public exigeroit la réforme préférablement aux premiers. Je doute fort qu'en France on imite l'augufte Céfar germanique, à moins que votre contrôleur général n'ait épuifé toutes les reffources de fon induftrie pour procurer des fonds au gouvernement. Chez nous chacun refte comme il eft, & je refpecte le droit des poffeffions fur lequel toute fociété eft fondée.

On nous a annoncé ici la difgrace de Mr de Graffe ; il a marqué beaucoup de valeur dans ce combat qui lui a fi mal réuffi. Il paroît que la marine angloife a une grande fupériorité dans la manœuvre fur celle des François. C'eft faute d'exercice & d'expérience de la part de vos compatriotes ; ce font des chofes où ils pourront parvenir à fe perfectionner, fi on les encourage à l'application & qu'on leur

donne plus d'emploi en temps de paix Je vois avec plaisir que vous avez été content du grand Duc & de la visite qu'il vous a rendue. Ce prince possède de grandes & bonnes qualités; il est un peu grave, cela tient à son caractère, mais le fond en est excellent.

L'abbé Raynal est encore à Berlin; il y amasse des matériaux pour écrire l'Histoire de la révocation de l'Edit de Nantes. Cet ouvrage paroîtra trop tard; il falloit en 1680 remontrer à Louis XIV le tort infini que ressentiroit son royaume de l'expulsion d'un nombre prodigieux d'habitans qui transporteroient leur industrie dans toutes les parties de l'Europe. A présent les François le sentent, quand il est trop tard pour y remédier. Je crois vous avoir remercié dans mes lettres précédentes de l'ouvrage sur le collége de Louis le grand, que vous m'avez envoyé. Je vous annonce un ouvrage nouveau sur * * *. Jusqu'à quand aura-t-on la bêtise d'écrire des billevesées de cette espèce? Je m'en tiens aux lois générales & permanentes auxquelles tous les élémens obéissent, c'en est bien assez. Vivez, mon cher d'Alembert, pour l'honneur de la philosophie, & donnez-moi quelquefois de vos nouvelles.

Sur ce, &c.

LETTRE CCXXVIII.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 9 Août, 1782.

JE viens d'apprendre par les nouvelles publiques la mort de la Reine Douairière de Suède, sœur de V. M. Votre attachement pour elle a dû vous rendre cette perte fort sensible, & je supplie V. M. d'être persuadée de toute la part que je prends à sa juste douleur. Cette respectable princesse m'avoit même anciennement honoré de ses bontés, en me faisant membre d'une académie qu'elle avoit rassemblée dans son palais, & que les troubles de ce malheureux royaume ont empêché de subsister. Ainsi par reconnoissance pour sa mémoire, par mon attachement, Sire, pour votre auguste maison, & surtout par mon tendre & respectueux intérêt pour tout ce qui peut toucher V. M., je dois à la perte de la Reine de Suède les justes regrets que je mets aux pieds de mon bienfaiteur.

Après m'être acquitté de ce devoir, ou plutôt après cet épanchement sincère de mon cœur, je dois, Sire, une réponse détaillée à l'excellente lettre philosophique dont V. M. m'a honoré sur les maux que j'endure. Que de vérité & de sagesse dans tout ce qu'elle dit sur cette philosophie des stoïciens plus grande que naturelle, & si peu propre avec ses grands mots & ses principes exagérés à soulager ceux

qui fouffrent ! Heureufement je commence à avoir moins befoin de cette étrange pharmacopée. Mes douleurs font beaucoup moindres, & prefque ceffées entièrement, grâce à la *maladie du nord*, qui en me valant un gros rhume & un violent rhumatifme, a tranfporté fur ma poitrine & fur mes membres ce que je fouffrois à la veffie. Dieu veuille que ce ne foit pas une fimple trève, & qu'après la fin de mon rhume, l'ennemi ne vienne reprendre fon premier camp, où je le trouvois fi mal placé !

C'eft entretenir trop long-temps V. M. de mes misères ; j'aime bien mieux lui dire que fa bonne fanté me confole de la foibleffe de la mienne ; que cette bonne fanté, comme l'affurent tous ceux qui vous voient, Sire, vous promet & promet à l'Europe encore plufieurs années d'une vie qui ne fera jamais trop longue pour le bien de vos peuples, pour le repos de l'Allemagne, pour l'honneur & le foutien de la philofophie, & furtout pour moi le dernier des philofophes, mais le premier & le plus zélé de vos admirateurs.

Cette philofophie, Sire, a plus befoin que jamais de protecteurs & de modèles tels que vous. On la joue actuellement, d'une manière auffi plate qu'indécente, fur le théâtre françois ; & cette fottife, qui n'avilit que fes auteurs, a l'honneur d'avoir des protecteurs importans, qui foupçonnent au fond de leur ame le profond mépris que la philofophie a pour eux, quoiqu'elle ne s'en vante pas. Mais à force d'efprit ils s'en doutent, & effayent pour s'en venger,

des moyens aussi dignes d'eux par leur nature que par leur succès.

V. M. a bien raison sur le parti qu'a pris le César Joseph d'épargner les mendians, ces vampires de l'état & du peuple. Il falloit détruire également, & les fainéans opulens, & les fainéans qui mendient. Nous ignorons en France, où nous ne nous intéressons qu'aux spectacles de la foire, quels sont les progrès de la *suppression impériale*, ordonnée contre l'engeance monastique. On a répandu que des évêques & des moines avoient formé contre l'Empereur une conspiration qui avoit été découverte à temps. Je crois néanmoins que toute cette engeance est bien moins à craindre qu'elle ne paroît, pour un prince qui a trois cent mille hommes & une volonté ferme, qu'on fait à l'Eglise bien de l'honneur de la craindre, & qu'elle ne peut jamais faire de mal qu'à ceux qui ont la foiblesse de la redouter. Je suis bien sûr que si V. M. la mettoit à la raison pour quelque sottise qu'elle voudroit faire, elle pourroit se promener sans armes au milieu d'une procession, & sans avoir rien à redouter. La procession de la ligue n'auroit pas eu beau jeu sous un autre monarque que Henri III, & sous un prince tel que Frédéric.

On nous a dit que l'abbé Raynal avoit été sérieusement malade. Je souhaite qu'il vive assez pour finir son utile ouvrage sur la révocation de l'Edit de Nantes. Hélas! Sire, V. M. a bien raison; cet ouvrage viendra trop tard pour le bonheur de la France; mais peut-être au moins servira-t-il d'in-

ſtruction & d'exemple aux malheureux princes, qui dans la ſuite des ſiècles, voudroient haſarder de pareilles ſottiſes. Peut-être nous éclairera-t-il ſur l'abſurdité actuelle de nos lois au ſujet des proteſtans, que l'amour de la patrie fait reſter encore en France, avec la crainte de voir leurs malheureux enfans déclarés illégitimes & privés des droits de citoyen. Quelle honte pour notre ſiècle qu'il faille croire en France à la *tranſubſtantiation* (voilà un terrible mot à prononcer & à écrire), pour avoir le droit de recueillir l'héritage de ſes pères !

Nos princes ſont allés à Gibraltar. J'aimerois mieux, pour les Eſpagnols & pour nous, y voir V. M. ; je ſerois plus ſûr du ſuccès de ce ſiége, qui aura duré, ſi même il réuſſit, preſque auſſi long-temps que celui de Troie, quoique les Eſpagnols ne ſoient pas Grecs ; on aſſure que le 28 de ce mois 990 bouches à feu tâcheront d'écraſer ce rocher. Dieu le veuille, & ſurtout Dieu accorde bientôt la paix à ceux qui en ont ſi grand beſoin, & qui ſavent ſi peu faire la guerre !

Je ſuis, avec la plus profonde & la plus tendre vénération, &c.

LETTRE CCXXIX.

DU ROI.

Le 8 Septembre, 1782.

JE vous ſuis obligé de la part que vous prenez à la perte que ma famille vient de faire. A en juger par les événemens, il ſemble que le mauvais tonneau de Jupiter eſt plus grand & plus plein que celui dont il répand ſes faveurs ſur les hommes. Dix mauvaiſes nouvelles pour une bonne. Il y a des perſonnes qui renoncent volontairement à la vie, mais je n'en ſache aucune morte de douleur. Si des malheurs nous accablent qui ne regardent que notre perſonne, l'amour-propre fait gloire d'y oppoſer la fermeté ; mais dès que nous faiſons des pertes irréparables pour l'éternité, il ne reſte rien dans le fond de la boîte de Pandore pour nous conſoler, ſi ce n'eſt pour un vieillard de mon âge la ferme perſuaſion de rejoindre dans peu ceux qui nous ont devancés. Il faut l'avouer : l'homme eſt plus ſenſible que raiſonnable. Le cœur eſt atteint d'une bleſſure, le ſtoïcien vous dit : tu ne dois pas ſentir de douleur ; mais je la ſens malgré moi, elle me conſume, elle me déchire, un ſentiment intérieur plus fort que moi, m'arrache des plaintes & d'inutiles regrets. Je ne vous parlerai pas davantage ſur un objet triſte, & qui ne peut engendrer que des penſées ſombres & mélancoliques. J'ai abandonné tout ce qui tient aux lettres dans

votre patrie, à l'exception de l'abbé de L'Isle, le seul digne selon moi du siècle de Louis XIV, & je ne me soucie ni de votre théâtre, ni de vos farces, ni de votre Ramponet, ni de tous vos bateleurs comiques. Il ne reste pour la fin de ce siècle que la physique, dans laquelle il s'est fait des recherches curieuses. Si les absurdités théologo-métaphysiques avoient pu être anéanties, elles l'auroient été par les foudres philosophiques lancées contre elle. Cependant faites réflexion que ceux de notre espèce étant formés avec un penchant presque irrésistible pour le merveilleux & la superstition, les moines & les voyans n'ont pas eu grand'peine à leur remplir l'esprit de ce fatras dégoûtant d'absurdités par lesquelles ils les gouvernent. Le peuple, qui partout fait le grand nombre, se laissera toujours conduire par des fourbes, des fripons faiseurs & commentateurs de fables puériles, & le nombre des sages sera toujours réduit à peu d'individus; le grand nombre d'imbécilles doit donc probablement prévaloir sur le petit nombre de ceux qui pensent & qui savent faire usage de leur raison.

Si l'Empereur détruit des couvens, je rebâtis des églises catholiques qui étoient brûlées, je laisse à chacun la liberté de penser à sa guise, & je crois que Fontenelle a dit très-sagement, que s'il avoit la main pleine de vérités, il ne l'ouvriroit pas, parce que le peuple n'en vaut pas la peine. Cela n'est malheureusement que trop vrai. Un âne ploie sous le poids quand on l'a surchargé; mais un supersti-

tieux porte tous les fardeaux dont son prêtre l'accable, sans s'appercevoir de la manière indigne dont il se trouve avili.

A l'égard des guerres présentes, je pense comme vous, & j'applaudirai aux efforts prodigieux des puissances belligérantes, si tous ces immenses préparatifs nous ramènent promptement la paix. J'ai fait une absence de trois semaines, & je n'ai point entendu parler pendant ce temps-là de l'abbé Raynal. On m'a dit qu'il a été chez mon frère, je n'en sais pas davantage. Je souhaite que la coqueluche ou le mal du nord vous guérisse de toutes vos infirmités, & que ni la vessie ni les poumons ne vous causent de ces fâcheuses distractions qui rendent la vie onéreuse & insupportable.

Sur ce, &c.

Je crains que ma lettre ne vous égaye pas. Un peu de patience & le temps feront ce que la raison a inutilement entrepris.

LETTRE CCXXX.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 11 Octobre, 1782.

V. M. a bien raison de dire que le mauvais tonneau de Jupiter, celui qui verse les maux sur les hommes, est plus grand & plus plein que celui qui

leur verfe les biens. Ma trifte veffie ne me le fait que trop fentir, car j'en ai bien fouffert depuis un mois, au point de craindre une inflammation. Je me fuis mis entre les mains du plus habile médecin de ce pays-ci, & dans ce moment la nature ou lui me foulagent. Dieu fait jufqu'où cela durera. Mais c'eft trop entretenir V. M. de ce que je fouffre; j'aime bien mieux lui dire, ou plutôt lui répéter, tout ce que je fens pour elle depuis près de quarante années que j'ai commencé à éprouver fes bontés. Les lettres dont elle veut bien m'honorer en font un nouveau témoignage, qui m'eft d'autant plus précieux, que dans l'état où je fuis, je ne puis plus efpérer d'aller moi-même lui en porter l'hommage. Au moins, Sire, ces lettres me confolent des maux que je fens, & me dédommagent en partie du bien dont je fuis privé, d'entendre de la bouche même de V. M. ce qu'elle a la bonté de m'écrire. J'ofe dire que votre fiècle, qui vous appelle depuis fi long-temps le Roi philofophe, & avec tant de juftice, ne fait pas autant que moi à quel point vous l'êtes. Il n'a pas, comme moi, l'avantage de lire dans vos lettres la morale fi vraie, fi faine, fi utile dont elles font remplies, cette morale à la portée de l'homme, & non pas gigantefque & exagérée comme celle des ftoïciens & d'Epictète; cette morale qui vous a rendu plus grand encore dans les revers que dans les fuccès, cette morale enfin dont vous êtes à la fois pour moi la leçon & l'exemple.

J'ai prié, Sire, Mr. le Marquis d'Eterno, qui vient

de partir pour résider en qualité de ministre de France auprès de V. M., de mettre à ses pieds, s'il en trouvoit l'occasion, tous les sentimens dont je suis pénétré pour elle, & ma douleur de ne pouvoir aller moi-même les lui exprimer. Mr le Marquis d'Eterno est un homme sage, honnête, vertueux, & instruit; j'ai lieu de croire que V. M. en sera contente. Puisse-t-il continuer à entretenir la bonne intelligence qui a été si long-temps entre la France & V. M., qu'une femme & un prestolet avoient détruite, & qui paroît être revenue, ou à peu-près, dans son état naturel! Hélas! Sire, vous jouissez de la paix & de toute votre gloire, & notre pauvre France n'a en ce moment ni l'une ni l'autre. Que pense V. M., de la belle équipée que nous venons de faire devant Gibraltar, de ces *batteries flottantes* qui menaçoient de tout abymer, & qui se flattoient que *les boulets rouges* ne les *brûleroient pas?* Jamais peut-être il n'y a eu un plus triste exemple de la jactance & de la légèreté françoise; & ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que cette équipée recule peut-être la paix, si nécessaire & à nous & à nos ennemis. On ne désespère pourtant pas qu'elle ne se fasse cet hiver, attendu l'impuissance où sont les deux nations de continuer à s'égorger, parce qu'on ne s'égorge qu'à prix d'argent, & que ce *nerf de la guerre* manque à tous ceux qui la font aujourd'hui.

On dit que l'abbé Raynal s'établit dans les Etats de V. M.; il a besoin, pour écrire son Histoire de la Révocation de l'Edit de Nantes, de l'écrire dans un

pays où il soit à l'abri des fanatiques. Mais par malheur, comme l'observoit très-bien V. M. dans une de ses dernières lettres, ce livre ne fera que montrer à la France toute la grandeur du mal qu'elle s'est fait à elle-même par cette révocation ; il est trop tard pour le réparer. Nous ne pensons pas même à en empêcher les suites, en permettant au moins le mariage aux protestans. Nous serons les derniers à faire ce que nous avons écrit, & ce que les autres nations exécutent. Dieu veuille enfin nous éclairer !

En attendant, nos grands Seigneurs font ici des banqueroutes scandaleuses & incroyables. Mr le Prince de Rohan Guémené, grand Chambellan du Roi, & mari de la gouvernante des enfans de France, en fait une de 20 millions au moins. Il met à l'aumône des milliers de citoyens, qui ont placé sur lui leur fortune. L'indignation & le cri public contre cette abominable action sont extrêmes, & le coupable n'est point puni. Toute la France crie qu'il le seroit dans les Etats de V. M., & il le seroit même chez nous, si notre roi n'écoutoit que les principes de justice & de vertu qui sont au fond de son ame, & ne cédoit pas aux prières des Rohans, qui sacrifient le public à leur vanité.

Tout cela, Sire, ne sera pour moi qu'un mal léger, tant que j'aurai le bonheur de conserver V. M. Je la supplie de prendre de nouvelles précautions à l'approche de l'hiver, pour prévenir les attaques de goutte dont elle est ordinairement tourmentée dans cette saison, & pour se conserver à ses peuples, à

l'Europe, à l'humanité, à la philosophie, aux lettres, & à moi qui ai si grand besoin qu'elle vive.

Je suis avec la plus tendre vénération, &c.

LETTRE CCXXXI.

DU ROI.

Le 30 Octobre, 1782.

IL faut, mon cher d'Alembert, que nous rendions en détail à la nature ce que nous avons reçu d'elle en détail : & quoique les maux de la vessie, quoique ceux de la goutte soient fort douloureux, il vaut encore mieux les souffrir que de sentir défaillir sa mémoire, & par conséquent ses pensées. Les Muses étoient filles de la mémoire, pour nous apprendre que sans la mémoire toutes les facultés de l'esprit sont perdues. Pour moi, je suis journellement aux prises avec ma mémoire, & je m'efforce à la rappeler malgré elle aux momens qu'elle s'élance pour m'échapper. Tout nous fait appercevoir de la fragilité de notre nature, du peu que nous sommes & de l'infini où nous allons nous abymer. Et dans une telle situation nous avons l'effronterie de nous targuer, de nous associer presque à la Divinité, de parler de grandeurs, de dignités, de majesté & de cent autres folies qui font soulever le cœur à ceux qui étudient la nature de l'homme, sa vanité & son néant !

Mais je laiſſe ces réflexions trop mornes & trop lugubres, pour vous parler d'objets moins ſombres, & premièrement de Mr d'Eſterno qui vient d'arriver, & qui m'a paru un fort galant homme, autant que j'en ai pu juger par un premier entretien. Nos Dames ont été très-fâchées que ſon épouſe ne l'ait point accompagné; elles eſpéroient qu'une Dame françoiſe feroit pour les tudeſques une légiſlatrice des grâces & un modèle accompli ſur lequel elles pourroient ſe mouler, pour répandre le vernis du bon ton ſur ce qu'elles ont encore conſervé d'agreſte, & qui date du temps des Obotrites. Je ne ſais ſi c'eſt ſentiment d'équité ou faute de diſcernement; mais perſonne dans ces contrées n'attribue aux François le malheur que les batteries flottantes des Eſpagnols ont eſſuyé à Gibraltar. On croit que Sa Majeſté catholique a réſolu abſolument de prendre la lune avec les dents & que des ſujets fidèles ont inutilement épuiſé leurs efforts pour le ſatisfaire. Toutefois ſi Gibraltar n'eſt pas ravitaillé par les Anglois, la faim fera réuſſir ce que les batteries flottantes n'ont pu opérer.

Vous enviez la paix dont nous jouiſſons, ſans penſer qu'alternativement le ſort des Etats eſt de ſe trouver tantôt acteurs, tantôt ſpectateurs ſur le grand théâtre des événemens. A peine deſcendions-nous des treteaux que vous y montâtes; & ſi la paix ſe fait à l'occident, la grande Catherine fera parler d'elle aux lieux où nous voyons le ſoleil ſortir des bras

d'Amphitrite. Cette phrase, toute poëtique qu'elle paroît, n'est pas déplacée, quand il s'agit de projets qui exaltent l'imagination & qui font naître les plus vastes combinaisons. C'est ainsi que l'amplification & l'hyperbole sont comme des tubes qui agrandissent nos misères aux yeux de notre imagination. Ne me demandez pas si l'abbé Raynal en fera usage. Je sais qu'il assemble des matériaux, & qu'il trouve parmi les réfugiés tous les renseignemens qui lui sont nécessaires pour étaler les effets qu'a produits la révocation de l'édit de Nantes. Il montrera le résultat de cette fausse opération de Louis XIV; il parlera des pertes que cause l'esprit persécuteur à la France; mais la sorbonne lui répondra avec Bossuet: « Agiles instrumens d'un prompt écrivain & d'une « main diligente, hâtez-vous de mettre Louis avec « les Constantin & les Théodose. Apprenez par « Sozomène que depuis que Dieu suscita des princes « chrétiens & qu'ils eurent défendu les conven- « ticules, la loi ne permettoit pas aux hérétiques « d'en assembler en public, de sorte que la plus « grande partie se réunissoit à l'Eglise, & les opi- « niâtres mouroient sans postérité, parce qu'ils ne « pouvoient plus communiquer entre eux ni enseigner « leurs dogmes. Ce que souffre un pays par la dé- « population est un mal pour les mondains; mais « les cœurs divinement éclairés ne prennent pour « des maux réels que ceux qui les détournent eux « & leurs compatriotes de la voie du salut." C'est à l'abbé Raynal à répondre à cette belle tirade, qui

peut contenter un pénitent imbécille & non convaincre un philosophe.

Notre académie vient de faire l'acquisition d'un nouveau membre; il sort des tribulations que quelques phrases raisonnables & modestes lui avoient attirées à Turin; son nom est l'abbé Denina. Il a été professeur à l'université de Turin; il vous sera peut-être connu par l'Histoire des révolutions de Grèce & des révolutions d'Italie. Il vient pour dire tout haut en Allemagne ce qu'il pensoit tout bas en Italie. Vous me parlez de banqueroutes, comme si l'on n'en faisoit qu'à Paris; au moins nous avons eu la nôtre au commencement de cette année assez forte, elle étoit de six millions de vos livres. Les proportions sont gardées, six millions pour nous sont autant que vingt millions pour la France. Gare que le Prince du Guémené ne soit le précurseur d'un plus grand que lui. L'Angleterre, l'Espagne & la France se sont épuisées dans la guerre présente; il faudra bien à la fin en venir là. Tout le monde fait banqueroute; le bon chrétien aux convoitises de la chair, le malade aux voluptés, le philosophe à l'erreur, celui qui a la bourse vide à son créancier, & la mort qu'est-elle? qu'une banqueroute qu'on fait à la vie. Près de faire ce dernier pas, je perds de vue les charmes du monde, & je n'en vois plus que les illusions. Que la goutte me vienne assaillir ou toute autre maladie, je sais que c'est le voiturier qui me doit conduire là-bas d'où personne n'est revenu, & j'attends le moment de mon départ sans crainte

de l'avenir & avec une entière résignation. Pour vous, je vous dispute le pas, & comme avant vous je suis venu au monde, je prétends en sortir avant vous, vous assurant que tant que je serai en vie je ferai des vœux pour votre contentement.

Sur ce, &c.

LETTRE CCXXXII.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 13 Decembre, 1782.

J'AI prié Mr le Baron de Goltz de faire à V. M. mes très-humbles excuses, si je n'avois pas l'honneur de répondre plutôt à la charmante lettre que j'ai reçue d'elle en date du 30 Octobre dernier. Ces excuses, Sire, ne sont, malheureusement pour moi, que trop légitimes. J'ai cruellement souffert de ma maudite vessie durant une assez grande partie du mois de Novembre; je ne ferai point à V. M. l'ennuyeux détail de mes douleurs, il me suffira de lui dire qu'elles sont fort diminuées, & que je profite du premier moment où elles me permettent d'écrire, pour renouveler à V. M. l'hommage de ma respectueuse reconnoissance & de tous les autres sentimens que je lui dois à tant de titres, & que je lui ai voués depuis si long-temps. Les réflexions de V. M. sur toutes les misères auxquelles la nature humaine est sujette, & sur le contraste de ces misères avec notre pitoyable

& ridicule vanité, sont bien dignes d'un Roi philosophe, qui plane d'en-haut sur toutes les sottises de notre espèce, & mériteroient d'être signées, *Marc-Aurèle Frédéric*. Je plains pourtant V. M. si elle commence, comme elle le prétend, à perdre la mémoire ; il y a long-temps que j'ai commencé à la perdre aussi ; mais la mémoire est plus indispensable à un prince qu'à un pauvre individu obscur & isolé. Puisse la nature, Sire, vous la conserver, & pour vous, & pour tant d'êtres à qui vous êtes nécessaire, & puisse-t-elle en même temps vous épargner ces douleurs de goutte, que je voudrois pouvoir vous épargner moi-même, fût-ce aux dépens de ma vessie !

Je suis ravi que V. M. ait jugé Mr le Marquis d'Eterno tel que j'avois eu l'honneur de le lui annoncer. J'ai tout lieu de croire qu'elle se confirmera dans ce jugement, à mesure qu'elle le connoîtra davantage, & qu'elle le trouvera comme il est, sage, instruit, honnête & modeste.

J'ignore à qui est la faute du mauvais succès de nos batteries flottantes ; j'ignore aussi par quelle fatalité cinquante vaisseaux tant françois qu'espagnols, en ont laissé passer & repasser, sans coup férir, 34 anglois deux ou trois fois à leur barbe ; mais je sais que ce maudit siége de Gibraltar, si ridiculement entrepris, & plus ridiculement prolongé, a été la principale cause de nos malheurs ou de nos sottises, a prolongé la guerre de deux ou trois ans, & retardé d'autant la paix avantageuse que nous aurions pu faire. Enfin, grâce à Dieu, & selon même toute apparence, on

nous fait espérer cette paix, on la dit même arrêtée & conclue. Que le destin en soit loué ; pourvu que la grande Catherine & le César Joseph ne suscitent pas une nouvelle guerre par l'invasion de la Turquie ! Puisse surtout, Sire, cet aveugle destin ne vous pas engager dans cette guerre nouvelle, inutile à votre gloire, & funeste à votre santé & à votre repos ! Nous avons lu avec édification dans les nouvelles publiques la déclaration de V. M. au clergé catholique de Silésie, le *Te-Deum* que l'église romaine a fait chanter pour remercier Dieu d'avoir trouvé en vous un protecteur, & l'émigration d'une volée de religieuses autrichiennes, qui sont venues vous demander asyle. Assurément quand V. M. a recommandé la tolérance aux souverains, on peut bien dire qu'elle leur a prêché d'exemple, surtout & plus que jamais dans cette conjoncture. Mais l'église romaine n'en sera pas moins persécutrice & intolérante quand elle pourra l'être. Voilà nos prêtres qui viennent de présenter une requête au Roi contre les souscripteurs de la nouvelle édition qu'on prépare de Voltaire ; cette requête est bien adressée ; car le Roi est un des souscripteurs. On ne sait si l'on doit rire, ou être indigné de cette plate sottise.

L'ouvrage de l'abbé Raynal, fût-il aussi bon qu'il peut l'être, sur la révocation de l'Edit de Nantes, viendra trop tard pour la France. Elle ne recouvreroit pas, quand elle le voudroit, tout ce qu'elle a perdu par cette absurde & funeste révocation ; je crains bien même que cet ouvrage ne lui épargne pas

de nouvelles ſottiſes en ce genre, ſi l'occaſion ſe préſente d'en faire quelques-unes; car corrige-t-on les hommes, & ſurtout les nations, avec des livres?

Je crois bien, Sire, qu'on fait chez vous des banqueroutes, comme ailleurs; mais on n'en fait pas d'auſſi monſtrueuſes, d'auſſi atroces, d'auſſi impudentes, d'auſſi ſcandaleuſes, que celle du Prince, qu'on n'appelle plus ici Rohan-Guémené, mais * * - * * *. Je le répète, Sire, toute la France crie qu'il auroit été puni chez vous exemplairement; il ne l'eſt ici que par la perte de ſes places, qu'il étoit impoſſible de lui laiſſer. Mille familles peut-être ſont à l'aumône par cette banqueroute, qu'on fait monter à près de 40 millions, tant en France qu'en pays étranger: elles crient en vain. Le crédit du * * & des ſiens eſt plus fort que leurs cris.

Nous allons, Sire, entrer dans une nouvelle année, qui eſt la quarante-troiſième de votre glorieux règne, & la trente-ſeptième des bontés dont V. M. m'honore. Puiſſent vos ſujets, Sire, conſerver encore quarante années un pareil monarque, & puiſſent vos bontés me conſoler encore, non pas quarante ans, mais juſqu'à la fin de ma vie! Puiſſiez-vous jouir encore long-temps de la gloire que vous avez acquiſe, & du repos que vous avez ſi bien acheté!

Je ſuis, avec la plus tendre vénération, &c.

P. S. Un homme de lettres eſtimable, Mr de Villars, me prie de préſenter à V. M. cette lettre, & le proſpectus d'un journal qu'il ſe propoſe d'im-

primer, Sire, dans vos Etats à Neuchâtel; il demande la protection de V. M., & tâchera de s'en rendre digne.

LETTRE CCXXXIII.

DU ROI.

Le 30 Décembre, 1782.

VOUS me faites un grand plaisir de m'apprendre vous-même la nouvelle de votre convalescence. C'est le plus fâcheux don que la nature ait pu faire aux hommes que de former une carrière dans leurs intestins. De tous les maux que nous sommes condamnés à souffrir, ceux de la pierre sont les plus violens & exigent le plus de compassion, surtout quand des gens de mérite comme Anaxagoras en sont affligés. Pour moi, je m'attends dans peu à quelque cadeau de la part de Madame la Goutte, qui n'est pas non plus une aimable commère. Oh, mon cher d'Alembert, autrefois nos lettres ne parloient ni d'infirmités, ni des progrès de la caducité; à présent chaque jour nous arrache quelque chose de notre existence. Cela me fait souvenir de ce mot célèbre d'une Spartiate à laquelle on apprit que son fils avoit été tué à la bataille de Leuctres: *Je ne l'avois pas mis au monde pour être immortel.*

Si vos amiraux & les Espagnols font la guerre, c'est en veillant à la conservation de leur monde, &

ils font fort bien, parce que la paix va se conclure. L'idée des batteries flottantes étoit assurément très-hétérodoxe & ne pouvoit réussir. Les hommes les plus déterminés peuvent entreprendre des choses difficiles, mais les impossibles ils les abandonnent aux fous. On menace sans doute l'orient d'une nouvelle guerre. On veut placer le derrière du marmot Constantin sur le sopha de Mustapha, & l'on dit que le César Joseph veut partager les dépouilles: les houris du sérail seront bien pour lui. Voilà au moins ce qu'annoncent les bulletins de Vienne.

L'abbé Raynal écrit sur la révocation de l'édit de Nantes; & quand l'ouvrage sera imprimé, il l'enverra à Louis XIV par le premier courrier qui partira pour les champs élysées. Pour moi, je me suis prescrit la règle d'imiter toutes bonnes actions anciennes & modernes, & de n'imiter jamais les mauvaises. Je laisse chacun adorer Dieu comme il le juge à propos, & je crois que chacun a le droit de prendre le chemin qu'il préfère pour aller dans le pays inconnu du paradis ou de l'enfer; je me contente de la liberté de suivre de même l'impulsion de la raison & de ma façon de penser, & pourvu que par de justes entraves on empêche les moines de troubler la société, il faut les tolérer, parce que le peuple les veut.

Ce Mr de Villars, qui n'est pas le Maréchal de Villars, peut faire imprimer ce qu'il lui plaît à Neuchâtel, pourvu qu'il ménage les puissans & ne choque point les grands de la terre, gens chatouilleux sur les prérogatives de leur infaillibilité & sur leurs

dignités. Vous ſavez que les prêtres les appellent les images de Dieu ſur terre; ces fous le croient de bonne foi, & les folliculaires ſont dans la néceſſité de les reſpecter en ménageant leur délicateſſe infinie avec la plus ſcrupuleuſe attention. Si l'image de Dieu de Verſailles défend la publication des œuvres de Voltaire, les libraires ſuiſſes, hollandois & allemands gagneront à l'impreſſion ce que des libraires françois auroient pu profiter, & vos prêtres, quoi qu'ils faſſent, ne reſſuſciteront pas à la fin du XVIIIème ſiècle la bienheureuſe ſtupidité des ſiècles X & XIème. Les gens qui penſent & qui combinent des idées ſont très-déſabuſés de fables. La ſorbonne défend les brèches faites au corps de la place de la ſtupidité, & elle ſe contente que la maſſe imbécille du peuple la ſuppoſe invulnérable. Je vous ſouhaite la bonne année; ſurtout n'ayez plus de colique néphrétique, & ſuſpendez votre voyage juſqu'à mon départ.

Sur ce, &c.

LETTRE CCXXXIV.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 16 Février, 1783.

MA ſanté n'eſt depuis plus de trois mois qu'une alternative continuelle de ſouffrances plus ou moins longues, mais toujours très-vives, & de quelques jours de repos. Je profite, Sire, avec ardeur d'un

de ces derniers mômens pour mettre aux pieds de V. M. les sentiments que je lui dois à tant de titres, & surtout pour lui témoigner ma vive reconnoissance des lettres si consolantes qu'elle a la bonté de m'écrire. C'est le meilleur baume que je puisse mettre sur mes douleurs, & le seul adoucissement à ma triste existence. La douleur d'une part, & de l'autre l'affaissement & l'abattement qui la suit, ne me permettent plus de prendre intérêt à rien, qu'au bonheur de V. M., à sa conservation, & aux bonnes nouvelles que Mr le Baron de Goltz me donne de sa santé. Puissé-je enfin, quoique je ne m'en flatte guère, faire la paix avec ma vessie, comme nous venons de la faire avec l'Angleterre, qui en avoit, je crois, autant de besoin que nous pour le moins. Nous voilà donc en paix, jusqu'à ce que quelque sottise politique, de quelque part qu'elle vienne, ramène la discorde. Les Espagnols doivent être bien heureux de recouvrer Mahon & les deux Florides, après la manière ridicule & plate dont ils se sont comportés. Leur ineptie en tout genre ne les empêche pas de donner la loi partout, jusques sur notre théâtre françois, où l'Ambassadeur d'Espagne empêche dans ce moment de jouer une tragédie qui a pour sujet *la mort de Don Carlos*. Vous n'auriez pas cru, Sire, qu'il dût un jour être défendu de peindre sur le théâtre de France le plus cruel & le plus abominable ennemi des François, l'exécrable Philippe II; mais cette persécution qu'éprouvent les lettres est la suite de l'horrible inquisition à laquelle on les a

ſoumiſes. Par bonheur ou par malheur pour moi, ma veſſie, qui eſt aujourd'hui mon premier intérêt, m'empêche d'être indigné ni même affligé de toutes ces vexations qui ne vont pas juſqu'à moi, quoique j'aye dans mes porte-feuilles bien des rapſodies à donner, quand il plaira à Dieu de me faire piſſer ſans douleur.

On nous menace toujours de troubles du côté de la Turquie. Puiſſent ces troubles, Sire, ne pas venir juſqu'à nous ! Puiſſent-ils auſſi, ce qui eſt malheureuſement plus difficile encore, ne pas vous intéreſſer aſſez pour troubler la paix dont vous jouiſſez avec tant de gloire !

Nous attendons avec impatience la nouvelle édition de Voltaire, qui paroîtra, à ce qu'on aſſure, dans le courant de cette année, s'il plaît à nos Argus fanatiques de la laiſſer entrer en France. Leur ineptie, comme le dit très-bien V. M., fera gagner aux Allemands & aux Hollandois l'argent que la France perdra de gaieté de cœur. C'eſt ſon affaire, & bien peu la mienne.

V. M. a bien raiſon ſur la plate aſtuce des prêtres, qui en criant & en faiſant ſemblant de croire que les princes ſont ſur la terre les images de la Divinité, veulent perſuader aux ſouverains imbécilles, que l'Egliſe eſt la ſauve-garde de leur trône & de leur couronne. Hélas ! ils ne crient aux oreilles des rois *que la royauté vient de Dieu*, qu'afin de ſe ſoumettre plus habilement & plus facilement les rois mêmes ; leur petit ſyllogiſme ou ſophiſme ſera bien-

tôt fait. *Vous tenez*, diront-ils aux rois, *votre puissance de Dieu ; il pourra donc vous l'ôter quand il lui plaira ; or c'est nous, Ministres du Dieu vivant, qui annonçons sur la terre ses volontés. C'est donc de nous que votre pouvoir dépend.* Tel a été le raisonnement des Grégoire VII & des Innocent IX ; & tel sera toujours l'argument de la cohorte sacerdotale, quand les rois & les sots peuples voudront bien l'écouter. J'ai été aussi affligé qu'indigné de l'incroyable démence & sottise de l'auteur du *Système de la nature*, qui bien loin de montrer les prêtres pour ce qu'ils sont, les véritables, les seuls, les plus redoutables ennemis des princes, les représente au contraire comme les appuis & les *alliés* de la royauté. Jamais peut-être la philosophie n'a dit une absurdité plus bête, ni une fausseté plus notoire, quoiqu'elle ait été en bien d'autres occasions menteuse & absurde. Si je l'avois osé, j'aurois réfuté par écrit, avec toute la force dont je suis capable, cette bêtise si préjudiciable aux rois & aux philosophes. Mais les prêtres auroient trouvé moyen de faire supprimer mes réflexions ; tant ils ont en France de crédit, malgré tout le mal qu'ils y font, & toutes les impertinences qu'ils y débitent.

Je lis actuellement une traduction d'Euripide, faite par un membre de l'académie de Berlin ; cet ouvrage me paroît estimable ; on m'a dit que V. M. en pensoit de même, & je me félicite d'être de son avis.

Je suis, avec la plus tendre vénération, &c.

LETTRE CCXXXV.

DE M. D'ALEMBERT.

SIRE, A Paris, ce 28 Avril, 1783.

JE ſuis preſque honteux d'entretenir ſans ceſſe V. M. de mon malheureux état, & il y a long-temps que j'aurois gardé le ſilence ſur ce triſte objet, ſi l'intérêt que votre bonté veut bien y prendre, ne me faiſoit un devoir de l'en inſtruire. Je veux au moins abréger ce détail, en me bornant à dire à V. M. que cet état eſt toujours à-peu-près le même; douleurs périodiques & vives, relâchement enſuite, quoique toujours avec ſouffrance, très-peu de ſommeil en tout temps, abattement & foibleſſe preſque continuelle. Les lettres ſeules dont V. M. veut bien m'honorer me procurent quelque conſolation; & j'ai reçu avec la plus tendre reconnoiſſance le nouvel adouciſſement qu'elle a bien voulu apporter à mes maux, en chargeant Mr le Chevalier de Goſſeins, ſecrétaire d'ambaſſade de France, de venir à ſon arrivée à Paris ſavoir de mes nouvelles, & en inſtruire V. M. Il s'eſt acquitté, Sire, avec zèle & avec empreſſement de cette commiſſion, ſi flatteuſe & ſi douce pour moi; il a même eu la bonté de venir pluſieurs fois, & j'ai eu de mon côté le plaiſir ſi cher à mon cœur, de lui parler beaucoup plus de V. M. que de moi. J'ai vu avec la plus douce & la plus tendre ſatisfaction tous les ſentimens de reſpect, d'ad-

miration, & de reconnoiſſance dont Mr le Chevalier de Goſſeins eſt pénétré pour V. M.; j'ai appris avec moins d'étonnement que de plaiſir tout ce qu'elle fait pour le bien de ſes peuples, & j'en ai vu encore l'intéreſſant détail dans un mémoire lu dernièrement par Mr de Hertzberg à l'académie de Berlin. J'ai lu ce détail à toute la ſociété d'amis qui ſe raſſemble auprès de ma ſouffrante perſonne, & je les ai renvoyés pénétrés de vénération pour un prince ſi précieux à ſes ſujets, & ſi digne de ſervir en tout de modèle aux autres monarques.

La philoſophie ſi conſolante & ſi douce dont V. M. veut bien remplir les lettres dont elle m'honore, eſt encore, Sire, un ſoulagement pour moi. Mais cette philoſophie n'a guère d'armes & de reſſource contre les maux phyſiques, que la patience, qui ne les guérit pas.

Voilà donc la paix faite; Dieu veuille qu'elle dure long-temps! Car outre que la guerre eſt un grand mal, ni nous ni nos ennemis ne ſavons la faire. On nous menace toujours qu'elle va bientôt renaître dans le nord & en Turquie. L'Europe n'a pas beſoin de ce nouveau fléau, & je déſire bien vivement qu'il épargne V. M., à qui il ne faut plus que du repos, & la jouiſſance paiſible de toute ſa gloire.

On travaille toujours très-ardemment à la nouvelle édition de Voltaire, qui ſe fait à Kehl; elle ſera magnifique, & de pluſieurs volumes plus riche que les précédentes. Elle paroîtra, dit-on, dans une année au plus tard, & peut-être plutôt. Je fais auſſi

qu'il paroît une hiſtoire de la Baſtille de Linguet, qui ne fait que mentir impudemment, & qui par conſéquent pourroit bien encore ne pas dire vrai, même lorſqu'il a ſi beau jeu pour ne dire que ce qui eſt. Je connois l'ouvrage ſur les lettres de cachet; il ſeroit meilleur, ſi l'auteur, qui n'eſt pas Linguet, y avoit moins prodigué les lieux communs & les déclamations.

Le Céſar Joſeph continue, ce me ſemble, à traiter rigoureuſement la cohorte ſacerdotale. Il eſt bien ſûr que cet example ne ſera pas ſuivi en France, où les prêtres, quoique haïs & mépriſés par le gouvernement, conſervent cependant un grand crédit, parce qu'on a la ſimplicité de les craindre, comme s'ils pouvoient avoir d'autre force que celle que le gouvernement leur donne. V. M. a bien raiſon; l'erreur & la ſottiſe ſont faites pour l'eſpèce humaine, & il faut ſe réſoudre à l'y laiſſer croupir, puiſqu'elle veut & qu'elle fait tant de mal à ceux qui voudroient l'en tirer.

Je crois avoir déjà eu l'honneur de dire à V. M., que j'ai lu avec le même plaiſir qu'elle la traduction d'Euripide de Mr Prevôt, qui eſt un homme de beaucoup de mérite, & plein de connoiſſances en pluſieurs genres. Je ne connois point la traduction de l'Hiſtoire Auguſte de Mr Moulines, & j'écris à Berlin pour me la procurer. Car cette hiſtoire eſt très intéreſſante.

Comme il eſt aujourd'hui auſſi décidé qu'il le peut être en médecine, que mon mal n'eſt point la pierre,

je

je ne puis, ni ne dois faire usage des remèdes qui se prétendent propres à cette maladie. La mienne est très-difficile à définir, & plus encore à guérir. Il y faudroit des remèdes contraires, car il y a à la fois relâchement & spasme. Les docteurs y perdent leur latin, & moi l'espérance.

Je suis, malgré tous mes maux, avec la vénération la plus tendre, &c.

LETTRE CCXXXVI.

DU ROI.

Le 18 Mai, 1783.

Mr de Seran m'a remis votre lettre dans un temps où j'étois trop occupé pour m'entretenir long-temps avec vous. J'ai appris avec peine ce qu'il m'a rapporté à l'égard de votre santé. Il prétend que vous avez des hémorragies dans un endroit où il ne devroit pas couler du sang. Cela me confirme dans le jugement que j'avois porté de votre mal, & que je vous ai communiqué par ma dernière lettre. Les hémorroïdes sont une maladie très-commune dans ce pays-ci; & cet accident dont on dit que vous souffrez, il y a plusieurs personnes ici qui en sont atteintes; cependant on parvient à les guérir. Si cela peut vous faire plaisir, je vous enverrai des recettes, non de moi, mais de ce que nous avons de mieux en fait de médecins. Sur ce, &c.

LETTRE CCXXXVII.

DU ROI.

Le 22 Juillet, 1783.

Il eſt très-fâcheux de ſe trouver aſſujetti à la férule des médecins, & de ſe rendre l'eſclave de leurs idées fantaſques. Pour éviter ce joug, il faut ſe donner la connoiſſance de leur art; qui ſait les contrôler, ne devient pas le jouet de leur ignorance. Vous ſavez que de tout temps j'ai été le très-humble admirateur de la nation françoiſe; néanmoins quelque prévenu que je ſois en ſa faveur, j'oſe ſoupçonner votre avorton d'Hippocrate de ſe déterminer avec légèreté ou avec ignorance pour les remèdes qu'il vous preſcrit. Il s'eſt mépris dans ſon jugement; il a confondu des maladies entièrement différentes par leurs ſymptômes. La gravelle diffère autant des hémorroïdes que les autruches des pigeons. J'admire l'indulgence avec laquelle vous continuez à confier votre ſanté & votre vie aux mains de ce charlatan. Veuille le Ciel que vous n'en deveniez pas la victime!

Dans nos climats ſeptentrionaux les hémorroïdes ſont très-communes, & nos médecins ont à fond étudié cette maladie. Si vous étiez tombé entre les mains d'un docteur plus habile, vous euſſiez été guéri en moins de trois mois; non que ce mal puiſſe être entièrement déraciné, mais on auroit dirigé le cours du ſang dont la nature veut ſe dégager, par le

canal ufité où les veines hémorroïdales aboutiffent. Nos médecins, qui commencent à devenir circonfpects depuis qu'on s'eft moqué d'eux à différentes reprifes, ne vous propoferoient aucun remède, à moins qu'ils n'euffent un détail exact de vos maux & de leurs fymptômes : s'ils agiffoient autrement, ils mettroient leur réputation au hafard, de forte qu'il leur faut *le ftatus morbi* du patient, pour opiner de quelles drogues ils l'empoifonneront.

Ceci vous touche de bien plus près que les nouveaux troubles qui s'élèvent en orient, & dont Dieu fait quelle fera l'iffue. Depuis l'abdication de Charles Quint, nous avons vu la Reine Chriftine l'imiter, Victor Amédée a fuivi cet illuftre exemple, Schach Geray veut partager cette même gloire avec eux. Vous conviendrez par conféquent qu'il eft des fouverains détrompés des grandeurs de ce monde, philofophes fans le favoir. Si jamais il me vient en tête d'imiter Denys de Syracufe, je me fens trop ignorant pour me faire comme lui maître d'école ; je me bornerai à devenir fouffleur dans quelque troupe de comédiens ; il en fera ce qu'il plaira au Ciel, je n'en ferai pas moins de vœux pour votre confervation.

Sur ce, &c.

LETTRE CCXXXVIII.

DU ROI.

Le 30 Septembre, 1783.

LE Baron d'Echerny, que je ne connoîs point, & qui a été bourguemaître de Neuchâtel à quarante écus par an, avec caractère de Ministre d'Etat de la principauté, m'a fait remettre votre lettre. Je suis fort fâché qu'il vous ait laissé malade & souffrant. Peut-être la nature veut-elle sur la fin de nos jours nous dégoûter de la vie, pour nous faire sortir de ce monde avec moins de regret. Je suis toutefois touché d'apprendre vos souffrances, & je voudrois que vous vous fussiez servi des remèdes de nos Esculapes germains, accoutumés à traiter la maladie dont vous souffrez, & dont presque tout le monde est atteint chez nous.

Si par *lacunes de la philosophie* on entend toutes les matières que l'esprit humain n'a pu approfondir, & sur lesquelles l'esprit systématique s'est exercé, on fournira sur ce sujet un livre volumineux au double de l'encyclopédie. Il me semble que l'homme est plutôt fait pour agir que pour connoître : les principes des choses se dérobent à nos plus persévérantes recherches. Nous passons la moitié de notre vie à nous détromper des erreurs de nos aieux ; mais nous laissons en même-temps la vérité au fond de son puits, dont la postérité ne la tirera pas,

quelques efforts qu'elle faſſe. Jouiſſons donc ſagement des petits avantages qui nous ſont échus, & ſouvenons-nous qu'apprendre à connoître, eſt ſouvent apprendre à douter. Mais je ne m'apperçois pas que ma lettre s'adreſſe à un des plus grands philoſophes de notre ſiècle, qui a ſcruté tous les ſecrets de la nature, & qu'un ignorant de mon acabit devroit s'énoncer vis-à-vis de lui avec plus de retenue. Vous voyez, mon cher d'Alembert, combien le caractère de ſouverain rend ceux qui le portent impertinens & avantageux. Philippe de Macédoine auroit été plus ſage, il n'auroit point endoctriné Socrate, s'il avoit été ſon contemporain, il ſe feroit inſtruit dans la converſation de ce philoſophe. J'en veux faire autant, je me borne à vous entendre, à vous lire, & je me renfermerai dans la modeſtie qui convient à mon ignorance. Je me contente de faire mille vœux pour votre conſervation. Sur ce, &c.

CORRESPONDANCE

ENTRE

LE ROI DE PRUSSE

ET

M. DE CONDORCET.

LETTRES DU ROI DE PRUSSE ET DE M. DE CONDORCET.

LETTRE I.

DE M. DE CONDORCET.

SIRE, A Paris, 22 Décembre, 1783.

L'AMI de Mr d'Alembert ose se flatter que V. M. daignera ne pas désapprouver la liberté qu'il prend de lui parler d'une douleur qu'elle partage. Honoré de la confiance intime de cet homme illustre, je sais, Sire, quelle étoit pour lui l'estime & j'ose dit l'amitié de V. M. Cette expression semble autorisée en quelque sorte par l'égalité avec laquelle V. M. a toujours traité les hommes d'un génie supérieur, parce qu'elle n'a pu se dissimuler sans

doute qu'eux ſeuls étoient véritablement dignes d'être vos égaux.

Mr d'Alembert, qui avoit paru craindre les ſouffrances & les infirmités de la vieilleſſe, a vu venir la mort avec un courage tranquille & ſans faſte. Dans ſes derniers jours il s'amuſoit à ſe faire lire les énigmes du Mercure & les devinoit. Il a corrigé la ſurveille de ſa mort une feuille de la nouvelle édition qu'il préparoit de ſa traduction de Tacite. Il s'occupoit avec autant de ſang-froid que de bonté des moyens d'aſſurer après ſa mort des récompenſes à ſes domeſtiques, des ſecours à ceux que ſa bienfaiſance faiſoit ſubſiſter. C'eſt dans cette vue qu'il a bien voulu me choiſir pour ſon héritier, & me donner cette dernière marque de ſon amitié & de ſa confiance.

Il n'a voulu payer aucun tribut, même extérieur, aux préjugés de ſon pays, ni rendre hommage en mourant à ce qu'il avoit fait toute ſa vie profeſſion de mépriſer.

J'affligerai peut-être V. M., ou plutôt j'exciterai ſon indignation, en l'inſtruiſant de ce qui a ſuivi la mort d'un homme, l'honneur de ſa patrie. Son curé n'a pas oſé à la vérité lui refuſer la ſépulture. Il ſavoit que j'aurois le courage d'invoquer contre cet acte de fanatiſme l'autorité des lois, & que cette réclamation feroit écoutée ; le prêtre s'eſt donc borné à refuſer la ſépulture dans l'égiſe, diſtinction abſurde en elle même, mais encore en uſage parmi nous, qu'on ne refuſe point à ceux qui la payent, &

à laquelle les amis de Mr d'Alembert attachoient quelque prix, parce qu'elle leur donnoit le droit de lui ériger un monument. Le curé a joint à ce refus celui de tous les petits honneurs qu'il pouvoit ne pas accorder fans fe compromettre, & Mr d'Alembert a été porté fans appareil au milieu d'un peuple étonné que fes prêtres traitaffent avec tant d'indécence un homme dont ces mêmes prêtres n'avoient jamais en vain follicité la bienfaifance dans les befoins extraordinaires des pauvres.

Mr d'Alembert a laiffé un volume d'ouvrages de mathématiques, & plufieurs volumes de philofophie & de littérature, prêts à être imprimés. Je me propofe de donner une édition complète de fes œuvres philofophiques & littéraires, & j'ofe demander à V. M. la permiffion de la faire paroître fous fes aufpices. C'eft au nom feul de Mr d'Alembert que je follicite cette grâce, le mien eft trop obfcur & trop peu connu de V. M.

Mr d'Alembert m'a remis la furveille de fa mort fa correfpondance avec V. M. & tous fes papiers. Il a confervé pendant cette opération, qui a été longue, & bien douloureufe pour l'amitié, une fermeté, une préfence d'efprit, un calme dont il étoit impoffible de n'être pas attendri, en admirant fon courage. Les lettres de V. M. ont feules paru dans ce cruel inftant lui caufer des regrets, & réveiller fa fenfibilité. Son intention étoit depuis long-temps que ce dépôt fût confié après fa mort à Mr Watelet

de l'académie françoise, son ancien ami. Le paquet, cacheté en présence de Mr d'Alembert, a été remis à Mr Watelet dans le même état.

Il a laissé d'autres marques précieuses des bontés de V. M. & n'a disposé que d'un des portraits qu'il avoit reçus d'elle, en faveur de Mme Destouches, la veuve de son père, femme respectable, qui depuis l'enfance de Mr d'Alembert n'a cessé de lui donner des marques d'amitié & de considération.

Je regarde les autres portraits comme un dépôt dont je ferai l'usage que V. M. daignera me prescrire.

La raison, Sire, a fait en Europe depuis quelques années des pertes multipliées & très-difficiles à réparer. Il lui reste encore un appui bien honorable pour elle, & tous ceux qui s'intéressent à ses progrès, font des vœux pour la conservation de V. M. Je suis, &c.

LETTRE II.

DU ROI.

A Potsdam, 6 Avril, 1785.

AUTREFOIS Mr d'Alembert m'a fait le plaisir de me procurer quelques bons sujets pour l'académie des sciences : il vient de m'en manquer deux, & vous me rendriez un véritable service, si vous pou-

viez m'en procurer. L'un c'eſt Mr Thiebault, qui etoit grammairien & puriſte. Je crois que l'abbé Beauzée feroit le plus capable de le remplacer, s'il vouloit accepter la place. Les appointemens pris enſemble montent à 1200 riſdalers, & le logement à part. L'autre qui nous a quittés, c'eſt Mr Prevôt, qui avoit le département de la philoſophie & des belles-lettres. Perſonne n'eſt plus capable que vous de trouver des ſujets dignes de les remplacer. Cela ajouteroit, s'il étoit poſſible, à l'eſtime que votre caractère & vos ouvrages m'ont inſpiré pour votre perſonne.

Sur ce je prie Dieu qu'il vous ait en ſa ſainte & digne garde.

LETTRE III.

DE M. DE CONDORCET.

SIRE, Paris, 2 Mai, 1785.

L'OUVRAGE que j'ai l'honneur de préſenter à V. M. traite d'objets très-importans. J'ai cru qu'il pourroit être utile d'appliquer le calcul des probabilités à celle des déciſions rendues à la pluralité des voix ; & comme j'ai toujours aimé preſque également les mathématiques & la philoſophie, je me ſuis trouvé heureux de pouvoir ſatisfaire deux paſſions à la fois.

Je n'ose désirer que V. M. daigne jeter les yeux sur un discours, beaucoup trop long peut-être, où j'ai exposé les principes & les résultats de l'ouvrage, dégagés de tout l'appareil du calcul. Je prendrai seulement la liberté de lui parler de deux de ces résultats. L'un conduit à regarder la peine de mort comme absolument injuste, excepté dans les cas où la vie du coupable peut être dangereuse pour la société. Cette conclusion est la suite d'un principe que je crois rigoureusement vrai : c'est que toute possibilité d'erreur dans un jugement est une véritable injustice, toutes les fois qu'elle n'est pas la suite de la nature même des choses, & qu'elle a pour cause la volonté du législateur : or comme on ne peut avoir une certitude absolue de ne pas condamner un innocent, comme il est même très-probable que dans une longue suite de jugemens un innocent sera condamné : il me paroît en résulter qu'on ne peut sans injustice rendre volontairement irréparable l'erreur à laquelle on est nécessairement & involontairement exposé.

Le second résultat est l'impossibilité de parvenir, par le moyen des formes auxquelles les décisions peuvent être assujetties, à remplir les conditions qu'on doit exiger, à moins que ces décisions ne soient rendues par des hommes très-éclairés : d'où l'on doit conclure que le bonheur des peuples dépend plus des lumières de ceux qui les gouvernent que de la forme des constitutions politiques ; & que plus ces formes sont compliquées, plus elles se rapprochent de la démocratie, moins elles conviennent

aux nations où le commun des citoyens manque d'inſtruction ou de temps pour s'occuper des affaires publiques; qu'enfin il y a plus d'eſpérance dans une monarchie que dans une république de voir la deſtruction des abus s'opérer avec promptitude & d'une manière tranquille.

Les conſéquences peuvent être importantes, ne fût-ce que pour les oppoſer à cette eſpèce d'exagération qu'on a voulu porter dans la philoſophie; mais j'ai cru qu'il falloit ſe borner à les indiquer dans un ouvrage ſorti des preſſes d'une imprimerie royale.

Je demande pardon à V. M. de lui parler ſi long-temps de mes idées, & je la ſupplie de ne regarder la liberté que je prends de lui préſenter mon ouvrage que comme un témoignage de mon admiration & de mon reſpect.

Je ferai tous mes efforts pour répondre à la confiance dont V. M. m'a honoré. Je ne puis encore lui propoſer qu'un ſeul ſujet qui pourroit remplacer Mr Thiebault dans l'académie & donner des leçons de grammaire. C'eſt Mr Dupuis; il eſt profeſſeur depuis long-temps dans l'univerſité de Paris. Sa conduite & ſon amour pour le travail lui ont mérité l'eſtime générale; mais ſon goût dominant pour l'érudition l'a conduit à entreprendre un grand ouvrage ſur les Théogonies anciennes, ſur l'origine des conſtellations, & il ne peut continuer ce travail & le publier ſans offenſer des gens qui ont encore ici quelque crédit. Ce n'eſt pas qu'il veuille atta-

quer directement les choses établies, mais les conséquences qui résultent de ses discussions, ne peuvent pas toujours se concilier avec les idées communes. Il n'a pu même, en voilant ces conséquences, au hasard d'affoiblir le mérite de son travail, éviter de déplaire à une partie des membres de notre académie de belles-lettres, qui ont voulu l'engager à faire sa profession de foi sur l'antiquité du monde. Dans cette position cruelle pour un homme sage, mais honnête & ferme, il accepteroit avec reconnoissance une place dans votre académie, & une chaire dans votre école militaire. Un seul obstacle l'arrête; il seroit dans dix-huit mois ce qu'on appelle émérite, & auroit une retraite assurée de 1400 livres de notre monnoie; au lieu qu'en quittant aujourd'hui il perdroit dix-huit ans de sa vie employés dans l'espérance de cette retraite. Mais V. M. pourroit applanir cet obstacle. Les professeurs qui voyagent par ordre du Roi peuvent conserver leur titre, en se faisant remplacer: & si V. M. paroissoit y prendre quelque intérêt, cet ordre ne seroit pas difficile à obtenir.

Par là elle acquerroit un très-bon professeur de grammaire, un académicien d'une érudition très-distinguée, & qui a su y porter de l'esprit & une philosophie très-rare parmi cette classe de savans. Je pourrois proposer à V. M. d'autres hommes de mérite, mais aucun qui fût du même ordre. D'ailleurs une longue habitude d'enseigner, & une conduite exempte de reproches dans un corps où ses

opinions

opinions & fon mérite lui ont fait des ennemis & des jaloux, femblent des avantages que bien peu d'hommes de lettres auroient au même degré.

Mr Beauzée, dont V. M. m'a fait l'honneur de me parler, eft âgé, affez dévot, très-flatté de fiéger à l'académie françoife, & quoique peu riche, il a pour lui-même & pour fes enfans des efpérances qui le retiennent ici.

J'efpère pouvoir bientôt remplir les intentions de V. M. pour un profeffeur de philofophie & de belles lettres : mais elle connoît trop bien l'état de notre litterature & de notre philofophie pour ne pas me pardonner un peu de lenteur dans l'exécution de cette partie de fes ordres. Je fuis, avec le plus profond refpect, &c.

LETTRE IV.

DU ROI.

Potfdam, 11 Mai, 1785.

Je vous fuis très-obligé des éloges que vous avez eu la bonté de m'envoyer : & pour vous parler avec toute la fincérité poffible, j'avoue que je les trouve bien fupérieurs à ceux de Mr d'Alembert, qui avoit pris un ftyle trop fimple & trop familier, qui ne s'adapte pas trop à ce genre d'écrire, qui exige quelque élévation fans enflure. La manière de Mr

de Fontenelle étoit peut-être trop ſatirique, comme il paroît par quelques-uns de ſes éloges, qui ſont plutôt des critiques que des panégyriques. Je ſouhaite que la France vous fourniſſe des ſujets qui méritent par leur génie & par leurs talens qu'on en faſſe des éloges dignes de tenir leur place à côté de ceux de leurs prédéceſſeurs. Sur ce je prie Dieu, &c.

LETTRE V.

DU ROI.

Potſdam, 29 Juin, 1785.

J'AI reçu votre lettre, mais j'attends votre ouvrage, qui n'eſt pas encore arrivé. Je vous remercie de me l'avoir communiqué, & je m'en tiendrai à la préface, comme vous me l'indiquez : car les ignorans de ma claſſe ſe contentent du réſultat de vos calculs, ſans ſonder des profondeurs infinies. A l'égard de vos opinions touchant la peine du délit, je ſuis bien aiſe que vous ſoyez du même ſentiment que le Marquis Beccaria. Dans la plupart des pays, les coupables ne ſont punis de mort que lorſque les actions ſont atroces. Un fils qui tue ſon père, l'empoiſonnement & pareils crimes exigent que les peines ſoient grièves, afin que la crainte de la punition retienne les ames dépravées qui ſeroient capables de le commettre. Pour ce qui concerne la queſtion, il y a près de cinquante ans qu'elle eſt proſcrite ici, comme

en Angleterre. La raiſon en eſt des plus convainquantes ; elle ne dépend que de la force ou de la vigueur du tempérament de celui auquel on l'applique : un moyen qui peut produire un aveu de la vérité ou un menſonge que la douleur extorque, eſt trop incertain & trop dangereux pour qu'on puiſſe l'employer. Je comprends malheureuſement que la philoſophie n'oſe pas marcher tête levée dans tous les pays.

Je vous ſuis très-obligé de la perſonne que vous me propoſez à la place de Mr Thiebault ; je l'accepterai très-volontiers, ſi vous pouvez l'y diſpoſer, & au cas qu'on ne puiſſe point lui obtenir cette penſion dont il eſpère de jouir en France, on pourra lui en accorder une ſur ſa retraite, s'il ne pouvoit plus vaquer à des emplois. J'écrirai d'ailleurs au baron de Goltz, pour eſſayer d'obtenir cette penſion de la France ; & en cas de refus j'arrangerai le tout. Pour ſa Théogonie, il pourra la publier ici ſelon ſon bon plaiſir. En gros, je ſuis de ſon opinion, que les planètes & le globe que nous habitons, ſont infiniment plus anciens qu'on ne le débite : & de toutes les hypothèſes que l'on ſoutient ſur ce ſujet, celle de l'éternité du monde eſt la ſeule où ſe rencontre le moins de contradictions & celle où il y a le plus d'apparence de vérité.

Je conçois que pour trouver un profeſſeur de philoſophie & de belles-lettres, il faut du temps & du choix ; ainſi je ne vous preſſerai pas ſur ce ſujet, ſi ce n'eſt que je vous prie de vous reſſouvenir quelque-

fois d'un nombre de jeunes gens rassemblés dans une académie, attendant avec empressement des instructions qui leur manquent pendant l'absence d'un professeur. Sur ce, &c.

LETTRE VI.

DE M. DE CONDORCET.

SIRE, Sans date.

UN capitaine d'artillerie, nommé Mr de Saint Remi, a proposé un prix de six cents livres pour un éloge de Mr d'Alembert, au jugement de l'académie françoise. Quelques-uns de ses amis se sont réunis avec Mr de Saint Remi pour faire frapper la médaille. Il n'en existe qu'une encore, & j'ai cru devoir en faire hommage à V. M.

L'académie francoise n'a reçu aucun discours, & elle est obligée de remettre le prix à une autre année. J'en ai été affligé, non pour la gloire de Mr d'Alembert, mais pour notre littérature. La plupart de ceux qui travaillent ordinairement pour ces prix avoient des obligations de plus d'un genre à Mr d'Alembert, & leur silence les expose au reproche d'ingratitude, à moins qu'ils ne permettent de le regarder comme un aveu de leur ignorance. Cette ignorance est la plaie secrète de notre littérature & de notre philosophie. On fait des phrases, parce qu'on n'a point d'idées; on écrit d'un style extraordinaire,

parce qu'on n'a pas des choses communes à dire, & on débite des paradoxes, faute de pouvoir trouver des vérités qui ne soient pas triviales.

Je suis, avec le plus profond respect, &c.

LETTRE VII.

DU ROI.

Potsdam, 9 Août, 1785.

J'AI reçu la médaille de Mr d'Alembert que vous avez eu la bonté de m'envoyer. J'aurois voulu qu'on lui eût laissé sa perruque comme il la portoit d'ordinaire, parce que rien ne contribue plus à la ressemblance que de graver les hommes dans l'ajustement où on étoit accoutumé de les voir. Il est singulier que Mr de St Remy ait fondé un prix pour les médailles des philosophes, & que beaucoup de gens de lettres qui avoient des obligations à Mr d'Alembert, se soient dispensés d'en faire l'éloge. Rien de plus rare dans le monde que la reconnoissance: toutefois la mémoire de Mr d'Alembert n'y perd pas grand'chose, & il vaut mieux n'être point loué que de l'être mal. Les beaux jours de la littérature sont passés, il n'y a que des trônes vacans & peu de postulans dignes de s'y placer. Vous qui avez été l'élève du grand homme que nous regrettons, vous seul pouvez lui succéder. Sur ce, &c.

LETTRE VIII.

DE M. DE CONDORCET.

SIRE, Paris, 19 Septembre, 1785.

JE n'ai reçu la lettre dont V. M. m'a honoré que depuis peu de jours, au retour d'un voyage que j'ai fait en Bretagne & en Berry pour y examiner des projets de navigation.

J'eſpère que Mr Dupuis obtiendra de notre gouvernement la grâce pour laquelle V. M. a daigné témoigner quelque intérêt. Le corps de l'univerſité, loin de s'y oppoſer, a paru flatté de l'honneur que reçoit Mr Dupuis, & qui réjaillit ſur le corps même. L'intrigue de quelques hommes médiocres, jaloux de Mr Dupuis, qui ſont d'ailleurs bien ſûrs de n'être jamais appelés hors de leur collége, a fait naître quelques légers obſtacles, mais Mr le Comte de Vergennes pourra aiſément les lever.

J'ai en vue un homme de mérite pour la place de profeſſeur de belles lettres & de philoſophie; mais avant d'avoir l'honneur de le propoſer à V. M., je dois prendre encore quelques informations.

Nous ſommes malheureuſement encore bien éloignés en France de ne punir de mort que pour des crimes atroces. Nos lois aſſujettiſſent à cette peine pour pluſieurs eſpèces de vols, & ces vols ont été claſſés non d'après des principes fixes, mais par des motifs particuliers, & d'après ce qu'ont paru exiger

des circonſtances paſſagères. Notre juriſprudence criminelle eſt inférieure à celle de la plupart des nations de l'Europe. Au commencement de ce ſiècle, l'Angleterre ſeule avoit ſur nous quelque avantage. Un des premiers ſoins de V. M. a été de perfectionner cette partie de la légiſlation dans la monarchie qu'elle gouverne, & pluſieurs ſouverains depuis ont ſuivi ſon exemple.

Une ſeule conſidération m'empêcheroit de regarder la peine de mort comme utile, même en ſuppoſant qu'on la réſervât pour les crimes atroces, c'eſt que ces crimes ſont préciſément ceux pour leſquels les juges ſont le plus expoſés à condamner des innocens. L'horreur que ces actions inſpirent, l'eſpèce de fureur populaire qui s'élève contre ceux qu'on en croit les auteurs, troublent trop ſouvent la raiſon des juges magiſtrats ou jurés, & il y en a eu des exemples trop fréquens en Angleterre comme en France.

Je ſuis, avec le plus profond reſpect, &c.

LETTRE IX.

DU ROI.

Potſdam, 14 Octobre, 1785.

JE vous ſuis très-obligé de la peine que vous vous donnez pour me procurer les inſtituteurs dont notre académie a grand beſoin. Je conçois qu'il y a des

lenteurs tant pour le choix des sujets que pour les déterminer à accepter les postes qu'on leur propose, & je ne doute point que vous ne réussissiez à me procurer des gens habiles, de quoi je vous aurai une grande obligation.

J'en viens à l'article des lois que Mr de Beccaria a si bien expliquées & sur lesquelles vous avez également écrit. Je suis entièrement de votre sentiment, qu'il ne faut pas que les juges se pressent à prononcer leurs sentences, & qu'il vaut mieux sauver un coupable que de perdre un innocent. Cependant je crois m'être apperçu par l'expérience, qu'il ne faut négliger aucune des brides par lesquelles on conduit les hommes, savoir les peines & les récompenses ; & il y a tels cas où l'atrocité du crime doit être punie avec rigueur. Les assassins & les incendiaires, par exemple, méritent la peine de mort, parce qu'ils se sont attribués un pouvoir tyrannique sur la vie & sur les possessions des hommes. Je conviens qu'une prison perpétuelle est en effet une punition plus cruelle que la mort ; mais elle n'est pas si frappante que celle qui se fait aux yeux de la multitude, parce que de pareils spectacles font plus d'impression que des propos passagers qui rappellent les peines que souffrent ceux qui languissent dans les prisons. J'ai fait dans ce pays-ci tout ce qui a dépendu de moi pour réformer la justice & pour obvier aux abus des tribunaux. Les anges pourroient y réussir, s'ils vouloient se charger de cette besogne ; mais n'ayant aucune connexion avec ces

Meſſieurs-là, nous ſommes reduits à nous ſervir de nos ſemblables, qui demeurent toujours beaucoup en arrière dans la perfection.

Sur ce je prie Dieu, &c.

LETTRE X.

DE M. DE CONDORCET.

SIRE, Paris, 11 Novembre, 1785.

LA bonté avec laquelle V. M. a daigné accueillir quelques-uns de mes éloges académiques m'enhardit à lui offrir ceux des ſavans morts pendant l'année 1782. Cette année a été funeſte à l'académie, & lui a enlevé la dixième partie de ſes membres.

V. M. trouvera dans ces éloges celui de Vaucanſon, qu'elle a voulu appeler à Berlin au commencement de ſon règne, & qui n'a dû qu'à cette marque de ſon eſtime la fortune dont il a joui depuis dans ſa patrie: & c'eſt elle encore qui eut la bonté de nous avertir, quelque temps après, que Mr d'Alembert étoit un homme de génie. Nous aurons ſouvent beſoin & en plus d'un genre des leçons de V. M.

Elle a trouvé un peu trop de familiarité dans les derniers éloges de Mr d'Alembert. Les plus grands écrivains ſont expoſés à tomber dans ce défaut,

lorſqu'ils vieilliſſent. Voltaire lui-même n'en a pas été exempt, ſurtout dans ſes vers, & n'a pu le cacher dans ſa proſe qu'à force d'éſprit & de grâces. Nous y ſommes portés naturellement ; nous ne l'évitons qu'en veillant continuellement ſur nous-mêmes, & cette vigilance continue nous laſſe & nous fatigue, lorſque nos organes commencent à perdre de leur force & de leur ſoupleſſe. J'eſpère avoir bientôt l'honneur de ſoumettre au jugement de V. M. le reſte de la collection des Eloges de mon illuſtre ami, & j'oſe me flatter qu'elle y trouvera un grand nombre de morceaux nobles ou piquans, dont la philoſophie fine & profonde obtiendra grâce pour les négligences qu'elle y remarquera.

Les gazettes nous avoient alarmés fauſſement. L'Europe entière n'attend que de V. M. le maintien de la tranquillité dont elle jouit. C'eſt une gloire qui vous étoit réſervée, & qu'aucun héros guerrier n'avoit encore méritée.

Je ſuis, avec le plus profond reſpect, &c.

LETTRE XI.

DU ROI.

Potſdam, 12 Décembre, 1785.

Je vous ſuis infiniment obligé des Eloges académiques que vous venez de m'envoyer. Je ſuis de votre avis, que l'âge affoiblit auſſi bien le

ftyle des profateurs que la verve des poëtes, & qu'il faut dire avec Boileau à tous les hommes de-lettres âgés :

> Malheureux, laiffe en paix ton cheval vieilliffant,
> De peur que tout à coup efflanqué, fans haleine,
> Il ne jette, en tombant, fon maître fur l'arène.

Je compte toujours que vous voudrez bien vous donner la peine de me procurer un certain Mr l'Evefque, dont j'ai entendu dire beaucoup de bien, pour remplir la place de profeffeur de philofophie dont mon académie a fi grand befoin. Je fuis fenfible à la part que vous prenez à ma fanté. A mon âge il faut toujours avoir un pied dans l'étrier, pour être prêt à partir quand le quart-d'heure de Rabelais fonne.

Sur ce je prie Dieu qu'il vous ait en fa fainte & digne garde.

LETTRE XII.

DE M. DE CONDORCET.

SIRE, Sans date.

MONSIEUR l'Evêque accepte avec reconnoiffence la place à laquelle V. M. a bien voulu le deftiner. J'ofe me flatter qu'il la remplira bien. Il eft à la fois difciple de Locke & difciple des an-

ciens; & joindra à la justesse & à la précision de l'analyse moderne cette vigueur de principes qui nous plaît tant encore dans la philosophie morale des Grecs & des Romains. Je ne me consolerois point du malheur d'avoir mal répondu à la confiance de V. M. la première fois qu'elle m'en a honoré.

Nous venons de perdre Mr Watelet, de l'académie françoise & de celle de V. M. Il étoit le dépositaire des lettres qu'elle a écrites à Mr d'Alembert, & il n'a fait aucune disposition. Elles seront vraisemblablement remises à Mr le Duc de Nivernois. J'ai cru, par respect pour V. M. & par intérêt pour la mémoire de Mr d'Alembert, devoir l'instruire de ces détails, & veiller autant qu'il est en moi sur ce dépôt précieux pour les lettres, la philosophie & l'humanité, jusqu'à ce que V. M. ait daigné faire connoître ses intentions sur cet objet.

Je suis, avec le plus profond respect, &c.

LETTRE XIII.

DU ROI.

A Potsdam, 6 Février, 1786.

JE vous ai beaucoup d'obligation de ce que vous voulez avoir soin que cette correspondance que j'ai eue avec feu Mr d'Alembert ne paroisse pas. Mes lettres ne méritent que d'être vouées à Vulcain; elles ne sont ni amusantes, ni intéressantes pour le public.

On eſt d'ailleurs déjà aſſez ſurchargé dans ce ſiècle, plus abondant en mauvais ouvrages qu'en bons écrits, ſans y ajouter encore les miens. Vous m'avez rendu un vrai ſervice en me procurant un puriſte & un autre profeſſeur pour l'académie militaire; ces jeunes gens attendent avec impatience leur arrivée, parce que leur éducation eſt négligée juſques-là.

Sur ce, &c.

LETTRE XIV.

DE M. DE CONDORCET.

SIRE, A Paris, 26 Mars, 1786.

JE n'ai point ceſſé de faire tous mes efforts pour préſerver de toute eſpèce d'indiſcrétion la correſpondance de V. M. avec Mr d'Alembert. Mr Watelet étoit receveur général des finances; la chambre des comptes a mis le ſcellé ſur ſes papiers, & tout ce que la rigueur des formes a pu permettre, c'eſt que la correſpondance fût remiſe à Mr de Nicolaï, premier préſident de cette chambre, qui la gardera juſqu'à ce qu'une perſonne chargée des ordres de V. M. la réclame en ſon nom.

Si elle veut bien en charger Mr le Baron de Grimm, ou ſi elle daigne permettre que ce dépôt ſi précieux pour la gloire de mon ami & pour celle des lettres me ſoit confié, il ceſſera d'être expoſé aux différens genres d'indiſcrétion qui peuvent ſe com-

mettre. Je puis répondre à V. M. qu'il ne ſortiroit jamais d'entre mes mains, & que je prendrois les précautions les plus certaines pour qu'aucun événement ne pût l'expoſer de nouveau.

Mr l'Evêque ſera prêt à partir vers la fin d'Avril. Un homme de lettres, père de famille, très-peu riche, a beſoin de plus de temps qu'un autre pour arranger ſes affaires, quoique très-peu compliquées. Toute négligence peut être fatale à une petite fortune.

Mr Dupuis ne pourroit partir que vers le mois de Septembre. C'eſt alors qu'il deviendra libre. Car il a été impoſſible de lui obtenir une grâce que méritent ſes talens, & que l'intérêt que V. M. a daigné lui témoigner lui auroit ſûrement fait accorder, ſi des corps, & ſurtout des corps compoſés comme l'univerſité de Paris, pouvoient ſe conduire comme des particuliers.

Je ſuis, avec le plus profond reſpect, &c.

LETTRE XV.

DU ROI.

Sans date.

SI quelqu'un a de juſtes prétentions ſur mes lettres à feu Mr d'Alembert, c'eſt aſſurément vous, Monſieur; mais elles n'ont pas été écrites pour voir le jour; ce ne ſont que des balivernes, auſſi peu pro-

pres à inſtruire qu'à amuſer. Ainſi je vous tiendrai grand compte, ſi vous voulez bien faire tout ce que vous croirez le plus propre à empêcher qu'on ne les publie. Pour parvenir à cette fin, vous n'aurez donc qu'à vous faire remettre cette correſpondance, comme un dépôt qui ne ſauroit tomber en de meilleures mains. J'ai fait payer à Paris les frais de voyage pour Mr l'Eveſque. S'il s'eſt aſſez bien trouvé de ſon ſéjour à Péterſbourg, où j'ai appris qu'il a paſſé quelques années, il trouvera toujours moins de différence dans le climat & les mœurs de ce pays-ci, en ſe rapprochant d'autant plus de ſa patrie.

Sur ce, &c.

LETTRE XVI.

DE M. DE CONDORCET.

SIRE, A Paris, 6 Mai, 1786.

J'AI été vivement touché de la bonté avec laquelle V. M. a daigné me permettre de réclamer ſes lettres à Mr d'Alembert, & de conſerver entre mes mains ce dépôt précieux. Cette marque de ſa confiance me ſera toujours chère ; j'en garderai une éternelle & reſpectueuſe reconnoiſſance : mais je n'aurai pas l'avantage d'en profiter.

V. M. verra par la lettre de Mr de Vergennes dont j'ai l'honneur de lui envoyer une copie, qu'il

avoit déjà diſpoſé de ce dépôt, ce qu'il a trouvé plus prudent de deviner que d'attendre les intentions de V. M. Mr de Nicolaï, premier préſident de notre chambre des comptes, qui avoit poſitivement promis de garder les lettres, qui ne les avoit reçues qu'à cette condition, ne s'eſt pas cru obligé de remplir ſes engagemens.

Il doit m'être permis d'en être affligé. V. M. eſt la ſeule perſonne qui puiſſe ne pas ſentir tout le prix de ſes lettres : & l'intérêt que je prends à la gloire de Mr d'Alembert, peut-il me laiſſer voir avec indifférence la deſtruction du plus beau monument qui pût honorer ſa mémoire ? Mais les regrets, loin de diminuer les ſentimens que la bonté, que la confiance de V. M. m'ont inſpirés, ne peuvent que les augmenter.

Daignez, Sire, en agréer l'hommage, & me permettre de vouer pour toujours à V. M. quelque choſe de plus que du reſpect & de l'admiration.

Oſerai-je joindre mes vœux à ceux de l'Europe ? Il eſt ſans exemple qu'un Roi, qu'un héros ait excité chez les nations étrangères un intérêt ſi vif, ſi général, ſi profondément ſenti; il a été unique comme le grand homme qui en étoit l'objet.

Je ſuis, &c.

LET-

LETTRE DE M. DE VERGENNES.

Verfailles, 3 Mai, 1786.

« J'AI reçu, Monfieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 1 de ce mois, & la copie de celle du Roi de Pruffe que vous y avez jointe. C'eft avec regret, Monfieur, que je me trouve dans l'impoffibilité de fatisfaire à la réclamation que vous formez. Inftruit par des perfonnes dignes de foi que le Roi de Pruffe défiroit que la partie de fa correfpondance recueillie à la mort de Mr Watelet ne fût point rendue publique, inftruit d'ailleurs que fa publicité ne pouvoit rien ajouter à la gloire de ce monarque, vu la nature des matières qui y étoient traitées, il a paru que le moyen le plus efficace pour affurer au préfent & à l'avenir l'effet de la volonté de Sa Majefté pruffienne, étoit de fupprimer à jamais cette correfpondance. C'eft ce que j'ai fait en préfence de Mr le premier Préfident de la chambre des comptes. Je n'ai pas négligé, Monfieur, d'en faire prévenir le Roi de Pruffe, & je me flatte qu'il applaudira à cette prévoyance.

« Je ne doute pas, Monfieur, que cette correfpondance n'eût été très-fûrement dans vos mains ; mais les hommes ne font pas immortels, & leurs vues ne font pas toujours remplies par ceux qui leur fuccèdent.

« Je fuis, &c.»

LETTRE XVII.

DU ROI.

A Potſdam, 25 Mai, 1700.

J'ENVISAGE comme une choſe très-favorable le ſort que mes lettres ont eu d'être brûlées ; c'étoit le moyen le plus ſûr d'en empêcher l'impreſſion : car il m'eût été déſagréable de voir courir dans le public des lettres qui n'étoient pas faites pour lui. Il n'appartient qu'aux quarante plumes, dépoſitaires de la pureté du langage françois, de vous donner des chef-d'œuvres en tous les genres, qui méritent l'honneur de l'impreſſion. Je ne ſais ce que deviennent les deux profeſſeurs pour mon école militaire : ces jeunes gens ſont trop long-temps ſans inſtruction, pendant que je ſuis convenu de leurs doubles penſions, frais de voyage, &c. Je ne comprends donc pas ce qui peut les arrêter, & j'avoue qu'un plus long retard pourroit nuire à l'idée que je m'étois faite d'eux ; mais cela ne diminue en rien les obligations que je vous ai, & je ſens tout le prix des peines que vous avez eues dans cette affaire. Sur ce, &c.

LETTRES

DU

ROI DE PRUSSE

A

M. GRIMM.

LETTRES

DU

ROI DE PRUSSE

A

M. GRIMM.

LETTRE I.

DU ROI.

Sans date.

J'AI eu des attaques d'aſthme qui quelquefois m'ont rendu aſſez malade, & je me trouve dans cette ſituation aujourd'hui. Je me contente donc de vous accuſer la réception de votre lettre & de celles qui l'accompagnoient, ſans entrer dans de plus grands détails. Vous voudrez bien avoir la bonté de faire parvenir les incluſes à leurs adreſſes. Sur ce, &c,

LETTRE II.

DU ROI.

A Potſdam, 25 Février, 1774.

VOTRE lettre du 5 Février me parvint avant-hier. Je vous remercie de l'intérêt que vous prenez à ce qui me regarde & mes parentes du calendrier chrétien; ma ſainte n'approuvera pas l'application de la remarque de J. Jaques, peut-être judicieuſe, ſur l'orcheſtre de Paris. Quoi qu'il en ſoit, il faudra tirer parti des pères. Ce que vous me dites de vos converſations ſur mon ſujet avec Sa Majeſté impériale, me flatte & m'intéreſſe; rien ne peut être plus enchanteur pour moi que le ſouvenir de cette grande princeſſe, pour laquelle j'ai une vénération infinie. Je vous ai entretenu de ſes talens, de ſes grandes vues, de l'élévation de ſon ame & de cette bonté avec laquelle elle accueille ceux qui ont le bonheur de l'approcher. Vous avez eu tout le temps de vous rappeler & de vérifier tout ce que je vous ai dit: je conçois aiſément quels doivent être tous vos regrets & que vous ne retrouverez nulle part rien qui puiſſe vous dédommager de tout ce que vous avez vu. C'eſt avec plaiſir que je vous verrai à votre paſſage & que je vous entendrai ſur un ſujet qui a tant de droits de m'intéreſſer. Sur ce je prie Dieu, &c.

LETTRE III.

DU ROI.

A Potſdam, 19 Février, 1782.

LORSQUE je m'adreſſe à Mr de la Grimmalière, Colonel des gardes Préobraſchinſky de S. M. l'Impératrice de toutes les Ruſſies, je crois être ſûr de prouver la définition de ce titre-là, tant par acte public, que par ſes patentes; mais je n'entends point le titre de ſouffre-douleur, ni la traduction d'un mot ruſſe que je ne comprends pas, par conſéquent auquel je pourrois donner un ſens qui ne ſeroit pas clair. Pour le titre de plaſtron, il me ſemble ne convenir nullement à Monſieur le Baron, ſi ce n'eſt qu'on pourroit dire que quiconque a la protection de Monſieur le Colonel, peut la conſidérer comme l'égide de Minerve, qui rend invulnérable ceux qui la poſsèdent. Vous me permettrez donc de remplacer un plaſtron par une égide, & de vous regarder comme celui qui protége Monſieur le Duc de Saxe-Gotha en France, qui a protégé les jeunes Romanzow contre les ſéductions de la jeuneſſe, & qui, en quelque façon, peut être comparé à ces cardinaux protecteurs de la France & de l'Allemagne à Rome; ainſi & de même il protége les intérêts de la grande Catherine dans l'empire des Gaules. Mr de la Grimmalière aura la bonté de voir par ce que je viens de lui expoſer, combien je ſuis éloigné de vouloir lui

lancer des traits, & combien je me recommande à sa puissante protection. Je lui aurois répondu sans doute plutôt, si je n'avois été accablé d'une douzaine de maladies à la fois, qui m'ont privé de la faculté de tous mes membres. J'ai été très-fâché de le savoir si près de mes frontières & d'avoir été privé de sa vue béatifique ; l'Arioste dit, que les montagnes tiennent ferme à leur racine, mais que les hommes peuvent se rencontrer, de sorte que je ne désespère pas que quelque heureuse influence de mon étoile ne me procure un jour la satisfaction de le revoir & de l'admirer. Sur ce, &c.

LETTRE IV.

DU ROI.

A Potsdam, le 11 Novembre, 1783.

VOUS pouvez bien croire que j'ai été fort touché de la mort de d'Alembert, d'autant plus que je l'ai cru atteint d'une maladie chronique, mais qui ne menaçoit pas directement sa vie. Je doute que la France répare cette perte de sitôt. Si la maladie a affoibli son esprit dans le dernier temps, cela n'est pas étrange, puisque la mort, en attaquant toutes les parties organisées de notre corps, doit leur ôter leur activité en les détruisant. Je vous suis obligé cependant de m'avoir communiqué cette triste nou-

velle, & je me ſuis dit à moi-même : il faut mourir, ou il faut voir mourir les autres, il n'y a pas de milieu. Sur ce, &c.

LETTRE V.

DU ROI.

A Potſdam, le 16 Décembre, 1783.

JE vous ſuis fort obligé des ſoins que vous avez pris pour empêcher que ma correſpondance avec d'Alembert ne fût imprimée. Pluſieurs raiſons me l'ont fait déſirer : car premièrement cela n'en auroit pas valu la peine, & ſecondement la réputation de Mr d'Alembert eſt ſi bien établie, qu'elle n'a aucunement beſoin, ni de mon appui, ni de mon ſuffrage. Cependant, je vous avoue qu'il eſt bien triſte de voir toutes les perſonnes que j'avois eſtimées mourir les unes après les autres, & cela eſt d'autant plus fâcheux qu'il ne dépend pas de moi de mourir, ni de voir mourir les autres. Tout cela n'eſt qu'une ſuite du jeu des cauſes ſecondes, qui par leurs combinaiſons différentes amènent tous les événemens terribles. Il eſt vrai que j'ai fait ériger des monumens à Algarotti & à d'Argens que j'avois beaucoup aimés, & qui avoient vécu long-temps chez moi : & je ſuis encore en reſte d'un cénotaphe que je m'étois propoſé de faire élever en Pruſſe à l'honneur de Copernic. Du reſte, ſi la littérature françoiſe offre

quelque chose de curieux, vous me ferez plaisir de m'en faire part, sans toucher à la classe des littérateurs subalternes, dont je n'aime guère à m'occuper. Sur ce je prie Dieu, &c.

LETTRE VI.

DU ROI.

A Potsdam, le 11 Mai, 1785.

JE vous suis fort obligé de la lettre de Mr de Condorcet que vous m'avez envoyée, dont je vous remets la réponse, que vous voudrez bien lui faire tenir. Il me semble que les beaux arts & les belles lettres éprouvent un destin pareil en Europe à celui qu'elles ont éprouvé à Rome après le beau siècle d'Auguste, où la médiocrité succéda aux talens. Après avoir poussé la partie des belles lettres à leur perfection, la nation, comme rassasiée des chef-d'œuvres dont elle jouit, commence à s'en dégoûter; alors le néologisme commence à détériorer le langage qui a été poussé à une certaine perfection : la sévère âcreté de l'esprit philosophique combat l'effervescence de l'imagination, & le génie, resserré dans des bornes trop étroites, ne fournit plus que des productions médiocres. Je vous remercie de m'avoir fêté sur mon vieux jour de naissance. Je ne suis que trop vieux. Il faut que chacun vive jusqu'au terme qui devide tout le chapelet de sottises que le destin l'a condamné à faire dans ce monde

Selon le défunt Prince de Deux-ponts, il n'y avoit de falut qu'à Paris : il faut donc nécessairement que ceux qui vivent ailleurs, végètent dans le purgatoire ou dans les limbes. Si vous trouvez à redire à ce sentiment, vous n'avez qu'à vous en prendre au feu Prince de Deux-ponts, & si vous vous trouvez trop foible pour attaquer cette famille, vous n'avez qu'à vous joindre à l'Empereur, avec lequel vous avez été à Spa; il vous assistera volontiers de toutes ses forces, pour vous donner gain de cause. Sur ce, &c.

LETTRE VII.

DU ROI.

A Potsdam, le 9 Août, 1785.

JE vous suis fort obligé de la médaille de Mr d'Alembert, que vous m'avez fait parvenir. J'aurois souhaité qu'elle fût plus ressemblante. Il se peut cependant qu'il ait fort changé depuis vingt ans que je ne l'ai vu. Je n'ai jamais entendu le mot de cet officier d'artillerie dont vous me parlez; mais il n'est pas surprenant qu'une nation aussi policée que la françoise aille éclairer des nations barbares, & leur communiquer des parcelles du magasin immense de ses connoissances. Les Turcs doivent admirer leur legislateur en artillerie, & je doute qu'ils veuillent user de violence envers lui.

Sur ce, &c.

LETTRE VIII.

DU ROI.

A Potſdam, le 24 Octobre, 1785.

JE vous ſuis fort obligé de la lettre de Mr de Condorcet que vous m'avez fait parvenir. Voici la réponſe : vous voudrez bien la lui faire tenir également. Je n'ai guère pu jouir de l'apparition de quelques François dans ce pays-ci, entr'autres de Mr de la Fayette. J'ai paſſé quatre ſemaines dans la compagnie de la goutte, plus déſagréablement que dans celle de ces Meſſieurs. Je félicite Monſieur de la Grimmalière de l'augmentation que l'Impératrice de Ruſſie fait dans ſes troupes, parce que la ſuite naturelle de ce changement ſera ſans doute de vous avancer d'un grade, & que peut-être dans la guerre qui ſe prépare contre la Porte, ce ſera vous qui prendrez Conſtantinople à la tête d'une armée victorieuſe. Je ferai le ſpectateur de ces hauts faits d'armes; & ſi la foibleſſe de l'âge me donne de trop fortes entraves, je compte célébrer ces merveilles de nos jours & placer votre nom entre celui d'Alexandre, de Céſar, & celui de l'autocratrice de toutes les Ruſſies entre ceux de Jupiter & de Neptune.

Sur ce je prie Dieu, &c.

CORRESPONDANCE

ENTRE

LE ROI DE PRUSSE

ET

M. DARGET.

LETTRES
DU
ROI DE PRUSSE
ET DE
M. DARGET.

LETTRE I.
DE M. DARGET.

SIRE, A Berlin, le 20 de Mai, 1749.

JE reçois dans ce moment des lettres de Paris que j'ai l'honneur de mettre fous les yeux de votre Majefté. Elles contiennent des nouvelles littéraires, et des détails fur Mr de Voltaire, dont j'ai penfé que V. M. ne feroit pas fâchée d'être inftruite.

Mr d'Arnaud m'écrit que le voyage de Mr de Voltaire pourrait bien être reculé jufqu'au mois de Septembre, temps des couches de Madame du Châtelet. Il m'indique en même temps un nouveau livre en un volume, dont les connaiffeurs font grand

cas ; il eſt intitulé, *Voyage pittoreſque*, où *Indication de ce qu'il y a de plus beau en ſculpture, en peinture et en architecture dans Paris.* Votre Majeſté ordonne-t-elle que j'écrive au ſieur d'Arnaud d'envoyer ce livre ?

On ne perd pas un inſtant, Sire, pour l'impreſſion du poëme ; mais je crains bien qu'il ne puiſſe pas être fini à la fin de ce mois, comme je l'avais eſpéré d'abord, parce qu'au lieu de vingt-deux feuilles, il en occupera vingt-huit, et cela parce qu'il y a des pages qu'il faut un peu élaguer pour amener la fin des chants juſtement au revers des feuilles ; ſans cela les culs-de-lampe et les vignettes ſe trouveraient mal placées, & l'ouvrage ſerait ſans grâces. En vérité, Sire, je fais tout de mon mieux pour que l'édition réponde à la beauté de l'ouvrage ; mais cela eſt très-difficile & au-deſſus de mes talens, & de ceux de l'imprimeur.

J'ai reçu, Sire, une lettre de Mr Petit qui eſt toujours à la ſuite de cette ſoubrette ; mais il déſeſpère de pouvoir la réduire à ſept cents écus d'Allemagne ; on la dit jolie & ſpirituelle ; votre Majeſté n'aura-t-elle pas la bonté de lui accorder huit cents écus, ſi elle ne veut pas abſolument venir à moins. J'attends ſes ordres là-deſſus, pour donner au Sr. Petit une réponſe déciſive.

Le libraire Neaulme m'a enfin répondu ſur l'édition de l'Ovide ; il penſe que les élégies amoureuſes, celles du Pont, l'Art d'aimer, le Remède d'amour, les Faſtes, & les Triſtes, réunis enſemble & en un ſeul volume, ainſi que votre Majeſté l'ordonne, le rendraient

rendraient trop gros, & par-là d'un format peu agréable; il propose de partager ces six morceaux en deux volumes d'égale grosseur, même impression & même format que l'Horace; il demande quatre cents trente écus d'Allemagne, dont la moitié d'avance, étant, dit-il, hors d'état d'entreprendre cet ouvrage par lui même.

Je supplie votre Majesté de me faire savoir ses intentions à cet égard.

Je suis, avec le plus profond respect, &c.

LETTRE II.

DU ROI.

A Potsdam, le 24 de Mai, 1749.

VOTRE lettre m'a bien été rendue, & je vous sais bon gré de la communication de vos nouvelles littéraires. Je voudrais que vous me fissiez venir de Paris les Mémoires du chevalier Temple, les lettres du cardinal d'Ossat & l'Essai sur le Commerce par Mélon, & son Roman politique. Faites venir de plus les Commentaires de César, de la belle édition de Londres, in-folio, & le Dictionnaire de l'Académie française, in quarto. Je désire que cette commission soit bien soignée. Quand je demande un livre, j'entends qu'on me doit l'envoyer en choisissant la plus belle, la plus correcte & la plus pré-

cieuſe édition. Cela eſt clair, cela eſt ſimple ; il n'y a que les Thiriots qui ne le comprennent pas. Je ne veux point du livre des Peintures de Paris, à cauſe que je crains la ſéduction. Je vous ſuis obligé des ſoins que vous prenez de mon poëme ; il devra toute ſa beauté à l'éditeur. Quant à la ſoubrette de Paris, ſi elle ne veut de mon argent, je me moque de ſon minois ; enfin je ne trouve point à propos d'augmenter l'argent deſtiné à l'entretien de la comédie. Ce peuple d'hiſtrions eſt comme la mer qui reçoit le tribut de mille rivières, ſans en avoir jamais aſſez, et ſans ſe remplir davantage.

FEDERIC.

LETTRE III.

DE M. DARGET.

SIRE, A Berlin, Novembre, 1749.

JE n'oſe point parler à votre Majeſté de ma douleur cauſée par la mort de mon épouſe ; j'en ſuis pénétré à un point que je ne ſaurais rendre, et qui, ſi Dieu, le temps & vos bontés, Sire, n'y font point d'effet, va faire de ma vie un tiſſu de peines & de miſères. Je ne me rendrai point ſans combattre ; mais ſi les remèdes que je tenterai trompent mes ſouhaits, j'eſpère de l'humanité de votre Majeſté qu'elle permettra que j'aille cacher mes larmes dans une retraite éternelle, & laiſſer à quelqu'un de plus

heureux & de plus tranquille que moi, le bonheur de la servir comme un aussi bon & digne maître mérite de l'être.

Je suis, &c.

LETTRE IV.

DU ROI.

A Potsdam, le 10 de Novembre, 1749.

NE vous abandonnez point à la douleur ; si vous êtes raisonnable, vous devez penser que nous ne sommes point immortels, que la vie est courte, & que pour le peu de temps que nous avons à vivre, ce n'est pas la peine de nous affliger. Les événemens sont au-dessus de nous, & c'est se rendre criminel que de murmurer en philosophe contre les lois de la nature, & en chrétien contre la volonté de la Providence. Pensez que le ciel ne vous enlève qu'une partie de ce qu'il vous a donné, & que c'est lui faire injure que de mépriser tous les dons qu'il vous laisse encore. Vous avez un fils, c'est votre devoir de penser à l'élever & à lui donner une bonne éducation.

Toute votre douleur est perdue : ceux qui sont morts l'ignorent, & les vivans exigent de vou qu'après les premiers mouvemens, vous lui do de justes bornes. Au lieu de vous aband votre affliction, songez à vous distraire.

vous aurez arrangé ce qu'il faut, venez ici ; je n'exige rien de vous, ſinon que vous vous diſſipiez. Le ſort de l'humanité eſt de naître & de mourir ; qui s'étonne en voyant arriver ces événemens, marque qu'il n'a jamais raiſonné ſur ſon état. Arrachez vos yeux de l'objet qui vous accable ; voyez autre choſe. Montagne dit très-bien que tout dans ce monde a deux anſes, une bonne & une mauvaiſe, & c'eſt de la façon que nous prenons ces anſes que les choſes nous affectent. Je ſens toute la douleur qui vous accable, mais indépendamment de cela, je crois que l'eſprit que vous avez vous doit faire gagner du temps pour vous conſoler. Ne ſerions-nous pas bien fous ſi nous nous déſeſpérions de ce que le jour de hier eſt paſſé ? Il s'en paſſera encore tant d'autres, ſans qu'aucun d'eux ne revienne. C'eſt dans ce moment-ci que vous devez montrer que vous êtes homme, & vous vaincre vous-même. L'Ecriture dit que qui peut ſe ſubjuguer eſt plus fort que celui qui emporte des forteresses. Adieu, mon bon Darget ; puiſſe mon ſermon faire impreſſion ſur votre eſprit, & lui rendre le calme dont il a ſurêment grand beſoin.

FEDERIC.

P. S. Je vous envoie deux morceaux qui font, ſelon mon calcul, cinq pages d'impreſſion ; les autres cinq ſuivront dans peu ; mais en reliſant mon poëme, j'y ai trouvé tant de fautes & de choſes à corriger, que je ſuis réſolu de faire une édition châtiée de toutes les pièces du premier volume.

LETTRE V.

DU ROI.

A Potſdam, 1750.

JE vous renvoie mon épître corrigée en tous les points. J'ai laiſſé *barcela*, pour voir ce que Voltaire en pourra dire ; il faut lui laiſſer le plaiſir de reprendre quelque choſe. A préſent ayez la bonté de la faire copier, &, s'il ſe peut, de me la remettre demain. Malheur, mon pauvre Darget, au ſecrétaire d'un poëte, & maudit & damné de Dieu, qui toujours verſifie. Mes hémorrhoïdes ſaluent affectueuſement votre v....

FEDERIC.

LETTRE VI.

DU ROI.

Avril, 1752.

EN vérité, mon bon Darget, je crois que je verrai revenir ici un Mamamouchi. Dieu ſait quelles ſingulières idées paſſent par la tête de vos compatriotes ; l'ordre de St Jean de Latran eſt ſi mépriſé en Italie, qu'on l'achète pour quarante écus ; ce n'eſt pas la peine de vous faire faire Mamamouchi ; vous n'avez qu'à vous faire couper ſix cheveux de ton-

ſure, cela eſt plus court, & on rira moins d'une tonſure que d'un ordre qui ne donne aucun luſtre. Vos médecins français entendent parfaitement, à ce que je vois, l'art de vous faire rendre bourſe; vous reviendrez ici comme vous êtes parti; & vous ne guérirez que par l'exercice, c'eſt ce que mon ignorance oſe vous aſſurer.

Voltaire s'eſt conduit ici en faquin & en fourbe conſommé; je lui ai dit ſon fait comme il le mérite, c'eſt un miſérable, & j'ai honte pour l'eſprit humain, qu'un homme qui en a tant, ſoit ſi plein de malfeſance. Je me recommande au ſouvenir de Monſieur le chevalier. Pour Dieu, ſi vous vous faites Mamamouchi, avertiſſez-m'en d'avance, je pourrais mourir de rire en vous revoyant, ce qui ne ferait pas décent.

FEDERIC.

LETTRE VII.

DU ROI.

A Potſdam, Juin, 1753.

J'AI reçu votre lettre, & je vous prie de défendre à votre eſprit de recevoir des impreſſions de mélancolie. Vous ſerez reçu ici de même que vous avez été congédié à votre départ, & je ſerai même aſſez bon de vous plaindre au lieu de rire, de ce que vous avez dépenſé votre argent mal à propos en France;

je ne vous ferai pas même souvenir que je vous ai prophétisé tout ce qui vous est arrivé, & en cas que vous soyez devenu Mamamouchi de St Jean de Latran, je n'en rirai pas même, pourvu que j'en sois averti d'avance. Adieu, mon bon Darget, je vais à l'opéra.

FEDERIC.

LETTRE VIII.

DU ROI.

A Potsdam, le 6 de Juillet, 1752.

VOTRE lettre est bien noire, mon bon Darget; guérissez une fois des chimères qui vous attristent; je vous jure que personne ne parle de vous, ni ne médit de vous, ni ne vous calomnie; mais c'est un sang épais qui circule mal dans votre bas-ventre qui envoie ces vapeurs sombres dans votre cerveau. Demeurez donc en France jusqu'en Septembre. Vous ne me croyez jamais; je vous ai bien dit que l'air de Paris n'était que l'air d'une grande ville, que les médecins de ce pays-là sont des charlatans comme les nôtres, & qu'il n'y a de remède pour vous que l'exercice; mais vous ne me croyez jamais que lorsque vous en êtes au repentir. Vous viendrez ici la bourse vide & les hypocondres enflés, & vous aurez appris, à votre grande consolation, que ce n'est point les hémorrhoïdes, mais un

ſcorbut invétéré qui fait le malheur de votre vie ; voilà ce qu'on profite à voyager. Adieu, trémouſſez-vous beaucoup, prenez peu de drogues, & choiſiſſez la Paris plutôt que Vernage & Aſtruc pour votre médecin, Arlequin pour votre apothicaire, & Scaramouche pour votre baigneur.

FEDERIC.

LETTRE IX.

DU ROI.

A Potſdam, le 13 de Juillet, 1752.

VOILA de vos viſions hypocondres, mon bon Darget; perſonne ne m'a parlé de vous ni en bien ni en mal ; c'eſt de vous que j'apprends que vous avez vendu de la vaiſſelle ; je vivais en ſécurité ſur ce point, & ne m'en doutais pas ; banniſſez donc des chimères qui vous rendent la vie amère, & apprenez de vos compatriotes à être gai & content.

Vous me parlez de deux ſujets dont je ne connais que le premier, auteur des Mœurs, je vous en laiſſe le choix ; prenez celui qui eſt le plus doux, le plus gaî & dont l'humeur eſt la plus égale, & offrez-lui la place de *la Métrie* avec les conditions y annexées que vous ſavez. Le pauvre Maupertuis ne va pas bien, je ſouhaite qu'il reprenne, mais je commence à douter : tâchez de vous lier avec

d'Alembert pour voir s'il voudrait mordre à notre hameçon, & mandez-moi ce que vous en penſez, ſavoir s'il y a quelque choſe à faire ou non. Au moins n'allez pas ſuer la v . . . par plaiſir ; ſouvenez-vous de ce que je vous ai dit des médecins, & ſachez que dans ce pays, où l'on dit que l'air eſt ſi mauvais, il vient, ces jours paſſés, de mourir une vieille réfugiée âgée de quatre-vingt-dix-huit ans, & un homme de cent deux ans. Reſtez donc, puiſque la Faculté l'a réſolu, à Paris, juſqu'au mois de Septembre, mais tenez la main ſur la bourſe ; car les Aſtruc & les Senac aiment encore mieux les eſpèces que leur malade.

Je ſuis bien obligé à ces Meſſieurs dont vous me parlez de s'intéreſſer à mon individu ſans me connaître ; ma réputation ſerait en l'air s'ils m'avaient parlé un quart d'heure, voilà ce que c'eſt que de n'être pas connu. Peut-être que ſi la belle Hélène reparaiſſait, au lieu de lui faire la cour, on lui jetterait des pommes cuites au nez ; peut-être que ſi nous avions parlé au cordonnier de Trajan, il ferait évanouir une partie de la haute opinion que le monde a de lui. Ah ! mon cher Darget, qu'ils ſont foux ceux qu'une réputation naiſſante éblouit ; c'eſt un poids bien peſant qu'un nom trop tôt fameux.

Adieu, je vous ſouhaite des courſes de garde-robe deux fois par jour, d'abondantes urines, & de ces mouvemens agréables de la nature qui vous aſſurent de votre virilité.

FEDERIC.

LETTRE X.

DU ROI.

A Potfdam, Août, 1752.

J'AI trouvé un lecteur, mon cher Darget, ainfi je n'ai befoin ni des Morands, ni des Monterifs, ni des Mouhis. L'abbé de Prades a une poitrine qui m'ufera les oreilles avant que je l'ufe, & c'eft tout ce qu'il me faut. Je vous plains d'avoir une bougie dans la v . . . & des abcès dans la veffie; il faut oppofer de la fermeté à la fouffrance, & chaffer la mélancolie à force de gaîté. Penfez à mes confeils, & pratiquez-les autant que cela fe pourra. Le pauvre Maupertuis ne va pas bien ; j'ai lieu de craindre que nous le perdions, je ne fais que d'Alembert qui puiffe le remplacer; voyez ce qu'il y aurait à faire; je ne crois pas qu'il foit d'humeur à fe confeffer, & il pourrait mener une vie douce & heureufe à Berlin; effayez, fondez le terrein, orientez-vous, & pouffez-lui une botte à tout hafard. La Touche eft arrivé ici; il nous convient infiniment mieux que le milord; Dieu me le pardonne, j'ai une averfion pour la gent anglaife, dont je ne faurais me corriger; ce font les iniquités du monarque qui rejailliffent fur fon peuple. Je pars dans quelques jours pour la Siléfie, et j'efpère de vous voir ici à mon retour. Que la fanté eft précieufe, et qu'il en coûte à l'art de la pharmacie pour faire piffer un Darget! *Vale.*

FEDERIC.

LETTRE XI.

DE M. DARGET.

SIRE, A Paris, le 18 de Septembre, 1752.

Si jamais il a été permis à un malheureux de se plaindre, c'est assurément à moi. Je suis pénétré des bontés de votre Majesté; je les ai mises à l'épreuve. Elle m'a accordé la grâce de venir travailler ici au rétablissement de ma santé; j'y suis depuis près de six mois; douleurs, assiduité, dépense, j'ai tout sacrifié pour réussir; tout cela a été inutile; je ne me trouve pas mieux. On assure que c'est le scorbut mêlé de virus qui m'accable; on me demande encore jusqu'en Janvier pour le détruire par des remèdes doux mais sûrs, et qui ont besoin de cet air-ci pour avoir leur entier effet. Le médecin qui veut m'entreprendre n'exige d'être payé qu'après le succès; ma famille me presse de me mettre entre ses mains, & le veut sous peine d'exhérédation; mes amis me sollicitent; l'amour de la vie m'en fait presque une loi; on ne me donne pas deux années à vivre, si je retourne avec mes maux; mais je n'ai rien promis, et ne puis rien promettre; je dépends de vous, Sire, & j'en dépends bien plus encore par mon attachement et ma respectueuse reconnaissance que par le devoir. Ma situation est cruelle, je voudrais vivre, et je crains de déplaire à V. M. & de lasser

ſes bontés & ſa. patience. Mais le public ne ſait pas, et vous l'ignorez peut-être vous-même, Sire, à quel point il faut vous être attaché, quand on a le bonheur de vous connaître; & ſi je vous ſacrifie le riſque de ma vie, on donnera plutôt cette démarche à l'intérêt & à l'ambition, qu'à l'attachement qui en eſt pourtant le vrai motif. Je ne veux auſſi m'en rapporter qu'à V. M. même; je la ſupplie d'entrer dans ma ſituation, de fixer mon irréſolution (peine la plus cruelle de l'ame), et j'oſe lui demander ſon conſeil comme au meilleur eſprit que je connaiſſe, & ſes ordres comme au meilleur maître du monde; & ce ſera ſans répugnance que je les exécuterai, ſoit pour reſter ici, ſi vous avez encore la bonté de m'accorder cette dernière grâce; ſoit pour retourner dès que j'aurai reçu les ordres de V. M. & la difficulté des chemins, la ſaiſon, mon état de faibleſſe, rien enfin ne m'effraiera; je remplirai la volonté de V. M. & ſi je péris dans cette entrepriſe, je périrai au moins, à ma manière, au lit d'honneur.

J'ai fait auprès de M. d'Alembert les démarches que V. M. m'a preſcrites. Il ſent tout le prix de la place que vos bontés lui deſtinent; il en eſt pénétré de reconnaiſſance; mais l'amour de la patrie, la jouiſſance d'une vie abſolument libre, la crainte de perdre le commerce de ſes amis, une ſanté délicate qui ne ſe ſoutient, ſelon lui, que par l'air natal; tous ces motifs l'emportent ſur le ſort brillant qui l'attendrait à Berlin. Mais je lui dois et à la

vérité, d'affurer V. M. qu'il ne regrette uniquement que de ne pouvoir pas l'approcher; & j'en fuis d'autant plus faché qu'il le mérite plus qu'un autre. C'eft un homme rare pour l'étendue des connaiffances, les qualités du cœur, et les dons de l'efprit; mais c'eft un philofophe fidèle à fes principes, & qui ne connaît d'autres biens que la vie & la liberté, tel enfin que ferait V. M. fi le ciel ne l'avait pas fait naître un grand roi. Il n'a qu'un revenu très-modique, et il fe promet bien, Sire, d'aller en jouir dans vos états, fi jamais la mauvaife humeur des théologiens le met dans la néceffité de quitter une patrie qu'il aime & dont il eft cheri. Il fent que c'eft fous vos lois feules qu'un philofophe doit chercher un afile: cette idée eft celle de tous les gens qui penfent.

Je dinai dernièrement chez M. de la Tour avec un homme que je vis pénétré de tous les fentimens que l'on doit à V. M. c'eft Mr de Frey-Chapelle, ancien vice-grand-écuyer du roi d'Angleterre à Hannover; je crois qu'il mettrait fon bonheur à appartenir à V. M. s'il pouvait être employé utilement à fon fervice. Il me paraît homme fenfé et de mérite, verfé dans la connaiffance des chevaux et la direction des haras; des gens de fes amis m'ont dit qu'on lui avait offert bien des places dans quelques cours, mais il n'en voudrait aucune qui pût fatisfaire l'efpèce de reffentiment qu'on a pour lui à celle de Hannover. Il eft catholique romain, mais il me paraît homme fans préjugés, & avoir un

5

fond de zèle & d'admiration infini pour V. M. Elle a été la ſource de ſa liaiſon avec M. de la Tour, qui fait, Sire, la profeſſion la plus ouverte de vous être dévoué.

J'attendrai ici avec obeiſſance, réſignation et impatience, les ordres qu'il plaira à V. M. de me donner ſur tout ce qui était l'objet de cette longue lettre, pour laquelle j'oſe demander à V. M. ſa patience & ſon indulgence.

Je ſuis, &c.

LETTRE XII.

DU ROI.

Septembre, 1752.

VOUS voyez, mon bon Darget, qu'il n'y a qu'heur et malheur dans ce monde. Vous gémiſſez de l'affliction de votre v . . . . . , Maupertuis ſe plaint toujours de ſa poitrine, et Voltaire de ſon ſcorbut; tandis que votre écuyer hannovrien ſe porte bien et veut travailler à la propagation de ces animaux que les Eſpagnols appellent Alfane & dont le nom vient en étymologie directe d'Eacus. Pour moi qui ne fais point f . . . . de cavalles pour m'amuſer, je n'ai pas beſoin de votre écuyer hannovrien, & je vous demande à cor & à cri un géomètre qui ne veut pas de moi. Si cet homme ſavait le projet que nous avons formé pour l'avancement de la raiſon humaine,

je gage qu'il viendrait ici pour ſe joindre à quelques adeptes qui rafinent cet or.

Je ſuis fort content de mon petit héréſiarque anathématiſé, qui me ſert de lecteur. En vérité Potſdam devient le tripot d'excommuniés, & admirez la providence! le tonnerre n'y donne pas, tandis qu'il foudroie les lieux ſaints & les égliſes.

Eſſayez, crédule Darget, de la ſcience des charlatans de Paris, de la vertu de l'air natal, & de la puiſſance de Ste Geneviève, & ſatisfaites les vœux de la ſignora Martha, Maria & Salomé; mais je crains fort que vous reviendrez comme vous êtes parti. Mon opinion eſt toujours la même ſur votre maladie; de l'exercice, de l'exercice, & vous guérirez. Adieu; puiſſent les vœux d'un excommunié, d'un hérétique téméraire, ſentant l'héréſie, avançant des propoſitions mal-ſonnantes, blaſphématoires, erronées, fléchir la nature en votre faveur & vous rendre une partie de cette gaîté qui, dans votre nation, dégénère en folie.

FEDERIC.

LETTRE XIII.

DU ROI.

A Potſdam, Avril, 1753.

JE crains fort, mon pauvre Darget, que vous ayez lieu de vous repentir de votre voyage en France.

Vous avez passé par les mains d'une demi-douzaine de charlatans qui ont achevé de ruiner votre santé; vous n'aviez que des obstructions dans le bas-ventre, que toutes sortes de remèdes, contraires à ce mal, ont augmentées, & à en juger selon ce que vous me mandez, je crains fort que la poitrine ne soit entamée, & en ce cas il n'y a guère d'espérance que je vous revoie jamais.

Je ne m'étonne pas qu'on parle chez vous de la querelle de nos beaux esprits. Voltaire est le plus méchant fou que j'aie connu de ma vie, il n'est bon qu'à lire. Vous ne sauriez imaginer toutes les duplicités, les fourberies & les infamies qu'il a faites ici : je suis indigné que tant d'esprit & tant de connaissances ne rendent pas les hommes meilleurs. J'ai pris le parti de Maupertuis parce que c'est un fort honnête homme, & que l'autre avait pris à tâche de le perdre; mais je ne me suis pas prêté à sa vengeance comme il l'aurait souhaité. Un peu trop d'amour-propre l'a rendu trop sensible aux manœuvres d'un singe qu'il dévait mépriser après qu'on l'avait fouetté. Pour moi qui vais mon train ordinaire, je suis fort content de mon petit hérésiarque, qui, quoi qu'en dise la Sorbonne, est un bon garçon, & je m'occupe tout doucement à l'étude.

Si vous voyez le gros Marquis, dites-lui que je m'intéresse toujours à lui, & que notre gros bon sens (à ce que dit Montesquieu) rend notre nation constante dans ses attachemens.

Adieu, mon pauvre Darget; je crains fort de recevoir de mauvaifes nouvelles de votre fanté, cependant je fouhaite de me tromper.

FEDERIC.

LETTRE XIV.

DE M. DARGET.

SIRE, A Paris, le 11 Juin, 1753.

J'AI plus confulté mon zèle & mon courage que mes forces quand j'ai efpéré retourner aux pieds de votre Majefté. Mes accidens fubfiftent toujours avec les fymptômes les plus inquiétans; l'humeur fe porte alternativement de la région de la veffie à la poitrine, & je vois bien que c'eft pour toute ma vie que je fuis réduit à un état auffi malheureux. J'avais difcontinué les remèdes, pour reprendre les forces néceffaires à mon voyage; la malignité de l'humeur qui m'accable ne veut point d'intervalle dans la manière d'être attaquée, & on me menace de plus grands accidens fi je quitte mon air natal, la feule reffource qui me refte dans un état auffi cruel. Je fens bien moi-même que c'eft feulement ici où je puis végéter peut-être encore quelques années, & je me vois forcé, Sire, de renoncer au bonheur de reparaître aux yeux de votre Majefté, ou, par de nouveaux délais, de fatiguer encore fa patience, dont mes fentimens pour elle me font

toujours trembler de n'avoir que trop abufé. Que votre Majefté daigne fe rappeler les bontés dont elle m'a comblé depuis près de huit ans; l'état fûr & honorable dont je jouiffais auprès d'elle; les efpérances dont je pouvais me flatter; qu'elle fe rappelle enfin la vérité de mon dévouement par la connaiffance qu'elle a de mon caractère, & elle verra que l'amour de la vie, & l'efpoir de la prolonger, eft le feul objet auquel je puiffe facrifier des avantages qui rempliffaient fi bien & ma fenfibilité et mon ambition. Votre Majefté me plaindrait fi elle voyait l'état où je fuis en lui écrivant cette lettre. Par combien d'objets ne fuis-je pas déchiré! Je ne puis me faire à l'idée de perdre à jamais vos bontés, Sire; daignez me les continuer; je ne cefferai jamais de les mériter; je tiendrai toujours à votre Majefté par mes vœux, par mon attachement, par ma reconnaiffance, & j'irais avec empreffement vouer de nouveau mes fervices à votre Majefté fi ma fanté pouvait fe rétablir d'une manière conftante. Je voudrais, Sire, ne ceffer d'être votre domeftique qu'en ceffant de vivre, & je voudrais ne vivre que de vos bienfaits; ce bonheur comblerait toutes les efpérances que je puis former encore. Dieu m'eft témoin que je ne les ai mifes qu'en votre Majefté. Je connais trop fon bon cœur pour ne pas efpérer qu'elle ne m'abandonnera pas, & pour ne pas compter au moins fur fa protection & fur fon appui dans les occafions où je pourrais l'implorer; il eft digne de vous, Sire, de montrer du fouvenir & de la bonté pour un domeftique que

ſon malheur arrache d'auprès de vous ; je me mets aux pieds de votre Majeſté pour la ſupplier de m'accorder un congé qui réponde à la ſatisfaction qu'elle a bien voulu me marquer de mes ſervices, & qui me ſoit un témoignage qu'elle ne m'accable point de ſa diſgrace. Mon zèle, ma fidélité & mon attachement ne l'ont jamais méritée; j'en renouvelle les aveux à votre Majeſté, & c'eſt avec ces ſentimens & le plus profond reſpect que je ſuis & ſerai juſqu'au dernier moment de ma vie, &c.

LETTRE XV.

DU ROI.

Le 26 de Juin, 1753.

JE ſuis fâché, mon bon Darget, que votre mal vous mette hors d'état de revenir chez moi. Je vous envoie ce congé, que je ne vous aurais jamais accordé, ſi vous ne me l'aviez demandé ; vous me trouverez toujours porté à vous faire plaiſir dans tout ce qui ſera de me compétence. Je ſouhaite de tout mon cœur que vous vous remettiez, & je vous remercie bien ſincèrement de tous les ſervices que vous m'avez rendus.

FEDERIC.

P. S. Je vous laiſſerais volontiers le fatras de mes ſottiſes ; mais il pourrait s'égarer après votre mort ; & vous ſavez à quel point je crains de paſſer pour poëte.

LETTRE XVI.

DU ROI.

A Potsdam, le 1 de Décembre, 1753.

J'AI reçu la lettre que vous avez bien voulu m'écrire le 7 du mois dernier, & je suis tout-à-fait sensible aux sentimens d'attention que vous vous empressez de me marquer : je reçois tout ce qui me vient de vous avec plaisir ; & vous pouvez être assuré de mon souvenir & de l'estime que je conserve à votre égard, malgré votre absence.

Il dépendra toujours de vous de retirer votre fils auprès de vous, pour lui donner une bonne éducation sous vos yeux, et vous n'avez qu'à vous arranger à ce sujet, car je n'empêcherai jamais qu'il ne soit rendu à votre tendresse.

Je vous tiendrai au reste tres-volontiers compte si vous vouliez quelquefois, selon votre convenance, me marquer de temps en temps quelques nouvelles, & dans ce cas, vous n'avez qu'à adresser vos lettres au marquis d'Argens.

FEDERIC.

LETTRE XVII.

DU ROI.

A Berlin, le 7 de Janvier, 1754.

JE fuis très-perfuadé de la fincérité des vœux que vous faites pour moi, & de votre attachement à ma perfonne. Vous m'avez approché affez long-temps pour me faire connaître la bonté de votre cœur qui vous a toujours mérité mon eftime. Je vous fouhaite de tout mon cœur une meilleure fanté. Vous me ferez plaifir de vous joindre à mon agent pour me chercher un danfeur; mais fi vous en trouvez un, ne concluez rien fans m'en donner avis. Chaffez la mélancolie, & tâchez de vous mettre en état de jouir du monde, qui vous aime peut-être plus que vous ne l'aimez, &c.

FEDERIC.

LETTRE XVIII.

DU ROI.

A Potfdam, le 25 de Février, 1754.

LA goutte eft un grand mal, mon cher Darget, mais l'hypocondrie eft le pire de tous. Si ces humeurs goutteufes foulagent votre foie, c'eft un bien

que d'avoir la goutte; ce petit tribut doit ſe payer à l'âge qui nous éloigne ſans ceſſe du moment de notre origine, et qui nous entraîne vers celui de notre deſtruction. Mais vous pourriez prendre ma lettre pour un extrait des quatrains de Pibrac, ſi je la continuais ſur le même ton. Vous m'avez fait grand plaiſir de me mander des nouvelles de Paris, et de celles du poëte; ſon caractère me conſole des regrets que j'ai de ſon eſprit. Cet hiver a été épouvantable; vous avez fort bien deviné que je reſterais enfermé dans ma chambre, où, à dire le vrai, je ſuis plus ſolitaire que je ne voudrais. Notre ſociété s'en eſt allée au diable; le fou eſt en Suiſſe, l'Italien a fait un trou à la lune, Maupertuis eſt ſur le grabat, et d'Argens s'eſt bleſſé le petit doigt, ce qui lui fait porter le bras en écharpe, comme s'il avait été bleſſé à Philipſbourg d'un coup de canon. C'eſt la plus grande nouvelle de Potſdam, ne m'en demandez pas davantage. Je vis avec mes livres; je converſe avec les gens du ſiècle d'Auguſte, & bientôt je ne connaîtrai pas plus les gens de ce ſiècle-ci, que défunt Jordan ne connaiſſait les rues de Berlin. On dit ici que vous aurez la guerre; j'en ſerais fâché pour votre marine; il lui fallait au moins encore trois ans pour paraître avec avantage vis-à-vis celle d'Angleterre. Mais qu'on faſſe la guerre ou la paix en Amérique, il y a encore du chemin avant que l'incendie ſe communique à nos frontières.

Adieu, mon bon Darget ! je ne vous apoſtrophe-rai pas d'un grand je prie Dieu qu'il vous ait en ſa ſainte garde.

FEDERIC.

LETTRE XIX.

DU ROI.

A Potſdam, le 23 de Mars, 1754.

JE vous remercie des danſeurs que vous m'avez procurés. Vous ſavez l'accueil que j'ai toujours fait aux officiers français qui ſont venus dans mes états; c'eſt pourquoi vous ne devez pas douter que Mr de Quincy, dont vous me parlez dans votre lettre, ne ſoit reçu avec la même bonté, & que je ne lui accorde la même protection & la même bienveil-lance.

Donnez-moi des nouvelles de Voltaire lorſque vous en aurez, de quelque eſpèce qu'elles ſoient. Je vous ſais bon gré de l'attention que vous avez à me donner des marques que vous m'êtes toujours attaché, &c.

FEDERIC.

LETTRE XX.

DU ROI.

A Potſdam, le 1 d'Avril, 1754.

JE ſuis bien fâché, mon pauvre Darget, que vous êtes toujours au lit: vous voyez bien que ce n'eſt pas le climat qui en eſt cauſe, mais la maladie que vous portez avec vous. Il me faut encore un troiſième danſeur & danſëuſe, ne pourrait-on pas trouver à Paris quelque drôleſſe aux yeux fripons, au minois gentil, à la taille élégante, & qui voulût venir cabrioler ſur notre théâtre de Berlin? Ce ſerait une obligation de plus que je vous aurais. Croiriez-vous bien que Voltaire, après tous les tours qu'il m'a joués, a fait des démarches pour revenir? Mais le ciel m'en préſerve, il n'eſt bon qu'à lire, & dangereux à fréquenter. Le marquis ci-préſent vous fait ſes complimens; & pour moi, je vous aſſure que je ferai toute ma vie plus de cas de votre cœur que de tout l'eſprit des beaux eſprits. *Vale.*

FEDERIC.

LETTRE XXI.

DE M. DARGET.

SIRE, A Vincennes, le 27 d'Avril, 1754.

LE bonheur de marquer à V. M. mon zèle & mon dévouement, me ferait faire des miracles; & c'en ferait peut-être un que de trouver une danseuse telle que V. M. la demande. Quand ces filles-là sont d'une aussi jolie figure, Paris est pour elle un Pérou qu'elles ne veulent point abandonner. Quoi qu'il en soit, Sire, les intérêts de votre théâtre sont remis au sieur Petit, agent de votre Majesté; & j'ose l'assurer que personne n'est plus capable que lui de conduire ces sortes de négociations. Il est juste qu'il en ait tout l'honneur, puisqu'il en a toute la peine; & il m'a fait sentir que ce serait nuire à sa besogne, que de vouloir le seconder.

Je sais qu'il va partir incessamment pour Berlin un nommé de Caen, horloger; c'est un excellent ouvrier, & votre Majesté fait en lui une excellente acquisition.

Je ne suis point surpris des démarches de Mr de Voltaire pour retourner auprès de V. M. Il a l'esprit trop beau pour ne l'avoir pas raisonnable une fois en sa vie; mais votre répugnance, Sire, est également fondée, puisqu'il a eu le malheur de vous manquer essentiellement. Ce que V. M. a bien voulu m'écrire là-dessus m'a fait d'autant plus de

plaifir, que l'on avait débité ici qu'elle avait marqué quelque envie de le ravoir. Je fais même que le préfident en avait été fort effrayé. Je crois que l'on faura un jour des chofes bien fingulières fur tout cela, que l'obfcurité dérobe encore. Quoi qu'il en foit, Sire, votre gloire triomphe et triomphera toujours de tout. On eft autorifé à s'amufer des chofes agréables, quand on en fait continuellement d'utiles; & c'eft d'après celles-ci que les princes font jugés par les fages et par la poftérité. Que l'épître à votre efprit, Sire, ne peut-elle être publique! V. M. doit permettre qu'on la lui dérobe, quand elle voudra publier la meilleure de toutes les apologies.

On affure ici que Mr de Voltaire paffera tout l'été à Plombières, & qu'il fe fixera enfuite à Strafbourg; il a fait des démarches pour aller à Lunéville, mais fans fuccès. Tout ce qui tient à ce pays-ci ne fe prêtera jamais à rien qui paraiffe s'éloigner de la confidération particulière que l'on aime à y marquer à V. M.

Il eft vrai, Sire, que ma fanté eft toujours fort dérangée; cet hiver a été & trop rude & trop long; tous les climats fe font reffemblés. D'ailleurs V. M. fait mieux qu'aucun autre à quel point les ames fenfibles font affectées de tout ce qui les environne. Ce don malheureux de la nature n'eft point affaibli chez moi; & le fouvenir des bontés de V. M. fe repréfente très-fouvent à mon cœur & à mon efprit de la manière la plus attendriffante; la grâce que

vous daignez me faire, Sire, en me les continuant, redouble encore cet attendrissement. J'ose supplier V. M. de ne pas m'en retirer les témoignages. Je compte toujours fermement sur la protection qu'elle a daigné me promettre ; c'est sur votre appui, Sire, que je fonde les plus fortes espérances ; il est dans la bonté du cœur de V. M. d'aimer que je lui doive mon bonheur, même dans l'éloignement, & il redoublera de prix pour moi quand je le tiendrai d'elle.

Je joins ici la copie de deux lettres qui font grand bruit à Paris, & qui sont authentiques.

Je suis, avec le plus profond respect, Sire, &c.

LETTRE XXII.

DU ROI.

Le 13 Mai, 1754.

Je vous suis fort obligé, mon bon Darget, des peines que vous vous donnez pour mon théâtre, & je ne doute pas que vos pieuses intentions ne lui portent bonheur. Vous rirez malgré votre hypocondrie, en apprenant qu'au même jour je reçois des lettres de Maupertuis & de Voltaire, remplies d'injures qu'ils se disent. Ils me prennent pour un égout, dans lequel ils font écouler leurs immondices. J'ai fait faire une réponse laconique au poëte, &

je me ſuis contenté de faire ſouvenir le géomètre que ſon eſprit ſortait du centre de gravité au nom du poëte.

Je rends grâces au ciel de n'avoir pas les paſſions auſſi vives que ces gens-là, ſans quoi je ferais la guerre toute ma vie. Le phlegme de nos bons Allemands eſt, quoi qu'on diſe, plus ſociable que la pétulance de vos beaux-eſprits. Il eſt vrai, de votre propre aveu, que nous ſommes peſans, lourds, & que nous avons le malheur d'avoir de bon ſens; mais s'il vous fallait choiſir un ami, chez qui le prendriez-vous? L'eſprit, mon cher Darget, eſt un fard, qui cache ſeulement la difformité des traits; le bon ſens moins brillant, par ſa juſteſſe même, porte à la vertu, & ſans vertu point de ſociété. Mais je ne devrais pas moraliſer avec votre hypocondrie: auſſi ne le ferais-je pas, ſi je ne vous ſavais dans un pays où vous pouvez avoir toutes les diſſipations capables de faire évanouir les vapeurs de ma morale. Adieu, mon cher, piſſez bien & ſoyez gai; c'eſt-là tout ce qu'il y a à faire pour vous dans ce monde.

FEDERIC.

LETTRE XXIII.

DE M. DARGET.

SIRE, A Vincennes, le 10 de Juin, 1754.

JE n'aurais jamais penſé, je l'avoue, que votre Majeſté eût encore été incommodée de la querelle de MM. de Maupertuis & de Voltaire; ce malheureux procès n'a que trop duré. Mais mon hypocondrie a été véritablement égayée par ce que V. M. veut bien me dire ſi agréablement que ces Meſſieurs la prennent pour un égout dans lequel ils ſont écouler leurs immondices. Je vois par cette expreſſion que V. M. ne s'affecte & ne s'eſt jamais affectée de ces démêlés, que comme il convenait à la ſupériorité de ſon génie & de ſon rang: & c'eſt une vérité dont la démonſtration eſt ſi peu indifférente ici à ſa gloire perſonnelle, que j'ai oſé me permettre l'indiſcrétion de faire part, de ce qu'elle a eu la bonté de m'écrire à ce ſujet, à quelques perſonnes occupées de tout ce qui touche V. M. Ce qu'elle ajoute enſuite vient auſſi à la preuve de ce que je dis avec tant de plaiſir de ſon caractère: le voici, Sire! vous aimerez à relire ce que vous exprimez ſi bien: « L'eſprit eſt « un fard qui cache ſouvent la difformité des traits; « le bon ſens moins brillant, par ſa juſteſſe même, « porte à la vertu, & ſans vertu point de ſociété. » Ces traits, Sire, peignent votre cœur, & la ſociété

gagne à connaître des cœurs tels que le vôtre. Aussi ces expressions ont-elles attendris ceux à qui je les ai montrées, & qui étaient capables d'aimer l'homme dans le grand roi. Il m'est revenu qu'elles avaient été jusqu'à M. de Maupertuis, & qu'il en était très-inquiété; mais c'est, sans doute, un ridicule qu'on lui prête, & il doit être charmé, par l'attachement que je lui connais pour V. M. qu'elle paraisse dans le public ne s'occuper de sa querelle que comme il devrait peut-être s'en occuper lui-même, c'est-à-dire, s'en amuser; il donnerait, à sa manière, la paix à son ennemi.

J'ai pensé qu'il était dans la respectueuse confiance que j'ai vouée à votre Majesté de lui rendre compte de ma conduite, qui pourrait être interprétée auprès d'elle d'une manière à altérer ses bontés pour moi, ce dont je ne me consolerais jamais. Mes vues sont droites, & toujours dirigées par mon attachement pour vous, Sire! Ce motif doit aussi, j'ose le dire, engager V. M. à pardonner des fautes qu'un zèle trop vif pourrait me faire commettre. Mais ce qui sert à faire connaître ses qualités pour la société, peut-il être un crime?

Votre Majesté se souvient donc encore du plaisant panneau dans lequel elle me fit tomber un jour sur le chapitre des Allemands. Je suis si éloigné de disputer la sureté de leur commerce, que je publie hautement & journellement que je n'ai jamais eu le plus petit chagrin par eux auprès de V. M. & qu'il ne m'en a été causé que par les Français de la na-

tion des beaux efprits, qui n'ont pu me pardonner de me conduire moins follement qu'eux. C'eft exactement la feule efpèce de peine que j'aie eue au fervice de V. M. Tous les agrémens du pays que j'habite ne me dérobent point au fouvenir des bontés de V. M. & aux fentimens du plus tendre & du plus refpectueux attachement qu'exige de ma part la manière dont elle daigne me les continuer. Ce n'eft que la droiture de mon cœur qui peut me les mériter; & j'ofe vous jurer, Sire, que ce cœur-là vous fera toujours acquis & dévoué : daignez en permettre toujours & les aveux & les hommages.

Je fuis, &c.

LETTRE XXIV.

DU ROI.

Le 29 de Juillet, 1754.

J'AI reçu votre lettre, mon bon Darget, après un tour que j'ai été faire en Franconie pour voir mes deux fœurs. Maupertuis eft ici de retour, & ce qu'il y a d'extraordinaire, c'eft qu'il n'a point encore été queftion de Voltaire. Algarotti a pris la clef des champs; il s'établit à Venife où il époufe une perfonne qui, dit-on, lui donne du bien. Voilà un grand dérangement dans la fociété, & vous autres me faites faire maifon neuve malgré moi. Si vous voyez Valory, faites lui mes complimens.

Je m'en vais à présent à Sans-Souci, où je prendrai les eaux tranquillement, sans entendre parler ni des querelles des dévots, ni des représentations des parlemens, ni des envieuses intrigues des beaux esprits. Adieu, mon bon Darget, je vous souhaite gaîté & repos, mais sur-tout que vous pissiez bien, car point de salut dans ce monde avec des caroncules dans l'urètre.

FEDERIC.

LETTRE XXV.

DE M. DARGET.

SIRE, A Vincennes, le 3 d'Août, 1754.

LA bonté de votre Majesté la porte à me souhaiter du repos & de la gaîté ; je n'ai pas plus de celle-ci qu'à Potsdam, & j'y pourrais avoir plus de repos qu'en tout autre endroit du monde, si j'avais eu de la santé & point de fils. C'est à ces deux objets que j'ai sacrifié le bonheur de ma vie, que mon attachement pour vous, Sire, me fesait trouver à vos pieds, & que le souvenir de ces momens-là troublera toujours, au milieu même des agrémens que l'on peut goûter à Paris, si je réunissais jamais assez de fortune pour pouvoir me les procurer. Mais c'est ce dont j'ai grand lieu de douter, si la protection & l'appui de votre Majesté ne décident pas le ministère

à faire

à faire quelque chofe pour moi. C'eft où je mets mon efpérance, & je me flatte toujours que V. M. qui a daigné me le promettre, ne fe refufera point à la réalifer fi l'occafion vient à fe préfenter.

Mr de Voltaire eft encore à Plombières, où fes nièces ont été le voir ; on ne fait où il ira enfuite. Son féjour à l'abbaye de Senonne, avec le célèbre Don Calmet, avait fait débiter beaucoup de propos ridicules fur fa prétendue converfion. Mais il a envoyé quelques articles très bien faits pour l'Encyclopédie à Mr d'Alembert, & y a joint une lettre qui ne marque pas un homme fubjugué par les préjugés.

C'eft de V. M. que j'ai appris le mariage du comte Algarotti ; elle perd en lui un homme fort agréable. S'il penfe comme moi, ce fera avec grand regret qu'il a fait faire pour fon compte maifon neuve à V. M. ; expreffion qu'elle daigne employer fi obligeamment elle-même.

La lettre que j'ai reçue de Mr l'abbé de Prades m'a d'abord véritablement affligé, Sire, dans la crainte où j'ai été que l'édition de vos Oeuvres ne fût égarée ou perdue, ce qui ne pourrait qu'inquiéter vivement V. M. Mais quelle apparence qu'une édition entière ait difparu ? J'ai bien reconnu, par le petit format in-4° dont il eft queftion, que V. M. a peut-être oublié qu'elle n'a fait tirer qu'un feul exemplaire de cette forte pour fa petite bibliothéque de voyage ; tous les autres en grand papier ont été

exactement renfermés au château à Berlin, dans l'imprimerie, suivant les renseignemens que j'en ai donnés en répondant à Mr l'abbé de Prades, dans le moment que j'ai reçu sa lettre. Mon inquiétude cependant ne sera absolument calmée que lorsque je recevrai la confirmation de ma conjecture ; c'est une grâce que j'attends de la bonté de V. M. Elle sait combien les peines d'esprit prennent sur un mélancolique tel que moi. Je souhaite bien vivement que les eaux qu'elle vient de prendre à Sans-Souci aient un effet salutaire ; le plus ardent de mes vœux sera rempli.

Je ne puis finir, Sire, sans oser dire à V. M. combien deux choses qu'elle vient de faire ici ont eu une approbation générale : c'est la nomination de Mr le baron de Kniphausen pour son ministre, & le bienfait qu'elle accorde à M. d'Alembert. Je sais bien que l'opinion du vulgaire ne décide pas votre Majesté ; mais, comme disait Madame de Sévigné à propos du mariage de son fils, c'est toujours quelque chose quand le public est content. Puissiez-vous vivre long-temps, Sire, pour faire des heureux ou pour l'être ! Le marquis de Valory est toujours plus sensible à l'honneur du souvenir de V. M. et se met bien sincèrement & respectueusement à ses pieds.

Je suis, &c.

LETTRE XXVI.

DE M. DARGET.

SIRE, A Vincennes, le 5 d'Octobre, 1754.

CE n'eſt que par votre Majeſté que je puis eſpérer de la fortune & du bonheur; & l'occaſion eſt arrivée où je puis tenir l'un & l'autre de ſa bonté & de ſa protection; elle a daigné me le promettre, & j'y mets toute mon eſpérance.

Mr de Sechelles, qui a été nommé contrôleur général des finances, & qui, en cette qualité, eſt ici le tribunal des grâces ſolides & pécuniaires, conſerve pour V. M. tous les ſentimens qu'il a pris à Prague, où il a eu le bonheur d'en être connu perſonnellement; & je ſais qu'il ſaiſira avec empreſſement l'occaſion de faire des choſes qui ſoient agréables à V. M. Elle fera exactement ma fortune, ſi elle daigne m'accorder une lettre de recommandation pour ce miniſtre, dans laquelle elle veuille bien l'inſtruire des bontés particulières dont elle m'honore, & de la ſatisfaction perſonnelle qu'elle reſſentira ſi Mr de Sechelles veut bien me donner, à ſa conſideration, un intérêt avantageux, ſoit dans les ſous-fermes, ſoit dans quelques autres affaires de finances.

Cette grâce, Sire, ſera victorieuſe pour moi, & je devrai à V. M. le bonheur de pouvoir vivre tranquillement & librement par-tout où je le voudrai, & affranchi de la tyrannie des emplois qui

deviennent toujours difficiles & pénibles quand on a une ſanté auſſi dérangée que la mienne. Je prierai encore très-reſpectueuſement V. M. de prévenir Mr le baron de Kniphauſen de la protection qu'elle daignera m'accorder en cette occaſion, afin qu'il ſoit autoriſé à en demander les effets à Mr le contrôleur-général; & dans le cas où V. M. ne crût pas devoir écrire à Mr de Sechelles, ce qu'elle a cependant eu la bonté de faire plus d'une fois pendant le temps que j'ai eu l'honneur d'être à ſon ſervice, j'oſe la ſupplier d'ordonner à Mr le baron de Kniphauſen de me préſenter à ce miniſtre de ſa part, & de lui dire ce que j'oſe ſupplier V. M. de lui écrire, & qu'elle eût la bonté d'en parler au chevalier de la Touche. Mais, Sire, la lettre de V. M. ſerait d'une toute autre importance pour moi; & c'eſt parce que cette grâce eſt plus marquée, que j'oſe auſſi la lui demander avec plus d'inſtance, & plus d'eſpérance de l'obtenir. Que V. M. me permette de lui rappeler qu'elle a fait, par ſa recommandation, la fortune du frère de Mr de Maupertuis & de celui de Mr de Chaſot, qui n'avaient pas le bonheur d'être connus d'elle perſonnellement; & qu'en me comblant de cette grâce, V. M. daigne récompenſer un ancien domeſtique qui lui eſt toujours dévoué, & des ſervices duquel elle a bien voulu paraître n'être pas mécontente. Cette recommandation, d'ailleurs, ne compromet point V. M. j'oſe le lui jurer; il eſt d'uſage que ces intérêts ne s'accordent qu'à la protection la plus puiſſante.

Comme ces objets de finances se traitent au voyage de Fontainebleau, je désirerais bien être à portée d'y aller présenter la lettre que j'attends de la bonté de V. M. avec la plus respectueuse confiance, &c.

Je suis, &c.

LETTRE XXVII.

DU ROI.

A Potsdam, le 19 Octobre, 1754.

J'AI reçu la lettre que vous m'avez écrite le 5 de ce mois, & je serai bien aise de pouvoir contribuer quelque chose à votre fortune. Pour cet effet je donnerai mes ordres à mon ministre à Paris le baron de Kniphausen de vous présenter à Mr de Sechelles, & de vous recommander de ma part comme un ancien & bon sujet, qui m'a servi avec zèle & attachement, & dont je souhaiterais avoir l'obligation d'un bon établissement dans sa patrie audit ministre; je ne doute point que cela ne produise un bon effet, & je le souhaite d'autant plus, que je serai charmé de vous voir content & heureux.

FEDERIC.

LETTRE XXVIII.

DE M. DARGET.

SIRE, Le 9 Novembre, 1754.

J'ATTENDS de Mr le baron de Kniphaufen l'exécution des ordres qu'il doit recevoir de votre Majefté, ainfi qu'elle a daigné me l'annoncer par fa lettre du 19 du mois dernier. Des bontés auffi marquées doivent avoir pour moi l'effet le plus avantageux, & furtout fi votre Majefté veut bien en dire un mot à Mr le chevalier de la Touche, afin qu'il écrive ici de conformité. Ma fortune fera votre ouvrage, Sire; j'efpère que vous ne l'abandonnerez pas, & que fi cela eft abfolument néceffaire pour décider mon bien-être, V. M. daignera m'accorder une lettre directe pour Mr de Sechelles. Elle connait les hommes & elle fait combien les chofes qui leur deviennent perfonnelles de la part d'un grand roi & d'un grand homme, ont droit de les intéreffer. Je ne fouhaite ce peu de fortune, Sire, que pour me procurer une liberté fans laquelle il n'eft point de vrai bonheur, & de laquelle je ne ferai ufage que pour aller porter quelquefois aux pieds de V. M. mes vœux, mon bonheur même, & ma refpectueufe reconnaiffance. Cette efpérance, Sire, eft à la tête de tous mes projets, & j'ofe fupplier V. M. de ne pas détruire une idée qui m'anime & qui me foutient.

Je connais le goût de V. M. pour les ouvrages de Lancret, & je joins ici un mémoire ſur dix tableaux de ce maitre, dont j'ai déterminé un de mes amis à ſe défaire, s'ils peuvent plaire à V. M. Ce ſont, de l'aveu de tout le monde, les plus agréables qui ſoient ſortis de la main de ce peintre, tant pour la correction du deſſin que pour l'agrément des figures. Si votre Majeſté trouve bon de me donner quelques ordres à ce ſujet, je les exécuterai avec la plus grande exactitude. Ces tableaux ſont en ſi bon état, même pour les bordures, qu'il n'y aurait plus qu'à les mettre en place à leur arrivée.

Mr de Voltaire eſt toujours en Alſace avec madame Denis ſa nièce. On remettra cet hiver ſa Rome Sauvée ſur le théâtre; on attend, au retour de Fontainebleau, le Triumvirat de Crébillon, ſur le ſuccès duquel les avis ſont partagés. Les comédiens en ont la plus grande opinion; mais ce qui eſt vrai, Sire, & qui ne le peut être que dans ce pays-ci, c'eſt que toutes les loges étaient retenues pour les premières repréſentations de cette tragédie, avant que les rôles en fuſſent diſtribués.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXIX.

DU ROI.

A Potſdam, le 14 de Décembre, 1754.

JE ne ſaurais faire pour vous ce que vous me demandez dans votre dernière lettre ; je le crois d'ailleurs aſſez inutile, parce que Mr de Sechelles verra bien aiſément que je m'intéreſſe pour vous, dès que vous ſerez préſenté par mon miniſtre.

Quant aux tableaux dont vous me parlez, je vous dirai que je ne ſuis plus dans ce goût-là, ou plutôt j'en ai aſſez dans ce genre. J'achète à-préſent volontiers des Rubens, des Van Dyk, en un mot les tableaux des grands peintres tant de l'école flamande que de l'école françaiſe. Si vous en ſavez quelqu'un à vendre, vous me ferez plaiſir de me l'indiquer. J'ai toujours les mêmes ſentimens pour vous, & vous devez être perſuadé que je vous rendrai ſervice dès que cela ſe pourra.

FEDERIC.

P. S. Ne vous étonnez point de la mauvaiſe écriture de cette lettre; j'ai un chat de la ſorbonne qui me ſert de ſecrétaire.

LETTRE XXX.

DE M. DARGET.

SIRE, 24 Décembre, 1754.

J'AI été préfenté à Mr de Sechelles, & il a reçu comme il le devait la refpectable recommandation de V. M. J'efpère qu'elle aura pour moi l'effet falutaire que j'ai tant de lieu d'en attendre, furtout fi Mr le baron de Kniphaufen la rappelle quelquefois à Mr le contrôleur-général. C'eft ce que j'ofe demander en grâce à V. M. de vouloir bien lui recommander, & auffi d'avoir la bonté extrême d'en dire un mot à Mr de la Touche. Tout ce qui mène à la fortune, même médiocre, eft fi prodigieufement couru dans ce pays-ci, qu'il n'y a exactement que la force de la protection qui puiffe l'emporter ; & j'ai toutes les efpérances du monde, Sire, qu'on ne refufera pas à celle dont V. M. m'honore, les demandes modeftes que je me propofe de faire. Qu'il fera heureux pour moi, Sire, dans les fentimens qui m'attachent à V. M. de ne devoir mon aifance qu'à fon appui & à fes bontés !

Mr de Voltaire a été à Lyon au paffage de Mr le duc de Richelieu. Il a fait fa cour à madame la M . . . qui l'a reçu froidement. Il a été accueilli faiblement des grands, craint des particuliers, & comblé d'éloges par le gros du public. On comptait qu'il y attendrait le retour du duc de Richelieu,

qui ſera le 10 Janvier ; mais le 10 de ce mois-ci, il eſt parti au moment qu'on s'y attendait le moins, toujours accompagné de madame Denis, & il eſt allé s'établir au château de Prangin dans le pays de Vaux, domination de Berne, ſur le lac & à ſix lieues de Genève ; ce château, qui eſt fort beau, & dans la plus belle ſituation du monde, lui eſt prêté par le propriétaire ; & l'on penſe à Lyon que ce motif d'économie n'a pas peu contribué au parti qu'il a pris ; il a annoncé qu'il irait prendre les bains d'Aix-la-Chapelle ; on en doute. Il fait actuellement à Genève une nouvelle édition de l'Hiſtoire Univerſelle, & l'on aſſure que la publication de la Pucelle ne tient preſque à rien. Il ne diſſimule à perſonne que ſon exil de ce pays-ci eſt éternel ſi cet ouvrage devient public. Il s'eſt amuſé à Lyon à faire jouer aux comédiens quelques-unes de ſes tragédies ; celle du Triumvirat de Crébillon, qui fut repréſentée hier pour la première fois, & avec un très-grand ſuccès, va lui porter un coup très-ſenſible ; on dit qu'il a fait ſur le même canevas la mort de Cicéron.

Le diſcours que M. d'Alembert prononça le 19 de ce mois, pour ſa réception à l'académie françaiſe, fut univerſellement applaudi, & bien fait pour l'être ; il y parla de V. M. comme tout le monde en penſe.

Nous touchons, Sire, au renouvellement de l'année ; j'oſe me flatter que V. M. voudra bien me permettre, à cette occaſion, de lui renouveler les

aſſurances de tous les vœux que je fais & ferai toute ma vie pour ſa ſanté. Ils ſont une ſuite de ma reſpectueuſe reconnaiſſance & de mon dévouement pour V. M.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXXI.

DE M. DARGET.

SIRE, 12 Mars, 1755.

LE ſieur Petit aura ſans doute envoyé à V. M. le catalogue des tableaux de Mr Paſquier, ancien député du commerce de Normandie, & qui avait une collection des mieux choiſies des différentes écoles; ce cabinet doit être vendu inceſſamment. On y trouve ſur-tout la Leda du Corrège, du cabinet du régent, & que feu Mr le duc d'Orléans fit pieuſement couper en quatre morceaux, qui furent heureuſement ſauvés du feu par Coypel, qui ne put cependant en garantir la tête; il a rapproché ces morceaux, & la tête a été reſtituée par de Lien. Ce tableau, ſi beau par lui-même, & célèbre par ſes aventures, ſera pouſſé, dit-on, juſqu'à vingt-cinq mille livres. Il a environ ſix pieds de haut ſur cinq de large; il tiendrait bien magnifiquement ſa place dans la galerie que V. M. prépare.

Mr de Voltaire s'eſt enfin décidé entre Genève & Rome; il vient de faire acheter par Cramer ſon

libraire, un bien de campagne fort beau & bien bâti ſur le lac de Genève, qu'il a payé 87200 liv. Il en a avancé l'argent, & Cramer le lui a vendu à vie 40000 francs. Il fait actuellement une édition complette en cinq volumes de ſon Hiſtoire univerſelle. Il paraît fixé à demeurer dans ce pays-là, ainſi que madame Denis ; ils y ont fait venir tous leurs meubles & tous leurs livres. Voilà des vers qu'il a fait ſur la ville de Lyon.

Il eſt vrai que Plutus eſt au rang de vos dieux,
Et ce n'eſt pas tant pis pour votre aimable ville ;
Il n'a point de plus bel aſile.
Ailleurs il eſt aveugle, il a chez vous des yeux,
Il n'était autrefois que dieu de la richeſſe,
Vous en faites le dieu des Arts ;
J'ai vu couler dans vos remparts
Les ondes du Pactole & les eaux du Permeſſe.

Mr de Fontenelle a été à la mort ; il en a rappelé, & malgré ſes quatre-vingts-dix-neuf ans, il dîne hors de chez lui tous les jours, comme il a fait toute ſa vie ; ſon eſprit eſt toujours gai, & il ne doit cet état qu'à la tranquillité de ſon caractère ; il n'y a pas trois ans qu'il fit cet impromptu.

Heureux qui ne connaît que ce drôle immodeſte
Qui du ſexe eſt toujours vainqueur.
On ſait où le mettre de reſte ;
On ne ſait où placer ſon cœur.

Cela eſt ſi plaiſamment philoſopher à quatre-

vingts-dix-neuf ans, que je me flatte que V. M. me pardonnera de lui parler de cette poliſſonnerie.

Les comédiens français repréſentent avec ſuccès la tragédie de Philoctète de M. de Château-Brun, auteur des Troyennes que l'on donna il y a un an. Les caractères d'Ulyſſe & de Philoctète y ſont heureuſement rendus d'après Homère ; cet ouvrage eſt ſemé de vers bien faits & de maximes admirables. Un financier dit l'autre jour à propos de cette pièce: Cela eſt aſſez beau, mais j'aime encore mieux le Sophocle d'Euripide. Les plaiſans diſent que ce ſont les quatrains de Pibrac mis en action. Je n'ai point vu cette nouveauté, Sire; je ſuis retenu ici par une humeur de goutte qui s'eſt réunie à mes autres incommodités. Ma triſte expérience me fait admirer, bien plus qu'autrefois encore, la tranquillité avec laquelle j'ai vu votre Majeſté ſouffrir les douleurs de cette cruelle maladie. Puiſſe-t-elle en être préſervée pour long temps ! Cet hiver eſt bien long, & je crains toujours pour votre ſanté, Sire, l'eſpèce de ſolitude à laquelle vous vous condamnez pendant cette ſaiſon ; V. M. permettra bien à un ancien domeſtique, toujours également & reſpectueuſement dévoué, de lui montrer à cet égard ſes alarmes & ſes vœux.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXXII.

DE M. DARGET.

SIRE, 8 Juillet, 1755.

PENDANT que votre Majesté se promenait en Hollande dans un incognito, qui a bien dû l'amuser, mais que les gens qui ne connaissent pas tout ce que V. M. peut faire, n'imaginent jamais pouvoir marcher avec la royauté, j'étais à Liège, où j'ai consulté les plus habiles médecins sur mon état & sur l'effet que je pouvais attendre des eaux de Spa; ils m'ont annoncé que je ne pouvais en faire usage qu'après deux mois ou six semaines au moins de remèdes & de régimes préparatoires; qu'il fallait après boire de la Sauvenière pendant quatre semaines; & comme tout cela ne pouvait pas s'accorder avec le temps de mon congé, & l'état de mes finances, que d'ailleurs, Sire, grâces aux bontés infinies que vous avez daigné me marquer, la satisfaction & le mouvement que m'a occasionnés ce voyage, m'a donné plus de santé que je n'en ai eu depuis bien long-temps, j'ai pris mon parti de revenir tout doucement ici, puisqu'aussi bien j'avais rempli si délicieusement par mon cœur l'objet principal de ma course.

Je m'empresse, Sire, de me mettre de nouveau aux pieds de V. M. & de lui faire les plus respectueux, & s'il m'est permis de le dire, les plus ten-

dres remercîmens de la manière dont elle a bien voulu me revoir. Quelle récompense, Sire, pour un dévouement aussi vrai & aussi sincère que celui que j'ai voué à V. M., & dont j'ose la supplier de voir toujours avec une égale bonté & les aveux & les hommages.

J'ai tout lieu d'espérer que la nouvelle démarche que Mr le baron de Kniphausen fera en ma faveur, & suivant vos ordres, Sire, auprès de Mr de Sechelles, produira le plus heureux succès, & je proteste encore à V. M. que je ne désire de fortune que pour pouvoir être en état d'aller de temps en temps lui montrer l'objet de ses bienfaits, & prendre à ses pieds de nouveaux motifs de l'aimer & de l'admirer. V. M. a bien voulu me le permettre & me le promettre en me congédiant à Wésel, & je la conjure de ne jamais rappeler de cette grâce.

Voilà, Sire, une épitre nouvelle de Mr de Voltaire; je souhaiterais bien avoir le mérite de la nouveauté, en l'envoyant à V. M. Il y a des choses charmantes, comme dans tout ce qui vient de lui: il est dans la plus grande inquiétude sur le sort de sa Pucelle dont il court des copies dans le monde, & qu'il tremble qu'elle ne soit imprimée; j'ai trouvé ici deux lettres de lui à cette occasion. Il me dit dans une avoir envoyé à V. M. le fils de Willelme qu'elle veut avoir pour son copiste, & qu'il lui a payé son voyage; enfin ses lettres sont toutes tendres & toutes bonnes, il croit avoir besoin de moi.

J'ai vu à Liège un cabinet de tableaux, où il y en a deux ou trois qui mériteraient de passer dans la galerie de Sans-Souci; j'ai prié qu'on m'en envoyât le catalogue, sans dire l'usage que j'en voulais faire. Je le ferai parvenir à V. M. & si ces tableaux peuvent lui convenir, j'ai là quelqu'un qui pourra à la vente les acheter, avec la conduite que M. Metra met ici dans ces sortes d'affaires.

J'ai déjà agi pour l'autre commission que V. M. a eu la bonté de me donner, & elle peut être assurée, qu'elle sera faite le mieux qu'il sera possible, à son entière satisfaction dont on est véritablement occupé, & aussi à la manière de M. Metra.

Je suis avec le plus profond respect, &c.

LETTRE XXXIII.

DE M. DARGET.

SIRE, A Vincennes, le 22 d'Août, 1755.

J'AI eu l'honneur d'écrire & de parler à votre Majesté de l'Orphelin de la Chine, tragédie nouvelle de M. de Voltaire; on en donna avant hier 20, la première représentation, & voici la manière dont les meilleurs esprits la jugent: l'exposition de la pièce est admirable & l'intérêt si vif dès le premier acte, que s'il allait, par proportion, en augmentant, on en suffoquerait; les troisième & quatrième sont moins chauds; le cinquième, comme celui de la

Rome Sauvée, un peu précipité ; mais on s'accorde à convenir que l'ouvrage eſt écrit ſupérieurement, qu'il y a beaucoup de vers feſant maximes, toutes priſes dans le ſujet ; & de ces beautés de détail qui ſemblent n'appartenir qu'à Voltaire. Il y a cependant des longueurs que les chargés de procuration (Mr d'Argental & autres) prennent ſur eux de retrancher pour la ſeconde repréſentation, mais ils n'oſent pas toucher aux vers qui devraient réunir ces lacunes, de façon qu'il y aura demain pluſieurs endroits de quatre vers tout de ſuite maſculins ou féminins ; Gengis-kan, tiran, eſt un perſonnage dans le goût de celui du duc de Foix, qui a tant intéreſſé votre Majeſté ; le rôle de la princeſſe eſt inimitable, ainſi que la Clairon qui le joue.

Voilà, Sire, ce que l'on penſe aſſez univerſellement : il y avait de la cabale parmi les comédiens pour des rôles demandés & refuſés ; il y en a dans le public ; mais tout a été obligé de céder aux applaudiſſemens de la plus nombreuſe & de la plus brillante aſſemblée.

Il y a ſur cet ouvrage une anecdote ſingulière & qui prouve bien la juſteſſe d'eſprit de l'auteur dans ces matières. A la lecture qui en fut faite chez Mr d'Argental par quelques comédiens & des gens de lettres & de goût, on convint qu'il fallait néceſſairement changer le quatrième acte dont on fit ſur le champ l'arrangement, avant le départ du courrier. L'auteur qui de ſon côté avait fait les mêmes ré-

flexions envoya un quatrième acte changé d'après ces remarques, & comme si elles lui eussent été communiquées. Marmontel revendique, dit-on, le canevas, comme étant celui de son Egyptus; on y trouve quelques situations prises de Polyeucte & d'Athalie; mais quoi qu'il en soit, tout, jusqu'à présent, disparaît devant les beautés.

Un mal de gorge & des douleurs de rhumatisme, qui me retiennent dans ma chambre depuis quinze jours, m'ont empêché de profiter d'une place que j'avais dans une loge retenue il y a plus d'un mois pour cette première représentation. Le peu de santé que la satisfaction extrême & le mouvement de mon voyage à Wésel m'avaient procuré, a été bientôt épuisé; & me voilà, Sire, retombé dans l'hypocondrie qui est inséparable d'un état de souffrance dans les ames qui n'ont pas autant de force que celle de votre Majesté; mais la bonté de son cœur lui fait voir avec pitié dans les autres, ce que son héroïsme lui ferait dans l'occasion, vaincre avec courage en elle-même; je sens, Sire, tout le besoin que j'ai eu & que j'ai encore de cette bonté-là, & j'ose en demander la continuation à votre Majesté comme un bienfait.

Monsieur le comte de Gisors tomba, il y a quelques jours à Metz, dans une pièce d'eau; il s'y serait noyé sans un soldat du régiment des Gardes-Lorraines qui s'y jeta lui-même pour l'en retirer; c'eut été bien dommage qu'un homme qui, de l'aveu

même de votre Majesté, promet une aussi belle carrière, eût péri aussi malheureusement.

La Pucelle court les rues en manuscrit; il ne se peut pas qu'elle ne soit bientôt imprimée: l'auteur en montre une inquiétude qui diminuera beaucoup la joie du succès de l'Orphelin.

Je suis avec le plus profond respect, &c.

LETTRE XXXIV.

DE M. DARGET.

SIRE, A Paris, Novembre, 1755.

J'AVAIS grand besoin de la dernière lettre que Mr l'abbé de Prades m'a fait l'honneur de m'écrire par l'ordre de votre Majesté; j'avais la plus douloureuse crainte de n'être plus dans le souvenir ni dans les bontés de votre Majesté, & je m'en affligeais aussi sincèrement que j'ose lui dire que je sais l'aimer.

L'Orphelin de la Chine a perdu de son prix à l'impression; il y a des vers durs, d'autres que l'on trouve peu français; c'est au jeu de la Clairon que Mr de Voltaire a dû les premiers succès de cette tragédie. La Pucelle si peu chaste, mais si longtemps cachée, est une débordée qui court aujourd'hui les rues, on la propose dans les maisons à deux Louis; l'auteur en a envoyé à Thiriot une copie qu'il a fort châtiée, mais qui n'est pas la

bonne, celle de votre Majesté ; les tristes voiles de la décence ne vont pas à cette belle-là.

On assure que Mr le duc de Nivernois partira à la fin du mois ; votre Majesté connait son esprit par plusieurs de ses ouvrages ; elle aimera sa sagesse & sa modestie qui, dit-on, va quelquefois jusqu'à la timidité ; mais votre Majesté sait que ce mérite & la plus haute naissance n'en affranchissent pas toujours, & elle réunit trop bien d'ailleurs tout ce qui peut en donner pour n'être pas disposée à l'excuser.

J'ai vu, Sire, par les nouvelles publiques, tout ce que votre Majesté vient de faire d'agréable & de brillant dans les fêtes de Charlottenbourg ; il me semble la voir retourner après délicieusement dans sa retraite de Potsdam. Ces choses-là m'affectent plus que tout autre lecture ; je me place avec grand plaisir en des lieux où je vis si souvent en idée, & que je mets toujours dans mes espérances de revoir encore. Il ne faut pas moins que ces ressources de mon imagination, Sire, pour m'en imposer sur les réalités que j'éprouve. L'arrangement général qui vient d'être fait dans les finances éloigne pour longtemps peut-être l'effet des promesses de Mr de Sechelles ; & ma mauvaise santé rend mes besoins pressans ; daignez me renouveler votre puissante protection, Sire, je vous en conjure ; un mot de votre Majesté à Mr de Sechelles en ma faveur, le déciderait à me donner un intérêt dans la ferme des Postes qui va se renouveler ; mais si votre Majesté

ne croit pas devoir lui en écrire directement, ce qui ferait décisif, qu'elle veuille bien en marquer quelque chose à Mr le Maréchal de Belleisle, en écrire encore à Mr le baron de Kniphausen, & enfin en parler avec le ton de l'intérêt & de la bonté à Mr le duc de Nivernois. Ce n'est qu'en tremblant que je demande cette grâce à votre Majesté ; mais c'est à son bon cœur que j'en appelle ; elle daignera se prêter à assurer ma fortune & celle de mon fils par un mot qui, j'ose le lui dire, ne la compromettra pas ; je l'espère de votre bonté infinie pour moi, Sire, mais l'instant est pressant ; ce renouvellement des Postes se fera dans le courant de cette année, & il m'est de la plus grande importance de n'être pas prévenu. Si je manque cette affaire, qui est sûre, tranquille, & la seule peut-être qui me convienne, toutes mes espérances seront reculées au point d'être presque détruites. Si je ne suis pas assez heureux pour que votre Majesté m'accorde cette grâce, que je ne sois pas au moins assez à plaindre, pour qu'elle ne me pardonne point d'avoir osé la lui demander.

Je suis avec le plus profond respect, &c.

LETTRE XXXV.

DU ROI.

A Potſdam, le 1 de Décembre, 1755.

JE voudrais pouvoir faire pour vous ce que vous me demandez ; mais vous auriez dû vous apercevoir que je ne pouvais pas parler de cette affaire au duc de Nivernois, & que le maréchal de Belleiſle ſerait bien ſurpris, s'il recevait une de mes lettres, où, au lieu de militaire, je lui parlaſſe de la ferme des Poſtes. Vous ſavez d'ailleurs que je ne ſouffre pas que perſonne ſe mêle de l'adminiſtration intérieure de mes états : je ſuis trop juſte pour demander aux autres ce que je ne trouverais pas bon qu'ils me demandaſſent. Les ſervices que vous m'avez rendus peuvent vous autoriſer à me demander des grâces dans mon propre pays ; mais dès lors que je ne puis vous récompenſer moi-même, il ſerait, je crois, indécent, que je vouluſſe que d'autres le fiſſent. Demandez quelque choſe qui dépende immédiatement de moi, & vous verrez que je n'oublie jamais ceux qui m'ont été attachés & que j'ai aimés.

FEDERIC.

LETTRE XXXVI.

DE M. DARGET.

SIRE, A Paris, le 21 de Novembre, 1755.

On m'a remis un mémoire qui m'a paru aſſez important pour devoir être mis ſous les yeux de votre Majeſté ; la manufacture de ſavon, dont il eſt queſtion, pourrait faire un objet intéreſſant pour les états de V. M. où je crois qu'il ne s'en fabrique pas. Si le projet que l'on propoſe avait votre agrément, Sire, je mettrais les intéreſſés ici vis-à-vis du miniſtre de V. M. pour diſcuter leurs intérêts & ceux de ſes ſujets.

Je joins encore ici, Sire, la deſcription de ſix tableaux qui m'ont été propoſés, & qui ſont des chef-d'œuvres dans leur genre ; ſi V. M. penſait qu'ils puſſent lui plaire, je les ferais voir à Mr le baron de Kniphauſen, qui pourrait s'ajuſter ſur le prix avec le propriétaire, qui juſques-là ne veut pas être connu. Malgré la perfection de l'ouvrage, je crains que les ſujets ne ſoient pas du goût de V. M. qui d'ailleurs ne m'a pas paru faire grand cas de la mignature.

La Pucelle eſt imprimée à Liège ; on en a déjà des exemplaires ici arrivés très-clandeſtinement ; l'édition n'eſt pas belle, & eſt remplie de fautes auſſi bien que les copies manuſcrites qui fourmillent dans le public. V. M. trouvera le duc de Nivernois très-

inſtruit ſur toutes les anecdotes de notre littérature. Il eſt déjà entré ici, ainſi que Mr le maréchal de Belleiſle & Mad. de Pompadour, dans mes intérêts, ſur la ſeule réputation que j'ai d'être un ancien domeſtique de V. M. auquel elle veut bien quelquefois penſer encore. Que ne dois-je pas eſpérer, Sire, quand vous daignerez faire connaître à Mr le duc de Nivernois que je ſuis aſſez heureux en effet, pour avoir encore quelque part dans le ſouvenir de V. M.; la ſuppreſſion des ſous-fermes a rendu les moyens de fortune ſi difficiles, qu'il n'y a que le poids de la protection qui puiſſe aſſurer des ſuccès. Celle dont m'honore V. M. fait ma ſeule eſpérance, & j'oſe lui en demander la continuation & les effets avec la reſpectueuſe confiance dont elle a bien voulu me permettre l'uſage.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, &c.

LETTRE XXXVII.

DU ROI.

A Potſdam, le 5 de Décembre, 1755.

JE ne doute pas que les mignatures dont vous me parlez ne ſoient très-belles; elles ſont, je l'avoue, d'après les deſſins d'un grand maître; mais je n'aime pas ce genre-là, & vous ſavez que je ne l'ai jamais aimé. Quant aux entrepreneurs de la manufacture de ſavon, ils ſont abſolument inutiles dans

mes états ; on y fait du savon dans toutes les villes, il y est à très-bon marché ; & vous devez vous rappeler qu'on blanchissait très-bien votre linge. Je ne vous en fais pas moins bon gré du zèle que vous ne cessez de me témoigner, & soyez assuré que je serai toujours charmé, lorsque les circonstances me le permettront, de vous donner des marques de ma bienveillance.

FEDERIC.

LETTRE XXXVIII.

DE M. DARGET.

A Paris, le 6 de Février, 1756.

Il parait ici, mais fort mystérieusement encore, deux ouvrages qui sont également recherchés ; l'un est un poëme, intitulé le Plaisir, que l'on donne à Mr le duc de Nivernois, que je n'ai pas lu, & qui répond, dit-on, à la délicatesse de son goût & de son esprit, que V. M. si bon juge dans cette partie, est à présent à même d'apprécier. L'autre ouvrage est de Mr de Voltaire ; c'est un poëme en quatre chants, sur la Religion naturelle, & qui ne laisse rien à désirer, ni pour la justesse des idées, ni pour la bonté de la poésie : c'est enfin, de l'aveu des connaisseurs, le morceau le plus complètement beau qui soit sorti de sa plume. Comme il est dédié à V. M. & qu'elle y est citée plus d'une fois à propos des principes qui

y ſont établis, je ne doute point que l'auteur ne l'ait envoyé à votre Majeſté. Cet ouvrage n'eſt point imprimé ; il n'eſt pas même poſſible d'en avoir de copie.

Je n'oſe parler à votre Majeſté du ſujet qui fait en ce moment l'entretien de toute l'Europe. Tout ce qu'il laiſſe enviſager, me pénètre plus que je ne pourrais l'exprimer. Ma deſtinée, Sire, m'a fait deux patries ; je ſuis né citoyen zélé de l'une ; la reconnaiſſance m'attache éternellement à l'autre ; & je trouvais une ſatisfaction infinie à pouvoir former des vœux qui étaient toujours réunis dans leur objet. L'époque qui pourrait les ſéparer, ne ſortira jamais de ma mémoire, & m'intéreſſera toujours le plus ſenſiblement. Je ſupplie V. M. de permettre cet aveu au dévouement ſi ſincère & ſi durable qu'elle me connaît pour elle.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, &c.

LETTRE XXXIX.

DU ROI.

A Potſdam, le 16 de Février, 1756.

J'AI reçu vos deux lettres, datées toutes les deux du même jour & contenant les mêmes choſes, à l'exception d'une, où vous me faites part de vos alarmes ſur la convention de Londres ; mais je ſuis ſurpris qu'un homme comme vous, accoutumé aux affaires, ait

pris pour des faits vrais, des discours & des raisonnemens du peuple. Soyez tranquille, ma convention ne trouble en rien la bonne harmonie avec laquelle j'ai vécu jusqu'ici avec la France, & vous pouvez faire, en toute sureté, des vœux pour ma prospérité, sans trahir les intérêts de votre patrie. Je vous remercie au reste de l'attachement que vous ne cessez de me témoigner. Pissez à votre aise, mon pauvre Darget, & ne craignez rien pour l'Europe.

FEDERIC.

LETTRE XL.

DE M. DARGET.

SIRE, Le 2 de Mars, 1756.

SI jamais j'ai reçu une marque de la bonté infinie de V. M. c'est assurément dans la manière dont elle daigne me pardonner les deux lettres qu'elle a reçu de moi le même jour, & contenant les mêmes détails de littérature. Je ne puis justifier cette apparence d'étourderie, si éloignée de mon respect pour V. M. qu'en lui disant la vérité avec cette franchise qu'elle aime, & que je lui ai vouée.

Mes alarmes, Sire, sur la convention de Londres, étaient puisées dans des sources plus pures & plus importantes que les propos du peuple; & comme j'envoie cette lettre à Berlin d'une manière sûre,

j'oserai dire à V. M. qu'il n'y a point d'efforts que les ennemis communs de la France & de V. M. n'aient faits dans cette occasion, pour séparer absolument des intérêts qui sont si bien faits pour être réunis; & qu'il n'y a point aussi de moyen de séduction que l'on n'ait cherché à employer pour déterminer les esprits.

Ce n'était point dans le fond de l'objet, Sire, que ces mêmes ennemis puisaient leurs dangereux argumens. On convient assez universellement que V. M. a fait ce que ses intérêts exigeaient, sans doute pour le moment présent, en maintenant en Allemagne une tranquillité qui peut si bien servir à celle de l'Europe, au moins pour la guerre de terre. C'est sur la forme que l'on s'est efforcé d'aigrir les esprits, & il n'y a point, encore une fois, de propos que les ennemis communs, ou ceux qui tiennent à leurs intérêts, ne se soient permis, pour couvrir du vernis le plus dangereux le mystère que V. M. a pensé devoir observer dans cette occasion avec notre cour.

C'est dans le fort de ces mouvemens, & pénétré des conséquences que j'en voyais tirer par les personnes mêmes les plus attachées ici aux intérêts de V. M. que j'osai lui écrire le 6 du mois dernier à mon retour de Versailles; mais, comme je sentais bien qu'il pouvait ne pas me convenir de mettre de pareils objets sous les yeux de V. M., j'envoyai à Mr le baron de Kniphausen mes deux lettres marquées différemment, en lui observant ce que j'osais

4

mander à V. M. ſur la circonſtance preſente, & que quelque riſque que je puſſe courir vis-à-vis d'elle, en prenant cette liberté mon zèle m'y fefait livrer, s'il penſait qu'il fût eſſentiel aux intérêts communs, que V. M. fût informée, même par d'autres que par lui, des impreſſions de notre cour dans ce moment-là. Ce miniſtre ſait mieux qu'un autre, Sire, juſqu'où, ſans manquer à mon pays, je porte l'étendue de mes ſentimens pour V. M. J'avais marqué ces lettres différemment, afin qu'il jugeât lui-même, d'après ſes propres réfléxions, laquelle devait être envoyée & qu'il brûlât l'autre. C'eſt ſans doute par un mal .entendu de celui qui a fait le paquet, que toutes les deux ſont parvenues à V. M. Elle eſt inſtruite à préſent de la vérité d'un objet qui a dû lui paraître ſi ridicule qu'il ne fallait pas moins qu'elle pour l'excuſer. Permettez-moi, Sire, d'attribuer ce nouveau témoignage de votre bonté à la connaiſſance que V. M. a du fond de mon cœur pour elle ; je lui demande en grâce de me juger toujours d'après ce principe qui ne variera jamais ; & je ſupplie V. M. de me raſſurer ſur la crainte où je ſuis que ma liberté dans cette occaſion ne lui ait déplu. Elle eſt inſtruite à préſent qu'elle n'a point été occaſionnée par une prévention qui ſerait ridiculement avantageuſe de ma part, mais uniquement par mon zèle & mon attachement pour V. M. & pour ma patrie.

Je ſuis, &c.

LETTRE XLI.

DU ROI.

A Potsdam, le 23 de Mars, 1756.

J'AI reconnu avec grand plaisir par votre lettre du 2 de ce mois, les sentimens de zèle & d'attachement que vous m'avez témoignés, & l'empressement que vous conservez à m'en donner des marques convaincantes. Les choses singulières que vous y avez touchées ont trop de rapport à mes intérêts pour ne pas vous remercier de ce que vous avez bien voulu m'en instruire. Il n'y a nulle faute commise dans l'envoi de vos deux lettres ; elles m'ont également fait plaisir. Soyez assuré de ma façon de penser pour tout ce qui vous intéresse, qui ne sera jamais susceptible de changement.

J'ai assez d'ennemis, mon bon Darget, mais je ne les crains pas. Pissez bien, cela vaut mieux que tous les royaumes du monde.

FEDERIC.

LETTRE XLII.

DU ROI.

A Berlin, le 2 d'Avril, 1763.

JE vous remercie de la part que vous prenez à la paix conclue en dernier lieu. Les vœux que vous me présentez à cette occasion sont le langage de votre cœur, & vous pouvez vous tenir assuré que j'y suis sensible, &c.

FEDERIC.

LETTRE XLIII.

DU ROI.

A Berlin, le 7 de Janvier, 1768.

J'AI reçu votre lettre : je vous remercie des vœux que vous faites pour moi, & que je crois sincères. Je souhaite que vous vous portiez bien, que votre vue se conserve. Si vos dents tombent, les miennes éprouvent le même sort. Tout ce qui existe est sujet aux changemens : ainsi vous devez prendre votre parti. La vie, mon bon Darget, est une f. . . chose quand on devient vieux ; ou il faut se résoudre à périr tout de suite, ou de se voir mourir en détail.

Mais indépendamment de cela, il y a une manière d'être heureux ; il faut ſe rajeunir idéalement, faire abſtraction de ſon corps, & conſerver une gaieté d'eſprit juſqu'à la fin de la pièce, & ſemer de fleurs les derniers pas de ſa carrière : c'eſt ce que je vous ſouhaite.

FEDERIC.

LETTRE XLIV.

DU ROI.

A Potſdam, le 6 de Septembre, 1771.

C'EST avec plaiſir que je défère à la permiſſion que vous me demandez par votre lettre du 16 d'Août dernier, pour votre fils, de pouvoir ſe préſenter à moi pendant le ſéjour qu'il compte de faire dans mes états. Connaiſſant le père, je ſerai également bien aiſe de voir le fils ; de ſorte que vous n'aurez qu'à me l'adreſſer.

FEDERIC.

00100379

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 25 June, 2016